MA

UN

MARIAGE EXTRAVAGANT

978. — PARIS, IMPRIMERIE LALOUX FILS ET GUILLOT
7, rue des Canettes, 7.

MARI

LIBI

M. A. FLEMING

UN MARIAGE EXTRAVAGANT

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

CH. BERNARD-DEROSNE

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878

Droits de reproduction réservés

PS8411
L44
M314
1878
v.1-2

MAR

RÉ

« Une mais
lon, au pied d
quets de sapin
bois, ornée d
et de deux fe
menaçants qu'
de tous et désig
nation : la mai

« Elle ne do
route. En laissa

UN
MARIAGE EXTRAVAGANT

Jamais on n'avait vu mariage aussi extravagant.
SHAKESPEARE.

PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

RÉCIT DE JEANNE KENNEDY

« Une maison située dans une espèce de petit vallon, au pied d'une colline couronnée de sombres bouquets de sapins, enclose de quatre tristes palissades en bois, ornée de deux hautes cheminées contournées et de deux fenêtres sombres, pareilles à deux yeux menaçants qu'on apercevait du chemin, était connue de tous et désignée par tous sous cette bizarre dénomination : la maison qui ne se loue pas.

« Elle ne donnait ni sur une rue ni sur une grande route. En laissant derrière soi la ville, cette étrange

ville de Québec, fortifiée et francisée, et en franchissant la porte Saint Jean par la rue du même nom, on arrivait en rase campagne. A un mille de là, on trouvait un chemin étroit, se prolongeant à perte de vue, quoique se cachant sous les cèdres rabougris et les sapins. Lorsqu'on s'y était engagé, au bout d'un quart de lieue, après avoir passé devant une ou deux petites cabanes, on arrivait à Saltmarsh... la maison qui ne se louait pas.

« C'était un endroit triste et laid, un endroit retiré, le plus isolé qu'on pût voir ; mais cela n'expliquait pas suffisamment pourquoi la maison ne se louait pas.

« Le loyer était purement nominal. M. Barteaux, le propriétaire, l'entretenait en très-bon état. Il y avait un grand jardin potager, auquel un locataire ayant des goûts agricoles eût pu faire rapporter le double du prix de la location. Les bois voisins étaient pleins de gibier. Dans les frais ruisseaux qui les arrosaient le poisson ne manquait pas. Cependant pas un chasseur ne venait fixer sa résidence à Saltmarsh. La maison n'était pas hantée; elle en avait bien un peu l'air, mais nul n'avait jamais osé affirmer positivement qu'elle le fût. Jamais fantôme lugubre n'avait fait briller de torche funéraire aux fenêtres, jamais de sinistres cris n'avaient troublé le silence de ces solitudes à l'heure de minuit, jamais spectre de femme long et blanc n'avais pris ses ébats dans ces chambres désolées. Aucun meurtre n'y avait été commis; aucune légende ne se rattachait à ce lieu, et son histoire était prosaïque et vulgaire au dernier point. Malgré cela, les années se succédaient et l'inscription

Maison à louer

s'étalait tristement sur la sombre porte d'entrée, sans qu'un locataire se présentât.

« — Tom Grimshaw devait être archifou quand il a fait bâtir cette horrible vieille grange, se disait souvent en maugréant le propriétaire d'alors ; avec les impôts, les réparations, les assurances, elle me coûte plus qu'elle ne vaut, et elle restera là, ma foi, jusqu'au Jugement dernier. On dirait que même les arbres qui l'entourent, pareils aux sentinelles d'Helheim, dont parle la mythologie du Nord, crient aux passants : Celui qui franchit cette enceinte est perdu !

« Si ce langage énergique éveillait votre curiosité, et si vous demandiez au propriétaire l'histoire de sa maison, il vous la racontait à peu près en ces termes :

« — C'est le vieux Tom Grimshaw qu'il l'a fait construire. Le vieux Tom Grimshaw était mon oncle maternel, que Dieu ait son âme ! et il faut espérer qu'il jouit dans l'autre monde d'une dose de bon sens plus étendue que celle dont il était doué dans celui-ci. Il détestait le beau sexe autant que vous et moi nous détestons le diable. J'ignore quel infernal méfait les femmes avaient commis dont il eût à se plaindre... mais il n'est pas douteux qu'il ne fût fort grave ; d'ailleurs n'est-ce pas pour cela qu'elles ont été créées ? Le fait est que la vue d'une femme produisait sur lui le même effet que celui d'un lambeau d'étoffe rouge sur un taureau furieux. Il acheta ce terrain marécageux pour presque rien, y construisit cette vilaine maison, et, s'y barricadant derrière cette enceinte de bois, il y vécut et y mourut pareil à Diogène, à Robinson Crusoé, ou à tel autre solitaire que vous voudrez. En ma qualité d'héritier direct, la propriété m'en est échue, et c'est un précieux héritage que j'ai recueilli là, je vous assure. Elle ne se loue pas, et il faut néanmoins l'entretenir, si bien que je voudrais que Tom Grimshaw l'eût emportée avec lui, n'importe où il soit.

« Telle était l'histoire de Saltmarsh; pendant huit années cette maison était restée à louer et ne s'était pas louée. Voilà tout.

« Grise, solitaire, battue par tous les vents, tel était l'aspect sous lequel la maison abandonnée se montra constamment à moi pendant ces derniers vingt ans, et telle je la vis le soir dont je parle, enveloppée dans l'ombre mystérieuse de son abandon, ses deux fenêtres du haut toujours béantes... sombres yeux de cette morne et silencieuse façade. Depuis mon enfance elle avait exercé une sorte de fascination sur mon esprit... elle avait été, comme le château de Barbe Bleue, mon cauchemar, mon épouvantail. L'horreur instinctive qu'elle m'inspirait avait grandi avec mon être, et à vingt-sept ans je la ressentais aussi énergique, aussi puissante qu'à sept.

« C'était une froide et obscure soirée de février. Une bise glacée soufflait du golfe sur les hauteurs de Québec et sur la route morne et nue sur laquelle je pressais le pas dans la direction du vent. A l'ouest, le soleil, livide et terne, se couchant à l'horizon, coupait de quelques lignes rougeâtres, estompées de jaune, la teinte grise du ciel. Un long rayon de ce soleil irrité, passant à travers les sapins, frappait sur les croisées de Saltmarsh et leur donnait l'apparence de feuilles de cuivre doré.

« J'étais pressée. J'étais porteur de mauvaises nouvelles, et les mauvaises nouvelles voyagent vite. Il faisait froid, un froid piquant, et la neige tombait. J'avais encore un demi-mille de lugubre grande route à parcourir, et la nuit approchait; mais le charme de Saltmarsh, qui n'avait jamais manqué d'agir sur moi, se fit sentir encore. Je m'arrêtai et regardai de ce côté pour voir ces deux yeux rouges de cyclope et ces deux

cheminées noires dominant sa façade refrognée et repoussante.

« — C'est comme une maison maudite, pensais-je; une douzaine de meurtres pouraient y être commis, sans que personne s'en doutât. Jamais un être humain voudrait-il faire de Saltmarsh sa demeure? Cela m'étonnerait bien.

« — Cette maison est à louer? »

« Je ne suis pas peureuse, d'habitude, mais lorsqu'une voix douce prononça ces mots à mon côté, je tressaillis. Je n'avais rien entendu, et cependant une femme était à côté de moi, sur le chemin couvert de neige.

« — Je vous demande pardon... je vous ai effrayée. J'étais là depuis quelque temps à examiner cette maison. Elle est à louer? »

« J'avais reculé de quelques pas et je la regardais, trop surprise en ce moment pour pouvoir parler. Rencontrer une étrangère à Saltmarsh dans le crépuscule d'une froide soirée de février, et une étrangère pareille, cela me semblait un véritable miracle.

« J'étais là, je la regardais, et je pensais alors, ce que je pense encore aujourd'hui et ce que je penserai jusqu'à ma dernière heure, que je voyais un des plus beaux visages que le soleil ait jamais caressés de ses rayons.

« J'ai dit que c'était une femme... une enfant eût été l'expression plus exacte; quel que fût son âge, elle ne paraissait pas avoir un jour de plus que dix-sept ans. Elle n'était pas grande, mais sa taille était très-svelte, ce qui contribuait peut-être à lui donner cette apparence enfantine toute particulière. Je suis grande, et elle ne m'allait pas à l'épaule.

« Sa robe de velours noir traînait sur le sol, dans

la neige, un court pardessus de la plus fine fourrure l'enveloppait, un boa de martre zibeline s'enroulait autour de son cou, et un manchon pareil abritait ses mains. Un capuchon de velours noir, garni de martre et de soie rouge, couvrait sa tête, et en dépit de cette riche coiffure, sa beauté, plus riche encore, me frappa comme une révélation nouvelle de ce qu'il est possible à une femme de posséder d'attraits.

« Des années ont couru et sont passées depuis ce soir-là, mais l'admirable physionomie qui pour la première fois s'offrit à mes regards dans cette soirée de février, est encore devant moi aussi vivante qu'alors. Deux grands yeux d'un noir sombre, dont le regard était empreint d'une certaine sauvagerie, une peau fine et nacrée, une bouche d'un carmin aussi pur que la bouche d'un enfant, un front bas, un nez droit, un menton gracieusement fendu, l'éclat de ses petites dents d'une blancheur incomparable, tout cela m'apparut comme une vision, et je comprends que les hommes depuis Samson deviennent aveugles, insensés, et sacrifient leur vie, leur honneur, et le salut de leur âme pour des femmes comme celle que j'avais devant moi. C'était assurément une étrange visiteuse pour la maison qui ne se louait pas, et à la dernière heure de la journée.

« Ces pensées traversèrent mon esprit en une seconde pendant que nous restions ainsi en face l'une de l'autre. Sa voix douce et traînante se fit entendre de nouveau, mais avec une nuance d'impatience.

« — Je vous demande pardon; mais m'avez-vous entendue ? Cette maison est-elle à louer ? »

« — Évidemment, pensai-je, cette dame n'est pas habituée à ce qu'on la fasse attendre, quelle que soit sa position dans le monde.

« — Oui, oui, je vois, reprit-elle avec plus d'impatience encore; mais il n'y a personne là dedans pour le moment, n'est-ce pas?

« — Madame, lui répondis-je d'une voix brève, personne n'a habité cette maison depuis huit ans. »

« Ses étonnantes prunelles sombres, presque orangées dans les parties éclairées, ses yeux dont je n'ai vu les pareils que sur un seul autre visage, se dilatèrent en se reportant de ma personne à la maison silencieuse et déserte.

« — Pourquoi? » demanda-t-elle.

« Je levai les épaules.

« — Est-il besoin de le demander, madame, quand on voit cette maison? Qui voudrait vivre dans un endroit aussi isolé, aussi perdu que celui-ci?

« — Qui?... Moi. Personne ne songera jamais à y venir. »

« Elle avait fait cette réponse tout bas, plutôt pour elle-même que pour moi; son pâle visage restait tourné vers la maison.

« Sa pâleur me frappa alors. Ce n'était ni la pâleur de la maladie, ni celle propre à certains tempéraments, mais plutôt cette teinte incolore que produit sur une face humaine une impression de terreur et d'effroi extraordinaire.

« — Personne ne songera jamais à venir ici? répétai-je à part moi. Non, vraiment. Vous voulez donc vous cacher, ma belle jeune dame, et vous craignez donc qu'on ne vous retrouve? Vous êtes d'une beauté incomparable. Vous êtes riche et l'une des privilégiées de ce bas monde ou vous ne seriez pas vêtue de cette façon. Mais qui êtes-vous et que faites-vous ici, seule à cette heure. »

« Le dernier rayon du soleil couchant s'était com-

plétement éteint. Un ciel d'hiver, froid, gris, obscur, s'étendait au-dessus de nous comme un dais funèbre, et sur le cap Diamant, couronné de sa citadelle, soufflait un vent glacé qui venait du Saint-Laurent. Un ou deux flocons tombèrent du ciel qui s'assombrissait rapidement ; la nuit et la tourmente tombaient ensemble sur nous, et j'avais encore un demi-mille à faire pour arriver chez nous.

« — Si vous désirez des renseignements sur cette propriété, madame, lui dis-je, vous n'avez rien de mieux à faire que de vous adresser à M. Barteaux, rue Saint-Louis, à Québec. C'est le propriétaire actuel. Il désire louer et il sera enchanté de trouver un locataire. Bonsoir. »

« Elle ne répondit pas ; elle paraissait même n'avoir pas entendu. Elle était debout, les mains dans son manchon, les yeux fixés avec une sombre intensité sur la blanche clôture, et son profil se dessinait froid et blanc comme du marbre sur le crépuscule aux reflets d'acier.

« Je connais peu par moi-même la passion et le désespoir, mais bien certainement ce fut le désespoir le plus passionné que je pus lire dans ses yeux fixes et sans regard.

« Je me retournai et la quittai. J'étais intriguée, comme de juste, mais non pas au point de me décider à rester là debout et à me laisser surprendre par la nuit. Tout en me hâtant sur la route déserte, je regardai une fois dans sa direction. Elle était encore à la même place sans mouvement, formant une tache sombre sur un ciel sombre.

« — Il y a quelque chose de suspect dans tout cela, pensai-je. Je me demande qui elle peut-être et ce qui peut l'avoir conduite ici. Ce n'est aucune des

femmes ou filles des officiers de la garnison. Je les ai toutes vues chez le major. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais M. Barteaux ne voudra louer Saltmarsh à une jeune femme comme celle-là. »

« Bientôt la pensée de la mystérieuse jeune femme et de tout ce qui se rattachait à elle s'effaça de mon esprit, car la lumière rougeâtre de la maison de ma mère brillait au loin dans les champs, et les mauvaises nouvelles que j'avais à lui apprendre me préoccupaient entièrement.

« Dans l'étrange récit que le devoir m'oblige à écrire, je dois dire quelques mots de moi-même, et je vais le faire ici pour en être quitte tout de suite. J'étais alors Jeanne Kennedy et je suis encore Jeanne Kennedy. J'avais vingt-sept ans et j'étais l'unique soutien de ma pauvre vieille mère et d'une sœur âgée de douze ans.

« Ma mère, qui avait été gouvernante dans sa jeunesse et dans sa ville natale, Glascow, m'avait élevée en vue d'une position bien supérieure à celle que je devais avoir, et m'avait fait donner une éducation anglaise complète. Elle m'avait appris à parler français avec un joli accent écossais. A la mort de mon père, dix années avant l'époque dont je parle, je dus entrer en service, et depuis je suis toujours restée en service.

« Ce soir-là je me hâtais pour arriver à la maison à travers la neige et l'obscurité, et la nouvelle que je portais à ma mère et à ma sœur était la perte de ma place, sans que j'eusse aucune perspective probable d'en trouver une autre pour le moment. Telle est toute l'histoire passée et présente de Jeanne Kennedy, pour ce qu'il peut être intéressant au lecteur d'en savoir.

« La neige blanchissait partout l'obscurité lorsque j'ouvris la porte de la maisonnette et entrai. Tout brillait et respirait le bien-être à l'intérieur. Un grand feu rouge brûlait dans l'âtre. La table était prête pour le thé : une petite théière lançait dans tous les sens ses vapeurs parfumées; ma mère tricotait, assise au coin du feu, et ma gentille sœur Jessie chantait en cousant près de la table. A la vue de la visiteuse couverte de neige, toutes deux laissèrent tomber leur ouvrage, de surprise.

« — Jeanne ! »

« Aussitôt les bras de Jessie enlacèrent mon cou et le visage de ma pauvre vieille mère s'illumina.

« — Jeanne ! par ce temps et à cette heure, et seule... Es-tu seule, Jeanne ?

« — Qui pourrait m'accompagner, petite Jessie ? Oui, je suis seule, et vous allez probablement jouir de ma présence plus longtemps peut-être que vous ne le jugerez agréable et profitable. Ma chère mère, j'ai perdu ma place.

« — Que dis-tu, Jeanne ?

« — Je ne mérite aucun reproche, mère, crois-le bien. Mais, ce n'est pas agréable à dire, Mme Englehart s'est mis en tête la ridicule idée d'être jalouse de moi, de la pauvre et honnête Jeanne Kennedy. Le major, un bien brave homme, m'a adressé une fois ou deux quelques paroles bienveillantes, et voilà ce qui en est résulté. Mais ne parlons plus de cela. J'irai demain matin dans tout Québec et je trouverai une autre place ou je mourrai à la peine. Et maintenant, mademoiselle Jessie, je prendrais volontiers une tasse de thé. »

« J'ôtai mon châle et mon chapeau en riant, de peur de me trahir et d'éclater en sanglots, et je pris

un siége. A peine y étais-je assise qu'on frappa à la porte un coup rude et sec, si rude et si sec que Jessie faillit laisser tomber la théière.

« — Bonté divine, Jeanne, qui cela peut-il être ? »

« Je me dirigeai vers la porte et je l'ouvris, mais je reculai effarée, car la lumière de la lampe et la lueur du feu éclairaient en plein la pâle et belle figure de la femme que j'avais vue près de la maison à louer.

« — Puis-je entrer ? »

« Elle n'attendit pas ma réponse. Elle entra et, passant devant moi, elle se dirigea vers le feu, près duquel elle se tint debout. Ses fourrures et ses vêtements étaient couverts de neige; elle retira les mains du manchon, qu'elle secoua, ôta ses gants, et présenta à la flamme du foyer deux petits mains blanches scintillantes de bagues et de diamants.

« Ma mère demeurait sans voix, contemplant cette éblouissante apparition. Jessie se tenait immobile les yeux et la bouche ouverts, et mon cœur, je dois le reconnaître, battait fiévreusement en la regardant. Qui était-elle, et que désirait-elle ? Pendant une minute entière, elle regarda fixement le feu. Enfin, sentant qu'il fallait que quelqu'un entamât la conversation, je repris courage et lui dis :

« — Vous avez été surprise par la neige, madame ? »

« Je me hasardai à me rapprocher d'elle.

« — C'était ce que je craignais. Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir ? »

« Elle ne parut pas faire attention à mes avances. Son regard se porta de la flamme à mon visage.

« — Voulez-vous me dire votre nom ? demanda brusquement cette étrange jeune femme.

« — Jeanne Kennedy.

« — Êtes-vous libre ?

« — Oui, madame.

« — Vous habitez ici, dans cette maison, avec... »

« Elle s'interrompit et jeta un regard à ma mère et à Jessie.

« — Avec ma mère et ma sœur, oui, pour le moment. Habituellement je suis en service à Québec.

« — En service ? »

« Nouvelle interruption et nouveau regard à mon adresse.

« — Jeanne Kennedy, voulez-vous venir avec moi ? »

« C'était une question sérieuse dont la réponse était difficile.

« — Avec vous, madame? murmurai-je.

« — Avec moi. J'ai besoin d'une servante, d'une compagne... comme vous voudrez. Le salaire n'y fera rien. A une personne digne de confiance je donnerai ce qu'elle me demandera. Je suis toute seule... toute seule ; — ses lèvres tremblaient, sa voix s'éteignait, — toute seule en ce monde. J'ai éprouvé un grand chagrin et j'ai besoin d'une maison bien tranquille pour y demeurer... d'une personne bien tranquille pour vivre avec moi... pendant un certain temps. Je vais prendre à bail cette maison qui est à louer. J'ai été surprise tout à l'heure par la tourmente, et je vous ai suivie ici au lieu de retourner à l'hôtel. J'aime votre visage ; vous paraissez avoir eu des chagrins vous-même et, par conséquent, vous devez être sensible à ceux des autres. Je désirerais que vous vinssiez vivre avec moi. Je vous ai dit que j'avais un chagrin mortel. »

« Elle s'arrêta, une espèce d'angoisse se trahit sur son visage.

« — J'ai perdu mon mari ! » dit-elle avec un long soupir.

« Et couvrant sa figure de ses mains, elle se mit

à pleurer et à sangloter avec une telle violence, que jamais je n'ai été témoin d'une douleur pareille.

« — Oh ! pauvre chère enfant ! » s'écria ma mère.

« Moi, je restais immobile et je l'examinais. Que pouvais-je dire ou que pouvais-je faire ?

« Ses longs sanglots la secouaient de la tête aux pieds. Une veuve portant des bijoux, des fourrures et de la soie rouge ! Je regardai sa main gauche. Effectivement, à cette main, parmi les diamants, les opales, les émeraudes, j'aperçus ce simple cercle d'or qui a procuré tant de joies et tant de chagrins à des millions de femmes, un anneau de mariage...

« Cela ne dura pas même deux minutes. Avec une énergie presque sauvage, elle refoula ses larmes et releva la tête.

« — Je m'appelle Gordon, dit-elle. Comme je vous l'ai dit, je suis entièrement seule. Je suis arrivée hier à Québec ; j'ai vu l'annonce de cette maison, et c'est ainsi que j'ai été amenée à venir la voir. Elle me convient et je veux la louer pour six mois au moins. Il faut que j'aie quelqu'un avec moi là-bas. Votre physionomie me plaît. Voulez-vous venir ? »

« Irai-je ?... Vivrai-je dans la maison à louer ?... Je restais indécise. Cette proposition me faisait l'effet d'une douche froide, elle m'enlevait la respiration.

« — Je payerai les gages qu'on voudra à une personne convenable... les gages qu'on voudra... et d'avance. C'est un endroit isolé... et il ne m'en convient que mieux, et vous ne me paraissez pas être une femme qui s'effraye pour rien. Si vous ne voulez pas... j'en trouverai une autre !

« — Je... je n'ai pas refusé, murmurai-je. C'est... c'est si soudain, si inattendu... Il faut me laisser y réfléchir. Je vous donnerai ma réponse demain. »

« Ses manières changèrent; sa physionomie prit cette expression de vive douleur qu'exprime le visage désolé de l'enfant abandonné sans secours. Elle leva ses deux mains entrelacées vers moi.

« — Venez!... me dit-elle avec l'accent de la prière. Je vous payerai quoi que ce soit... quoi que ce soit! J'ai besoin seulement d'être tranquille quelque temps et éloignée de tout le monde. Je suis toute seule en ce monde... toute seule. J'ai perdu mon mari... je l'ai perdu... je l'ai perdu... je l'ai perdu!

« — Cette dame va s'évanouir! » s'écria Jessie.

« C était vrai. Soit que l'ardeur du feu l'eût saisie, soit que la douleur effrayante dont elle prodiguait les marques l'eût anéantie, elle se mit à chanceler, les mots expirèrent sur ses lèvres, et je la reçus dans mes bras au moment où elle s'affaissait.

« C'est ainsi que le premier locataire de la maison à louer s'introduisit dans ma demeure et dans mon existence, pour la changer entièrement à partir de cet instant.

. . . . . .

« Mme Gordon ne quitta pas notre maison cette nuit-là; elle ne la quitta pas durant deux semaines entières, et au bout de ce temps, la maison qui ne se louait pas fut enfin louée, et Saltmarsh eut un locataire.

« Il serait peu utile, à cette heure lointaine, de rapporter en détail tous les arguments qu'elle fit valoir pour me gagner et obtenir de moi que je devinsse sa domestique et sa compagne. Le plus irrésistible de tous fut le salaire, triple de ceux que j'avais gagnés jusqu'à ce jour et qui me payé fut d'avance. J'avais conçu les doutes les plus graves sur son compte et sur son histoire; mais les pauvres ne peuvent pas choisir. Je pris son argent, et je devins sa compagne.

« Pendant de longues heures cette nuit, après que ma mère et Jessie furent couchées, je demeurai assise auprès de Mme Gordon, écoutant son histoire, qu'elle me raconta. Cette histoire était courte, vague et très-peu satisfaisante. Elle avait été orpheline dès son enfance. Elle n'était pas riche, mais elle avait une aisance suffisante. Un grand malheur l'avait frappée subitement : elle avait perdu son mari après quatre mois bien courts d'existence conjugale. C'était tout.

« — Vous avez perdu votre mari ? répétai-je en la regardant avec curiosité. Votre mari est-il mort ? »

« C'était assurément une question naturelle. Mais son visage, pâle auparavant, prit une teinte livide.

« — Mort, naturellement, répondit-elle durement ; mais, je vous en conjure, ne me faites pas de questions. Il n'y a qu'une semaine de cela, et je ne puis encore m'y faire. Rien qu'une semaine, et elle m'a paru un siècle. Et penser... penser à toutes les longues années désolées, vides, qui me restent encore à passer. Ne jamais entendre sa voix, ne jamais revoir son visage... jamais... jamais plus ! »

« A ces mots, elle s'affaissa de nouveau et elle fondit en larmes. Oh ! comme elle pleura ! Mon cœur était plein de compassion, et cependant une semaine seulement, et s'enfuir ainsi, sans habits de deuil, sans un ami sur la terre, elle riche, jeune, belle. Étrange ! étrange histoire que celle-là... fort étrange histoire !

« Qui peut mesurer le pouvoir de la beauté de la femme ? Si elle eût été une jeune personne ordinaire, je crois que dix livres par semaine ne m'eussent pas tentée pour aller avec elle m'ensevelir vivante à Saltmarsh. Mais son étonnante beauté me fascina complétement ; sa charmante figure me gagna en dépit du raisonnement.

« — Si ce visage a le pouvoir de te faire perdre le bon sens, quels ravages terribles n'exercerait-il pas sur le genre humain? me dis-je en me couchant. Comme ce pauvre M. Gordon a dû trouver cruel de mourir et de s'en séparer, et comme elle a dû être passionnément aimée de lui, j'en jurerais!

« — Vous me laisserez habiter ici jusqu'à ce que la maison de là-bas soit prête? nous dit-elle le lendemain, de l'air d'une personne qui n'a pas l'habitude d'être refusée. Je n'aime pas les hôtels, ni le monde qui vous regarde. Je ne vous donnerai aucun tracas, et je n'ai besoin que d'être tout à fait tranquille et seule. »

« C'était un curieux spectacle que celui de cette charmante personne, avec son costume élégant, ses bagues, ses diamants, sa chevelure noire flottante, si déplacée dans notre humble maison pauvre et nue. Je ne savais si je devais la laisser y demeurer ou non; mais notre pauvreté plaida en sa faveur, et je consentis à tout ce qu'elle demandait : à louer pour elle la maison, à la faire meubler, et à surveiller tout, jusqu'à ce qu'elle pût s'y retirer elle-même, loin de tous les yeux.

« Mes nouvelles fonctions commencèrent. J'allai chez M. Barteaux, et brusquement, sans préambule, je l'informai que j'avais un locataire pour la maison à louer.

« — Une dame veuve, monsieur, lui dis-je, une Mme Gordon; elle vous payera un loyer quelconque raisonnable, et je suis engagée pour vivre avec elle.

« — Dieu soit loué! s'écria M. Barteaux. Vous ne vous trompez pas? Un locataire enfin!... Une veuve, hein? Combien de personnes dans la famille, Jeanne? »

« Je compris que mes paroles avaient fait passer

devant les yeux de M. Barteaux le tableau d'une florissante mère de famille ayant atteint la cinquantaine, avec une demi-douzaine de grands garçons et de grandes filles.

« — Pas de famille, monsieur, une veuve tout à fait jeune. Vous pouvez conclure l'affaire avec moi, monsieur Barteaux. Sa perte est toute récente, elle est toute à sa douleur et n'est pas en état de s'occuper elle-même de rien. Il n'y a pas de renseignements, mais elle payera d'avance, si vous le désirez. »

« Nous terminâmes le marché séance tenante, et le même jour Saltmarsh fut ouvert aux rayons du soleil et aux vents du ciel. C'est avec un sentiment étrange et terrible que j'accompagnai ma nouvelle et mystérieuse maîtresse pour visiter ces appartements silencieux et si longtemps déserts, dont la vue donnait des frissons. Parmi les dix chambres dont se composait la maison, nous en choisîmes quatre pour être meublées, aménagées, peintes, lavées et garnies de tapis et de rideaux. Tout ce soin retomba sur moi et tout fut terminé en deux courtes semaines, et bien fait, quoique ce soit moi qui le dise. Enfin Mme Gordon et Jeanne Kennedy, au vu et au su de tout Québec, prirent résidence à Saltmarsh.

« Je m'étonne maintenant, en repassant tranquillement les souvenirs de cette époque, que même la pauvreté ait pu me décider à supporter l'existence que j'eus à subir pendant ces lugubres mois. Les jours, monotones et tristes, se passaient à lire ou à errer dans ces chambres vides, pleines d'échos; les longues et terribles nuits n'étaient animées que par le bruit sinistre du vent, qui au dehors semblait faire chorus avec les cris des rats et des grillons au dedans. Personne ne vint jamais à la maison, excepté une robuste

Française, qui fut chargée de faire tous les gros ouvrages, et qui venait le matin et s'en allait le soir. Quant à moi, ma situation était une véritable sinécure. Rien à faire, et triple salaire; malgré cela, je n'eus jamais dans ma vie de plus rude besogne à accomplir.

« Et ma maîtresse! Les jours, les semaines, les mois se passaient, et elle était toujours pour moi un mystère impénétrable. L'endroit d'où elle venait, le temps qu'elle comptait rester, et si même elle avait l'intention de repartir, toutes ces questions étaient autant de secrets. Elle n'écrivait jamais de lettres et n'en recevait jamais. Si elle eût été enfermée dans son cercueil et mise dans son tombeau, elle n'eût pas été plus morte pour le monde extérieur qu'ainsi claquemurée dans cette enceinte de bois.

« Elle passait ses longues et tristes journées assise le plus souvent à la fenêtre de sa chambre, sa taille svelte drapée de noir, son joli visage sombre, ses deux grands yeux pleins d'une expression de désespoir, comme une épave de la vie. L'histoire de son existence, quelle qu'elle fût, pas commune à coup sûr, était finie pour le moment; le drame était joué, les lustres éteints, et il ne lui restait plus qu'à regarder tristement le rideau. C'était une femme jeune, poursuivie par un sort contraire, vouée au secret, au silence, une femme n'ayant qu'une pensée dans la tête et un sentiment dans le cœur, une femme ayant un secret enfin.

« Je parvins à découvrir deux choses... deux seulement. La première, c'est que son mari n'était pas mort, mais qu'elle l'avait quitté, qu'elle avait fui loin de lui, et qu'elle se cachait ici, tourmentée par une horrible peur qu'il ne parvînt à la retrouver. La se-

conde, c'est que, malgré sa fuite et sa terreur constante, elle l'aimait encore d'un amour ardent et passionné.

« J'avais pénétré une nuit dans sa chambre et je la trouvai assise tenant un portrait dans sa main et le contemplant dans une sorte d'extase. C'était sa principale occupation. Je l'avais souvent vue ainsi, mais je n'avais jamais aperçu la miniature.

« — Jeanne, dit-elle, venez ici. »

« Je pus voir qu'elle avait pleuré en silence et abondamment. Je m'approchai et regardai le portrait par-dessus son épaule.

« La photographie était dans l'enfance à cette époque : chaque famille n'avait pas sa galerie de portraits. Celui-ci était une miniature sur ivoire représentant un homme jeune, élégant et fort beau, une figure imberbe et enfantine, mais très-mâle néanmoins, dont le regard était franc et souriant.

« — C'est tout ce qui me reste, dit-elle avec un tremblement des lèvres. Je ne le verrai plus jamais. Je l'aimais, et j'ai perdu sa vie. Il aurait mieux valu pour lui qu'il fût mort que d'avoir jamais jeté les yeux sur mon visage.

« — Vraiment!... » fut ma stupide réponse.

« Mais j'étais habituée à son langage extravagant et je ne m'en affectais pas.

« — C'est un de vos amis, madame? »

« Elle regarda sa miniature, et un rayon d'orgueil passa sur sa figure qui devint radieuse.

« — C'est mon mari! » répondit-elle.

« Je me reculai et la regardai effarée, je dois le reconnaître.

« — Votre mari!... répétai-je. Oh! c'était votre mari, avez-vous voulu dire sans doute. Vous m'avez dit qu'il était mort.

« — Mort pour moi, oui, Jeanne... mort pour moi, mais vivant et en bonne santé. Dussé-je vivre cent ans, je ne pourrais jamais le revoir, jamais plus. Et il est des moments où je donnerais ma vie pour le voir encore une fois.

« — Vous l'aimez et il vous a abandonnée? me hasardai-je à demander.

« — Je l'aime et je l'ai quitté. Je l'aime de toute mon âme, de tout mon cœur, et je me suis enfuie loin de lui et je me suis enterrée ici par peur de lui. Je suis étonnée de n'être pas devenue folle ou de n'être pas morte. J'ai cru un moment que je pourrais y arriver. Mais d'une façon ou d'autre la vie agit toujours, et l'on se trouve lâche et l'on a peur d'y mettre fin soi-même. Il m'a aimée, Jeanne, oh Dieu! oui, il m'a aimée et il a fait de moi sa femme. Et maintenant... maintenant, Jeanne, si jamais il me retrouvait, je crois qu'il me tuerait. »

« C'était probablement encore une exagération.

« Je regardai de nouveau cette franche, belle et jeune figure.

« — Lui, vous tuer! dis-je. Ce jeune homme au visage ouvert? Non, madame, les assassins ne regardent pas ainsi les gens.

« — C'est le plus sincère, le plus noble, le plus brave des hommes; un ami loyal et un homme du monde accompli.

« — Et cependant sa femme le fuit et dit que s'il la rencontrait, il la tuerait. »

« A peine parut-elle m'avoir entendu. Elle posa sa tête sur ses bras repliés, avec l'air abandonné d'une personne désespérée.

« — Ah! laissez-moi, dit-elle. Vous ne connaissez rien à tout cela. Si seulement je pouvais mourir

et en finir une bonne fois ! Ah ! seulement, Jeanne, — elle me regarda tout à coup avec une effrayante expression de terreur, — écoutez. J'ai rêvé la nuit dernière qu'il me cherchait... et qu'il était ici. Il était venu et était devant moi terrible et menaçant.. tenant dans sa main ma sentence de mort. Ne le laissez pas entrer... ne laissez entrer personne! Si jamais nous nous rencontrons, je crois, sur mon âme, qu'il me tuera. »

« Mme Gordon devenait-elle folle? Telle fut la question qui surgit dans mon esprit lorsque je me mis au lit ce soir-là et les suivants. C'était une bien étrange et bien incompréhensible affaire à tous les points de vue, et le plus tôt je pourrais m'en retirer serait le mieux. Mais juste au moment où je songeais à demander mon congé, une succession d'événements s'accomplit et le différa.

« Mars, avril et mai avaient passé... nous étions au commencement de juin. Une après-midi, j'étais allée à la ville pour y faire nos provisions de la semaine, et mes emplettes terminées, mon panier au bras, je m'en retournais à la maison. La rue Saint-Louis se trouvait sur ma route, et en passant devant les bureaux de M. Barteaux, je l'aperçus lui-même sur sa porte, engagé dans une conversation en apparence grave avec un étranger. Un regard jeté sur cet étranger fit monter subitement mon cœur à mes lèvres, car c'était l'original du portrait, c'était le mari de Mme Gordon. L'heure et l'homme étaient venus.

« Il ne me vit pas. Je m'arrêtai une seconde et le regardai de nouveau. C'était bien lui, pas le moindre doute possible. C'était lui, avec cette différence qu'il paraissait fatigué et farouche, déterminé et énergique. Le portrait représentait un jeune homme franc et heu-

reux, tandis que l'original que j'avais sous les yeux avait l'expression d'un homme désespéré et découragé. Son chapeau de paille était enfoncé sur ses yeux, son pardessus d'été était boutonné jusqu'en haut ; c'était un soldat et un gentilhomme évidemment, cela se voyait à première vue.

« Je pris une rue détournée et courus sans respirer. Mon premier devoir était d'avertir ma maîtresse. Je devais lui apprendre que ce qu'elle redoutait se réalisait, que son mari qu'elle avait fui était là. Je marchai le plus vite possible, et une demi-heure après j'étais à Saltmarsh.

« — Elle dit qu'il la tuerait, pensai-je en frissonnant, et qui sait s'il ne la tuera pas? Ce ne serait pas le premier mari qui tuerait sa femme. »

« Je me précipitai dans la maison et parcourus toutes les chambres, ahurie et haletante, en l'appelant.

« Elle ne se trouvait dans aucune. Dernièrement, depuis les derniers jours de juin, le beau temps l'avait tentée quelquefois et l'avait attirée au dehors. Ce jour-là, malheureusement, elle était sortie. Je savais bien où je pourrais la retrouver. Sur le bord de la rivière il y avait une langue de terre ou de sable jaune où elle aimait à se promener au soleil. Sûrement elle devait être là.

« Je courus dehors, jetant des regards effarés partout autour de moi. Juste ciel ! le grand militaire au chapeau de paille et au paletot d'été était là, se dirigeant vers moi en marchant à grands pas.

« Je fus sur le point de crier, tant j'étais saisie et terrifiée.

« S'il arrivait avant moi... cette rencontre soudaine pourrait la tuer, car depuis quelque temps elle était loin d'être forte. Je me détournai et, courant toujours,

je descendis la colline en l'appelant par son nom. Elle était là, tout à fait seule, parcourant lentement d'un bout à l'autre la berge sablonneuse et regardant le courant de l'eau.

« Elle interrompit sa promenade et se retourna, surprise de ma course folle.

« Qu'elle était belle ! Même dans ce moment suprême, je me rappelle que ce fut ma première impression.

« — Par pitié, fuyez, criai-je, fuyez vite... il est là ! »

« Elle porta ses mains à son cœur. Sur son visage passa comme une étincelle de grande et soudaine joie.

« — Qui ?... dit-elle presque dans un murmure.

« — Votre mari... l'homme dont vous m'avez montré le portrait. Fuyez vite si vous en avez peur. Je l'ai vu, vous dis-je, il vient. Oh, Dieu du ciel ! le voilà ! »

« J'étais consternée. Il m'avait suivie. Il venait dans le sentier, il était là.

« Je me retournai vers ma maîtresse. Était-elle évanouie ? avait-elle fui ? Ni l'un ni l'autre.

« Qui comprendra jamais les épouses ? La terreur était peinte sur cette figure pâle et épouvantée, c'est vrai. Mais par-dessus tout cela, on y lisait un tel ravissement, une telle satisfaction, que jamais expression pareille ne se traduisit sur un visage humain. Elle l'aimait et elle le revoyait encore une fois... cela disait tout.

« Il marchait sur la rive. Elle avança d'un pas à sa rencontre, le visage transfiguré et tendit ses deux bras vers lui avec ce cri déchirant :

« — Gordon... Gordon... Gordon !... »

. . . . . .

« C'était arrivé. Je n'y pouvais plus rien. Il ne me restait qu'à me retirer à l'écart et à attendre avec anxiété la fin de l'intéressant drame domestique qui se dénouait devant moi.

« Il avait descendu la colline, et il se tenait sur le bord de la rivière, face à face avec la femme qui l'avait quitté. Les rayons de soleil d'une après-midi de juin tombaient en plein sur son visage, plus fatigué et plus farouche, plus pâle et plus désolé qu'il ne m'avait paru d'abord... un visage dur et énergique comme le destin, et sur lequel on voyait qu'il n'y avait ni merci ni pitié dans son calme effrayant.

« Il l'arrêta par un léger mouvement de la main ; mais elle s'affaissa et devint tremblante comme l'enfant qui vient de recevoir une correction.

« — N'approchez pas, lui dit-il d'une voix aussi froide et aussi calme que l'expression de ses yeux qu'il tenait fixés sur elle. A moins que vous n'ayez été frappée de surdité depuis la nuit de la mort de Lowell, alors que vous écoutiez si bien aux portes, vous pourrez entendre ce que j'ai à vous dire de l'endroit où vous êtes. Je ne vous retiendrai pas longtemps et vous n'avez pas besoin de me montrer ce visage terrifié. Je ne veux pas vous tuer ; l'heure où j'aurais pu le faire est passée. Mais laissez-moi vous dire que si vous n'aviez pas écouté à la porte dans cette mémorable nuit d'il y a cinq mois, si vous ne vous étiez pas sauvée comme vous l'avez fait, si je vous avais rencontrée devant moi quand je suis revenu, vous n'auriez pas revu la lumière du jour. J'ai été le plus grand insensé qui jamais ait vécu sur la terre... si nous nous étions retrouvés en présence l'un de l'autre cette nuit-là, j'aurais bien pu devenir meurtrier. »

« Tout cela fut dit sur un ton bas, contenu, poli,

mais ses yeux gris et profonds, attachés sur elle, étaient pleins d'une haine si intense que je ne trouve pas de mots pour l'exprimer.

« — Épargnez-moi, Gordon!... cria-t-elle en sanglotant.

« — Vous épargner! répéta-t-il avec un froid mépris, ne vous l'ai-je pas dit? je ne remuerais pas un doigt pour toucher à un cheveu de votre tête, ni pour vous sauver la vie, si je vous voyais sur le point de vous noyer dans cette rivière. Vous êtes aussi morte pour moi que si j'étais rentré chez nous et que je vous eusse étranglée dans cette terrible nuit. La folie de l'amour et la colère sont passées ensemble pour toujours. Je vous ai retranchée entièrement et absolument de mon existence. Vous êtes venue vous cacher ici, m'a-t-on dit, en tremblant constamment pour votre vie, sans doute. Mettons un terme à tout cela. Vous êtes libre d'aller et de venir partout et comme vous l'entendrez. A partir d'aujourd'hui je ne regarderai plus jamais volontairement votre visage, mort ou vivant! »

« Elle jeta un cri perçant, comme le supplicié sous le fouet, et elle tendit encore les mains vers lui dans une muette supplication.

« — Je ne suis même pas venu à Québec pour vous chercher, continua la voix froidement et sans pitié; ne le croyez pas. J'étais venu rendre visite au général Forrester là-bas, à la citadelle, avant de quitter pour toujours cette terre maudite du Canada... maudite depuis que je vous y ai rencontrée. »

« Ses mains, qu'elle tendit suppliantes, cachèrent son visage, et elle poussa un sourd gémissement. Lui, eut un sourire bas et cruel qui me le fit haïr en ce moment, en contemplant la muette angoisse de ma maîtresse.

« — Voulez-vous savoir comment je vous ai retrouvée et pourquoi je suis venu? poursuivit-il avec lenteur. Écoutez : hier soir, au mess, des camarades parlaient d'une veuve, d'une très-mystérieuse veuve, jeune et belle, disait la rumeur, qui avait loué une vieille maison désolée, dans un marais, et s'y était enfermée, fuyant les regards des hommes et la lumière du jour. Elle s'appelait Mme Gordon. Personne ne pouvait dire d'où elle venait, ni qui elle était, ni pourquoi elle était venue. Avant qu'on eût prononcé votre nom, j'avais compris que c'était vous, qu'en fuyant Toronto, vous vous étiez rendue ici, et que la femme perdue qui avait été mon épouse était retrouvée. »

« Ses bras retombèrent. Pour la première fois, elle se redressa devant lui et le regarda bien en face, comme si elle eût été blessée au point de se transformer, par ces dernières paroles.

« — Qui a été votre femme ! cria-t-elle avec passion, qui est votre femme, Gordon ! Rien... — une expression de joie illumina sa physionomie en prononçant ces mots, — rien, si ce n'est la mort; ne pourra jamais changer cela ! »

« Il écoutait avec ce cruel sourire, ce sourire languissant qui m'avait déjà frappée.

« Pendant une minute il demeura silencieux, l'examinant toujours, le sourire aux lèvres et l'expression du triomphe implacable dans les yeux.

« — Rien ne peut changer cela ! répéta-t-il; rien, si ce n'est la mort! Je répondrai à cela avant de nous séparer. Laissez-moi continuer. Je compris que c'était vous, cette femme dont ils parlaient, et je me dis : Je la trouverai demain, je la regarderai pour la dernière fois sur la terre, et je verrai, si je le peux, ce qu'il y a dans sa beauté de poupée de cire, dans

ses yeux jaunes, dans son nez droit, dans sa soyeuse chevelure, pour rendre les hommes aveugles et stupidement fous. Baissez les mains, Rosamonde, que je vous regarde. »

« Elle avait tremblé devant lui, devant son regard, devant son sourire, pleine d'une terreur inexprimable qui l'avait poussée à cacher de nouveau son pâle visage dans ses mains. A cette injonction, elle laissa tomber ses bras et se montra mortellement pâle, les yeux dilatés, avec une expression d'horreur.

« — Gordon, ayez pitié de moi... Je vous aime! »

« Encore une fois elle lui tendit les mains dans une attitude suppliante, et une fois encore il lui fit un signe impérieux de ne pas approcher. Les lèvres froides, le regard impitoyable, la face comme pétrifiée :

« — Attendez! » ordonna-t-il.

« Elle obéit.

« Inaperçue dans l'obscure retraite où je m'étais placée, j'avais sous les yeux cet étrange tableau que je contemplais avec un intérêt qui tenait du charme. Lui, droit, la dominant de sa haute taille, la face pâle comme un marbre, aussi dure, aussi froide, malgré l'insensible sourire stéréotypé sur ses lèvres. Elle, à demi accroupie devant lui, sa délicieuse figure pâle levée vers lui, son regard effrayé, ses beaux cheveux flottant au vent, ses lèvres enfantines frémissantes... jeune, belle, innocente, en apparence du moins. C'est ainsi qu'ils s'offraient à ma vue ; un juge sévère malgré sa jeunesse, une coupable tremblante, et cette scène m'impressionnait au point que bientôt il me devint impossible d'en supporter la vue.

« — Vous êtes belle, Rosamonde, dit-il enfin, une de ces femmes exceptionnelles qui, comme Ninon de l'Enclos, seront belles encore à quatre-vingts ans,

et votre charmant visage est destiné à accomplir jusqu'au bout son œuvre diabolique, je n'en doute pas. Pour posséder cette beauté pendant quatre mois, bien courts, j'ai perdu tout ce que le cœur de l'homme estime et aime : nom, honneur, amis, fortune... tout. Car ce nom que vous avez porté et déshonoré, je ne le porterai plus. Je l'ai quitté, savez-vous cela? Mon père m'a déshérité... je suis devenu la risée de tous ceux qui me connaissent. Et en jetant un regard sur le passé, je suis honteux de ma folie. Je vous aimais... j'avais confiance en vous. Oh Dieu! s'écria-t-il dans un mouvement d'angoisse qui contracta son visage, je vous ai épousée, vous... vous!... Vous avez bien joué votre rôle, vous et Lowell; c'était votre intérêt, et avec un insensé comme moi la tâche était assez facile. Mais vous aviez des sujets de crainte, et vous le comprîtes bien. Je vous le répète, vous fîtes bien de fuir. Je sortis de la chambre mortuaire de Lowell, n'ayant plus ma raison, et si je vous eusse retrouvée à mon retour, par le jour qui nous éclaire, je jure que je vous aurais tuée! »

« Elle se recula et la peur fit trembler son corps des pieds à la tête.

« — Ne tremblez pas... ne craignez plus rien maintenant, poursuivit-il d'une voix qui perdait sa fureur momentanée et reprenait sa monotonie primitive, je vous ai déjà dit que tout cela est fini et bien passé. Mais, avant de nous séparer, je voudrais entendre une fois, rien qu'une fois, tomber de vos lèvres l'aveu, dont je n'ai pas besoin, pour ne pas douter que le récit de Lowell était vrai. »

« Sa seule réponse fut un mouvement plus accentué de recul, et elle cacha de nouveau sa tête dans ses mains en poussant un profond sanglot.

« — Oui, cachez, dit-il avec amertume, cachez pour toujours aux regards... la plus belle et la plus fausse figure qui ait jamais été créée. Mais parlez... parlez, si des lèvres aussi traîtresses que les vôtres peuvent dire la vérité... et dites-moi que l'histoire de Lowell était vraie.

« — Gordon, ayez pitié de moi!

« — Est-ce vrai?

« — Je vous aimais, Gordon. Aussi vrai que voilà le ciel au-dessus de nos têtes, je vous aimais de tout mon cœur. »

« Il fut sur le point d'éclater de rire, malgré la circonstance.

« — Votre cœur... vous! Que de choses dénuées de sens on dit comme cela par accident. Ne parlez jamais de votre cœur ni de votre amour. Je sais ce qu'ils valent l'un et l'autre. Répondez à ma question. L'histoire de Lowell est-elle vraie? Un mot... Oui ou non?

« Gordon, j'étais de bonne foi. Mon Dieu! que pourrais-je lui dire pour le convain...

« — Est-ce vrai?... Oui ou non?

« — Gordon, je vous jure...

« — Est-ce vrai? cria-t-il avec des flammes dans les yeux. Pas de paroles. Oui ou non!

« — Oui, mais...

« — Cela suffit. Ne perdons pas notre temps en vains discours. Vous jureriez que le noir est blanc, je le sais; mais gardez vos talents pour la scène. Vous en aurez encore besoin avant qu'il soit longtemps. Revenons à ce que vous disiez il y a un instant. Vous êtes ma femme... rien ne peut changer cela, si ce n'est la mort. Faites-moi le plaisir d'examiner ceci. »

« Il tira un journal de sa poche et le lui tendit. Quelque chose dans l'expression de sa physionomie, en ce

moment, effraya la jeune femme, qui parut plus craintive encore qu'auparavant. Ses mains tremblaient en essayant d'ouvrir le journal, et elle ne put y réussir. Elle leva sur lui ses yeux suppliants et lui dit avec un tremblement dans la voix :

« — Je ne peux pas. Oh! qu'est cela, Gordon?

« — C'est la sentence de divorce, répondit-il de sa voix sombre et froide. Une semaine après la mort de Lowell et votre fuite, je fis une demande pour obtenir le divorce et j'ai réussi. Vous pourrez lire à votre aïse les détails de l'affaire dans cette feuille... cela pourra distraire quelques-unes de vos heures de loisir. C'est là ce qui m'a retenu si longtemps au Canada. Dans quarante-huit heures, je le quitterai pour toujours. Le hasard nous a réunis ici aujourd'hui pour la dernière fois. »

« Il se tut et se préparait à se retirer, quand tout à coup il s'arrêta. Elle avait fait un geste et murmuré un mot : « Attendez! » mais ce n'était ni le geste ni le mot qui le retinrent. Ce qui l'avait fait rester, c'est l'affreux changement qui s'était produit sur la figure de la jeune femme en recevant ce dernier coup, le plus impitoyable de tous. Un moment je crus qu'il en était lui-même alarmé.

« — Est-ce vrai... ce que vous me dites-là... ce divorce? »

« Elle prononça ces mots d'une voix rauque, gutturale, le visage contracté en froissant convulsivement le papier.

« — C'est parfaitement vrai, dit-il de sa voix mordante. Lisez et voyez.

« — Je ne suis plus votre femme?

« — Vous n'êtes plus ma femme, grâce à Dieu et à la loi bienveillante du pays.

« — A partir de ce jour, de cette heure, vous ne me reverrez pas, vous ne me connaîtrez pas?

« — Je ne vous reverrai jamais, si c'est en mon pouvoir, vivant ou mort.

« — Eh bien écoutez-moi, alors! »

« Elle se redressa, sa petite taille sembla grandir, ses yeux lancèrent des éclairs de colère.

« — L'histoire de Lowell est vraie... vraie, vous dis-je... dans tous ses détails, excepté celui-ci... que je vous ai épousé pour votre rang, pour votre nom, pour votre fortune. Je vous ai épousé pour ces motifs, c'est vrai; mais au-dessus d'eux, ce qui m'a déterminée, c'est que je vous aimais de tout mon cœur. Oui... oui... Gordon, même des femmes comme moi peuvent aimer, et en actions, en pensées, et en paroles, depuis le jour où vous m'avez mis cet anneau au doigt, j'ai constamment été votre fidèle, sincère et loyale épouse. J'aurais mendié pour vous; pour vous, j'aurais travaillé jusqu'à user mes doigts jusqu'à l'os... pour vous, j'aurais donné ma vie de grand cœur si cela eût été nécessaire. Maintenant je suis une femme divorcée, répudiée pour toujours, avez-vous dit. Soit! mais je jure que nous nous rencontrerons de nouveau, que je vous haïrai dix fois plus que je ne vous aimais, et qu'un jour, aussi certainement que nous vivons tous deux aujourd'hui, je me vengerai de votre conduite. Si vous étiez revenu et que vous m'eussiez tuée cette nuit dans votre colère, avec mon dernier soupir vous auriez reçu mon pardon. Si vous m'aviez chassée loin de vous, je serais partie sans un murmure et j'aurais gardé votre secret jusqu'à la fin. Maintenant le monde entier le connaîtra. Ce divorce demandé de sang-froid, je ne vous le pardonnerai jamais. Allez, Gordon... Mais souvenez-vous : un jour ou l'autre, aussi sûre-

ment que nous sommes là tous deux, je vous ferai payer cela! »

« Elle leva son bras d'un mouvement sauvage et théâtral. Elle avait débité cette tirade passionnée avec colère, son visage était rouge de fureur et ses yeux lançaient des flammes.

« Mais autant eût valu pour elle espérer attendrir des rochers. Il riait en l'écoutant d'un rire injurieux et méprisant qui eût rendu folle une femme moins irritée.

« — Vous débitez cela à merveille, Rosamonde, dit-il; mais, après tant d'années de pratique de la scène, cela n'est pas surprenant. Pour le reste, c'est peine perdue, car votre auditoire n'apprécie pas votre talent pour le moment. Si j'étais assez malheureux pour que nous nous retrouvions jamais en présence, j'espère bien avoir la force de me défendre. »

« Il se retourna sans ajouter une parole et partit. Il marchait d'un pas rapide, sans retourner la tête une seule fois.

« Elle demeura immobile à l'endroit où il l'avait laissée, le suivant des yeux, sans voix, sans mouvement, comme sans vie. Elle le vit ainsi disparaître, elle put entendre l'écho de son pas sur le chemin.

« Je m'avançai alors, car la vue de sa physionomie m'avait effrayée.

« Elle se retourna lentement vers moi, tenant toujours dans sa main le fatal papier.

« — J'avais rêvé qu'il venait avec ma sentence de mort, dit-elle; la voilà! »

« Et sans un mot, sans un cri qui m'avertît, elle tomba sans connaissance sur le sable.

« Je ne pourrais dire comment je la pris dans mes bras et l'emportai jusqu'à la maison. Je le fis, je ne sais

comment, et je la plaçai sur son lit. En ce moment une splendide lune de juin et des étoiles brillantes constellaient le ciel.

« La vieille Bettine, la femme de journée française, se trouvait encore occupée dans la cuisine. Je lui confiai ma maîtresse et je courus à la ville, à la recherche d'un docteur, car elle était fort mal, si mal qu'il paraissait douteux qu'elle pût vivre jusqu'au lendemain.

« Les horloges de Québec, du haut de leurs clochers qu'argentait la lune, sonnaient onze heures au moment où notre premier visiteur, le docteur, entra à Saltmarsh.

« Le lendemain, une belle aurore nuançait l'horizon, les hirondelles gazouillaient joyeusement au bord des toits, l'enfant de Gordon Caryll reposait dans mes bras, et l'épouse divorcée de Gordon Caryll était étendue sur son lit, pâle et calme, insouciante de la terrible lutte que la vie et la mort se livraient autour de sa couche.

. . . . . .

« La vie l'emporta. Les jours passèrent, deux semaines s'écoulèrent, et la lutte fut terminée. Cette merveilleuse tête reposait, encore pâle et comme couverte d'un nuage, sur les oreillers, mais il n'y avait plus de doute. Mme Gordon était sauvée.

« Saltmarsh n'était plus une maison déserte. Une plantureuse garde était venue de Québec, le médecin nous venait voir tous les jours, et la vieille Bettine passait ses nuits comme ses journées avec nous. Il n'y avait plus rien à craindre. L'homme qu'elle avait attendu et redouté était venu et reparti pour toujours. La charge du nouveau-né retomba presque entièrement sur moi... charge aussi agréable que nouvelle, car je

suis douée, quoique fille, d'une grande tendresse pour les petits enfants. Les moments de la garde étaient pris par sa malade, si bien que j'étais seule à m'occuper de l'enfant. Je le tenais toute la journée dans mes bras. Il dormait à mes côtés, la nuit, dans son berceau.

« — C'est le plus petit baby que j'aie jamais vu, observa Mme Waters, la grosse garde, et j'en ai vu des régiments de gros et de petits dans ma vie; mais celui-là ne pèse pas cinq livres. »

« Il était petit. C'était une chétive créature aux cheveux noirs, aux yeux noirs, à la petite figure rose comme marquée d'un sceau fatal et éclairée par des yeux noirs et profonds.

« Chose étrange et peu naturelle! Depuis sa naissance, sa mère ne l'avait pas encore vu, et elle n'avait pas demandé à le voir. Un soir que Bettine avait appelé la garde pour souper, j'étais assise dans sa chambre, lorsqu'elle en parla pour la première fois.

« C'était par une belle nuit de juillet. Sous un brillant clair de lune, la rivière courait entre ses vertes rives, semblable à un ruban de lumière argentée. La blanche lueur de la lune éclairait la chambre; la lampe n'avait pas encore été allumée, et cette pâle clarté laissait voir ce visage plus blanc que la dentelle et le lin sur lesquels il reposait. Elle était sur son séant, soutenue par les oreillers, regardant avec ses yeux sombres cette splendeur du ciel et de la terre, ces reflets du firmament sur la rivière et sur ses bords. Elle resta plus d'une heure assise ainsi sans mouvement et sans que ses regards se détachassent de cet admirable spectacle, comme si elle eût lu sa destinée dans les lignes lointaines de l'horizon au delà de la rivière étincelante. A peu de distance du lit, l'enfant dormait profondément dans son berceau. Le plus profond si-

lence régnait au dedans et au dehors. Ce silence fut soudain interrompu par un faible cri de l'enfant, qui se réveillait. Comme je me levais et traversais la chambre pour le prendre, elle me dit :

« — Jeanne, apportez-le-moi.

« — Hum! pensai-je, il est vraiment temps que vous songiez à me le demander. »

« Mais j'obéis en silence.

« Quelque chose se révoltait en moi contre son défaut de sentiment maternel, contre son indifférence tout à fait contre nature. Je lui apportai l'enfant et je me tins auprès du lit après l'avoir posé dessus.

« — Non! non, dit-elle avec un geste rapide et vif de répulsion, non, pas là. Je n'en ai pas besoin... J'ai toujours détesté les petits enfants. J'ai seulement besoin de le voir.

« — Faut-il apporter la lampe? demandai-je.

« — Non, le clair de lune suffira. Quel petit enfant, Jeanne! à qui ressemble-t-il?

« — Il a vos yeux, répondis-je; à part cela, il est impossible de le dire. Mme Waters dit cependant qu'il vous ressemble. C'est certainement le plus frêle enfant qui ait jamais été mis au monde.

« — Il me ressemble, répétait-elle avec un faible sourire; je l'espère. J'espère qu'il ne lui ressemblera jamais d'aucune façon. J'espère qu'il vivra pour venger sa mère! »

« Je me taisais, choquée et scandalisée au delà de toute expression par cette réponse. J'étais navrée d'entendre une femme et une mère chrétienne, à peine sauvée de la mort, parler, comme une païenne, de vengeance.

« — Est-ce un garçon ou une fille? demanda-t-elle ensuite après une pause.

« — Une fille, répondis-je rapidement. Il est tout à fait temps de le demander. »

« Elle me regarda avec une grande surprise, mais sans mécontentement.

« — Pourquoi m'en serais-je informée? Cela m'est indifférent! Une fille!... Si seulement c'eût été un garçon!... Et pourtant, qui peut dire, si elle me ressemble et si elle est belle, si elle ne pourra pas accomplir de grandes choses. Elle pourra m'aider. C'est bien, Jeanne, emportez-la. »

« Elle tourna sa tête du côté opposé à la lumière, et resta longtemps calme, absorbée dans ses pensées... sombres et dures pensées, je le voyais bien. Quoi que pût être cette Mme Gordon, ce n'était pas une femme vertueuse et honnête, cela me paraissait évident... une femme dont le mari s'était vu forcé de la répudier... une mère qui dans son enfant ne voit pour l'avenir qu'un instrument de vengeance contre le père. Il y a des services qu'aucun salaire ne peut payer, et le sien, à mon avis, était de ceux-là. Aussi, dès que Mme Gordon serait assez rétablie pour que je la quittasse, je la quitterais, j'y étais résolu.

« — Que deviendrais-tu avec une mère comme la tienne? la Providence de Dieu le sait seule, disais-je à l'enfant qui reposait sur mes genoux. Pauvre petite créature aux yeux noirs, chétive et maigre!... je voudrais que tu fusses à moi tout à fait. »

« A partir de cette soirée, Mme Gordon se ranima entièrement et redevint la maîtresse de maison d'autrefois. Son premier acte d'autorité fut le renvoi de la garde.

« — Tout danger est passé, m'a dit le docteur, dit-elle à Mme Waters quelques jours après, Jeanne pourra suffire pour me soigner à présent. Je n'ai plus besoin

de vos services. Jeanne, payez à Mme Waters ce qui lui est dû; elle s'en ira ce soir. »

« Mme Waters nous quitta.

« Le lendemain matin, Mme Gordon s'affirma encore davantage. Elle insista pour s'habiller et se lever. Il fallut lui obéir, comme de juste, et je voudrais pouvoir dire combien elle parut jeune, jolie, et aimable. Jeune!... Je déclare que, quel que fût son âge, elle ne paraissait pas avoir plus de seize ans. Mais il y avait dans ses yeux noirs, calmes maintenant, dans son visage, dont la pâleur des derniers jours n'était pas agréable à voir... quelque chose que je ne pourrais définir; et cela me confirmait dans la résolution que j'avais prise de la quitter très-vite.

« Elle ne fit aucune attention à son enfant depuis la soirée dont j'ai parlé. Je crois qu'elle ne la regarda plus, et lorsqu'elle criait, elle la faisait emporter hors de la chambre avec impatience.

« Elle était assise songeuse, les sourcils froncés, les lèvres serrées. A quoi songeait-elle? Qui pourrait le dire?

« — Je lui donnerai mon congé demain, me dis-je avec résolution; mon mois expire dans une semaine; je ne vivrai jamais un autre mois avec vous, ma belle et mystérieuse petite maîtresse. »

« Son regard se leva vers moi et se fixa sur mon visage au moment où je pensais de la sorte. Devina-t-elle ce qui se passait dans mon âme? Le sourire qui errait sur ses lèvres me le fit croire.

« — Jeanne, me dit-elle du ton impérieux qui lui était habituel, venez ici, mon enfant, j'ai à vous parler. Vous avez été une bonne et fidèle compagne pour la plus malheureuse et la plus abandonnée des femmes pendant les tristes mois qui viennent de se passer.

Que je vous en remercie pendant que j'y pense et avant de nous dire adieu.

« — Adieu? répétai-je tout à fait étonnée. Vous allez donc partir?

« — Je vais partir, Jeanne. N'est-il pas grand temps? Tout est fini maintenant, il n'y a plus rien à craindre ni à espérer désormais. Un chapitre de ma vie est lu et fini pour toujours. Après-demain je me lancerai de nouveau dans la vie pour tout recommencer. Jusqu'à présent, mon existence a été la plus misérable déception... excepté pendant quatre mois trop courts. »

« Elle se tut tout à coup, son visage était illuminé par une sorte d'enthousiasme.

« — Excepté quatre mois trop courts!... Oh! oui j'en excepte toujours cet heureux temps... quand il me prit pour femme, et que j'étais heureuse... heureuse... heureuse! Jeanne, si j'étais morte il y a trois semaines quand cela est venu au monde, vous auriez pu faire graver sur la pierre de mon tombeau l'inscription que j'ai lue sur celui d'une autre pauvre femme perdue : *J'ai été très-heureuse et très-malheureuse.* »

« J'écoutais en silence, touchée malgré moi de l'indicible passion qui animait sa voix et son regard.

« — Tout cela est passé et fini, dit-elle après un instant. Je ne dois pas mourir, à ce qu'il paraît. Je vais recommencer ma vie comme je viens de vous le dire. Rien ne peut m'arriver désormais qui puisse être pire que ce que j'ai déjà eu à passer. Il n'est certainement pas beaucoup de femmes dont la destinée soit de divorcer à dix-huit ans. »

« Elle éclata de rire d'un rire lugubre. Elle était assise dans son fauteuil de prédilection, auprès de la fenêtre, regardant au dehors tandis qu'elle parlait, et contemplant les reflets rosés des rayons du soleil cou-

chant qui rayaient le feuillage des arbres et le sommet des collines.

« — J'éprouve quelque chose d'analogue à ce que doit ressentir le malfaiteur qui a mérité sa sentence, dit-elle rêveuse, et comme parlant autant pour elle-même que pour moi, et qui reçoit son ordre d'élargissement. Je suis presque effrayée de me retrouver en face de ce monde que j'ai quitté depuis si longtemps. Je n'étais pas très-bonne quand je suis venue dans cette maison... je suppose que vous le savez, Jeanne, mais je la quitte mille fois pire. Je suis venue ici avec un cœur humain au moins... un cœur capable d'aimer et de sentir le remords ; mais je n'ai plus ni cœur ni remords. J'aurais voulu être sa servante, son esclave, mais il m'a repoussée avec mépris. Je lui ai dit que je l'aimais et que je lui avais toujours été fidèle, et il m'a éclaté de rire à la face. Les femmes peuvent pardonner beaucoup de choses, mais elles ne pardonnent pas celles-là. S'il m'avait seulement abandonnée... s'il n'avait pas demandé le divorce, je n'aurais jamais troublé son repos... jamais, je le jure. Je me serais retirée en l'aimant toujours et en lui restant fidèle jusqu'à la fin. Maintenant, maintenant... »

« Elle se tut, ses mains se croisèrent, ses dents claquèrent, ses yeux noirs brillèrent comme la prunelle du chat dans les ténèbres.

« — Maintenant, je lui rendrai ce qu'il m'a donné de souffrances, tôt ou tard, quand je devrais y perdre la vie. Je me vengerai... je le jure ! »

« Je m'éloignai d'elle, car la vue de son visage bouleversé et ses paroles dures et cruelles m'inspiraient une horreur que ma figure devait trahir.

« — Tout cela vous semble bien terrible et bien choquant ? me demanda-t-elle avec amertume. Vous

êtes d'une nature pieuse et convenable; ma bonne Jeanne, vous qui marchez droite et persévérante dans la voie simple et unie de la vie régulière depuis le berceau jusqu'à la tombe. Rassurez-vous, je ne froisserai pas plus longtemps vos sentiments. Je pars après-demain et, comme souvenir, j'ai l'intention de laisser cette créature derrière moi... »

« Elle désignait le berceau dans le coin de la chambre.

« — Vous... vous avez l'intention de laisser l'enfant? demandai-je avec étonnement.

« — J'ai l'intention de laisser l'enfant, répondit-elle avec un demi-sourire parodiant mon accent consterné. Vous ne supposiez pas que je voulusse l'emmener avec moi, n'est-ce pas? Je pars dans deux jours pour recommencer une nouvelle existence en qualité de jeune femme du monde... une jeune femme, entendez-vous, Jeanne? Et vous pouvez être certaine que je ne voudrais à aucun prix traîner avec moi, comme une vieille femme, cette créature embarrassante. Oui, Jeanne, je veux vous laisser l'enfant, si vous voulez le garder ou... à Mme Waters, si vous n'en voulez pas.

« — Oh! je garderai l'enfant, et qu'il soit le bienvenu, dis-je. Pauvre petit innocent! »

« Et comme il était là, plongé dans le sommeil, si petit et si faible, plus à plaindre encore que s'il eût été orphelin, et cela presque au moment même de sa naissance, je me penchai vers lui et le baisai avec des larmes dans les yeux.

« — Vous êtes une bonne fille, Jeanne, dit-elle plus doucement. Je voudrais, oui... de tout mon cœur, je voudrais être comme vous. Mais il est trop tard maintenant pour former de semblables vœux... ce qui est fait est fait. Garderez-vous l'enfant?

« — Je garderai l'enfant.

« — J'en suis bien aise; elle sera bien chez vous. Un jour ou l'autre je reviendrai la réclamer. Qu'elle ne meure pas, Jeanne... elle a une œuvre à accomplir dans le monde, et il faut qu'elle l'accomplisse. Je vous payerai, comme de juste, et je vous payerai bien. L'argent que j'ai apporté quand je suis venue ici est presque tout dépensé. Mais là-bas, au delà des bois et de la rivière, il y en a toujours pour les cervelles et les mains habiles. Je vous laisserai le mobilier de cette maison; vous le vendrez ou le garderez, comme vous le jugerez plus utile. Où que ce soit que j'aille, je vous laisserai une adresse d'où les lettres me parviendront.

« — Et vous ne reviendrez jamais... jamais pour revoir votre enfant? lui demandai-je.

« — Jamais, Jeanne, jusqu'au jour où je viendrai vous la redemander. Pourquoi viendrais-je? Je n'en ai aucun souci, pas le moindre, dans le sens que vous l'entendez. Un jour, si nous vivons toutes deux, je la réclamerai... un jour son père doit apprendre, à ses dépens et pour son malheur, qu'il a un enfant. »

« Une lueur étrange passa dans ses grands yeux noirs d'or et s'éteignit lentement. Mais elle ne parla plus. Ses mains croisées étaient paresseusement posées sur ses genoux, et son regard mélancolique errait sur la rivière et les coteaux que l'ombre gagnait rapidement. La lumière rosée du soleil déjà disparu s'était éteinte, et le crépuscule étendait sur les objets, comme un voile de gaze. L'enfant se réveilla en criant: j'avais son biberon prêt, j'allumai la lampe, et je la levai. Quand je la tins sur mes genoux, aspirant tranquillement le contenu du flacon, en fixant vaguement ses grands yeux noirs au plafond, sa mère se retourna et la regarda en silence.

« Avec sa petite figure blanche, ses grands yeux noirs et ses abondants cheveux noirs, on eût dit plutôt un de ces lutins imaginaires des contes de fées qu'une petite créature humaine en bonne santé.

« — Voilà un affreux petit objet, fut la remarque maternelle de Mme Gordon après cette longue contemplation; mais les vilains enfants deviennent beaux souvent en grandissant, dit-on. J'ai besoin que celle-là soit belle... il faut qu'elle soit belle. Le sera-t-elle? qu'en pensez-vous, Jeanne? Réellement, me ressemblera-t-elle?

« — Je le crois, madame... beaucoup. Et je l'en plains davantage, ajoutai-je tout bas.

« — Ah! dit-elle en la considérant d'un air pensif, a-t-elle quelque signe de naissance, la fraise traditionnelle sur le bras, la tache au cou, un grain de beauté, vous savez, enfin, quelque chose?

« — Elle n'a aucune marque d'aucune sorte, de la tête aux pieds.

« — Tant pis... il faut que nous lui en fassions une alors. L'art doit suppléer les défaillances de la nature. Cela sera fait demain.

« — Qu'est-ce qui sera fait?... Madame Gordon, certainement vous ne voulez pas dire...

« — Je veux dire que je veux marquer cette enfant de façon à pouvoir la reconnaître dans cinquante ans, s'il le faut. N'ayez pas l'air si effrayé, Jeanne. Je ne veux rien faire de très-terrible. On marque les mouchoirs, pourquoi ne marquerait-on pas les enfants? Vous pouvez mourir; elle peut grandir et se perdre. Oh! oui, cela peut arriver. Si elle tient de sa mère, vous ne serez pas sur un lit de roses pour l'élever. Nous pouvons nous rencontrer dans la vie et nejamais nous reconnaître. J'ai besoin de prendre des précau-

tions contre cette éventualité. Je veux reconnaître ma fille quand nous nous rencontrerons.

« — Par pitié, madame, qu'est-ce que vous voulez faire ?

« — Avez vous vu, Jeanne, des tatouages faits avec l'encre indienne ? Oui ?... Eh bien voilà ce que j'ai l'intention de faire. Je marquerai ses initiales sur son bras demain, exactement comme je les marque sur les mouchoirs, vous m'aiderez.

« — Non, madame, criai-je avec horreur, je ne veux pas. Pauvre petite ! Madame, je vous en prie, ne faites pas cela ! c'est trop cruel !

« — Cruel ?... niaise ! je lui administrerai un narcotique et elle ne sentira rien. Ainsi, vous ne voulez pas m'aider ?

« — Très certainement non !

« — Très-bien, ce sera Bettine alors. De peur que votre sensibilité si impressionnable ne soit trop éprouvée si vous étiez dans la maison, vous pourrez sortir et aller voir votre mère et votre sœur. Mais vous ne me demandez pas quel sera son nom, Jeanne ?

« — Comme je suis chargée de la garder, en supposant toutefois que vous ne la tuiez pas demain, je serais cependant bien aise de le savoir, madame Gordon.

« — Je n'ai pas le moins du monde l'intention de la tuer, rassurez-vous, je n'ai pas besoin qu'elle meure. Si ç'eût été un garçon, j'avais toujours eu l'intention dans ces jours, hélas ! déjà si loin de moi... j'avais eu l'intention de lui donner le nom de son père.

« Elle se tut un moment et tourna ses regards vers l'horizon. Ce souvenir la touchait encore et l'émouvait.

« — C'est une fille, malheureusement, reprit-elle avec résolution, mais je l'appellerai tout de même

comme lui. Gordon Caryll : un joli nom, n'est-ce pas, Jeanne ? Un nom étrange pour une fille. Toutefois, jusqu'à ce que je la réclame et que le moment convenable soit venu, nous laisserons Caryll de côté et nous la nommerons Kennedy... Kennedy est un bon vieux nom écossais, un nom respectable... Gordon Kennedy fera très-bien. Demain je lui marquerai les initiales G. K. sur le bras, et quoi qu'il arrive, dans des années et des années, si jamais ma fille et moi nous nous rencontrons, je la reconnaîtrai toujours et partout à cette marque. »

« Je n'y pouvais rien. Mon cœur saignait et se révoltait contre sa cruauté. Mais elle était mère et maîtresse et pouvait faire ce qu'elle voulait. Je ne voulais pas assister à cette torture. Bettine pouvait l'aider ou ne pas l'aider, selon son idée; moi, je sortirais.

« Le lendemain matin, immédiatement après le déjeuner, je quittai la maison et j'allai passer la journée chez ma mère. Le soir, lorsque je revins, je trouvai la chose faite : l'enfant, encore endormi, reposait dans son berceau, le bras enveloppé, Bettine encore émue, Mme Gordon calme et froide.

« — A-t-elle crié ? demandai-je en embrassant le petit visage pâli.

« — Ah ! mais oui, mademoiselle, répondit Bettine de sa voix perçante; elle a crié à se briser le cœur, jusqu'à ce que, madame ayant doublé la dose de la drogue, elle s'est calmée. Son bras... son pauvre petit bras d'enfant... sera douloureux et enflammé pendant bien des jours encore. C'est un cœur de roche, mademoiselle, que cette jolie petite madame. »

« C'était notre dernière soirée à Saltmarsh, soirée longue, calme, monotone. Je me défiais de ma

aîtresse. Dans un sens, je la craignais et ne l'ai-
ais pas, et pourtant j'éprouvais un singulier senti-
ent de compassion pour cette faible petite créature,
complétement désolée dans sa jeunesse et sa beauté,
isée et perdue dans le monde à dix-huit ans.

« Elle était à sa place accoutumée, près de la fenêtre,
ès-calme, son beau visage lisse comme du marbre dans
brume, son regard sombre et plein de tristesse fixé
r l'espace où l'obscurité gagnait peu à peu la rivière
le paysage. Tout allait se terminer pour elle cette
it : elle allait quitter son abri, tout dangereux qu'il
t pu être, et demain elle allait se lancer dans ce
onde si vaste, si impitoyable, avec sa splendide
auté et son chagrin, pour y retrouver sa voie. J'étais
frayée de la terrible histoire de son passé et je me
mandais si cette épouse belle et délaissée était à
aindre ou à blâmer.

« Les heures de la soirée passaient... dix, onze heures
aient sonné et elle n'avait pas bougé. Un peu avant
nuit, je me glissai sans bruit pour monter à ma
ambre avec l'enfant dans les bras. La petite femme
mobile, avec sa face de marbre et son regard dé-
lé, était encore à la fenêtre.

« Le jour suivant le ciel était clair et sans nua-
s. Bettine se leva de bonne heure pour préparer le
éjeuner. Dans les derniers temps, je servais moi-
ême ma maîtresse. Elle garda un silence de mort
elle mangea, toute prête à partir, dans sa toi-
tte de voyage d'un gris sombre. Il y avait un train
neuf heures; il en était huit et demie et la voiture
tendait à la porte. Elle se pencha un moment sur
n enfant; mais, même à cette heure de la séparation, elle ne l'embrassa pas, et mon cœur s'irrita contre elle une fois encore.

« — Ce que Bettine dit est bien vrai, pensai-je. Elle a une figure d'ange et un cœur de pierre. »

« Au moment où cette pensée traversait mon esprit, elle se leva et me regarda avec le charmant sourire qui m'avait ensorcelée malgré moi la première fois que nous nous étions trouvées en présence l'une de l'autre, et qui réussit une fois encore à calmer mon ressentiment. Elle me tendit la main.

« — Adieu, Jeanne. Quand je serai partie, ne pensez pas trop mal de moi... pauvre petite femme pour qui la vie a été bien dure. Vous êtes une bonne fille et je garderai toujours un souvenir reconnaissant de vous dans mon cœur, qui n'est pas trop tendre. Prenez bien soin de mon enfant, vous en serez bien récompensée. Je reviendrai peut-être dans quelques années pour le revoir, qui sait? A tout événement, vous aurez une fois par mois de mes nouvelles, et si nous ne devons plus nous revoir, laissez-moi vous remercier une fois encore de votre fidèle et patiente société pendant tous ces mois. »

« Ce furent les dernières paroles qu'elle prononça à Saltmarsh. Par un riant soleil d'été, Mme Gordon sortit pour toujours de la maison à louer et de ma vie. Je la regardai monter en voiture et reçus un dernier sourire de cet aimable visage et un dernier adieu de sa petite main gantée, qui s'agita à la portière. Puis le cocher fit claquer son fouet, et ils roulèrent, au milieu de nuages de poussière, vers la vieille Québec qui, coquette et silencieuse encore, baignait dans une atmosphère ensoleillée ses rues escarpées, ses toits de zinc, ses flèches aiguës, et ses hautes murailles de granit. Mme Gordon était partie.

« Avant la tombée de la nuit, j'avais installé l'enfant chez moi et renvoyé Bettine. Je gardai une partie

du mobilier et j'envoyai le reste à Québec, où il fut vendu. J'allai, assez tard dans la soirée, porter à M. Barteaux la clef avec le montant du loyer, et à mon retour je plaçai moi-même sur la porte principale le fameux écriteau. Saltmarsh était redevenu : *Maison à louer.*

« Elle était arrivée parmi nous entourée de mystère, elle nous quittait plus entourée de mystère encore. J'écris ce récit dans l'intérêt de l'enfant, qui peut en avoir besoin un jour. Je sens que l'histoire que je viens de raconter ne doit pas finir ici, qu'elle n'est que le prélude de ce qui doit survenir. Il est certain que si cette femme et cette enfant vivent et se retrouvent, elles troubleront profondément l'existence de cet homme, de ce Gordon Caryll, et le rendront malheureux. Je répète que j'écris ceci dans l'intérêt de l'enfant. Un jour, ce que j'ai écrit ici pourra lui être utile. Si je meurs, je dépose mon manuscrit en mains sûres, afin qu'on le lui remette et je le signe,

« JEANNE KENNEDY. »

DEUXIÈME PARTIE

I

A CARYLLYNNE

A bien des milles au loin, bien des milles de terre et bien des milles de mer, bien loin de cette ville assise sur une colline qui a nom Québec, bien loin encore au fond de la belle Angleterre, se trouve le vaste domaine de Caryllynne, berceau patrimonial de Gordon Caryll.

Il est situé dans un des plus brillants et des plus gais parmi les comtés ensoleillés des bords de la mer, c'est un beau et magnifique domaine qui s'étend au loin sur des milles et des milles de bois et de prairies, jusqu'à la mer infinie qui étincelle à la clarté du dernier soleil d'août comme si elle était semée d'étoiles.

Un massif portique normand aux hautes grilles de fer donne accès dans une large avenue qu'abrite de chaque côté une mer agitée de feuillage aux mille couleurs où se trouvent le bouleau à la tige argentée, le hêtre dont les branches ressemblent à des rubis rouge de sang, le sapin sombre, le chêne noueux, le gracieux ormeau, et par rangées entières, le peuplier mignard, cette vieille fille des bois.

Au loin, cette merveilleuse forêt de Caryllynne s'étend jusqu'aux blanches falaises des bords de la mer, et touche au petit village posé comme un nid derrière ces falaises, village dont depuis deux siècles le châtelain de Caryllynne est seigneur et maître.

On arrivait en suivant cette avenue seigneuriale pendant plus d'un mille, passé le pittoresque chalet suisse qui y fait l'office de loge, passées les vertes pelouses de gazon, et passés enfin les parterres constellés des splendides fleurs d'automne, au manoir lui-même, construction irrégulière de pierre grise, garnie de tours et de nombreux pignons, et toute tapissée de lierre.

Il y avait un magnifique porche d'entrée auquel donnait accès un perron de pierre sur les degrés duquel étaient fièrement posés deux chiens couchants aussi en pierre avec l'antique devise : *Cave canem.* C'était une très-vieille maison, dont une partie remontait au règne de Henri VIII, ce féroce partisan du mariage. C'était un présent royal de cette très-chrétienne Majesté à Sir Gaspard Caryll, chevalier et cousin de Catherine Parr, à l'heureuse occasion de son dernier mariage.

Sir Gaspard Caryll repose derrière le sanctuaire de l'église de Roxhaven depuis plus de trois cents ans, avec une plaque de cuivre dont l'inscription rappelle ses vertus, et bien des Carylls sont nés, se sont mariés et sont morts depuis dans l'enceinte de ces vieilles murailles grises. La vieille, vieille affaire de l'existence : éclore, s'assortir et disparaître, a été menée à bien nombre et nombre de fois dans cette antique demeure, et Mme Marian Caryll, veuve de défunt Godfrey Caryll, Esq., règne maintenant seule dans le manoir héréditaire.

La vieille maison a été modernisée. Les fenêtres ont des glaces à la mode actuelle, une des salles est parquetée en marqueterie, les escaliers sont garnis de tapis veloutés, des jardinières toutes chargées de fleurs donnent de l'éclat à cette ancienne habitation. Des fleurs, il y en avait partout, dans des vases dorés, dans cent endroits, dans des corbeilles énormes suspendues au plafond, et sur tout cela resplendissait la lumière ambrée du soleil qui frappait obliquement sur tous les objets et les recouvrait comme d'une fine pluie d'or.

La dernière clarté d'un beau jour d'automne s'éteignait lentement sur la mer et sur les bois; les taillis et les prés se couvraient d'ombre; les fenêtres du manoir qui donnaient du côté de la mer brillaient à travers les arbres comme des étincelles.

Le calme et le silence du soir gagnaient peu à peu la campagne au moment où par la grande grille du parc un phaéton attelé de deux poneys pénétrait dans l'avenue au triple ombrage. Deux steppeurs noirs, un léger panier, une dame installée sur le siége élevé, droite, guidant d'une main ferme et vigoureuse... en vêtements de veuve... C'est la maîtresse de ce beau domaine.

Un groom s'avança pour tenir les chevaux. Lorsqu'elle lui eut jeté les rênes et qu'elle fut descendue, un étranger qui se fût trouvé là, eût vu que Mme Caryll était une très-grande et très-noble dame portant fort bien ses quarante années. C'était une femme de taille élevée, au teint pâle, plutôt froide et énergique, altière et plus belle peut-être dans son splendide âge mûr qu'elle n'avait dû l'être dans sa jeunesse.

« J'ai mené les poneys un peu vite depuis l'abbaye de Dinely, Morgan, dit-elle au groom. Veillez à ce

qu'on les promène doucement et qu'on les brosse bien. Le courrier est-il arrivé ? »

L'homme fit une espèce de salut militaire, comme à un officier.

« Le courrier est passé il y a une demi-heure, madame. Je vais veiller aux poneys, madame ; ils seront soignés comme il faut. »

Mme Caryll gravit d'un pas lent et mesuré les degrés de pierre et, après avoir traversé une vaste salle voûtée dont les murs disparaissaient sous les armures et les trophées de chasse, elle monta le grand escalier qui conduisait à son appartement. La lumière rosée du soleil à son déclin remplissait ces pièces élégamment meublées, et sur une table en marqueterie la maîtresse du manoir aperçut ce qu'elle cherchait... une lettre cachetée.

Son cœur bondit dans sa poitrine, malgré sa froideur et sa rigidité ; mais, avant de prendre la missive, détail bien caractéristique de la nature féminine, elle déposa lentement son chapeau et son voile et ôta ses gants, après quoi elle s'en empara d'un geste hardi. Elle resta un moment à examiner cette écriture franche et courante qu'elle connaissait si bien, puis elle l'ouvrit et lut :

Londres, 25 octobre, 18...

MA TRÈS-CHÈRE MÈRE,

J'arrive à l'instant. Je partirai par le premier train. Je vous écris tout simplement pour vous annoncer mon arrivée. Je serai près de vous presque aussitôt que ma lettre. Je sais que, malgré tout, vous m'accorderez au moins cette dernière entrevue.

Votre affectionné fils,

GORDON CARYLL.

Elle froissa cette brève épître dans sa ferme et

blanche main ; sa pâle figure sans expression parut pâlir encore même aux rayons du soleil couchant qui l'éclairaient ; ses lèvres se contractèrent et ne formèrent plus qu'une ligne mince et sévère.

« Ma très-chère mère ! votre affectionné fils ! dit-elle amèrement en considérant la lettre. Oui... je le verrai... il a raison... pour la dernière fois. A partir de ce soir, je serai comme si je n'avais jamais eu d'enfant. »

Elle plia le papier et le plaça méthodiquement dans un tiroir, parmi beaucoup d'autres. Les mouvements lents et méthodiques étaient devenus une seconde nature pour Mme Caryll.

« Oui, pensa-t-elle, je le verrai une fois... une fois encore. J'écouterai tout ce qu'il croira devoir alléguer pour sa défense, quoi que ce puisse être. Pour lui, comme pour tout le monde, j'espère toujours faire mon devoir. Mais quoi qu'il arrive, après cette soirée, je ne le verrai plus jamais. »

Elle regarda à sa montre. Le train qui devait l'amener devait être arrivé déjà. Dans un moment il allait être là près d'elle. Il y avait deux ans qu'elle ne l'avait vu.

Il avait été son bien-aimé, le trésor de son cœur, la joie de ses yeux, l'unique enfant de sa mère, et elle était veuve. Toute son âme plaidait en sa faveur, et elle faisait taire la voix de la nature et prenait avec calme la résolution de ne plus le revoir jamais après cette entrevue.

Elle se promenait à travers la chambre, et bientôt elle s'arrêta devant la cheminée. Au-dessus étaient suspendus deux tableaux, les deux seuls que contînt cette pièce... deux portraits. L'un, celui qu'elle regardait, était le portrait de son mari, peint vingt ans

auparavant, aux beaux jours si riants de la jeunesse, un présent à sa jeune épouse... un beau visage... les Carylls ont toujours été de très-beaux hommes, et cette femme altière, si maîtresse d'elle-même avait aimé son mari d'un amour profond et durable. Lui aussi reposait dans l'église de Roxhaven. Il n'y avait qu'un mois qu'on l'y avait porté, et il s'était estimé heureux d'échapper par la mort à la honte jetée sur lui par son fils unique.

« Il y a des choses que Dieu lui-même ne nous demanderait pas de pardonner, pensait-elle, et celle-ci est de ce nombre. »

Au-dessous de ce portrait, il y en avait un autre plus petit : celui de son fils. Il avait été peint il y avait deux ans, au moment de son départ pour le Canada avec son régiment. La franche et belle figure de ce jeune homme de vingt ans, aux yeux gris et à la chevelure dorée, lui souriait du haut de la toile. D'un geste résolu, elle le prit et le retourna la face au mur. Petit détail encore, mais qui prouvait combien peu Gordon Caryll pourrait compter sur la pitié de sa mère quand il allait se trouver en sa présence.

La nuit se faisait, la pâle lune montait dans le ciel brumeux. Les arbres, mollement agités par le vent de la mer, projetaient de longues et obliques ombres mouvantes sur la grande route poudreuse qui conduisait du village à la gare. Un omnibus de chemin de fer roula sous le porche, suivit l'avenue et se dirigea vers la maison. Un homme jeune encore sauta à terre, paya et renvoya le cocher, puis resta un moment à regarder autour de lui à la clarté blafarde de la lune. Deux années seulement s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté ces lieux... deux années. Rien n'était changé... rien si ce n'est sa vie

et la folie de sa capricieuse jeunesse. La belle et trompeuse figure d'une femme l'avait dépouillé de tout pour toujours.

Il revenait pour se retrouver face à face avec la Némésis de sa destinée... pour connaître ce que la vie lui tenait encore en réserve de bon ou de mauvais. Il était immobile comme un cadavre, et il jetait de longs et tristes regards sur l'avenue et sur les allées tortueuses qui conduisaient, à travers les massifs, dans le parc derrière le manoir.

Mille souvenirs des heureuses heures dorées de son jeune âge traversaient son esprit et lui offraient les visions du temps, peu éloigné encore, où il était le favori de ses parents, où il était tout pour eux et eux pour lui. Ces visions se pressaient en foule dans sa mémoire et il ne pouvait les en bannir.

Il parcourut à plusieurs reprises l'allée sablée comme pour se recueillir et rappeler ses pensées de cet heureux passé, mort, hélas! pour ne jamais revivre, au présent sombre et coupable, présageant un avenir dans lequel pas un rayon d'espoir ne pouvait pénétrer.

A la fin il parut refouler les émotions qui avaient ainsi agité son âme; par un violent effort et d'un visage calme et sombre, il s'avança rapidement vers la maison.

Il souleva le lourd marteau de bronze et réveilla les échos endormis dans la grande salle voûtée. L'homme qui ouvrit, un vieux serviteur de la famille, s'arrêta à sa vue et poussa un cri de surprise et de joie.

« Je rêve assurément... M. Gordon de retour.

— M. Gordon de retour. Les mauvaises monnaies reviennent toujours, n'est-ce pas? Comment allez-vous, Norton?... Ma mère est-elle à la maison?

— Oui, monsieur Gordon. Elle est dans sa chambre. Vous connaissez le chemin...

— Allez lui dire que je suis là, Norton ; faites vite, n'est-ce pas? Je vous attends. »

L'homme le regarda, étonné, mais il obéit. Gordon Caryll demeura dans la longue salle déserte et remplie d'échos, rendue plus mélancolique encore par le clair de lune. Il n'était pas sûr du tout, malgré sa lettre, que sa mère daignât le recevoir ; ses doutes ne tardèrent pas à être dissipés.

Norton reparut.

« Madame votre mère vous attend, monsieur. Elle vous prie de venir la trouver dans sa chambre. »

Il n'en attendit pas davantage. Elle voulait bien le voir; à peine avait-il osé l'espérer. Elle pourrait peut-être lui pardonner... qui sait? Il monta l'escalier d'un pas léger et frappa à la porte qu'il connaissait si bien.

« Entrez!... » dit la voix calme de sa mère.

Et le chapeau à la main, il entra.

La mère et le fils étaient face à face. De nombreuses bougies éclairaient la chambre. Mme Caryll se tenait debout en pleine lumière, sa grande taille redressée autant que possible, sa robe de deuil traînant sur le tapis, son bonnet de veuve posé sur ses cheveux noirs que nul fil blanc n'argentait, et son visage froid comme s'il eût été taillé dans le marbre. En ce moment, s'il avait pu s'en rendre compte, il eût pu croire qu'il se revoyait lui-même, pâle et inflexible, devant la jeune fille qui avait été sa femme.

« Ma mère! »

Elle fit un mouvement rapide pour le tenir à distance, un mouvement encore semblable au sien lorsqu'il avait repoussé sa malheureuse femme. Il obéit, ferma la porte, et connut son destin dans cette seconde.

Elle demeura silencieuse une minute entière, le con-

sidérant, sans adoucir en rien l'expression de son visage. Elle voyait assez clairement les cruels changements que ces deux années avaient produits en lui, sa jeune figure vieillie et fatiguée, ses yeux creusés, ses joues décolorées. Il avait commis des fautes, mais il avait souffert. C'était juste. Aujourd'hui et toujours la souffrance n'est-elle pas l'inévitable punition du péché?

« Ma mère, dit-il, pardonnez-moi! »

Elle leva sa main vers le tableau qui se trouvait au-dessus de la cheminée, et le montrant du doigt :

« Vous savez qu'il est mort? furent ses premières paroles.

— Je le sais. Ma mère! je reconnais tous mes torts, ma honte... mon crime, si vous voulez le qualifier ainsi... j'étais fou. Tout ce qu'il a été possible de faire pour l'atténuer, je l'ai fait. Ma mère, pardonnez-moi!..

— Vous pardonner!... »

Ses yeux se fixèrent un moment sur lui avec un éclat terrible.

« Je ne vous pardonnerai jamais, tant que nous vivrons! »

Il s'avança jusqu'à l'appui de la cheminée, s'y accouda et posa sa tête sur son bras. Elle le regarda immobile, sa poitrine se soulevait d'émotion contenue, ses yeux brillaient comme deux charbons sur sa pâle physionomie.

« Pendant trois cents ans, dit-elle avec l'accent de la colère contenue, les Carylls sont nés, ont vécu, et sont morts sous ce toit, toujours loyaux, toujours nobles, toujours gentilshommes. Il appartenait à mon fils d'apporter la honte et le déshonneur dans cette maison. Ce nom n'avait jamais été flétri de la moindre souillure jusqu'au jour où vous l'avez porté. Votre grand-père épousa la fille d'un duc; vous, le dernier de votre nom,

vous avez pris votre femme dans les bas-fonds d'une ville étrangère, une actrice, une créature dont la misérable figure plâtrée s'était montrée tous les soirs dans le plus infime théâtre de la pire des cités ! Et je vous nommerais encore mon fils ! Non certes. A partir de ce soir, je n'ai plus de fils ! »

Il ne bougeait pas, il ne parlait pas, il cachait toujours sa figure. Ce silence fut comme de l'huile jetée sur le feu.

« Il y a un mois, votre père est mort... mort de honte. Vous avez été son meurtrier tout aussi bien que si vous lui aviez enfoncé un poignard dans le cœur. Il est mort en refusant de vous pardonner... et en vous déshéritant du dernier lambeau de terre, du dernier sou de la fortune. Sachez-le donc, vous ne posséderez jamais ni un pouce du domaine de Caryllynne, ni un denier du noble et vieil héritage qui était votre patrimoine. Il vous reste le nom que vous avez déshonoré, il est à vous, il n'est au pouvoir de personne de vous l'enlever, mais cela seul, et rien autre. A partir d'aujourd'hui vous ne franchirez plus jamais ce seuil. »

Toujours même silence, toujours même immobilité de statue.

« Vous dites que vous avez atténué votre faute, poursuivit sa mère de sa voix basse, sourde, passionnée. Atténué !... Cela veut dire que vous avez traîné le nom de Caryll dans la fange d'un tribunal de divorce, et que votre histoire et celle de votre femme... cette créature perdue... se trouvent maintenant dans toutes les bouches du Canada et de l'Angleterre. Votre atténuation est pire que votre crime. Votre atténuation durera autant que votre vie. Sortez ! Tout ce que j'avais à vous dire, je vous l'ai dit. Je ne vous

pardonnerai jamais... je ne vous reverrai jamais! »

Les mêmes paroles qu'il avait adressées à sa femme! Quelle fatalité agissait donc dans tout cela? Elle avait fini de parler. Gordon Carryll releva sa tête sombre et jeta sur elle un regard qui au jour de sa mort la poursuivrait et lui infligerait une douleur plus cruelle que la mort elle-même.

« Il en sera comme vous l'avez dit, répondit-il avec un grand calme; je pense que je ne devais rien attendre de mieux... et je crois que je ne mérite pas un meilleur traitement. Je ne vous tourmenterai plus. Quant au nom que j'ai déshonoré par ma conduite, soyez sans crainte, je ne le déshonorerai plus en le portant. Je le laisse derrière moi avec tout le reste. Bonsoir, ma mère, et adieu. »

Il partit. Il ferma doucement la porte, et elle demeura seule. Seule! Elle devait rester seule désormais pendant toute sa vie.

Elle était livide, sa pâleur avait gagné jusqu'à ses lèvres. Mais elle avait rempli son devoir. Cette pensée devait consoler son âme pendant toutes les longues et solitaires années qui lui restaient à vivre. Pendant une demi-heure elle demeura clouée à la place où il l'avait laissée, dans une immobilité complète.

Toute une agonie douloureuse s'était concentrée dans ce court espace de temps. Dans le fond de son cœur elle avait senti plus d'une fois, durant cette rapide mais amère scène d'adieux, des mouvements de compassion qui l'auraient portée à le presser dans ses bras, à lui tout pardonner, et à ensevelir dans l'oubli ce passé détesté; mais aussitôt la réflexion revenait et lui faisait comprendre qu'elle avait été trop loin pour s'arrêter ou faillir dans l'accomplissement de ce devoir.

Sa faute avait été grave et elle avait entraîné les plus terribles conséquences pour tous ceux sur qui avait pesé sa fatale influence. Grand devait être naturellement le châtiment, dût cette punition augmenter outre mesure ses propres souffrances. Justice devait être faite, dût son cœur se briser en la faisant. Elle l'avait décidé ainsi et elle avait repoussé loin d'elle tout ce qu'elle avait de plus cher dans le monde entier. Mais en dépit de tout... la mère restait encore la mère quand la tâche du juge fut accomplie.

Peut-on s'étonner, si elle était restée comme paralysée lorsque la porte se fut refermée sur lui. Il semblait que toute la lumière de sa vie avait disparu, la laissant dans de profondes ténèbres. A la fin, elle parut se réveiller, et poussant un long soupir, elle se retourna lentement, traversa la chambre, souleva une portière de velours, et entra dans une pièce voisine, qui paraissait être un oratoire. Sur une espèce d'autel, était appendue une copie délicieuse de la Madone de Saint-Sixte. La divine mère, au visage si serein et si sublime, portant son enfant sauveur dans ses bras, était là, devant la mère terrestre qui pour une action inconsidérée avait renié son fils unique pour toujours.

Devant cet autel, il y avait un prie-Dieu. Mme Caryll s'avança comme machinalement dans sa direction, et s'agenouillant profondément, elle pria longtemps avec ferveur, demandant assistance et lumière. Elle avait un douloureux besoin de ces deux choses, car ce qu'elle venait de faire ce jour-là avait déchiré son cœur, sans avoir rien amendé du passé, et pouvait porter des fruits bien amers dans l'avenir.

II

GORDON CARYLL

Son procès était instruit ; la sentence était rendue. Gordon Caryll sortit de la présence de sa mère, condamné et exilé sans retour.

« Tout pour l'amour au prix de la perte du monde ! se dit-il avec une grimace qui semblait un sourire. Eh bien, quoi qu'il advienne, j'ai été béni ! Pendant quatre mois j'ai eu mon paradis, tout insensé que j'étais. Que cette pensée me console pendant toutes les années de proscription qui me restent à passer sur la terre. »

Il ne quitta pas immédiatement la maison. Il s'arrêta un moment indécis sur le palier, puis revint, prit un autre escalier, ouvrit une des nombreuses portes qui donnaient sur le long corridor, et entra dans l'appartement qui avait été le sien. Le clair de lune l'éclairait seul, mais on y voyait presque autant qu'en plein jour. Il le parcourut, ayant toujours sur les lèvres son sourire faible et triste. Il retrouvait partout les traces de l'affection de son père, jadis si fier de son fils, et de l'amour de sa mère pour lui, traces semées partout d'une main prodigue. Cet appartement était presque plus luxueux que celui de sa mère.

Pas une jeune duchesse n'eût pu être plus somptueusement logée que la châtelaine de Caryllynne n'avait logé son fils.

« Tout cela servira pour l'héritier de ma mère, pensa le jeune soldat, quel qu'il soit. Très-probable-

ment Eric, le jeune fils de Lucie Dynely. Elle a toujours beaucoup aimé Lucie, et cette affection je la partageais. Ma jolie cousine ! elle n'est qu'à sept milles d'ici, et j'ai du temps devant moi. Si j'allais la voir pour la dernière fois, avant de me lancer dans les ténèbres extérieures d'où l'on n'entendra plus parler de moi. »

Il choisit quelques bagatelles, un portrait de sa mère, un autre de cette cousine Lucie à qui il pensait, une pipe d'écume de mer, montée en or, et puis, après un dernier regard jeté en arrière sur ces belles chambres éclairées par la lune, il descendit l'escalier, sortit de la maison, en fermant bruyamment la porte, et tout fut fini.

Il se dirigea vers les écuries, effrayant les palefreniers et les valets, comme s'il eut été un fantôme.

« Sellez *Diamant*, Morris, ordonna-t-il. Je vais à Dynely et je l'y laisserai, vous pourrez l'y aller chercher demain. »

Il sauta légèrement en selle, parcourut l'avenue au petit galop et franchit les grilles, après avoir dépassé le parc dont il ne devait jamais être le maître.

Quand alors il s'arrêta pour regarder une dernière fois encore, il lui sembla que jamais la vieille demeure de ses ancêtres ne lui avait paru si noble et si désirable.

« Bel et splendide héritage à sacrifier pour la figure d'une femme ! pensa-t-il avec amertume. Puisse mon successeur être plus sage que moi et se préserver de cette folie du plus insensé des hommes... aimer une femme indigne. »

Son cheval était bon marcheur. Il lui fit sentir l'éperon et le lança à fond de train. Dans sa course il voyait se dérouler devant lui les bois de Caryllyne d'un côté; de l'autre, les lumières des cabanes brillaient, les forges

du village faisaient resplendir leurs feux d'un rouge ardent; partout il apercevait les vieilles bornes du domaine de sa famille, et dans le lointain l'immensité infinie de la mer.

En moins d'une demi-heure il était arrivé à sa destination, l'abbaye de Dynely, le séjour du vicomte Dynely... immense édifice historique qui, bien des siècles auparavant, avait été un monastère, à l'époque où les deux clefs, la croix et la tiare exerçaient un puissant empire sur toute l'Angleterre. Comme il avançait au galop dans la grande avenue de l'abbaye, que la lune nuançait d'une teinte gris clair, son cheval s'arrêta, à la vue d'une forme blanche, si soudainement et si brusquement qu'il faillit désarçonner son cavalier. Gordon éclata de rire en mettant pied à terre et en caressant la tête de l'animal.

« Holà! *Diamant*, doucement, mon vieux! Eh quoi! la vue de ma jolie cousine Lucie dans son vêtement blanc t'effraye à ce point? »

Il noua la bride à une branche d'arbre et s'avança vers l'endroit où se tenait une femme vêtue d'une robe de soie blanche et drapée dans un châle de crêpe blanc.

« Bonsoir, » lady Dynely, dit-il en levant son chapeau.

Elle marchait lentement, comme se livrant à un exercice régulier et périodique, en faisant le tour d'un grand étang. Lorsque le cheval et le cavalier apparurent, elle s'était arrêtée intriguée. Puis, le visiteur inattendu s'étant rapproché et la clarté de la lune ayant éclairé son visage, elle poussa un petit cri de surprise et de joie, et elle lui tendit ses deux mains.

« Gordon! s'écria-t-elle, Gordon!... Est-ce possible?... est-ce bien vous?... »

C'était une jolie femme, de vingt-trois ans peut-être, à la figure agréable, à la chevelure blond pâle abondante, au corps svelte, souple, délicat. Son joli visage et ses yeux bleus étaient animés par l'expression d'un plaisir sincère.

« Moi-même, lady Dynely. Vous ne m'attendiez pas ce soir, n'est-ce pas ? Et cependant vous devez avoir appris que je venais. »

Elle rougit et retira sa main, qu'il tenait encore.

« Je n'en ai rien su. Comment pourrai-je vous dire ?... Votre mère est venue ici aujourd'hui, et elle ne m'en a pas parlé. Quand êtes-vous arrivé?

— Il y a deux heures. Et comme demain matin par le premier train je repars, pour tout de bon cette fois, j'ai couru le risque de ne pas vous trouver chez vous, et je suis venu vous dire adieu. Et voyez, c'est une pure coïncidence, mais par une soirée d'août, il y a deux ans, nous nous sommes serré la main et nous nous sommes séparés à ce même endroit. Vous étiez vêtue de blanc aussi ce soir-là, je m'en souviens, et vous sembliez alors, comme vous paraissez toujours, belle cousine, belle, douce, pâle comme un lis. »

Elle rougit de nouveau, mais ses yeux bleus alarmés se fixèrent sur lui.

« Me dire adieu !... partir pour tout de bon !... répéta-t-elle. Qu'est-ce que vous voulez dire, Gordon ? avez-vous vu votre mère?

— Oui, Lucie, j'ai vu ma mère. Je viens de Caryllynne. J'ai dit adieu au domaine et à ma mère pour toujours. »

Elle s'arrêta et le considéra dans un pénible silence. Ses joues pâlissaient et rougissaient tour à tour. A la lueur cristalline de la lune, elle pouvait voir le grave et désolant changement qui s'était opéré sur

son visage défait, fatigué, tourmenté. Elle appuya ses deux mains sur son bras et le regarda doucement et avec commisération.

« Gordon... mon cousin, dit-elle doucement, est-elle vraie cette histoire qu'on dit avoir lue dans les journaux et que tout Londres racontait avant notre départ? Elle doit être vraie, et cependant..... Gordon, dit-elle avec passion, j'aurais préféré apprendre votre mort!

— Vous n'êtes pas la seule, je crois, dit-il avec un rire terriblement indifférent. Néanmoins je l'ai fait... et néanmoins aussi j'ai eu assez de reproches et d'amertumes pour un soir... c'est le dernier, souvenez-vous-en... ne vous croyez pas obligée à récriminer aussi contre moi. Ces jolies lèvres, ma belle cousine, n'ont jamais été créées pour dire des choses cruelles. »

Elle soupira profondément, ses mains toujours croisées sur son bras, ses yeux bleus, respirant la pitié, toujours fixés sur son visage. Il considérait mélancoliquement les lis de l'étang, qu'il coupait impitoyablement avec sa cravache.

« Je suis désolée..., je suis désolée. Mais votre mère, Gordon, elle vous plaint certainement et elle vous pardonne? Je sais combien elle peut être ferme et résolue quand il s'agit de ce qu'elle considère comme son devoir; mais vous, son fils unique, qu'elle aime si tendrement...

— Elle m'a déshérité et exilé pour toujours. Tout cela est très-bien, Lucie. Je ne conteste pas la justice de la sentence; seulement, vous savez, on s'attend toujours plutôt à de la pitié et au pardon qu'à la justice de la part d'une mère.

— Mais elle n'a pas voulu dire cela. Elle était en colère. Elle se repentira et vous rappellera. »

Il sourit, d'un sourire morne, sec, inexorable.

« Il est un peu tard pour cela. Ce qui est fait est fait; je ne reviendrai jamais. Elle a dit vrai, j'ai souillé mon nom. La seule réparation qui soit en mon pouvoir, c'est d'y renoncer. Elle m'a chassé de sa présence et de sa maison pour toujours. Un homme de cœur ne doit pas s'exposer à entendre cela deux fois.

— Comment a-t-elle pu?... comment a-t-elle pu?... murmura sa cousine les yeux remplis de larmes, vous son unique enfant... tout ce qui lui reste... vous qu'elle aimait si tendrement. Oh! Comment a-t-elle pu faire cela?... Gordon, moi aussi, j'ai un fils, mon petit Eric, et je l'aime si passionnément, si entièrement, que je sens qu'il n'est pas de crime qu'il puisse commettre, fût-ce même un meurtre, qui pût pour une minute changer cet amour. Qu'il fasse ce qu'il voudra, oui, ce que le pire des hommes pourrait faire, qu'il le fasse, je l'aimerais encore et je le presserais sur mon cœur. »

Sa pâle figure se colora, ses yeux brillèrent, sa voix devint claire et élevée.

Son cousin la regardait avec tendresse.

« Oui, je vous crois, dit-il; mais vous savez, Lucie, il y a mères et mères, et la vicomtesse Dynely et Mme Caryll sont deux natures très-différentes. Je n'ai jamais, quant à moi, beaucoup aimé les Spartiates, toujours prêts à poignarder leurs plus chers et plus proches parents. Toutefois, je le repète, ma sentence est méritée et elle est juste.

— Gordon, dites-moi tout, voulez-vous? J'en sais bien peu de chose, j'ai lu les journaux, sans doute, mais encore...

— Cela vaut-il le temps que cela prendra, Lucie? Ce n'est ni une plaisante ni une heureuse histoire. Réellement, désirez-vous la connaître?

— Gordon !

— Oh ! je connais tout l'affectueux intérêt que vous me portez, ainsi qu'à tout ce qui me touche, ma très-belle cousine, et je n'ai pas l'intention de vous fatiguer des détails de la folie d'un jeune écervelé. Dieu ! quel fou j'étais ! Comme il fallu que je sois dupe, entêté, imbécile, idiot !

— Vous... vous l'aimiez donc, Gordon ?

— Eh bien, oui, je crois que c'était de l'amour, cette fièvre aveugle et stupide que sa beauté et ses sortiléges m'avaient causée. C'était une sorcière dont les charmes maudits jetaient tout homme au-dessous de soixante ans qu'elle rencontrait hors des voies de la raison et du bon sens. Pourquoi jeta-t-elle son dévolu sur moi ? Elle avait la moitié du bataillon à ses pieds... C'était assez visible. J'étais le plus jeune, le plus riche, le plus niais de tous à Toronto. Elle avait tourné des quantités de têtes, mais non pas au point d'idiotisme nécessaire pour se faire donner l'anneau de mariage. Je l'avais vue six fois seulement quand je lui ai demandé de m'épouser... vous pouvez à peine vous faire une idée de la profondeur et de l'intensité de ma sottise quand je vous raconte cela.

— Elle était belle, Gordon ?

— Elle était plus que belle, Lucie. Elle avait une beauté diabolique dont je n'ai jamais vu l'équivalent... à l'attrait de laquelle nul homme ne pouvait résister... une sorte de beauté méridionale, brune, aux riches couleurs... une beauté terrestre. Elle était petite, mais svelte ; une taille que vous eussiez brisée comme la tige d'un arbuste ; deux grands yeux noirs comme ceux d'une panthère, et un sourire qui rendait fou. Tous mes camarades, à Toronto, en raffolaient... elle était l'objet des toasts du mess et le sujet des

conversations de toute la ville. Seules les femmes se tenaient sur la réserve à son endroit... elles l'appréciaient par intuition, j'imagine. Après une semaine de séjour à Toronto, le major Lowell et sa fille étaient cités partout dans les salons, les boudoirs, les casernes.

— C'était une demoiselle Lowell? » demanda Lady Dynely d'une voix timide.

Une de ses mains était restée posée sur son bras et en parlant ils marchaient lentement, en tournant toujours autour de l'étang. Aux jours de leur enfance elle avait beaucoup aimé son brillant cousin, son compagnon de jeux... elle l'aimait beaucoup, d'une affection de sœur, se disait-elle... rien de plus.

« Écoutez, vous allez savoir. Il y avait un an que j'étais à Toronto lorsqu'elle arriva, et cette année avait été morne et affreusement triste, sans autres distractions que les exercices journaliers, la parade, la routine de la vie militaire, les bals de province, les dîners, et les coquetteries provinciales des belles Canadiennes pour en rompre la monotonie. Elle arriva, et tout changea. Le major Lowell amena sa fille parmi nous, et il me sembla que ma vie commençait. C'était un vieux drôle assez peu estimable que ce Lowell... un ivrogne, un grec, qui trichait au billard et vivait de sa demi-solde et de ses nombreux expédients. Il était veuf, avec une fille qui vivait aux Bermudes, chez des amis de sa mère, et qui avait refusé de rester avec son vieux gredin de père. Il avait l'habitude de paraître et de disparaître à certaines époques de Toronto. Cette fois, après une absence plus longue que d'habitude, il reparut avec sa fille. Je le rencontrai un soir d'automne que je flânais sans but dans une des principales rues, habillé pour un de ces

dîners, lourds sacrifices qu'on subit, bâillant à l'ennuyeuse perspective que j'avais devant moi, et envoyant au diable tous les donneurs de dîners civils ; bon gré, mal gré il passa son bras sous le mien. « Vous allez chez Rogers, mon cher, dit-il avec un sourire, et vous paraissez ennuyé à périr à la pensée de ce qui vous y attend. Pourquoi vous condamner à ce martyre, Gordon, mon ami?... pourquoi vous sacrifier ainsi sur l'autel des relations sociales? Laissez là cet épais marchand de bois et venez dans mon humble logis faire une amicale partie d'écarté. Je vous offrirai un plat de rognons plus ou moins bien accommodés et un verre de sherry... vous pourrez aller chez Rogers après son dîner. D'ailleurs, ceci fut dit après une pause et avec un regard oblique, je veux vous faire connaître ma petite-fille, que Dieu la protége! elle est enfin venue tenir la maison de son vieux père. » Je fis une molle résistance... presque nulle... et je me rendis. J'avais un faible pour l'écarté et le major était passé maître dans ce jeu, quoiqu'il rendît ses leçons passablement coûteuses pour les jeunes gens comme moi. « Neville, Dalton, et deux ou trois autres de vos camarades doivent venir, dit-il en introduisant le passe-partout dans la serrure de sa porte. Rosie va vous donner un bout de souper tout à l'heure, et elle vous chantera une romance, si vous aimez la musique. Entrez, Gordon, entrez, mon cher, et soyez trois fois le bienvenu dans la modeste demeure du vieillard. » Et je me trouvai dans la maison, loin de la froide et sombre nuit canadienne, dans un parloir bien chauffé et bien éclairé, contemplant avec des yeux éblouis le visage le plus aimable, à mon avis, que jamais la lumière du soleil ou celle des lustres eût éclairé.

Elle avait tressailli à notre arrivée. Elle était accroupie comme une chatte au coin de la cheminée, et deux grands yeux admirables, d'un noir intense, se fixèrent sur moi. Je pensais en la voyant à la Fille aux yeux d'or de Balzac, car les siens avaient des chatoyements jaunes et bruns, suivant que la lueur vacillante du foyer s'élevait ou s'abaissait. Comme je la regardais fixement, dans une espèce d'extase d'étonnement et d'admiration, la voix rude et forte du vieux major bourdonna à mes oreilles. « Rosamonde, mon enfant, mon jeune ami M. Caryll, de Caryllynne, dans le comté de Devon, en Angleterre, et du 29e carabiniers de Sa Majesté, en garnison à Toronto, Canada. Gordon, mon cher ami, ma petite Rosamonde, ma fille. » Une petite main se tendit vers moi, les sombres et ardentes prunelles me sourirent, accompagnant le sourire de ses lèvres mobiles. « Je suis très-heureuse de faire la connaissance de M. Gordon Caryll, de... comment le reste, papa ?... Très-heureuse de rencontrer qui que ce soit, je pense, dans ce pays si froid, si laid, et si triste du Canada. » « Vous n'aimez donc pas le Canada, mademoiselle Lowell ? me hasardai-je à bredouiller. J'en suis fâché. Il faudra que nous essayions de vous faire changer d'opinion à son sujet avant longtemps. Avec le patinage et les courses en traîneau pour se distraire, ce n'est pas un trop mauvais pays. » Elle fit une légère moue et rit comme un enfant. Elle était singulièrement enfant de manières et de figure, et paraissait à peine seize ans. « Pas un trop mauvais pays!... On y est grillé vif pendant trois mois d'été et transi de froid pendant neuf mois d'hiver. Oh ! mes chères Bermudes, où les cœurs sont aussi chauds que le climat, et les visages aussi radieux que le ciel ! Là-bas il n'y a pas à craindre

d'être seule, ou malheureuse, ou abandonnée. Si papa le voulait j'y retournerais demain. » « Mais papa ne veut pas, interrompit le major en éclatant de rire. Papa ne peut plus se passer de son agneau bien-aimé. M. Caryll, que voici, fera tout son possible, j'en suis sûr, pour te distraire, petite. Chut! écoutez; j'entends frapper à la porte. Voilà enfin les autres. » En ce moment, avec des rires bruyants, des trépignements et beaucoup de remue-ménage, trois ou quatre officiers entrèrent et furent successivement présentés. « Ma fille Rosamonde. » Je ne sais quel effet produisit sur eux sa vue, je ne puis parler que de moi. Dès le premier moment où je jetai les yeux sur le visage de Rosamonde Lowell, je perdis la tête. Vous me connaissez assez, Lucie, reprit le narrateur avec un demi-sourire, pour savoir que je ne fais jamais ces choses là à demi. Mais cette fois c'était différent de tout ce qui avait eu lieu auparavant. Je regardai une fois seulement ces admirables yeux si ténébreux, et je me dis : « J'épouserai Rosamonde Lowell, s'il est au pouvoir d'un mortel de le faire. » Je ne perdis pas de temps pour réaliser mon vœu. Il n'est pas étonnant que mes camarades en aient ri. Ils admiraient, eux aussi, la fille de Lowell, sans aucun doute... c'était fort naturel... mais leur admiration n'atteignait pas les hauteurs de la folie. Ils me laissèrent ce lot. Je refusai de jouer à l'écarté, je refusai les rognons sautés, le douteux sherry... j'étais déjà suffisamment enivré. Cette Rosamonde sans rivale me souriait timidement; elle n'était pas habituée à cette passion soudaine et foudroyante... ange timide! Néanmoins elle sourit et me permit de l'accompagner dans le coin éloigné de l'appartement

où se trouvait le piano, pendant que les autres jouaient à distance et que le major, avec une grande impartialité, les dépouillait tous indistinctement. Elle joua du piano pour moi... elle chanta pour moi, avec une riche voix de contralto. Je la vois encore aujourd'hui comme elle était dans cette première fatale soirée, vêtue de rose, avec des roses blanches à sa ceinture et à son corsage, la lumière des bougies inondant de clarté sa riche et brune beauté. Pouah! l'odeur des roses blanches me fera vomir jusqu'à ma dernière heure. Il était tard quand nous prîmes congé. Mlle Lowell, après avoir salué les autres d'un air maussade, me tendit la main en me saluant gracieusement. Je sortis de l'appartement, chaud et bien éclairé, pour passer à l'obscurité pluvieuse et triste de la rue, à minuit, avec la tête et le cœur en ébullition. Les autres, d'abord assez insensibles à leurs pertes au jeu, s'amusèrent assez lourdement de moi. Mais le major les avait tous si bien saignés à l'écarté, que leurs grosses plaisanteries ne tardèrent pas à faire place à un silence morose. Ils devaient revenir le lendemain soir pour prendre leur revanche, et le major m'avait invité, moi aussi, à les accompagner. « Quoique vous nous délaissiez, Carryll, mon cher ami, dit-il de sa grosse voix débonnaire, vous empêchez la petite Rosie de s'ennuyer à périr. Oui, oui, venez demain et apportez-lui de nouvelles romances. Elle a une passion pour la musique, ma fillette, et une voix qui rendrait la Nilsson jalouse, si son pauvre vieux papa pouvait se résoudre à la cultiver. » Je fus fiévreusement agité pendant les longues heures de la matinée. « Rosamonde... Rosamonde!... répétai-je sans cesse. Il y a une douce musique dans ce nom

lui-même, une musique délicieuse dans sa voix quand elle parle, une musique céleste dans son accent quand elle chante. Et penser que cette adorable petite créature est la fille d'un vieux coquin comme celui-là. Mais je l'épouserai et je l'emmènerai à Caryllynne, auprès de ma mère, » pensais-je; et je me représentais ma mère accueillant à cœur ouvert et avec des transports de bienvenue la jeune et belle épouse de son fils. Je ne craignais pas beaucoup un refus. Je suis naturellement présomptueux et elle avait été aussi bien veillante que peut le désirer un cœur épris. A moins... et je frissonnais à cette pensée... à moins qu'elle n'ait laissé un amoureux derrière elle aux Bermudes. A l'heure la plus matinale possible, le lendemain matin, je fis une toilette soignée et sortis pour aller travailler à ma conquête. J'achetai une brassée de musique et me présentai à la petite maison du major Lowell. Le major était absent. Mlle Rosamonde y était. C'est ce que me répondit la repoussante bonne à tout faire. J'entrai au salon, où Rosamonde se trouvait pour me recevoir avec bonté, plus fraîche, plus jeune, plus aimable à la lumière du soleil qu'à la clarté des lampes la veille au soir. « Oh! que de musique!... Oh! que c'est aimable à vous!... Tous les morceaux que j'aime le mieux! Oh! comment pourrais-je jamais vous remercier assez? — En me permettant de venir... de vous voir chaque jour. En... en vous souciant un peu de moi. En me permettant de vous dire combien je serais heureux d'être toujours bienvenu auprès de vous. » Je balbutiais en prononçant ces paroles,.. j'étais agité comme on ne l'est que dans ces moments-là... et portant sa main à mes lèvres, à la façon de Sir Charles Grandison, je la baisai. Je puis me figurer aujourd'hui comme elle

dut rire intérieurement de ce tout jeune fou qui s'était pris à son hameçon. Mais les coups de théâtre de la vie ordinaire étaient son fort; elle joua dans la perfection la confusion pudique et l'embarras de la jeune vierge. Je l'écoutai pendant des heures entières essayer les romances, et je fis deux remarques : ses connaissances musicales sur le piano étaient peu étendues, et elle avait par elle-même peu de ressources dans la conversation. Ces observations furent faites d'une manière très-confuse. J'étais trop pris pour avoir des conceptions claires sur quoi que ce fût, si ce n'est sur ce point qu'elle était la plus adorable petite créature que le soleil du Canada eût éclairée de ses rayons. Ce soir-là je revins. Rosamonde et moi nous eûmes de nouveau notre coin, notre musique, notre tête-à-tête. De nouveau, Lowell, le vieux loup, tondit ces innocents et gras agneaux militaires comme un tondeur fait de ses brebis. Ce fut la même chose pendant une semaine. Au bout de ce temps, je me rendis une après-midi chez le major Lowell et je lui demandai l'inappréciable faveur de m'accorder la main de sa fille. Le mouvement de surprise et de consternation du vieux gredin fut excellent. « Ma fille!... ma Rosie!... ma fillette!... Et seulement au bout d'une semaine de connaissance!... Et quelle différence de position!... Quelles sont vos intentions? » Ici, le major s'enfla comme un coq d'Inde en colère, et lança des éclairs de ses yeux irrités. « Ce n'est pas de vous moquer de moi, j'imagine. Je puis être pauvre... hélas! et je le suis, mais toujours officier et gentilhomme. » A ces mots il s'arrêta pour se moucher d'une façon bruyante. « Bien peu gentilhomme, » pensai-je même en ce moment, je m'en souviens. « Ai-je nourri une vipère dans le sein de

ma famille? » poursuivit le vieux hâbleur d'un accent dramatique. « Vous, monsieur Gordon Caryll, vous êtes héritier d'un domaine considérable et d'une fortune plus considérable encore... et le dernier rejeton d'une antique et illustre lignée. Cela est vrai. Il est vrai aussi que je suis à peine au-dessus de la misère, mais cependant... — Bon Dieu, Lowell, m'écriai-je impétueusement, coupant court à ces rodomontades, qu'allez-vous donc chercher? Je veux dire ce que je dis... et j'ai l'intention de le faire autant que j'ai jamais eu l'intention de faire quelque chose dans ma vie. Me moquer de vous... quelle folie! J'aime votre fille, et je vous demande de me la donner pour femme. Nous ne nous connaissons que depuis une semaine, c'est vrai, mais qu'importe? L'amour n'est pas une plante qui ne pousse que lentement; comme la courge de Jonas, il peut pousser et atteindre son développement complet en une nuit. » Je crois que je dois avoir lu cela quelque part. Cela me frappa même à ce moment comme quelque chose d'absurde, et je regardai pour voir si le major en riait. Certainement le vieux gredin devait rire, car il s'était retourné vers la fenêtre et paraissait très-occupé à essuyer ses yeux. « Et elle... ma Rosamonde, dit-il enfin d'une voix enrouée par l'émotion et le punch au wisky, ma fillette, qui, il y a à peine un an, ce me semble, jouait encore avec ses poupées... ses billes... et ses jouets... Se peut-il qu'elle soit véritablement déjà une femme et qu'elle paye de retour votre très-flatteuse... extrêmement... flatteuse passion? » Je souris triomphalement en me rappelant une petite scène de la soirée précédente. Nous étions alors dans notre réduit musical, et la lampe ayant baissé, avait interrompu la musique, et j'entendis : « A vous, Deverell, cinq à un, » venant du côté des joueurs de la prosaïque partie

d'écarté à l'autre bout de la chambre. J'avais pris les deux mains de Rosamonde dans les miennes et je m'étais mis à lui débiter toutes les sottises d'une passion délirante. Elle n'avait pas retiré ses mains, et comme son visage était placé en plein sous la lumière, je l'avais vue rougir en murmurant des mots qui me rendaient le plus heureux homme de la terre. « Oui, dis-je au major, tout est convenu; elle consent à devenir ma femme... et il ne manque plus que votre consentement. J'espère que vous approuverez ce mariage, que je désire conclure promptement. Qu'a-t-on besoin d'attendre? Je suis majeur depuis deux mois... pourquoi différer? » J'avais besoin de m'assurer ma conquête. C'était certainement le cas de folie le plus complet dont on puisse garder le souvenir. J'étais fou... irréparablement fou. Je ne peux pas m'expliquer ma sottise autrement. Le vieux renard feignit d'abord de ne pas vouloir y consentir. Elle était trop jeune... nos relations étaient trop scandaleusement récentes! Que dirait-on à Toronto? Que diraient mon père et ma mère? Il ne fallait pas y songer. Mais je n'écoutais rien. Qu'importait ce qu'on dirait à Toronto? Que Toronto aille au diable! Mon père et ma mère n'avaient d'autre pensée que mon bonheur; leur consentement ultérieur ne se ferait pas attendre. Cela irait tout seul. Au reste, s'il craignait les commentaires du monde, le mariage pouvait se célébrer en secret et demeurer aussi caché qu'il le désirerait, et dans un mois ou deux ou lorsque je pourrais obtenir un congé, ma femme et moi nous ferions voile vers l'Angleterre. Quand la chose serait irrévocablement faite, les commentaires tomberaient d'eux-mêmes. Il fallait que j'épousasse ma bien-aimée, la vie sans elle m'était insup-

portable, etc. Le cœur me saigne, Lucie, quand je rappelle ce temps. Et cependant j'étais aveuglément, follement heureux... de cette béatitude absolue que nous ne pouvons connaître que dans les jours si beaux de la première jeunesse et de l'enivrement. Nous nous mariâmes. Rosamonde n'avait qu'une amie, une jeune femme, professeur de piano... comme de juste, elle fut demoiselle d'honneur, et Singleton, mon camarade de régiment, fut mon témoin. On nous maria dans le salon du cottage un matin d'automne, sans bruit et sans éclat. Le ministre, le bedeau, le témoin, la demoiselle d'honneur, tous promirent le secret. Rosamonde continua à vivre avec son père comme auparavant ; je conservai mon domicile en ville. Je n'écrivis pas à la maison pour annoncer mon mariage, pensant que j'avais bien le temps de le faire. Je demanderais un congé et je conduirais Rosamonde à mon père et à ma mère. On verrait son visage, et cela devait suffire pour me faire pardonner ma téméraire précipitation, sa pauvreté et son obscurité, et pour la faire chérir de tous et toujours. Les jours, les semaines, les mois marchaient... quatre mois étaient passés, et le congé n'était pas encore obtenu. Comme on pouvait bien le prévoir, notre secret avait transpiré et avait cessé d'être notre secret. L'histoire de mon mariage était racontée tout bas par toute la ville et, n'eût été mon aveuglement qui me tenait toujours, j'aurais pu voir les regards de pitié qui me suivaient partout... pitié mêlée d'ironie et de mépris. Mais je ne voyais rien, je ne soupçonnais rien, et lorsque le coup me frappa, il tomba véritablement sur moi comme la foudre. J'ai dit que la jeune fille que j'avais épousée était une parfaite comédienne... je le dis encore. Elle jouait à ravir jusqu'à l'amour lui-même. Elle m'avait rendu fou à un de-

gré incroyable. Elle me fit croire que toute son âme était à moi. Quand j'arrivais, sa physionomie prenait un air de ravissement complet ; elle s'assombrissait quand je partais ; si bien qu'après quatre mois de mariage elle trompait sa dupe aussi complétement que le premier jour. Quelque chose préoccupait gravement son esprit... cela du moins je m'en aperçus. Elle me regardait par moments comme si elle m'eût craint ; elle regardait le major comme si elle avait peur de lui. Le vieux drôle s'était mis à boire plus que jamais ; le *delirium tremens* l'avait mis à deux doigts de la mort à plusieurs reprises depuis mon mariage, et dans ses ivresses... je l'ai appris depuis... il plaisantait sur ce qu'il avait fait. « Nous l'avons pincé, disait le major avec les hoquets de l'ivresse, en clignant ses yeux chassieux et en titubant sur ses vieilles jambes goutteuses, nous l'avons pincé comme une carpe. Que les jeunes gens sont bêtes ! Une jolie fille peut mener avec le bout de son petit doigt les plus gros et les plus terribles des hommes. J'ai connu des régiments d'insensés dans ma vie, mais pas comme ce jeune idiot de Caryll... Oh ! sacr... ! il couronne dignement l'édifice. » Ce fut le major lui-même qui, de sa propre main, déchira le voile et me révéla à la fin le jeu qu'il avait joué. Il avait pris froid après un horrible accès de sa maladie, et sa diabolique existence allait finir. La fièvre typhoïde était survenue, et le major se mourait. Rosamonde demeurait encore avec lui, le soignait fidèlement et avec la plus admirable constance, et elle s'efforçait de m'empêcher de le voir le plus qu'elle pouvait. « Gordon, vous ne pouvez le soulager, me disait-elle. Restez... n'entrez pas. Vous pourriez attraper la fièvre. Il ne veut voir que moi. » La seule pensée

de me voir entrer dans la chambre du malade semblait être un sujet constant de terreur pour elle. Elle n'aurait pas voulu de garde ; elle aurait voulu le servir elle-même. Elle essaya presque d'user de force pour m'empêcher de le voir. Il était toujours en délire, il divaguait constamment, et grinçait des dents comme un satyre à la fin de ses crises. « Elle craint que je ne l'accuse, Caryll, murmura-t-il un jour à mon oreille en clignant les yeux. Pardieu, oui... je le ferai. Je ne me suis jamais beaucoup soucié d'elle, et ce serait une honte... une honte infâme .. si je m'en allais sans avoir tout dit. — Dit quoi ?... » demandai-je vivement. « Rien... Gordon, mon cher, vous le saurez assez tôt. Vous êtes dans une situation pire que si vous risquiez d'être pendu, et je suis désolé... oui... bien désolé de vous y avoir mis. C'était un fort vilain tour à jouer à un galant homme ; mais sur le moment c'était une bonne farce... vous serez forcé d'en convenir vous-même. Chut!... la voici qui vient : pas un mot de tout ceci. Je vous expliquerai cela bientôt. » Je n'y comprenais rien et j'étais effrayé. Mais j'attribuais tout cela au délire. Elle rentra et jeta un rapide regard de crainte de sa figure à la mienne. « A-t-il parlé ? » demanda-t-elle. « Je n'ai rien dit dont tu puisses t'alarmer, Rosie, mon enfant, dit-il avec un faible rire. Pas un mot te concernant. Demande-le-lui si tu veux. » J'attribuai tout cela au délire. Dieu commence par rendre fous ceux qu'il veut perdre. Ma folie avait duré quatre mois. J'étais destiné à recouvrer ma raison. Le major s'affaiblissait de plus en plus ; sa dernière heure approchait. Rosamonde ne le quittait pas quand cela lui était possible. Elle continuait à travailler de toutes ses forces à nous tenir éloignés l'un de l'autre. Souvent je me suis étonné de-

puis qu'elle n'ait pas hâté sa fin. Elle en était tout à fait capable, je crois. Un soir je devais dîner en ville, j'étais sorti, et j'étais presque arrivé à ma destination. C'était une soirée de février ; les rues étaient toutes blanches de neige qui tombait serrée, le vent soufflait avec violence, froid, piquant, glacial. Un abattement inexpliquable m'avait accablé toute la journée. Ma femme était étrangement changée dans ces derniers temps... je ne pouvais la comprendre. Le major était fort bas... presque à sa fin. Que feraient Rosamonde et la servante toutes seules s'il mourait pendant mon absence ? Je revins rapidement sur mes pas. « Je relèverai ma chère enfant de sa veille, pensai-je, oui ; je la forcerai à se mettre au lit et à dormir. Elle est extrêmement fatiguée, je le garderai seul. » Je retournai à la maison et j'entrai doucement. La servante était seule dans la chambre du malade. Rosamonde s'était endormie à son poste, accablée de fatigue, et on l'avait persuadée de remonter à sa chambre et de se coucher. « Vous avez parfaitement bien fait, lui dis-je, je vais prendre votre place. Je ne pense pas qu'il passe la nuit. » Les yeux du malade s'ouvrirent, son regard eut jusqu'à la fin son expression malicieuse. « Vous ne pensez pas, Gordon, mon cher ami... vous ne pensez pas que je passerai la nuit ? En ce cas, par Dieu ! il est temps d'en avoir le cœur net. Où est-elle... votre femme ? — Là haut, dans son lit, elle dort. — Tant mieux. Quand le chat n'y est pas, les souris dansent. Renvoyez cette femme à la cuisine... j'ai un mot ou deux à vous dire en particulier. » La servante sortit. « Maintenant, fermez la porte, comme un bon camarade, et venez ici. Assevez-vous tout près, car ma respiration est courte et je ne puis bavarder comme

autrefois. Surtout, attention, Caryll, pas de violence. Je suis un vieillard, je suis mourant, et je suis fâché... oui, que Dieu me punisse si je ne suis pas désolé... de vous avoir joué comme je l'ai fait. Toute la réparation que je puisse vous donner, je vais vous la donner... Ce n'est que juste. Maintenant écoutez, Caryll. Cela a été une tromperie d'un bout à l'autre. Rosamonde n'est pas ma fille! — Pas votre... — Elle n'est pas ma fille... non, par saint George! Ma fille, celle qui était aux Bermudes, vous savez, eh bien, elle est encore aux Bermudes, et c'est une jeune femme diablement raide... elle tient de sa mère, pauvre femme, et elle ne toucherait pas son vieux et peu honorable papa avec des pincettes. Non, Gordon, mon cher, la fille que vous avez épousée n'est pas ma fille. Je ne sais de qui elle est la fille... elle ne le sait pas elle-même. Elle est votre femme, c'est là le pire, mais elle ne m'est absolument rien. » J'écoutais abasourdi, muet. J'aurais été incapable de prononcer un mot quand même ce mot eût dû me sauver la vie. « Je vais vous dire comment cela se fit, Caryll, poursuivit le vieux répr ouvé. Donnez-moi d'abord un verre de ce breuvage... là... dans le gobelet... Merci... C'est à New-York que je l'ai rencontrée... à New-York juste un mois avant de l'amener ici. Un soir que j'errais dans Bowery, j'entrai dans une café chantant de la plus basse catégorie. Les vagabonds de Bowery, leurs chapeaux sur la tête et leurs cigares à la bouche, étaient à demi-couchés sur les bancs, hurlant et appelant : Rosamonde!... Rosamonde!... pour qu'elle reparût et leur chantât une romance. Le misérable orchestre préluda, le rideau se leva, et dans une toilette éclatante, garnie de paillettes, une guitare de nègre à la main, et des fleurs artificielles

communes dans les cheveux, Rosamonde s'avança souriante et envoyant des baisers avec la main à son bruyant auditoire. C'est ainsi que je vis pour la première fois, je vous le jure, Caryll, la fille dont vous avez fait votre femme. Elle chanta plusieux morceaux l'un après l'autre, et vous pouvez aisément vous figurer la nature des chants qui pouvaient plaire à un pareil auditoire. On l'applaudissait à tout rompre en trépignant, on battait des mains, on sifflait, on l'acclamait avec des rires de grossier plaisir et de ravissement. Pendant tout ce temps, je contemplais et j'admirais sa beauté, car, toute couverte d'oripeaux et toute fardée qu'elle fût, et malgré son effronterie, sa beauté ce soir-là, comme toujours et partout, était indiscutable. C'est à ce moment que naquit dans mon esprit le projet que son ange gardien me suggérait sans doute. Ce projet le voici. Enlever cette fille au théâtre, l'habiller décemment, la dresser pendant une semaine ou deux; elle est fine et profitera rapidement; la ramener à Toronto et la faire passer pour ma fille. Elle possède la beauté et la grâce d'une duchesse, et il y aura plus d'une tête légère, plus d'un tendre cœur parmi les jeunes camarades de là-bas qui deviendra fou de ses yeux noirs et sera prêt à l'épouser avant qu'elle ait passé un mois au milieu d'eux. Il y a le jeune Caryll, par exemple. Oui! Gordon, mon cher, je pensais déjà à vous alors; c'est l'héritier d'une des plus belles fortunes du royaume, et le dernier au monde qui s'aviserait de douter ou de faire des recherches. La chose vaut la peine d'être tentée. Naturellement, lorsque le poisson sera pris, j'interviendrai pour avoir la part du lion. L'écarté n'est pas un amusement sans profits, mais il y a de meilleures choses que cela dans ce monde

pervers. C'était une riche idée... vous-même devez le reconnaître. Je ne perdis pas de temps à la mener à bonne fin. Je me mis à la recherche de Rosamonde dans les coulisses... grand Dieu, quelles coulisses !... et là, j'eus un entretien paternel avec elle. Elle me raconta son histoire assez franchement. Elle n'avait pas de parents, pas d'amis, pas de relations. Elle n'avait jamais connu son père, d'aussi loin qu'elle pouvait se souvenir, et la misérable qu'elle avait pour mère était morte deux ans auparavant. Elle était âgée de seize ans et avait fait ses débuts l'année précédente, sous les bienveillants auspices d'un nègre, qui lui avait enseigné à jouer du *banjo* et à toucher du piano. Je ne dis rien de mon plan le premier soir. Je dormis par là-dessus, et le trouvai plutôt renforcé qu'atténué par ce moyen. J'allai trouver Mlle Rosamonde — dans l'intimité on l'appelait Sally — le lendemain matin, dans sa mansarde, et je lui exposai mon idée. Si vous aviez vu, Gordon, comme elle sauta de joie à cette proposition ! Ses yeux brillèrent en entendant parler de toilettes et de bijoux. Elle avait l'ambition de s'élever au-dessus de sa sphère et elle pouvait être à la hauteur de toutes. Je la trouvais plus intelligente que je n'avais osé l'espérer. Elle avait été plus ou moins instruite à une école publique et pouvait s'exprimer correctement. Le chanteur nègre la battait quand il était ivre; elle était fatiguée de son existence et de ses camarades bohèmes, pour ne pas leur donner des qualifications plus énergiques, de son ignoble quartier de New-York, pressée de le quitter et prête à partir. Qu'est-il besoin de discours, Caryll ? la chose était devenue un fait accompli au bout de trois semaines. Vous savez le reste : nous vînmes, nous vîmes, nous

conquîmes, et cela à votre grand détriment. La petite actrice de Bowery joua son rôle *con amore*... la jolie petite araignée aux yeux jaunes tissa sa toile, et la grosse mouche affolée s'y jeta tête baissée à première vue. Votre mariage avec elle eut lieu. » Il se tut un moment et me demanda de lui donner de son cordial. La sueur de la mort glaçait déjà son visage, sa voix était haletante et brève, mais il voulait terminer et il touchait à la fin. J'approchai machinalement le breuvage de ses lèvres, trop étourdi pour bien saisir encore le sens de ce que j'entendais. « Votre mariage eut lieu, Gordon, poursuivit-il, et pour rendre justice même au diable, je crois qu'elle vous aime. Cela n'était pas dans le programme, mais elle l'y a ajouté, et ses efforts de ces derniers jours pour que je meure sans faire un signe révélateur étaient dignes d'une meilleure cause. Mais je ne suis pas un homme aussi absolument mauvais que cela, Caryll... non, sur mon honneur, et d'ailleurs l'argent ne peut être d'aucune utilité à qui va mourir. Je vous ai fait ma confession, mon cher, et vous pouvez faire ce que vous voudrez. Vous êtes gravement compromis avec elle, je le sais ; mais, si vous le préférez, eh bien, ne dites rien de tout cela. Attachez-vous à elle malgré tout. D'autres hommes ont épousé des filles comme Rosie, et elle vous adore, comme je vous l'ai dit, pauvre petite infortunée, et vous pouvez l'emmener en Angleterre, et ce ne serait pas le parti le moins sage que vous puissiez adopter. Les camarades ici ne divulgueront rien. Ils le savent, Caryll, la chose a transpiré d'une façon ou d'autre, et... » Il s'arrêta. Je m'étais levé. Je ne sais ce qu'il vit dans ma physionomie, mais il leva ses deux bras en poussant un effroyable cri de frayeur, me demandant de

ne pas le tuer. Ce que je me rappelle après cela, c'est que je me retrouvai dans la rue sombre, au milieu de la tourmente. Il était près de minuit. A cette heure et par ce temps, il n'y avait personne dehors à Toronto. Une roue de feu semblait tourner dans mon cerveau. Une effroyable et indescriptible horreur s'était emparée de moi. J'avais conscience de cela, mais pas d'autre chose; j'étais stupéfait. Et puis il me semble qu'en un instant la nuit était passée et que le jour avait paru. J'étais resté plusieurs heures dans les rues glacées. Avec la lumière du matin, les nuages de mon cerveau parurent se dissiper et je sentis toute l'horreur de ma situation... de cet acte inouï, honteux, inqualifiable! La fille que j'avais aimée, en qui j'avais eu foi, que j'avais épousée, était la misérable qu'il avait retirée de la fange... le rebut des rues de New-York. Et l'homme qui l'avait aveuglément, follement aimée, elle l'avait joué et en avait ri depuis le commencement jusqu'à la fin. Le démon de la rage sembla alors s'être emparé de moi. Je retournai à la maison... à la maison, oh! ciel!... avec une pensée, une résolution unique... la tuer et me tuer ensuite. »

Gordon s'arrêta un moment et passa lentement sa main sur son front comme si ces souvenirs l'affligeaient au delà de toute expression. Encore une fois il regarda fixement sa cousine et continua son récit.

« Elle n'était pas là. Elle m'avait entendu entrer, elle était descendue sans bruit, et avait tout écouté. Puis elle était alors remontée à sa chambre, elle s'était habillée, elle avait pris tout son argent et ses bijoux et elle s'était enfuie. On m'a raconté tout cela... trois ou quatre de nos camarades se trouvaient là, et un étrange et morne silence régnait dans la maison. Le major Lowell était mort. Ce qui se passa après cela, pen-

dant une semaine ou deux, est enveloppé de ténèbres et forme comme un chaos dans mes souvenirs. Je ne me brûlai pas la cervelle, je sais à peine comment je fus préservé de cette dernière lâcheté, mais il en fut ainsi. On enterra le major et peu à peu l'histoire courut la ville. Je n'essayai pas de la poursuivre ; le premier paroxysme de ma folle rage passé, une soudaine réaction s'opéra en moi. Je fis une demande de divorce. Une simple séparation n'eût pas suffi... je voulais briser tout lien pouvant me rattacher à elle. J'écrivis à mon père et à ma mère... je leur racontai tout... tout... sans leur rien cacher. Alors mon congé arriva, et je quittai Toronto pour toujours. Des mois s'écoulèrent. Je vécus dans la retraite à Montréal ; enfin la sentence de divorce fut rendue... J'étais libre ! je retournai au pays natal. Avant de quitter le Canada pour n'y jamais revenir, je me rendis à Québec pour rendre visite à un vieil ami de ma mère, mon parrain, le général Forrester. Naturellement mon histoire était connue à Québec... n'avait-elle pas été colportée par toute la contrée ? Mais le bon vieux général n'y fit aucune allusion et il insista pour que je vinsse dîner au mess le jour de mon arrivée. J'y consentis. J'avais mené une existence d'ermite pendant cinq mois... il me tardait de voir des figures amies. Au dîner, tandis que les plaisanteries et les histoires allaient leur train autour de la table, quelqu'un proposa joyialement de boire à la santé de la Belle au Bois Dormant, et ce toast fut accueilli avec des éclats de rire d'enthousiasme. Je m'informai naturellement de cette célèbre dame, et j'appris que pour le moment son nom mortel était Mme Gordon, que c'était une jeune veuve d'une beauté et d'une richesse fabuleuses, qui était venue à Québec cinq

mois auparavant et s'était enfermée dans une vieille maison déserte, pour y pleurer en silence, sans doute le cher défunt. La vérité m'apparut alors comme un rayon de lumière. « Très-intéressant en vérité, Ercildoun, dis-je, ce que vous m'apprenez d'elle. A qui devons-nous boire?... à une jolie blonde ou à une belle brune?—Brune... brune... une peinture du Titien. Des yeux comme des prunes sauvages, et une chevelure comme les ailes du corbeau, » répliqua Ercildoun. Le toast fut enlevé avec entrain. J'étais aussi gai que le plus joyeux d'entre eux. Il y a des moments où il faut noyer la pensée n'importe comment. Le lendemain je me mis délibérément en chasse pour la retrouver. Elle me désigna sa servante dans la rue; je la suivis et en me promenant de long en large sur le bord de la rivière, par un beau coucher de soleil, je me trouvai face à face avec la fille qui avait été ma femme. Je crois que d'abord elle s'imagina que j'étais venu pour la tuer. Je la rassurai immédiatement. Qu'est-il nécessaire, Lucie, de vous parler de cette entrevue? Elle fut bien courte. Je l'ai vue, je l'espère, pour la dernière fois sur la terre, cette femme qui fut la mienne pendant quatre mois. Je l'espère, et cependant, aussi sûrement que je suis ici, je crois qu'elle se trouvera encore sur mon chemin. Elle l'a juré lorsque nous nous sommes séparés ce soir-là, et elle est femme à tenir son serment en dépit de tout. »

Cette histoire avait été racontée rapidement, par moments d'une manière incohérente, mais enfin elle avait été racontée tout entière. Il était debout à côté d'elle, en plein clair de lune, le visage pâle et le regard empreint d'un désespoir navrant à voir.

« Vous savez le reste, dit-il après une pause, la honte qui a brisé le cœur de mon père et l'a conduit

au tombeau... et qui m'a séparé à jamais de ma mère. Du reste, quel que soit le sort que l'avenir me réserve, ce sort je l'ai grandement mérité. Je ne blâme ma mère de rien. Votre fils Eric ou la fille du général Forrester hériteront de Caryllynne à ma place. Qu'il en soit ainsi. Pour moi, je pars d'ici ce soir. Avant la fin de la semaine, j'aurai quitté pour toujours l'Angleterre. »

Elle avait détourné la tête, mais il s'aperçut qu'elle pleurait.

« Je vais dans l'Inde, j'ai permuté pour entrer dans un régiment désigné pour s'y rendre. Quand l'existence d'un homme est finie dans son pays, il est bon d'avoir quelque service à faire au loin. Lorsqu'on pense aux femmes et aux enfants qui furent enfermés et égorgés à Cawnpore, comme des moutons à l'abattoir, quand on pense à ces noirs démons qui torturèrent de pauvres petits enfants qui jouaient, on sent qu'il y a quelque chose à faire là-bas, pour tout homme ayant du sang dans les veines. Ainsi, Lucie, ma chère cousine, vous au moins vous me direz adieu et me souhaiterez un bon voyage avant que je ne m'en aille. »

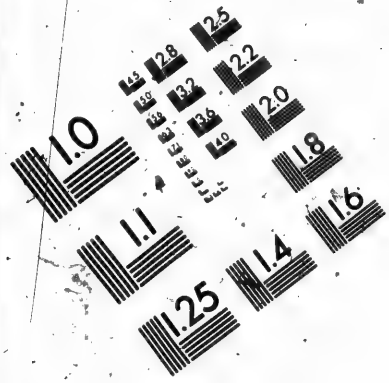
Il prit ses mains en contemplant son beau visage désolé.

« Et vous, poursuivit-il, êtes-vous heureuse, Lucie? Vous êtes pâle et délicate comme une ombre. Dites-moi, Dynely... »

Il s'arrêta.

Elle retira ses mains, son visage restait toujours tourné d'un autre côté.

« J'ai fait un mariage d'intérêt, répondit-elle avec un accent tout à coup froid et sec, vous le savez. Tout le bonheur que de semblables unions peuvent donner, je l'ai. Tant que j'aurai mon fils, mon Eric,



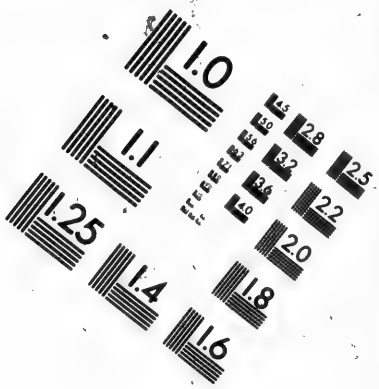
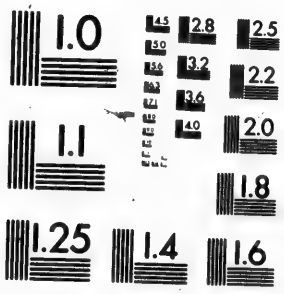
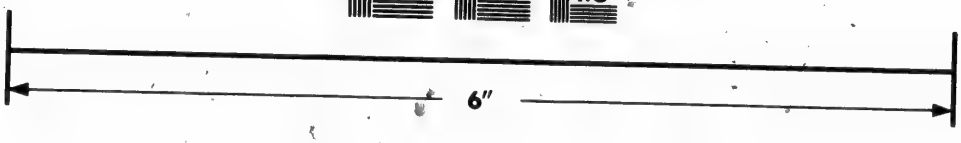
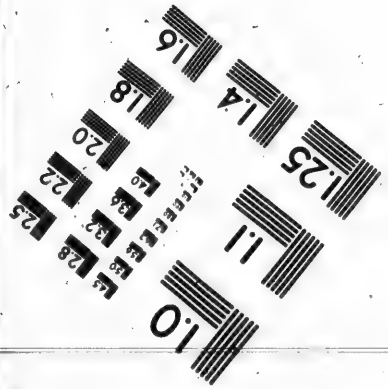
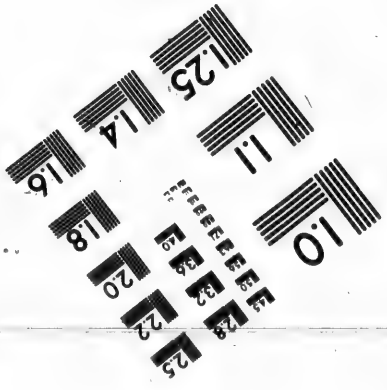


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

je ne serai jamais entièrement malheureuse. Gordon!... »

Elle se retourna tout à coup vers lui, et son visage s'empourpra.

« Vous connaissiez Lord Dynely avant son mariage... vous avez passé avec lui un automne en Irlande, n'est-ce pas? Dites-moi... »

Elle se tut tout à coup.

« Quoi, Lucie?

— C'est peut-être une idée, mais je me suis imaginé qu'il y a un... un secret qui se rattache à ce voyage en Irlande. Il y a de cela sept ans, un an avant notre mariage. Vous étiez un enfant à cette époque. Cependant... »

Elle s'arrêta encore confuse.

« Eh bien?

— N'y avait-il pas une jeune fille... une paysanne, qui attira les regards de Lord Dynely, cet été-là dans le Galway. J'ai entendu... »

Pour la troisième fois elle s'interrompit, comme effrayée de continuer.

Son cousin la regardait avec surprise.

« Vous savez comment est Lord Dynely... comme il était, veux-je dire, quand il était encore garçon, dit tranquillement Gordon, en admiration devant toutes les jolies filles qu'il rencontrait, pairesses ou paysannes. Il y avait beaucoup de femmes à la beauté espagnole à voir pendant cette saison d'été que nous passâmes alors à pêcher sur les côtes du Galway. Lord Dynely les admirait toutes, je suis forcé de le dire, avec la plus complète impartialité, autant que je pus en juger. Ne vous fourrez pas d'idées romanesques dans la tête, Lucie, les faits suffisent. Et maintenant il faut que je parte. Mon Dieu! comme le temps a passé. Je

vous ai retenue là à la rosée bien longtemps. Adieu, Lucie. Gardez une place dans vos souvenirs pour la brebis galeuse du troupeau. Embrassez le petit Eric pour moi. Encore une fois adieu. »

Il prit les mains de la jeune femme dans les siennes, se pencha, et sa longue moustache toucha ses joues. Elle poussa soudain un soupir passionné.

« Oh! Gordon, mon cousin, mon cœur se brise de vous voir partir!... »

Il sourit.

« Cela vaut mieux, » dit-il.

Il lâcha ses mains et, sans ajouter un mot, il s'en alla d'un pas rapide et disparut dans la nuit, que le clair de lune rendait brillante.

III

MORT DE LORD VICOMTE DYNELY

Une demi-heure s'était écoulée, et Lucie Lady Dynely se promenait toujours lentement de long en large à l'endroit où son cousin l'avait quittée, sans se préoccuper de la rosée qui tombait, de sa légère toilette de soirée, alourdie déjà par l'humidité de la nuit.

Elle avait jadis beaucoup aimé son jeune cousin, de trois ans plus jeune qu'elle, mais paraissant en avoir vingt de moins pour le bon sens et le jugement. Il n'y avait jamais eu la moindre pensée d'amour, ni

de fiançailles, ni de projet de mariage entre eux. Elle avait donné sa main au vicomte Dynely de son plein gré, et malgré tout, la plus poignante, la plus vive sensation de jalousie qu'elle eût jamais éprouvée, elle l'avait connue au moment où elle entendit parler pour la première fois du mariage de Gordon Caryll.

On avait considéré comme une très-brillante alliance, comme l'alliance remarquable de la saison, celle que Lucie Paget contractait avec Alexis vicomte Dynely et vingtième baron Camperdown.

Elle avait été conduite à Londres à dix-huit ans, et elle avait été présentée par sa parente la comtesse d'Haldane. Elle était grande, mince, belle et frêle comme un lis, une jeune fille pauvre avec une longue généalogie... un rien insipide pour certains goûts; mais elle avait plu à Lord Dynely.

Il arrivait d'une excursion en yacht sur les côtes de Norvége et des Hébrides, lorsqu'il se présenta inopinément à la Foire aux Vanités. Il était le parti le plus désirable de tous, ayant des châteaux et des domaines dans quatre comtés, une villa à Ryde, un rendez-vous de chasse dans les Highlands, et une fortune qui roulait comme un fleuve d'or inépuisable.

C'était un parti qu'on avait beaucoup et longtemps recherché. Sa Seigneurie était dans sa quarante-cinquième année. Jeunes filles et mères de famille avaient depuis longtemps fait leurs tatouages de guerre et mis leurs wigwams en bon ordre à son intention. Mais tout cela inutilement. Sa chevelure ne pendait encore, à l'état de scalp, à aucune ceinture. Il admirait tout... les ballerines, en thèse générale, plus que les baronnes, les actrices plus que les duchesses.

Mais son heure sonna à la fin. Il vit Lucie Paget, qui n'était pourtant pas la beauté de la saison, et

suivant sa façon impétueuse d'agir quand il y allait de ses plaisirs, il se décida à changer pour une bonne fois sa destinée et il se rendit à discrétion. Il fit sa demande, fut accepté, et une fois le jour du mariage fixé, il se reprit à respirer, content et satisfait.

Ce jour-là ce fut une surprise générale... cette nullité pâle et insipide... ce blasé fastidieux, ce roué épuisé ! Qu'avait-il trouvé en elle ?

> Il y avait en Écosse des filles beaucoup plus belles,
> Ravies de devenir la femme du jeune Lochinvar.

Mais il les avait toutes dédaignées et il jetait le mouchoir aux pieds indifférents de cette jeune fille blonde. Avant la fin de la saison ils furent mariés.

Il était fort amoureux de sa jeune épouse, il n'y avait pas à le nier. Son inconstance était proverbiale, mais il fut fidèle dans cette circonstance.

Il l'emmena sur le Continent pendant une année, au bout de laquelle ils revinrent en Angleterre avec le petit Eric, et Lord vicomte Dynely était le plus affectueux des pères comme le plus affectionné des maris.

Cependant, à dater de la naissance de son fils, un changement s'opéra en lui. Il prit l'habitude de se livrer à des rêveries sombres et mélancoliques. Il laissa échapper de mystérieuses insinuations relatives à quelque mauvaise action commise par lui dans le passé. Il parlait tristement de son enfant, son héritier, et quelque remords cuisant semblait le torturer.

Lady Dynely pâlissait en entendant ces vagues révélations. Il ne s'agissait pas d'une de ces fautes communes aux gens du monde et qu'il voulait cacher. C'était quelque méfait qui devait exercer une influence

quelconque sur l'avenir de son enfant ou sur le sien, quelque crime dont tous deux auraient à porter la peine.

Dans ses rêves troublés et agités par le remords il prononçait parfois un nom de femme. L'épouse put saisir ce nom : Maureen. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle n'avait jamais aimé son mari. Elle en avait toujours eu un peu peur, et elle le craignait de plus en plus à mesure que les années s'écoulaient. Eric avait cinq ans : le secret, quel qu'il fût, était encore son secret. Seulement une fois il lui dit :

« Lucie, si je meurs avant vous, j'aurai quelque chose à vous dire que vous ne serez pas aise d'entendre. Bien des gens font leur confession à leur lit de mort, n'est-ce pas ? En principe, je suppose que cela vient de ce qu'ils ont un passé coupable ; mais je me demande s'ils dorment plus à l'aise sous leurs six pieds de terre pour avoir reconnu et avoué leurs nombreux péchés et leurs faiblesses. J'écrirai la mienne et la laisserai cachetée avec mon testament, et si par hasard j'étais subitement enlevé par accident, et... c'est une étrange particularité dans la généalogie des Dynelys, nous mourons tous par accident dans notre famille... elle sera connue en même temps. Il y aura pour vous une consolation, dit-il avec un sourire insouciant et rapide, vous n'avez jamais eu d'affection d'aucune sorte pour moi. En m'épousant, c'était le titre, les propriétés que vous épousiez, et vous en jouirez jusqu'à la fin du chapitre, donc vous n'en mourrez pas de chagrin. »

Il siffla ses chiens et s'éloigna lentement, sans ajouter un mot. Sa femme l'avait écouté, la pâleur avait décoloré ses joues et la surprise dilaté ses yeux, mais elle ne lui avait adressé aucune question. Elle n'avait

aucune force ni dans l'esprit, ni dans le cœur, ni au physique ; elle fuyait la douleur de toute nature avec une crainte pusillanime.

Si Lord Dynely avait de fâcheux secrets, elle n'avait besoin d'en connaître aucun, elle ne désirait aucune confession, et il y avait cruauté à lui à lui promettre de lui en faire. De même qu'il avait gardé ses secrets pendant dans sa vie, il devrait les garder à sa mort.

Elle songeait vaguement à tout cela, à l'endroit où Gordon l'avait quittée, et on l'eût prise pour quelque esprit du clair de lune dans ses vêtements blancs, avec ses cheveux blonds flottants, et son visage décoloré. Or, au moment même où elle pensait à ces choses, un messager approchait chargé de lui annoncer qu'elle allait apprendre le secret dont on lui avait parlé.

L'horloge des écuries sonna lentement onze heures et la tira de sa profonde rêverie. Elle tressaillit. Qu'il était tard ! qu'il faisait froid !

Elle grelotta, sentant pour la première fois le froid et l'humidité, et elle se préparait à rentrer. Mais elle s'arrêta, car le silence de cette nuit d'été fut bruyamment interrompu par le retentissement des sabots d'un cheval galopant dans l'avenue.

Était-ce Gordon qui revenait? Peu de chose suffisait pour la troubler, Son cœur battait en écoutant. Le cheval et le cavalier étaient en vue; l'homme l'aperçut et sauta à terre. Non, ce petit homme n'était pas son cousin, mais bien Squills, l'apothicaire du village.

« Mylady... »

Il ôta son chapeau et resta incliné devant elle. A la clarté de la lune, la jeune femme pouvait voir le visage blanc et le regard effrayé de cet homme.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Oh ! mylady... je ne veux pas vous alarmer, certainement... on m'a chargé de vous l'apprendre, mais c'est si difficile à annoncer ces choses-là. Il est un survenu un accident, milady. L'express de 9 heures 50 venant de Plymouth, et... que je ne vous effraye pas, milady... Sa Seigneurie se trouvait dans le train, et... »

Elle porta sa main à son cœur, car elle se sentit un moment sur le point de défaillir. Elle reprit courage.

« Lord Dynely était dans ce train ? Il y a eu un accident, dites-vous, est-il... ?

— Oh ! mylady, préparez-vous. C'est... c'est une chose terrible que d'apprendre certaines choses à...

— Lord Dynely est-il blessé ? demanda-t-elle.

— Oui, mylady, très-grièvement blessé. Je suis désolé de vous l'apprendre.

— Dangereusement ?

— Nous le craignons, mylady. M. Glauber est près de lui, et l'on a télégraphié à Londres pour faire venir un célèbre docteur.

— Il est vivant ? interrogea-t-elle d'une voix que l'horreur et le chagrin rendaient perçante.

— Il vit, mylady, mais, il vaut mieux que vous sachiez la vérité, il ne sera pas en vie demain matin. Le prêtre est auprès de lui, mais il demande sans cesse à vous voir.

— Où est-il ?

— A l'auberge... *aux Armes de Dynely*, dans le village... mylady, il n'y a pas de temps à perdre. »

Elle le quitta et se précipita dans la maison. Elle rencontra un des domestiques et lui ordonna de faire atteler sa voiture. Elle monta à sa chambre, jeta un manteau noir sur sa robe de soirée, mit son chapeau

en tremblant, et se disposa à partir. Mais une pensée se présenta tout à coup à son esprit, et elle entra dans la chambre voisine, la *nursery*, où son enfant dormait déjà.

La lampe de nuit, la mèche baissée, brûlait mélancoliquement. L'enfant reposait dans son petit lit moelleux et garni de dentelles. Un joli baby, plein de beauté et de santé. Rose, gracieux, ses boucles dorées éparpillées sur l'oreiller, le sourire aux lèvres, il offrait au regard un tableau capable de faire palpiter de bonheur le cœur d'une mère. Elle se pencha et le baisa avec des transports d'une tendresse passionnée.

« O mon enfant, mon ange, murmurait-elle, tu es tout ce que je possède dans le monde. Tant que je vivrai, aucun des maux que je pourrai éloigner de toi ne t'atteindra jamais ! »

Elle sortit en courant de la chambre et de la maison. La voiture attendait, et un moment après elle roulait rapidement au milieu du calme de la campagne, à minuit, vers l'auberge du village où son mari était étendu sur son lit de mort.

On la conduisit à sa chambre. Le médecin et le prêtre s'écartèrent et firent place à l'épouse. Le blessé reposait, soutenu par des oreillers, la tête entourée de linges, le visage horriblement pâle et défait, à la lueur blafarde de la lampe. Elle ne connaissait pas les détails de l'accident, elle n'en avait pas demandé. Il était mourant, tout était dans ces mots.

Ses yeux brillèrent en se fixant sur elle, mais ses sourcils se contractèrent.

« Faites-les tous sortir ! » furent ses premières paroles.

Elle renvoie tout le monde et tombe à genoux auprès du lit. Le manteau noir qui l'enveloppe s'en-

tr'ouvre et laisse voir sa robe de soie blanche, ses riches dentelles, sa belle chevelure flottante, et ses bijoux, qui forment un si étrange contraste avec l'idée de la mort.

Elle tremblait de la tête aux pieds. Ses dents grinçaient d'horreur, ses yeux, énormément dilatés, étaient rivés sur la figure du mourant.

Il reste étendu et lance sur elle un long regard assuré, courroucé.

« Je me meurs, dit-il, vous le savez. Vous ne m'avez jamais aimé... non, jamais, pas même au moment de votre mariage. Vous n'avez jamais eu souci de moi..., pourquoi prendrais-je souci de vous ? pourquoi hésiterais-je à vous dire la vérité ? »

Il s'était rencontré une épine dans son existence toute couronnée de roses. Cette épine, c'était la certitude où il était que la fille sans dot qu'il avait épousée ne lui avait jamais donné son cœur.

« Dites-moi maintenant, dit-il, toujours avec ce regard lourd et morose, j'ai toujours été trop lâche pour vous le demander plus tôt... avouez-moi maintenant que vous avez épousé le rang et la fortune, et non l'homme.

— J'ai eu tort, répondit-elle sèchement, mais j'ai tâché de faire mon devoir d'épouse. Pardonnez-moi, Alexis.

— Ah ! dit-il avec amertume, nous avons tous les deux quelque chose à pardonner... nous sommes quittes. J'ai été un lâche... un lâche envers vous, un lâche envers elle. Il est pénible d'avouer ce qui vous déshonore le plus, mais il faut que vous sachiez la vérité maintenant, et vous agirez ensuite comme vous le jugerez convenable. Approchez... »

Elle s'avança plus près du lit. Il prit sa main dans

ses doigts déjà froids et murmura d'une voix rauque et brisée sa confession du lit de mort.

Une demi-heure... une heure... une autre... passent, et dans cette chambre fermée aucun bruit ne se fait entendre. C'est fort étrange. Le docteur et le recteur sont inquiets au dehors et regardent leurs montres. Il est tout à fait impossible que Lord Dynely, dans son état de faiblesse, ait pu parler pendant tout ce temps; il est impossible aussi qu'il se soit endormi. Enfin le recteur perd patience et frappe à la porte. Pas de réponse. Il frappe de nouveau, même silence. Il ouvre la porte et entre. Lord Dynely est retombé sur les oreillers, déjà roide et mort; il conserve pour toujours sur son visage cette rigidité des derniers moments. Mylady est encore à genoux auprès du lit, ses muscles aussi tendus, son corps aussi droit, sa face aussi blanche, aussi froide que si elle eût été de pierre.

« Mylady ! »

Elle ne répond ni ne bouge.

« Ma chère Lady Dynely ! » dit le recteur avec un accent indicible.

Elle fait pour la première fois un mouvement et lève deux yeux sans regard sur lui. Il la soutient, car elle est sans force et son corps vacille, et il la reçoit dans ses bras lorsque, sans une parole ni un cri, elle tombe lourdement et s'évanouit.

Par un
née de m
sous un c
Dans l
armoriées
en livrées
combraien
l'Académi
Les sall
plies d'un
de gentle
foule, est
vêques. De
dilettante,
leur longu
resque; des
des académ
teurs marq
prêtent à

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

L'ACADÉMIE ROYALE

Par une brillante après-midi d'une splendide journée de mai, tout Londres paraissait affairé et en fête, sous un ciel aussi pur que celui de l'Italie.

Dans Piccadilly, une nombreuse file de voitures armoriées, une armée de cochers et de valets de pied en livrées de toutes sortes et de toutes couleurs, encombraient les voies, car c'était jour d'ouverture de l'Académie Royale.

Les salles étaient pleines, pleines à étouffer, et remplies d'une multitude de dames en grande toilette et de gentlemen se poussant et se heurtant; mais une foule, est une foule quand elle serait composée d'évêques. Des dandies langoureux prenant des airs de dilettante, le lorgnon dans l'œil; des peintres avec leur longue chevelure et leur physionomie pittoresque; des critiques, le carnet et le crayon en main; des académiciens recevant des félicitations; des acheteurs marquant d'avance la proie sur laquelle ils s'apprêtent à fondre; d'imposantes douairières balayant

de leurs traines soyeuses les tapis moelleux; de frêles jeunes filles au teint de lait et de roses et à la chevelure dorée.

L'horloge de Saint James sonnait quatre heures au moment où pénétraient dans l'enceinte deux dames et un gentleman qui s'avançaient lentement à travers cette foule mouvante et onduleuse et qui, même là, attiraient vivement l'attention. L'une des dames approchait de l'âge mûr, blonde, pâle, pensive et comme fatiguée, avec un grand cachet de distinction dans chacun des traits de sa physionomie, dans chacun de ses gestes. Ce n'était pas elle qui attirait les regards. Son compagnon était un très-grand jeune homme aux larges épaules, à l'apparence robuste, la force musculaire personnifiée, avec un certain air militaire qui indiquait sa profession, une épaisse barbe et une moustache rousse, les cheveux coupés ras et des yeux clairs et gais. Ce n'était pas lui qui attirait les regards. La figure de Terry Dennison était aussi connue dans la ville que les lions couchants de Landseer autour du piédestal de la statue de Nelson, dans le square voisin. Ce qui attirait les regards, c'était le troisième personnage de ce trio, une jeune fille grande, svelte, très-gracieuse, dont le visage était d'une rare perfection et le port digne de tous points d'une impératrice. Une beauté brune avec une carnation chaude, éblouissante, colorée, des yeux vifs d'une teinte noisette, une profusion de cheveux châtains arrangés à la mode, une belle bouche bien dessinée et dont les contours accusaient la décision, et un air dont l'ensemble respirait la domination et disait à tous : *Incedo regina.*

Sa toilette était celle d'une personne qui vient en passant, d'une simplicité négligée qui était la perfection de l'art. Une robe de mousseline de l'Inde, une

écharpe de dentelle noire retenue à l'une des épaules par un nœud de roses jaunes. Sur sa tête, une légère coiffure de point de dentelle avec une seule rose jaune sur l'oreille, qui eût pu être ou non un chapeau, et dans sa main gantée de gris perle un bouquet de ces mêmes roses jaunes parfumées.

Une nuée de nonchalants et élégants dandies du Foreign Office et des Gardes, flânant à l'une des portes, mirent leur lorgnon à l'œil et se retournèrent pour l'examiner de nouveau, mus par quelque chose qui ressemblait presque à de l'intérêt.

« Une nouvelle venue, dit l'un; c'est ce que j'ai vu de mieux dans la saison. Quelqu'un de vous sait-il qui elle est ? »

Personne ne la connaissait.

« Tout à fait nouveau, comme vous dites, Danby. Tudieu ! Quel air royal ! Il n'y a rien sur les murs, ni nymphe ni déesse qui ait une plus aimable figure. Qui est-ce ?

— C'est Lady Dynely qui l'accompagne, remarqua un troisième.

— Et leur cavalier c'est Terry Dennison. Il les a conduites devant le tableau de l'année, cette chose peinte par Locksley, et les y a laissées. Il vient par ici. Dites donc, Dennison, qui est-ce ?...

— Qui est-ce, qui ? demanda Dennison, le jeune homme aux cheveux ras et à la barbe rousse en s'approchant. Qui est-elle ? N'est-ce pas la question que toute réunion de vieux Français adresse toujours lorsqu'un homme quelconque de leur connaissance a quelque chagrin ?

— Pas de blague, Terry, ce n'est pas votre fort. Quelle est cette dame que vous accompagnez ? La plus belle en vérité.

— Cette dame, répondit Terry d'un air pensif en caressant sa longue barbe, c'est Lady Dynely. Où donc avez-vous mis vos yeux pendant ces dernières années pour ne pas la connaître ?

— C'est bon, nous n'avons pas besoin de vos farces. Qui est cette jeune fille ?

— Toute roses jaunes et dentelle noire, comme une figure du Titien, murmura un autre.

— Qui est-ce, Terry ? dirent-ils tous en chœur.

— Oh ! s'écria Terry ouvrant ses clairs yeux bleus d'un air innocent, c'est elle dont vous vouliez parler ? Est-ce cela ?... La jeune fille, c'est France Forrester.

— France ? Ainsi nommée, sans doute, en l'honneur du pays où règne Sa Majesté l'Empereur Napoléon III.

— Son nom est France, Frances, si vous le préférez, répondit avec calme Dennison.

— Mais qui est-ce ?... qui est-ce, Terry ? Elle est nouvelle venue parmi nous tous et la plus belle débutante de la saison. Dévoilez-nous un peu ce mystère, mon vieux camarade, et mettez un terme à notre mortelle impatience.

— Il n'y a rien de mystérieux en elle, reprit Terry avec un bâillement étouffé. Cette demoiselle, comme je vous l'ai dit, est France Forrester, fille unique et héritière du défunt général Forrester, parent éloigné de Lady Dynely et fille adoptive et héritière de Mme Caryll, de Caryllynne. J'ai dit.

— Il a parlé comme un oracle. Continuez. Dites-nous-en davantage.

— Il n'y a plus rien. Sa mère, une Française du Canada, de qui elle a hérité sa peau de bohémienne et ses beaux yeux, est morte lorsqu'elle n'avait encore que six ans. Son père l'a mise dans un couvent de Montréal, où elle a vécu jusqu'à quinze ans. Il est

mort alors, lui laissant une fortune et en instituant Mme Caryll sa tutrice. Il y a trois ans de cela, et si vos connaissances limitées en arithmétique vous permettent d'additionner trois et quinze, vous aurez l'âge de Mlle Forrester. Mme Caryll, alors et actuellement à Rome, fit venir sa pupille dans la Ville Éternelle. Jusqu'à il y a deux mois, elle l'a gardée auprès d'elle, et maintenant elle est venue pour vivre sous la garde de Lady Dynely. Je voudrais, mes chers amis, que vous ne me fissiez pas parler autant, dit Terry avec un air de lassitude; le thermomètre est haut et je ne suis pas habitué à cela. »

A ces mots, Dennison s'éloigna et les quatre jeunes diplomates continuèrent à examiner avec une langoureuse curiosité la belle héritière canado-romaine.

« Sans plaisanter, dit l'un d'eux, nous n'avons rien vu de pareil pendant trois saisons. Avec la beauté et la grâce de Mlle Forrester, ce port de tête et deux fortunes ajoutées à ses vingt quartiers, car les Forrester sont une fort ancienne famille, elle doit faire un brillant mariage à la fin de la saison.

— Ah! je ne sais pas, répond un autre. Ce n'est pas toujours une raison. Les favoris ne gagnent pas toujours le Derby. L'héritière de Mme Caryll!... Hum! dites donc, Castlemaine, vous devez savoir cela. N'y avait-il pas un fils dans cette famille, jadis?

— Gordon Caryll... un très-gentil garçon... Je l'ai connu à Oxford, répond Castlemaine. Il avait une commission dans les carabiniers... vieille histoire celle-là... il y a seize ans... passée et oubliée depuis des siècles.

— Mort?

— Je ne sais pas... c'est tout comme... éteint. Il fit une horrible mésalliance là-bas, au Canada... scan-

dale... divorce... permutation... alla dans l'Inde... on n'en entendit plus parler. *Sic transit*... Notre destinée à tous bientôt. C'est assez triste cela, dit-il en luttant contre un bâillement. Dites donc, assez sur ce sujet. »

Le quatuor s'éloigna, d'autres prirent leur place, et tous les hommes, depuis le premier jusqu'au dernier, revinrent pour revoir encore cette splendide beauté aux grands airs. Elle se tenait toujours avec Lady Dynely à l'endroit où Dennison les avait laissées, considérant le tableau qui avait remporté le prix de l'année. Il était d'un artiste inconnu du public et de Burlington House, et il était désigné dans le catalogue sous le n° 556 : *Le Crépuscule*.

Ce n'était pas un paysage anglais que le peintre avait pris pour thème. De hautes et sombres collines dans le fond, couronnées de sapins dont les cimes touchent le ciel ; des bouquets de cèdres et de tamarins, des bruyères peintes avec une fidélité raphaélesque garnissent le versant de ces collines. Une large rivière dont un dernier rayon de soleil, prêt à disparaître, fait resplendir les eaux, et au-dessus des collines, aux cimes des arbres, l'ombre vigoureuse de la nuit qui approche. Sur le bord de la rivière, deux personnages debout : un homme et une femme. Un rayon pourpre du couchant illumine en plein le visage de la femme, figure d'une beauté sombre, mais toute pâle, et ses traits qui expriment la plus grande douleur possible. Ses yeux noirs et sauvages lancent un regard de passion désespérée à l'homme qui se tient devant elle, ses mains sont tendues comme pour une suprême prière. Quant à l'homme, il la regarde une main légèrement levée comme pour la tenir à distance. Son visage est à demi-caché, mais on en voit assez pour apprécier l'expression de haine dont il est animé. On comprend

que la condamnation de la femme est prononcée sans rémission dans le cœur de cet homme. Au-dessus de tout cela, la nuit commence à assombrir le ciel, la campagne, et la rivière.

Les deux dames examinent pendant quelque temps cette toile en silence. Lady Dynely paraissait fatiguée et comme accablée. Mlle Forrester ne dissimulait pas l'admiration qui se traduisait dans ses beaux yeux. Elle n'a pas encore l'habitude du monde, et quand ses yeux, ses oreilles, ou son cœur éprouvent une sensation agréable, sa physionomie l'exprime clairement.

« C'est beau! dit-elle d'une voix à peine intelligible, il n'y a rien de comparable à cela dans les salons. Voyez cet admirable effet de lumière sur la figure de la femme et courant sur la rivière, et l'obscurité que vous sentez presque grandir et monter derrière les collines du fond. Ces arbres sont des tamarins. C'est peut-être une scène du Canada. *Le Crépuscule*, lit-elle dans son catalogue. Lady Dynely, je dois connaître l'auteur de ce tableau.

— Ma chère France!...

— Locksley... Hum... un nouveau candidat probablement. Certainement, je dois le connaître. A Rome, Mme Caryll et moi nous nous faisions un plaisir de recevoir chaque nouvel artiste qui se produisait. Elle était connue pour protéger les arts. Notre appartement au Palazzo, dans les soirées de réceptions artistiques, était généralement plein. L'homme qui a peint cela a du génie.

— Mme Caryll était la protectrice des artistes naissants, par la raison, je suppose que son fils était lui-même un amateur et qu'il avait étudié à Rome pendant un an avant d'entrer dans l'armée.

— Son fils, répéta rêveusement Mlle Forrester, Gordon Caryll peut-être. Elle parlait très-souvent de lui, le pauvre garçon. Quelle scène touchante que celle-là! ajouta-t-elle en regardant de nouveau le tableau sous sa main à demi fermée. Il y a pour moi une espèce de fascination dans l'angoisse et le désespoir qu'exprime la figure de cette femme; une belle figure, vraiment. Je serais curieuse de savoir si l'artiste a peint ce tableau d'après nature.

— Non, ma chère France. Ces scènes sont toutes d'imagination, n'est-ce pas? ou bien prises dans les romans, ou quelque chose de ce genre.

— Je n'en sais rien. Les artistes, les poëtes, et les romanciers d'aujourd'hui mettent en scène leurs propres malheurs, dit Mlle Forrester. Ils peignent les événements de leur existence à l'huile ou à l'aquarelle, ils les décrivent en hexamètres, et ils en font de l'argent. Comme Lord Byron, s'ils pleurent dans la vie privée, certainement ils s'essuient les yeux aux dépens du public.

— Ma chère enfant, dit Lady Dynely, comme choquée, où avez-vous pris votre misanthropie, si jeune? »

France éclata de rire.

« Je ne suis qu'une débutante, répondit-elle gaiement; je n'ai pas encore fait mon apparition devant les feux de la rampe; mais j'ai vu pas mal de choses de la vie, je vous assure, dans les coulisses. Voici Terry qui vient. »

Elle regarda par-dessus son épaule.

« Si l'artiste qui a peint ce tableau était dans les salons, Terry nous l'amènerait et nous le présenterait.

— Mais, France!... »

Mlle Forrester rit de nouveau, d'un rire très-doux, iscret. Elle ne ressemblait pas à la plupart des eunes Anglaises. En réalité, elle n'est pas Anglaise. lle a le sang et la vivacité française de sa mère, ussi bien que son teint brun et ses yeux noirs, avec uelque chose de l'indépendance ouverte et franche es Américaines. Avec ces qualités et l'expérience cquise à Rome, elle présente un assemblage de ontradictions dans ses allures qui étonne et harme.

« Lady Dynely, reprit-elle, je vous ai prévenue ranchement, à Rome, de ce à quoi vous vous expoiez quand vous avez consenti à devenir une martyre et m'amener avec vous. J'ai fait ma propre volonté à eu près toujours depuis que je suis née, et j'ai l'inention de la faire toujours si je le puis. J'ai vécu onstamment dans une atmosphère d'artistes depuis rois ans; les membres chevelus de la confrérie du inceau ont été les compagnons de jeu de ma jeunesse, es amis de mon cœur. »

A ces paroles, s'apercevant de l'effroi peint sur le isage de Lady Dynely, France partit de nouveau l'un grand éclat de rire, le plus franc, le plus joyeux t le plus doux qui eût jamais égayé ses lèvres.

« Quel est le motif de votre gaieté? demanda Denison survenant. Je ne vois rien dans cet homme sombre et menaçant, ni dans cette femme affligée, qui uisse exciter votre hilarité en apparence inopportune, mademoiselle Forrester?

— Terry, dit France, connaissez-vous l'artiste?

— Mademoiselle Forrester, une de mes vanités consiste à connaître tout le monde. Locksley! oui, je le connais; il est actuellement dans les salons pour vous le prouver. Regardez là-bas... causant avec Sir

Hugh Lankraik, le grand académicien. Un homme de très-haute taille et un très-bel homme. Il fait couper ses cheveux et n'a pas l'apparence d'un artiste. Il ressemble plutôt à un dragon qu'à toute autre chose. Le voyez-vous ?

— Oui, » répondit la jeune fille.

Elle voyait, ainsi que le disait Terry, un très-grand très-bel homme, à la chevelure et à la barbe blondes, un teint naturellement blanc, mais bronzé, deux yeux gris pleins de gravité et un visage pensif, plutôt fatigué, un homme paraissant âgé de trente-sept ans. Ce n'était pas une figure particulièrement belle peut-être, mais c'était une de ces figures que beaucoup de femmes aiment. Qui pouvait dire si elle plaisait ou non à France ?

« Il n'a pas mauvaise apparence, » remarqua Terry avec un ton interrogatif.

Dennison appartenait à cette nombreuse classe de gens qui ont pris pour devise : *nil admirari*, et pour qui l'expression : il n'a pas mauvaise apparence, il n'est pas mal, est le *summum* de l'admiration de la beauté humaine.

« Les femmes l'admirent, je crois, poursuivit Dennison, mais il les évite et les malmène. Je vous donne ma parole qu'il pourrait devenir l'enfant gâté des dames toute cette saison, après son tableau, mais il ne voudra pas. Il vit pour son art... c'est un excellent garçon, mais il se soucie médiocrement des femmes.

— C'est un intéressant ennemi des femmes. Amenez-le ici, Terry.

— Mais, France !

— Êtes-vous sourd, monsieur Dennison ? Je vous ai dit de l'amener et de nous le présenter.

— Voyons, France, que vous a fait ce pauvre gar-
n? Il n'aime pas le beau sexe, et il est heureux et a
s succès. Laissez-le. Je connais la moisson que vous
isiez parmi ces peintres à Rome, mais vous ne
uvez espérer faire à Londres comme font les Ro-
aines. Elle a pris à tâche, je vous en donne ma parole,
dy Dynely, de briser le cœur de tous les jeunes ar-
tes dans la Ville Éternelle, et maintenant elle vou-
ait ajouter à sa liste de martyrs le pauvre Locksley,
plus inoffensif garçon qu'il y ait.

— Mon petit Terry, voulez-vous vous taire et ame-
r M. Locksley ? »

France leva sa face-à-main montée en or et le re-
rda fixement. Les brillants yeux de Mlle Forrester
sont pas le moins du monde atteints de myopie, elle
rte simplement un lorgnon comme un guerrier porte
n épée. Quand elle désire tout particulièrement
terdire quelqu'un, elle prend son arme, fixe pendant
nq minutes sa victime, sans dire un mot, sans faire
n geste, et le résultat est obtenu. Dennison sait cela
epuis longtemps, et il s'apprête à fuir.

« Le tableau de M. Locksley me plaît, je désire faire
nnaissance avec M. Locksley.

— Oui, mademoiselle, dit Terry avec douceur, avec
n salut imitant le valet de pied, tout ce que vous
oudrez maint...

— M. Loskley a fini de causer avec Sir Hughes;
ady Dynely admire son tableau et lui fait l'honneur
e permettre qu'il lui soit présenté. Entendez-vous,
etit Terry ? »

Terry, du haut de ses six pieds deux pouces, baissa
s yeux vers son superbe petit officier supérieur avec
n regard comique, et s'éloigna pour obéir en riant
ans sa barbe.

« La reine le veut, dit-il ; mais, hélas ! pauvre Yorick ! Il ne m'a jamais fait de mal. Locksley, veux-je dire, pas Yorick. C'est dur vraiment pour moi d'avoir été choisi, comme un ennemi, pour le conduire à sa perte. »

Il se dirige vers le peintre et lui frappe amicalement sur l'épaule.

« Si vous n'avez pas déjà par-dessus la tête de toutes les félications, monsieur Locksley, permettez-moi d'y ajouter la mienne. Il n'y a rien d'exposé sur ces murs qui vaille le quart de votre toile. Lady Dynely en est positivement enthousiasmée, elle est restée à la contempler toute une demi-heure. Voulez-vous lui faire le plaisir de venir et de me laisser vous présenter ?

— Lady Dynely ?... »

L'artiste resta un moment irrésolu et cherchant des yeux l'endroit où se tenait Sa Seigneurie, avec une expression de doute.

« Mon cher ami, reprit Terry alarmé, ne me refusez pas. Je sais que vous les regardez toutes avec un certain dédain ; mais vous nous ferez réellement une faveur dans cette circonstance. Elle, je veux parler de Lady Dynely, naturellement, est tout à fait entichée d'art et d'artistes. Je ne l'ai jamais entendue vanter autant un tableau.

— Lady Dynely me fait trop d'honneur, » dit l'artiste en souriant d'un air grave.

Et Dennison, lui prenant le bras sous le sien, l'emmena d'un air triomphant.

« Lady Dynely, permettez-moi de vous présenter l'artiste dont vous admirez tant le tableau, M. Locksley..... Monsieur Locksley, mademoiselle Forrester ! »

Les deux dames s'inclinèrent gracieusement. Lady Dynely s'adressa à lui avec langueur.

« C'est la perle de l'exposition, mais monsieur Locksley doit être fatigué de se l'entendre dire, murmura-t-elle.

— Un artiste n'est jamais fatigué de ces agréables flatteries, répondit en souriant Locksley, et vraie ou fausse, la louange est toujours douce à l'oreille.

—Et comme tout ce qui est doux, elle est dangereuse, dit France avec son rire si franc; aussi vous l'épargnerons-nous. Mais c'est admirable, admirable, la figure de cette femme. Où avez-vous trouvé votre modèle, monsieur Locksley ?

— La figure, le paysage, le tableau tout entier, sont peints de mémoire, » fut sa réponse, faite gravement.

Dès le moment où il avait parlé pour la première fois, Lady Dynely avait tressailli et son regard s'était fixé sur ses yeux. Qu'y avait-il dans sa voix et ses traits qui lui étaient familiers d'une manière si étrange ? Ce visage bronzé et barbu ne ressemblait à aucun de ceux qu'elle connaissait, et cependant...

Il causait avec France pendant qu'elle l'examinait, pensive, cherchant en vain à se le rappeler.

« Comme la soirée avance ! interrompit Terry en regardant sa montre. Cinq heures moins dix. Lady Dynely, on a parlé d'une exposition de fleurs à Chiswick.

— Et nous sommes en retard. Il faut partir sans plus attendre, France. Monsieur Locksley, laissez-moi vous féliciter encore une fois de votre succès. Je suis sûre que c'est le précurseur d'œuvres plus grandes encore. J'ai quelques échantillons de l'école italienne que je serais très-heureuse de vous montrer, s'il vous prenait fantaisie de les voir. Je suis chez moi tous les jeudis soir pour mes amis. »

Elle lui remit sa carte et prit le bras de Dennison. France murmura quelques gracieuses paroles accompagnées d'un sourire, s'inclina avec une parfaite aisance, et s'éloigna avec les siens.

« Comme Votre Seigneurie le regardait, disait France en montant dans la calèche, qui se mit aussitôt en marche. Aviez-vous déjà rencontré M. Locksley?

— Je n'ai jamais vu M. Locksley, j'en suis sûre, répondit Sa Seigneurie. C'est une figure qu'on n'oublie pas facilement. C'est une figure qui frappe.

— Une figure très-remarquable, approuva vivement France. Peut-être vous rappelle-t-elle quelqu'un?... »

Elle hésita un moment, et répondit :

« Quelqu'un qui doit-être mort en exil il y a des années. Quand il a parlé la première fois, on aurait absolument dit la voix de Gordon Caryll. »

CHAPITRE II

TERRY

A la fenêtre de l'une des chambres de son luxueux appartement particulier, Lucie, Lady Dynely, était assise, l'esprit plongé en de profondes et pénibles pensées. Son beau front lisse est ridé, ses lèvres délicates sont contractées, et ses pâles yeux bleus ont un regard tourmenté.

C'est un jeudi soir : elle est habillée de bonne heure pour sa réception, et elle ressemble à un fort beau por-

trait de patricienne. Mais ses mains frêles sont jointes et serrées comme si elles étaient sous l'étreinte d'une douleur morale ou physique. On voit bien qu'elle souffre en la regardant assise ainsi.

Le crépuscule d'une journée de mai va commencer. Une douce lueur printanière remplit le ciel, la nouvelle lune montre son mince croissant au-dessus des toits et des cheminées de Belgrave, tandis que dans l'azur du ciel pointent quelques rares étoiles.

Une légère brume argentée flotte sur les rues, l'épaisse atmosphère de Londres, habituellement si terne, est claire cette fois, et la triste grandeur des palais du West End se revêt d'une teinte douce.

La pièce dans laquelle Lady Dynely est assise est sa chambre à coucher ; elle est aussi belle et aussi élégante que la fortune et le goût peuvent le permettre.

Dans toute la chambre, cependant, il y a ceci de remarquable, que l'on n'y voit qu'un seul tableau : un portrait en buste de grandeur naturelle.

On voit que ce portrait est si cher au cœur, que nulle autre peinture ne pouvait l'accompagner. C'est le portrait d'Éric-Alexis-Albert Lord Vicomte Dynely et vingt et unième Baron Camperdown.

On s'arrêtait involontairement devant cette figure. C'est une de ces têtes qui en tout temps et en tout lieu doivent frapper l'observateur le plus superficiel, ne serait-ce que par sa beauté extraordinaire.

Ou l'artiste avait flatté outre mesure son sujet, ou Éric, Vicomte Dynely, était extraordinairement joli garçon. Le visage est beau, d'une beauté féminine qui indique des goûts efféminés. Les cheveux bouclés sont véritablement dorés, les yeux sont d'un bleu de saphir et ont un regard profond, les traits irréprocha-

bles et la bouche souriante, suave, gracieuse, comme celle d'une jeune fille.

Là, nuit et jour, à sa place d'honneur, ce portrait, dans la chambre à coucher de Lady Dynely, est le dernier objet que ses yeux aperçoivent le soir, le premier qui les frappe quand ils s'ouvrent au jour naissant. C'est son idole, ce n'est pas trop dire, son espérance, la véritable vie de sa vie. Pour le moment il est absent, il a voyagé pendant un an, et on l'attend de jour en jour. Il va atteindre sa majorité au mois d'août, et cet événement doit être célébré à Dynely par des fêtes et des réjouissances, le sacrifice de jeunes bœufs qu'on fera rôtir tout entiers et qui seront arrosés de tonneaux de bière sans fin.

Mais ce soir, dans ce moment, ce n'est pas à son favori, à son idole que Mylady songe et rêve.

Bien certainement tous les rêves qui se rapportent à lui sont brillants et agréables. Sa majorité n'est-elle pas proche ? Ne va-t-il pas épouser celle qu'il aime, France Forrester, et vivre heureux ensuite ? Or les pensées qui l'agitent pendant qu'elle réfléchit ne sont ni agréables ni brillantes.

Toute sa vie, Lady Dynely a été faible, timide, craintive, bonne, douce, charitable, mais totalement dénuée d'énergie. Son fils a hérité de ce défaut ; on peut s'en convaincre en examinant l'expression souriante du portrait. Son esprit flotte irrésolu. Avant tout elle pense à l'artiste qu'elle a rencontré la veille à l'Académie Royale.

Comme ces yeux profonds et tristes ressemblent à d'autres yeux qui doivent être fermés pour toujours sur la terre, comme ils leur ressemblent et comme ils en diffèrent cependant ! Quelle ressemblance aussi dans cette voix dont le timbre est plus grave, mais le

même pourtant! Chose singulière! cet artiste a même un geste familier à Gordon Caryll lorsqu'il rejette ses cheveux en arrière. Elle était étrange, elle était presque pénible cette fugitive ressemblance, et néanmoins elle l'avait bien disposée en faveur de ce Locksley, si bien qu'elle était anxieuse de savoir s'il ferait une apparition dans son salon ce soir-là.

Gordon Caryll! Toujours quand elle est assise là, cette soirée au clair de lune d'il y a si longtemps se représente devant elle. Elle voit le vaste étang, le rayon de lumière argentée à leurs pieds, elle voit la haute taille de son cousin projetant son ombre sur le velours du gazon, elle se revoit elle-même pâle et frissonnante, se pendant à son bras en écoutant le sombre récit de la passion inexorable de l'homme et de la honteuse tromperie de la femme. Il lui semble encore que les mains de Gordon serrent les siennes, et son adieu retentit de nouveau à ses oreilles.

« Je ne veux rien garder, pas même mon nom. Je laisserai ce nom derrière moi avec tout le reste en faisant voile pour l'Inde la semaine prochaine. »

Il était parti; et bien loin, bien loin, sous le ciel brûlant de l'Inde, six pieds de terre recouvrent peut-être celui qui fut le cousin qu'elle aimait.

« Ah! pauvre Gordon!... » soupire-t-elle.

Et pendant un moment elle donne un libre cours à ses pensées et une lacune se produit.

Elle en reprend le fil. Cette même nuit et le lit d'agonie de son mari se présentent à son esprit. Cette chambre mal éclairée de l'auberge, cet homme blessé mortellement, et elle-même agenouillée à côté de lui et écoutant ses dernières paroles. Paroles d'un mourant si terribles à entendre, que même dans la chaude atmosphère de sa chambre un frisson parcourt alors

tous ses membres en se les rappelant. Cette effroyable nuit a imprimé son cachet sur sa vie entière.

Son esprit poursuit lentement et péniblement sa course à travers les souvenirs des événements qui suivirent. Les magnifiques et solennelles funérailles, le triste et lugubre service, les têtes découvertes et inclinées de ceux qui formaient le cortége funèbre, et elle-même, dans ses vêtements de veuve, blanche et frissonnante, mais ne pleurant pas, son petit garçon aux yeux bleus et à la chevelure d'or marchant à ses côtés. Il était vêtu de velours noir, mais il n'avait pas le moindre crêpe, et le peuple s'étonnait un peu de cette bizarre négligence. Sa mère l'avait ainsi voulu. Elle avait arraché presque avec colère la bande de crêpe et le nœud d'épaule qu'on avait mis au petit vicomte, et elle l'avait pressé sur sa poitrine en criant avec une passion sauvage :

« Oh! mon Éric !... mon fils !... mon enfant !... »

On avait enseveli le défunt maître de l'Abbaye de Dynely et on l'avait placé derrière le sanctuaire de l'église de Roxhaven, où reposent déjà de nombreux membres de cette famille. Une splendide et fort coûteuse pierre avait été placée sur son tombeau, avec une inscription célébrant pompeusement ses vertus comme homme, comme magistrat, comme époux, et comme père. ET SES ŒUVRES LE SUIVRONT, ajoutait la flatteuse épitaphe. Elle se demandait si c'était une amère satire qu'on avait faite en inscrivant cette citation, ou bien si c'était une menace prophétique ?

Tout était fini, et dans l'existence de Lady Dynely une lacune de quelques mois se produit. Mois pendant lesquels elle est seule dans ces vastes et luxueuses salles solitaires, blanche et calme, ne pleurant jamais, ne se plaignant jamais, accablée sous le poids d'un

grand tourment secret. Sa santé succomba sous ce fardeau. Au printemps elle n'était plus qu'une ombre. Le médecin de la famille branla la tête et ordonna un déplacement immédiat ; l'Italie, le midi de la France, un climat plus doux, une société plus gaie, le changement, etc. Elle refusa péremptoirement d'abord, puis tout à coup elle se ravisa ; elle laissa le petit Éric sous la garde de sa gouvernante et de l'intendant de la maison et elle se mit seule en voyage. Ce n'est ni en Italie ni en France qu'elle se rendit; au grand mécontentement de sa femme de chambre, elle se dirigea vers l'Irlande, l'Irlande la plus sauvage de toutes les contrées du globe, et elle choisit encore la partie la plus sauvage de toute l'Irlande, le Galway.

Elle avait un but : Hortense, la suivante, put le comprendre; un but qui rendit un peu de couleur à ses joues pâles, un peu de vie à ses yeux éteints, un peu d'énergie à ses mouvements naguère nonchalants, et qui surprit étonnamment cette servante. Parvenue dans les marais sur la côte du Galway, elle déclara être arrivée au terme de son voyage.

Elle laissa sa domestique à la maison le jour de son arrivée, et elle s'en alla seule au village de pêcheurs près duquel elle était descendue. Elle s'informa et se rendit à la cabane d'un pêcheur nommé Mickey Gannon, où elle apparut au milieu de leur sordide misère comme une visiteuse de l'autre monde. Son prétexte pour s'introduire dans ce taudis était assez naturel.

Il avait commencé à pleuvoir; son vêtement de fourrure était trempé. Pourrait-elle trouver là un abri pour quelques minutes jusqu'à ce que le mauvais temps fût passé? Elle était une touriste explorant l'ouest. Ce fut là son explication, assez embarrassée.

On lui offrit le meilleur siége et la cordiale bienve-

nue pour laquelle les Irlandais sont renommés et qui se traduit dans leur devise nationale : *Caed mille failthe*. On lui fit place auprès du feu, et tout le monde se tint à distance dans une muette et respectueuse contemplation de cette belle et pâle grande dame anglaise.

Il paraissait y avoir une douzaine d'enfants, plus ou moins, fourmillant dans cette chaumière. Lady Dynely regardait avec une anxiété poignante ces jeunes visages l'un après l'autre, et à la fin son regard s'éclaira et s'arrêta sur l'un d'eux.

C'était un petit garçon de sept ans, plus déguenillé que les autres, si c'était possible, aux cheveux roux hérissés et incultes, avec deux énormes yeux bleus ronds comme des lunes, ouverts démesurément par la surprise.

« Ces enfants sont-ils tous les vôtres? » demanda-t-elle à la mère de famille.

Mais cette femme secoua la tête ; elle ne pouvait pas dire un mot de la langue de Sassenach.

« Mais Brigitte peut parler l'anglais élégant, » suggéra le père de famille.

L'on appela Brigitte, grande fille bien découplée, aux joues roses, pourprées, aux yeux gris, à la chevelure d'un noir de jais, et au jargon musical, une vraie sirène de l'Irlande occidentale.

Brigitte s'approcha, fit une révérence timide, et se tint immobile attendant qu'on la questionnât.

Mylady répéta sa demande.

« Ma bonne fille, tous ces enfants sont-ils vos frères et sœurs?— Elle ajouta avec un sourire : Tous?—

— Tous, excepté un, Votre Honneur. Le petit garçon aux cheveux roux, là-bas, dans le coin. C'est le fils de ma sœur, répondit timidement la jeune fille.

— Ah, vous avez donc une sœur mariée? dit Lady Dynely.

— Non, Votre Honneur... maintenant elle est morte; que Dieu lui fasse grâce, et le pauvre Terry est orphelin, il y a déjà longtemps!

— Orphelin! répéta Sa Seigneurie, considérant toujours attentivement Terry qui, dominé entièrement par la timidité, mit son doigt dans sa bouche et tourna sa petite figure malpropre vers la muraille. Ce doit être une dure charge de plus pour votre père d'avoir à pourvoir aux besoins de son petit-fils, n'est-ce pas? Est-ce que... — Lady Dynely s'arrêta, et sur sa figure pâle pointa une légère rougeur, — est-ce que le père de ce petit garçon est mort? »

Brigitte secoua la tête et ses magnifiques yeux gris-bleu brillèrent de colère.

« Je ne sais pas, Votre Honneur, et, sauf votre respect, cela m'est égal. Oh! ce fut un jour de malheur pour cette maison que celui où ce vilain sans cœur y mit les pieds.

— Est-ce que... — elle balbutia de nouveau, — certainement il n'a pas trompé votre sœur? »

Brigitte la regarda et redressa de toute sa hauteur sa belle taille que, comme celle de Nora Creina, on avait toujours laissée libre de se développer comme il plaisait à Dieu.

« L'abuser?... est-ce cela?... Il était son mari, si c'est cela que Votre Honneur a voulu dire... mariés par le Père O'Gorman lui-même, dans la chapelle de la paroisse là-bas. Oh! *faith!* il ne se fût pas risqué à venir ici faire des propositions sans s'être muni de l'anneau de mariage. C'était un Anglais... que le mal retombe sur lui, n'importe où il soit... Il était venu ici un été pour la pêche, et il rencontra Maureen un soir qu'elle

revenait d'une foire. Oh! quel malheur qu'il ait jamais jeté les yeux sur elle! *Wirra!* à partir de ce jour, il était constamment sur ses talons, comme son ombre.

— Était-elle jolie fille, votre sœur? questionna Lady Dynely, intéressée par cet humble et romanesque récit.

— La plus jolie fille du Galway, et ce n'est pas peu dire. *Och!* mais aussi était-il continuellement après elle, le matin, à midi, le soir, et ne la laissa-t-il tranquille un seul jour qu'elle n'eût consenti, et ils allèrent trouver le Père O'Gorman, et ils furent mariés.

— Et ensuite?

— Ensuite il l'emmena avec lui au loin, et pendant une année ou plus nous ne vîmes ni n'entendîmes parler d'aucun d'eux... la pauvre Maureen ne savait ni lire ni écrire... puis enfin elle revint un beau matin avec Terry, un gentil baby, dans les bras, et depuis ce jour jusqu'à présent nous n'avons plus revu son beau mari anglais, maudit soit-il!

— Il l'a abandonnée?

— Oui, il l'a abandonnée. Que pouvait-on attendre de mieux? Un beau et élégant gentilhomme comme celui-là, aussi dur qu'un roc, aussi riche qu'un lord, et elle, avec rien du tout si ce n'est deux yeux bleus et une jolie figure.

— Un lord, avez-vous dit, répéta Lady Dynely. Assurément il n'était pas...

— Je ne sais pas ce qu'il était, dit Brigitte sèchement, pas plus que ne le savait Maureen. Il se nommait lui-même Dennison et il fut marié sous ce nom. Mais peut-être n'était-ce pas là le véritable... Certainement le Père du Mensonge lui-même n'était pas de force à lutter avec lui en fait de tromperies, et le Père O'Gorman l'avertit, mais elle ne voulut pas tenir

compte de son avertissement. Six mois après le jour où elle était revenue, elle mourut ici, avec Terry dans ses bras et une prière sur les lèvres pour lui, pour ce méchant... le plus méchant homme de la terre.

— Et l'enfant est resté ici depuis? Un joli enfant en vérité. Viens ici, Terry, voici un shilling pour toi. »

Mais Terry, complétement abasourdi par cet appel, trembla de peur dans son coin et colla au mur sa petite figure malpropre.

« *Arrah!* viens ici, Terry... viens ici, petit, et parle à la dame, » dit Brigitte avec un accent qu'elle voulait rendre persuasif.

Mais comme son ton adouci n'avait produit aucun effet, elle le fouetta d'un bras vigoureux et le traîna auprès du feu pour le montrer.

« Bien sûr, il est sale comme un petit cochon, dit Brigitte avec beaucoup de vérité. Il est toujours à se rouler sous les lits, avec le cochon, du matin au soir. »

Lady Dynely sourit malgré elle. La face de Terry était vraiment pittoresque, peinte, pour ainsi dire, avec la saleté. Elle tenait dans sa main une poignée de monnaie d'argent que Terry regardait avec une ardente convoitise.

« Voulez-vous vous séparer de cet enfant? » demanda-t-elle après une pause.

Brigitte la regarda, muette d'étonnement.

« Je pourrais l'adopter, ajouta Sa Seigneurie en rougissant de nouveau péniblement. J'ai connu autrefois le... le père de cet enfant. Il m'a parlé de lui et l'a recommandé à mes soins! Chut!... dit-elle avec autorité en voyant Brigitte près d'éclater. Pas un mot! il est mort! Laissez ses crimes reposer avec lui dans sa

tombe. Qu'il suffise de dire que je prendrais l'enfant et ferais mieux pour lui que vous ne pourriez faire jamais. En réalité, autant que je le pourrai... — Elle s'arrêta et devint fort pâle... — autant que je le pourrai, répéta-t-elle vivement, je réparerai les torts de son père. Si vous refusez de le laisser partir, je ne vous importunerai pas davantage. Si vous consentez, je vous dédommagerai amplement de vos peines, de vos soins et de vos dépenses du passé. Je le prendrai, je le ferai instruire et je le traiterai sous tous les rapports comme mon propre... oui, comme mon propre fils. Maintenant, dites tout cela à vos parents et apportez-moi la réponse ce soir. Vous viendrez à l'auberge du village et vous demanderez Lady Dynely. »

Elle se leva et quitta la cabane. La pluie avait cessé, et avec l'air d'une personne qui vient de remplir un devoir pénible et humiliant, Lady Dynely s'en retourna.

Le soir, Brigitte vint. Son Honneur était bien bonne et ils acceptaient humblement son offre. Cette saison avait été dure dans le marais, et c'est seulement pour cela qu'on consentait, car sans cela on n'aurait jamais voulu laisser partir Terry.

Mais Terry vint. Le lendemain, Lady Dynely reprit son voyage, pour revenir avec Terry décrassé et habillé dans sa voiture. Elle alla à Dublin, et là elle renvoya la servante qui l'avait accompagnée. Il fallait que toute trace des antécédents de Terry disparût. Dans la capitale de l'Irlande, elle engagea une autre domestique, qui devait servir de bonne à Terry et de femme de chambre pour elle et les suivre en Angleterre.

Elle vint dans le comté de Lincoln et y laissa le petit garçon. C'était son pays natal et le vicaire de

Starling était un ancien ami. L'enfant fut placé dans la famille du vicaire.

Le vicariat était situé dans une contrée extrêmement marécageuse, plate et humide ; la mer s'étendait, grise et triste, derrière les dunes de la côte. Le vicaire était pauvre et entièrement dépourvu de relations dans le monde, riche seulement en filles, et la proposition de Lady Dynely de se charger d'élever Terry fut acceptée avec bonheur.

Son récit à son sujet fut court. Il se nommait Terence Dennison, fils orphelin d'un cousin éloigné de son défunt mari, un cousin irlandais, un cousin très-éloigné, mais enfin un cousin, et comme tel ayant des droits à la sollicitude de la veuve de Lord Dynely. Il était pauvre et tout à fait sans parents, seul sur la terre. M. Higgins voudrait-il le prendre chez lui comme un membre de sa propre famille, le laisser grandir parmi les siens, l'élever, l'instruire, et accepter en échange...

L'offre parut magnifique aux yeux de M. Higgins. Le marché fut conclu sans retard et l'existence du petit Terry Dennison entra dans une phase nouvelle.

Il ne put dire grand'chose à ces bonnes gens sur son existence passée. C'était un enfant peu développé ; mais ils purent voir aisément qu'il avait vécu parmi de très-pauvres gens. Jusqu'à l'âge de quinze ans, il demeura dans la maison du vicaire. A cette époque, il alla à Eton avec le petit Éric Lord Dynely et les deux jeunes gens se lièrent.

A la Noël, cette année, il passa pour la première fois ses vacances à l'Abbaye de Dynely, et à partir de ce moment il passait les fêtes alternativement au vicariat et à l'Abbaye. Il serait difficile de dire laquelle de ces deux résidences il aimait le mieux. Au vicariat,

M. et Mmé Higgins avaient été un père et une mère pour lui, et il y avait la petite Crystal, sa bonne amie d'enfance, la plus jolie fillette de tout le comté. Mais dans la vieille Abbaye héréditaire habitait l'ange de sa vie, Lady Dynely.

C'était un amour merveilleux, touchant, admirable; une véritable vénération que Terry Dennison ressentait pour elle. De toutes les femmes elle était la plus belle et la meilleure. Il pouvait maintenant récapituler tout ce qu'elle avait fait pour lui, et la grande étendue des bontés dont il avait été l'objet de sa part remplissait son âme naïve d'une surprise reconnaissante, d'une gratitude que rien n'aurait pu ébranler. Elle était descendue comme un ange de lumière dans les abîmes de la pauvreté et de la misère où il vivait, et elle l'en avait tiré.

Tout ce qu'elle faisait pour son propre fils, elle le faisait pour lui. Il avait même plus d'argent de poche qu'Éric. A la Noël, cette année elle lui avait donné une montre d'or, l'autre année un poney. Elle l'accablait de présents et de bienveillantes paroles toujours, mais jamais une seule fois... non pas une fois, elle ne lui fit une caresse Instinctivement elle s'éloignait de ce jeune homme qu'elle avait adopté, avec un regard de répulsion toujours et de terreur par moments.

Cela Terry ne le voyait pas. J'ai dit que son esprit était peu développé; mais son cœur était rempli parfois d'une vague émotion au simple contact de sa blanche et douce main posée sur sa tête, ou pour un de ces baisers qu'elle prodiguait à son fils. Il enviait Éric, trois fois heureux Éric; non sa beauté, ni son titre, ni sa fortune: oh non! mais une de ces caresses maternelles qui tombaient sur lui comme une pluie. Éric se débar-

raissait d'elle, impatienté, comme un enfant, des baisers et de l'affection, et alors Lady Dynely eût pu voir les yeux ronds celtiques de Terry levés attentivement sur son visage, pleins de cette expression de passion et de patiente tendresse que l'on voit dans les regards du chien.

Cet amour, cette espèce de culte, grandit avec les années. Pour lui, elle avait toutes les perfections; elle était la plus pure, la plus belle, la plus douce, et la plus noble d'entre les femmes. Il ne put jamais rendre en paroles, très-certainement, cela lui était impossible, une partie de la vénération qu'elle lui inspirait. Mais un peu à cause d'elle et un peu à cause de lui-même, pour cette splendide et radieuse beauté qui charmait tous les cœurs, il aimait Éric comme autrefois Jonathas aimait le beau David, d'un amour qui surpassait celui des femmes.

Terry atteignit à la virilité, alla à Oxford, parvint à sa majorité, et à ce moment sa bienfaitrice lui accorda la réalisation du rêve de sa vie, l'ardent désir de son cœur, une commission d'officier dans un beau régiment de cavalerie. Il eût pu se jeter à ses pieds et baiser le bas de son vêtement, tant il éprouvait de reconnaissance; mais il ne put que rougir extrêmement et paraître gauche et stupide, comme tous les jeunes gens au cœur bien placé, quand ils éprouvent un sentiment profond, et il balbutia d'une façon incohérente deux ou trois phrases niaises de remercîment.

« Non, ne me remerciez pas, je vous prie, lui dit vivement Lady Dynely. Je ne puis faire trop pour vous, Terry. Vous... vous êtes un parent de mon mari, vous le savez. En faisant cela, je ne fais que mon devoir. »

Rien que son devoir ! Ah ! elle le lui fait sentir, tou-

jours sentir. Toujours le devoir, jamais l'affection.

« Il vous est alloué en outre cinq cents livres par an, poursuivit Sa Seigneurie; cela, joint à votre solde, vous suffira probablement. Vous n'avez pas d'habitudes de dépense, Terry, dit-elle en souriant. J'ai remarqué cela; ce n'est pas comme Éric, qui dépense plus dans un mois, en bouquets et en gants, que vous dans une année. Mais si cela ne suffisait pas, n'hésitez jamais à tirer librement sur moi, et n'importe à quelle époque. Ma bourse vous est ouverte comme à mon fils.

— Madame, votre bonté me comble. »

C'est tout ce que le pauvre Terry peut répondre.

Puis sa gorge se serre et des larmes, des larmes d'attendrissement jaillissent de ses yeux bleus d'enfant.

Elle s'assied et le considère fixement pendant qu'il se tient là debout devant elle; grand, les épaules larges, hâlé par le soleil, plein de santé, non pas beau ni gracieux et raffiné, de cette grâce et de ce raffinement qui semblent être l'apanage de naissance de son Éric adoré, mais un gentilhomme néanmoins de la tête aux pieds.

« Terry, dit-elle, j'ai fait du mieux que j'ai pu pour vous, n'est-il pas vrai? J'ai essayé... oui, Dieu sait que je l'ai fait, j'ai essayé de vous rendre heureux, et vous êtes heureux, n'est-ce pas? »

Heureux!... lui!... Terry!... Étrange question sentimentale assurément, étrange question à adresser à ce gros dragon avec sa figure florissante de santé et sa taille de six pieds, d'une force musculaire énorme. Terry en est frappé et il rit de bon cœur.

« Heureux! répète-t-il, le plus heureux, le plus favorisé du sort de tous les jeunes gens d'Angleterre. Je n'ai pas un désir qui ne soit satisfait, et vraiment, je

vous en donne ma parole d'honneur, je ne voudrais pas changer de destinée avec un duc. Heureux ! par le ciel, je le crois, avec cinq cents livres par an et ce que j'ai gagné au Derby, et surtout avec votre affection, vous savez, mylady. Parce que, dit l'honnête Terry, rougissant à mesure qu'il se plonge plus avant dans l'abîme de ses sentiments, votre affection a plus de valeur à mes yeux que tout le reste dans le monde. Je ne sais pas très-bien... hum !... exprimer ce que j'éprouve, mais par le ciel, je sens... vous comprenez... je sens et je suis respectueusement reconnaissant de toutes ces sortes de choses, vous comprenez. Et, dit Terry, avec une grande émotion, je donnerais volontiers ma vie pour vous, n'importe à quel moment. »

Il se leva à ces mots et, se balançant maladroitement sur ses jambes, il parut honteux de lui-même pour ce qu'il venait de dire.

« Je sais cela, Terry, répondit Sa Seigneurie plus touchée qu'elle ne voulait le paraître, et je le crois sincèrement. Vous êtes de ces hommes qui savent mourir pour leurs amis. La devise de notre maison vous convient parfaitement : Loyal jusqu'à la mort ! Un jour je ferai appel à cette loyauté, non pour moi-même, mais pour Éric. Un jour Terry, je pourrai vous rappeler vos propres paroles et vous implorer pour que vous les réalisiez.

— Quand ce jour sera venu, mylady, répondit-il avec calme, vous me trouverez prêt.

— Oui, poursuivit-elle sans faire attention à lui, un jour je pourrai vous demander un sacrifice, un grand sacrifice pour Éric et pour moi. Un jour je vous dirai... »

Elle s'arrêta brusquement, fixant ses yeux sur lui et croisant ses mains.

« Oh ! Terry, soyez un ami, un frère pour mon fils ! Il n'est pas comme vous. Il est insouciant, extravagant, facile à entraîner, volontaire, impérieux. Il se conduira mal, je le sens, je le crains, et vous devrez être son protecteur tant que vous le pourrez. Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, n'ayez jamais de colère contre lui, ne vous laissez jamais entraîner à vous éloigner de lui. Promettez-le-moi. »

Il se jeta à genoux devant elle et, avec une grâce que le chevalier Bayard eût pu envier, cette grâce qui émane d'un cœur sincère, il porta sa main à ses lèvres.

« Rien de ce qu'Éric pourra jamais faire ou dire ne me poussera à m'irriter contre lui, je le jure. Pour votre bonheur et pour le sien, je ferai tout ce qu'un homme peut faire. Vous avez été le bon ange de ma vie, je serais moins qu'un homme si je venais jamais à oublier vos bontés. »

Elle retira vivement ses mains, qu'il tenait, et cacha son visage.

« Le bon ange de votre vie, répéta-t-elle d'une voix brisée, oh ! vous ne savez pas... vous ne savez pas !... »

A ces mots, elle releva la tête avec la même vivacité, prit celle de Terry dans ses mains et, pour la première fois de sa vie, elle déposa un baiser sur son front.

Il baissa la tête comme sous une bénédiction, et ainsi fut scellé un pacte que la mort elle-même ne devait pas rompre.

Lady Dynely tressaillit comme si elle sortait d'un songe. La douce obscurité d'une nuit de printemps avait envahi la grande ville. Des milliers de becs de gaz brillaient dans la brume grise, les voitures roulaient vers sa porte, et Terry Dennison était sorti en sifflant une gigue irlandaise.

Elle se leva. Dans ce mouvement, ses yeux s'étaient portés sur le portrait de son fils. La lumière d'un des becs de gaz de la rue frappait en plein sur lui et éclairait sa beauté souriante.

« Mon fils! murmura-t-elle d'un accent passionné, mon trésor! que direz-vous à votre mère le jour où vous apprendrez la vérité? Je dois vous la faire connaître, c'est mon devoir, et Dieu du ciel! je dois la lui dire à lui aussi. Pauvre Terry! pauvre bon et généreux Terry! il me place un peu au-dessous des anges, il m'aime comme vous, l'enfant de mon cœur, vous ne m'aimerez jamais; que pensera-t-il de moi quand il apprendra la vérité? »

CHAPITRE III

FELICIA

Loin, derrière les vastes palais de Belgrave, loin du bruit et du tumulte de la Cité, loin de l'élégance et de la gaieté du West End, Locksley, le peintre, contemple le soleil qui baisse et disparaît derrière les vertes allées et les gracieux jardins de Brompton.

Cette maisonnette calme et grise, tout entourée de gazon et tapissée d'églantiers, de roses grimpantes, et de chèvrefeuille, est sa demeure. C'est là qu'il a peint *Le Crépuscule*, ce tableau qui doit être la pierre fondamentale de sa renommée et de sa fortune.

Il s'appuie, les bras croisés, sur la petite grille,

au milieu des lilas et des buissons de roses, dans le jardin négligé mais odorant, tracé à l'ancienne mode, et fume une petite pipe noircie, en écume de mer, sa compagne et sa consolation pendant les seize dernières années.

Un calme profond règne dans ce lieu. A l'ouest, le ciel est doré par le soleil couchant, au-dessus de sa tête il est terne, et à l'est d'un gris opale. Une grive module un doux chant sur un orme voisin, et l'œil de l'artiste, son oreille, son âme se repaissent du spectacle paisible et gracieux d'une soirée de mai... mais tout cela d'une manière inconsciente, car ses pensées sont ailleurs.

Deux années se sont écoulées depuis que cet homme est revenu en Angleterre, et pendant ces deux années il n'a eu en vue qu'une chose, en partie la désirant, la redoutant en partie, et en partie trouvant qu'elle était lente à venir. Cette chose s'est présentée enfin : c'est sa rencontre avec Lady Lucie Dynely. Elle est de sa famille et il était impatient de revoir ce visage de parente encore une fois, d'entendre encore une fois cette voix qui lui était familière ; il en était impatient et il le redoutait en même temps, car être reconnu est ce qu'il désirait le plus éviter.

Le passé est mort et enterré, et lui avec. Les gens qui l'ont connu autrefois ne le connaissent plus. C'est un passé de honte et de douleur, de malheur et d'affliction. Il est fini et perdu, enseveli dans l'oubli avec le nom qu'il portait alors. Dans ce monde, peu de choses ont le don de rester longtemps dans les souvenirs des hommes. On s'étonne pendant neuf jours, et puis les eaux de l'oubli se referment sur la tête du noyé, et tout est dit.

Au Parc, mollement assise, nonchalante et élégante

dans sa toilette de soie et de dentelles, il a vu souvent Lady Dynely pendant la dernière saison et pendant la saison actuelle, mais ils ne s'étaient encore jamais trouvés face à face.

Il pense avec effroi à la rencontre de la veille, toujours appuyé sur la grille et fumant, et il songe à l'invitation qui lui a été faite pour le soir.

« Elle ne m'a pas reconnu, pense-t-il, et cependant, j'ai pu m'en apercevoir, quelque chose qui lui était familier a attiré son attention. Seize années d'exil, dont douze de dures campagnes dans l'Inde et en Amérique, changent bien des hommes au point de les rendre méconnaissables. On me croit mort au loin, je l'ai entendu dire. Tant mieux, cela vaut mieux ainsi. Et cependant, mort vivant... ce n'est pas une pensée agréable. »

Les spirales bleues et odorantes de sa pipe s'élevaient dans l'air du soir; la grive jetait au vent sa touchante chanson. Il fait trêve alors à ses réflexions pour écouter et suivre attentivement, de son œil d'artiste, pour les retracer avec le pinceau, les masses radieuses de nuages colorés sur le ciel à l'occident.

« Ce Terry Dennison, se dit-il en reprenant sa rêverie, qui peut-il être, et comment Lucie a-t-elle été amenée à l'adopter? Elle ne paraissait pas avoir un tempérament à se lancer dans les fantaisies philanthropiques. Un parent éloigné du feu vicomte? Hum! c'est assez facile à admettre, puisqu'il ressemble assez au défunt vicomte, par ses cheveux roux et par tous ses traits, pour être pris pour son fils. Son fils... — Locksley s'arrête tout à coup. — Son fils! Eh bien, pourquoi pas? »

Il n'y a pas de réponse à cette question. La sérénade de la grive va s'éteignant, la teinte rosée du couchant

se fond dans le bleu gris du ciel, et la lune montre son croissant de cristal au-dessus de l'orme où niche l'oiseau. Sa pipe est éteinte et il la remet dans sa poche.

« France Forrester aussi, se dit-il à lui-même, la fille tout enfant de mon vieil ami du Canada, le général, a grandi et est devenue femme. Mme Caryll l'a adoptée pour sa fille, et en a fait son héritière à la place de Gordon Caryll. On la mariera à Éric Dynely, je suppose, et on réunira Caryllynne et l'Abbaye. Une magnifique fille, pleine de verve, trop belle et trop bien douée pour ce jeune Apollon dégénéré en dandy, tel que je l'ai vu à Naples. Il y a une cervelle dans cette splendide et noble tête, et une volonté que trahissent si bien ses lèvres si purement dessinées et son petit menton résolu, indice de son caractère. Cependant il est à supposer qu'un jeune homme d'une apparence aussi irréprochable au point de vue physique que Lord Éric n'a pas besoin de vertus additionnelles, et même les femmes sensées sont le plus souvent les plus folles quand il s'agit de mariage. »

Sur cette réflexion d'une philosophie un peu cynique, Locksley tire sa montre et regarde l'heure. Huit heures. S'il veut paraître à la réception de Lady Dynely, il est temps de régulariser sa tenue et de partir.

« Je serais un fou de me tourmenter davantage, murmure-t-il, sur le risque que je cours d'être reconnu, quand je ne suis invité qu'en ma qualité de lion nouveau venu dans la ménagerie de la Bohème. D'ailleurs il m'est agréable de revoir une fois encore la figure si connue de Lucie, d'être une fois encore quelqu'un dans ce monde à demi oublié. En outre, ajoute-t-il d'un air distrait en se levant, Mlle Forrester m'intéresse. Quelle figure à peindre ! »

Il va rentrer dans la maison, mais il s'arrête. Un phaëton, attelé de deux trotteurs noirs aux yeux ardents, s'arrête devant sa demeure ; les guides sont jetées au groom, et un gentleman saute à terre, retire son chapeau, et l'accoste.

« Monsieur Locksley ! »

C'est un petit homme, jaune, ridé, d'apparence étrangère, aux yeux ronds brillants. Sous son léger pardessus d'été, l'artiste aperçoit le ruban d'un ordre étranger. Il a prononcé d'ailleurs le nom avec un accent étranger très-prononcé, en s'inclinant et souriant.

« C'est moi ! » réplique l'artiste.

Le petit homme lui tend sa carte.

« Le prince Cesar Venturini, » lit Locksley en le reconnaissant immédiatement.

Il connaissait parfaitement le prince, de vue, quoique pour un moment il ait été dans l'impossibilité de retrouver son nom. C'est un Napolitain, le rejeton d'une maison princière ruinée, et exilé politique.

« Je suis au service de Votre Excellence, dit Locksley en le considérant avec curiosité; en quoi puis-je avoir le plaisir de vous servir?

— La perle de l'exposition de cette année : *Le Crépuscule*, est de vous, n'est-ce pas, monsieur ? »

Locksley s'incline en signe d'affirmation.

« Il n'est pas vendu ?

— Non, pas encore.

— Est-il à vendre? »

Locksley incline de nouveau la tête.

« Vous n'en avez pas encore disposé? Bon. En ce cas, monsieur, une dame de mes amies désire l'acquérir, et je suis chargé par elle de traiter de cette acquisition avec l'auteur. Son prix ?... »

Locksley indique le prix et demande, fort surpris de la soudaineté et de la rapidité avec lesquelles cette affaire est conduite, si le prince Venturini ne veut pas entrer.

« Non, non; c'est l'affaire d'un moment. Je ne veux pas vous retenir, monsieur Locksley. »

Il tire un chèque en blanc et un crayon et, séance tenante, il griffonne pendant une seconde et ensuite, avec un profond salut et un sourire qui montre une rangée de dents fort belles, il le passe à travers la grille à l'artiste étonné. En un clin d'œil il remonte dans le phaéton, et les chevaux noirs dont les yeux brillent comme s'ils venaient de quitter les écuries de Pluton, repartent et disparaissent.

Locksley reste presque suffoqué par la fiévreuse rapidité de ce marché inattendu, et regarde le chèque qu'il tient à la main. Il est de la somme indiquée par lui, la signature est celle de Son Excellence elle-même; mais il a dit que le tableau était pour une dame.

« Qui peut être cette dame? Je ne sais, pense l'artiste en mettant le chèque dans sa poche et rentrant dans la maison. Une dame de haut rang ou... Tiens! cette actrice, dont le nom remplit Londres et dont la beauté et le talent chorégraphique sont le sujet de toutes les conversations. Le prince est connu pour le plus enthousiaste de ses adorateurs. Il y en a même qui vont jusqu'à faire courir le bruit qu'il doit l'épouser. Il faudra que bientôt, un de ces soirs, j'aille au Bijou-Théâtre pour la voir. Ainsi, mon tableau est vendu au prix que j'en voulais, et les portes de la maison de Lady Dynely me sont ouvertes; certainement c'est un revirement dans la roue de la fortune que tout cela. »

Il rit négligemment. Il possède ce soir plus d'argent qu'il n'en a jamais eu depuis seize ans. Dans ces jours qui viennent de finir, il a connu la pauvreté dans sa plus amère réalité, la cruelle pauvreté de l'homme né pour l'opulence et tombé du haut d'un rang élevé.

Il se dépouille lui-même de sa veste de velours toute maculée de peinture et revêt l'habit de cérémonie. Pendant tout le temps consacré à cette opération il cherche vaguement à deviner qui a acheté son tableau.

« Si par hasard le prince se trouve chez Lady Dynely, je le lui demanderai, pense-t-il en mettant dans sa poche son passe-partout et en s'éloignant de la maison. Réellement j'aimerais à le savoir. »

Il l'aurait voulu sans aucun doute. Intrigué comme il l'était par cette inconnue, il l'aurait été bien davantage probablement s'il fût allé à l'Académie cette après-midi.

Les salons, comme d'habitude étaient, pleins. Comme d'habitude aussi le centre d'attraction était la fameuse toile : *Le Crépuscule*. Très-peu de temps après l'ouverture des portes, une dame et un gentleman dont l'entrée avait produit sensation avaient fait leur apparition et partagé l'intérêt du public avec le tableau favori de l'année.

Le gentleman n'était autre que le prince napolitain, et la dame l'actrice et la danseuse la plus populaire de Londres : Felicia.

Elle s'avançait lentement à travers la foule, voyant et jouissant de la sensation qu'elle y causait avec sa beauté replète et plutôt petite, son visage brun éclairé par deux yeux admirables, longs, endormis, d'un noir-jaune. C'était une beauté brune tout simplement par-

faite, et elle portait une toilette qui était une merveille de goût. Sa robe était de soie gris d'argent semée de petits points d'un rouge vif et garnie de dentelle ancienne, le chef-d'œuvre d'un tailleur pour dames de la rue de la Paix.

Tous les regards se tournaient vers cette lionne des coulisses, la plus parfaite danseuse, disait-on, qui ait jamais paru sur la scène depuis Taglioni alors qu'elle était dans toute sa gloire. Le prince se montrait religieusement attentif à ses moindres paroles, mais elle s'était détournée impatiemment de lui en regardant d'un air dédaigneux le long des murs.

« Toujours la même chose, dit-elle d'un ton maussade, des femmes qui sourient, des femmes qui regardent fixement, des jeunes filles qui ressemblent à des poupées de cire avec leurs chevelures jaunes et leurs yeux de faïence, bleue insipides comme les muffins et le beurre dont elles se nourrissent. Bast! Pourquoi se donner la peine de venir?

— Ma chère Felicia daignera-t-elle regarder cela?»

Il la conduisait en face du tableau. Elle leva dédaigneusement les yeux. Tout à coup un changement subit s'opéra dans toute sa personne. Toute langueur, toute expression d'ennui avaient disparu de son visage si richement coloré, qui devint pâle jusqu'aux lèvres. Elle resta ainsi immobile pendant cinq mortelles minutes.

« Comment trouvez-vous cette toile?» demanda l'Italien de sa plus douce voix.

Elle ne remua ni ne répondit. Elle ne quittait pas le tableau des yeux. Peu à peu la vie et la couleur reparurent sur ses joues, peu à peu dans ses grands yeux noirs endormis et demi-clos comme ceux de la panthère un éclair de vie étincela. Sa petite main

gantée se crispait inconsciemment sur le livret. Elle restait là comme fascinée et regardait.

« Vous trouvez ce tableau à votre goût, Felicia ? » dit doucement en français le prince Venturini.

— A mon goût ? répéta-t-elle avec un sourire lent et bizarre sur ses lèvres. Prince, il faut que j'aie ce tableau.

— Mais, s'il est déjà vendu ? Il est vrai que l'étoile n'y est pas, mais...

— Il faut que j'aie cette toile, répète Felicia avec une flamme dans les yeux. Vendue ou non, il me la faut. Comment appelle-t-on l'artiste ? — Elle regarda le livret : — G. Locksley. Ce nom est nouveau, n'est-ce pas, prince ?

— Tout à fait nouveau. Si réellement vous le désirez, Felicia, je découvrirai ce Locksley et j'achèterai le tableau, s'il est encore à vendre.

— Je le désire réellement, prince. Il faut que j'aie ce tableau, dût-il coûter la moitié d'une fortune. »

Elle se tourna encore vers la toile et la regarda longtemps encore comme si elle ne pouvait jamais la regarder assez.

« C'est une étrange idée, dit le prince après une pause, une idée absurde, penserez-vous peut-être, Felicia; mais le visage de la femme de ce tableau ressemble beaucoup au vôtre, non pas aussi aimable, il s'en faut de beaucoup, mais très-ressemblant cependant. Trouvez-vous ?

— Comment ne le trouverais-je pas ? répond Felicia avec le même sourire. Qui ne le verrait pas ? Et cependant, prince, vous ne pouvez pas vous imaginer me voir avec cette expression de figure; le pourriez-vous ? Il l'abandonne, n'est-ce pas ? Et son cœur se brise. Bah ! C'est bien là l'égoïsme des

hommes! Ils nous quittent et nous mourons. Ils pensent cela du moins! Prince, il faut que ce tableau soit à moi avant que je me couche. Entendez-vous?

— Je vis pour vous obéir, répond-il avec un profond salut. Ce tableau sera à vous. »

Il l'accompagna à sa voiture.

Au coucher du soleil, à travers la grille de la maisonnette de Brompton, le marché fut conclu et *Le Crépuscule* devint la propriété de Felicia, la danseuse en vogue.

CHAPITRE IV

LE JEUDI DE LADY DYNELY

Brillamment illuminés, brillamment peuplés, les élégants salons de Lady Dynely formaient un sujet d'étude très-varié pour un peintre lorsque Locksley arriva. Il était déjà tard, on dansait, lorsqu'il se dirigea vers la maîtresse de la maison pour lui présenter ses hommages.

Dans sa toilette de cérémonie, l'artiste avait meilleure apparence, et sa tournure militaire était plus visible que jamais.

« Vous pouvez briser, vous pouvez mettre en pièces le vase si vous voulez, le parfum des roses se répandra partout autour de lui malgré cela, dit tout bas France Forrester à Terry Dennison. Je reconnaîtrais la démarche d'un soldat, et j'en ai fait

'expérience plus d'une fois, sous la cagoule d'un noine. Votre M. Locksley, Terry, a l'air le plus istingué de tous dans les salons.

— Je n'ai jamais dit que M. Locksley fût à moi. Ainsi vous trouvez le peintre aussi attrayant que le ableau, France, et vous serez bonne pour lui, et vous ui sourirez, et vous lui ferez perdre la tête pendant ne semaine? La dernière victime a été le nouveau oëte populaire, le fils du tailleur de Cheapside. Ah! auvre Locksley!

— Terry, dit d'un ton sévère Mlle Forrester, les etits garçons ne doivent jamais chercher à être sarastiques, et vous moins que tous les autres, pour uelques années encore. Je m'intéresse aux génies aissants et, comme fille d'un soldat, à tous les miliaires. Où m'avez-vous dit que M. Locksley a servi?

— Dans l'Inde et en Amérique. Dans la révolte de Inde et dans la guerre civile d'Amérique, avec grande istinction dans toutes les deux. J'ai entendu dire u'il était brave comme un lion.

— Il en a l'air, dit France rêveuse, et il a le port vériablement noble. Certainement, cet homme est bien é, ou le vieil adage qui dit que le sang parle est aux. Lady Dynely prétend qu'il ressemble à Gordon Caryll.

— Je n'ai jamais vu Gordon Caryll, répond négliemment Terry. J'ai entendu parler de lui cependant. l s'est perdu pour une femme, n'est-ce pas? Un cas ssez commun. Et vous l'aimez déjà de tout votre œur, à cause de cette ressemblance, n'est-ce pas, maemoiselle Forrester? Je sais que vous avez fait de ce Gordon Caryll une sorte de demi-dieu, jeune idolâtre es héros. »

Elle sourit et soupira. Elle paraissait admirablement

belle, ce soir, dans sa toilette de soie saumon, garnie de dentelle blanche, des roses rouges parfumées dans sa chevelure brune, retenue en arrière par des brillants. Elle avait un faible pour les couleurs vives et les pierres précieuses, et méprisait le tulle blanc et les modestes perles de ses jeunes amies.

« Quel est le prêtre qui a dit un jour, en faisant jouer des airs d'opéra dans son église, que ce serait dommage que le diable eût tous les bons morceaux de musique? D'après le même principe, je dis que c'est pitié que vous autres, les femmes mariées, vous accapariez les couleurs les plus belles et les joyaux les plus précieux. La demoiselle anglaise a été assez longtemps humiliée, je serai l'héroïne qui inaugurera une ère nouvelle. »

C'est ce qu'avait dit, ce même soir-là, Mlle Forrester à Lady Dynely, quand celle-ci lui avait fait des observations sur son luxe. Les couleurs vives, les pierres vives, les roses et les rubans convenaient à sa brune et chaude carnation, et elle ne l'ignorait pas.

Terry lui avait tenu compagnie pendant la dernière heure. L'héritière canadienne avait une estime affectueuse pour Dennison, et elle n'en faisait pas mystère.

« Je suis sincèrement attachée à Terry, avait-elle coutume de dire; c'est le meilleur garçon qu'il y ait, et le plus grand niais que Dieu ait créé.

— Elle me traite comme un gamin de dix ans, en vacances à la maison, » ajoutait Dennison, avec un soupir.

Tous deux restèrent un moment encore à discuter sur le compte de Locksley et à le regarder. Beaucoup d'autres l'examinaient aussi. Son tableau avait fait sensation ; on éprouvait un vif intérêt pour le peintre.

« France, dit Dennison, après une pause, j'ai une idée.

— Vous avez une idée, Terry? Oh! choyez-la bien dans ce cas, mon cher ami, car vous n'en aurez probablement jamais d'autre.

— Mademoiselle, répond Terry, votre sexe vous protège! Voici mon idée. Si cet homme était l'héritier de Caryllynne depuis si longtemps perdu, rentré dans le domaine de ses pères et en possession de tout ce qui ensuit pour vous enlever cette fortune! Ce serait peu commun, et un peu comme dans les mélodrames au théâtre, n'est-ce pas?

— Certainement, comme dans les mélodrames au théâtre, reprit négligemment Mlle Forrester; c'est pour cela qu'ils ne ressemblent à rien de ce qui arrive dans la vie réelle. Oh non! ce serait trop beau pour être vrai. Gordon Caryll! pauvre garçon! Je crains... je crains qu'il ne soit mort. Cette ressemblance que Lady Lynely voit, si elle existe véritablement, n'est qu'une coïncidence. Voyez, elle fait signe : allons-y. »

Ils traversèrent le salon. Mlle Forrester, avec un sourire de bienvenue fort aimable, adressa à l'artiste un gracieux salut.

« J'ai vu que vous ne dansiez pas, France, et j'ai besoin que vous fassiez les honneurs de ma galerie de tableaux. Monsieur Locksley, vous ne pourriez avoir un meilleur cicerone. France a vécu, suivant sa propre expression, dans une atmosphère de peintres et de tableaux toute sa vie.

— Et la familiarité engendre le mépris, murmure Dennison.

— Uniquement lorsqu'on a affaire à des cousins stupides, réplique Mlle Forrester. Que de fois j'ai essayé de vous faire comprendre, Terry, que le sar-

casme n'est pas votre fort ! J'aurai beaucoup de plai-
sir à déployer devant vous, monsieur Locksley, dont
la compétence n'est pas douteuse, nos trésors d'art.
J'ai toujours eu la bonne fortune de me trouver d'ac-
cord avec les artistes dans mes appréciations, et d'avoir
toujours été en rapport avec eux. Ils formaient le
noyau de mes relations à Rome. Rome est la pépinière
du génie. Vous y avez fait vos études, cela se voit.

—Pendant trois ans, mademoiselle Forrester; et...

Il sourit en disant cela, et Mlle Forrester est émer-
veillée de voir comme ce sourire illumine son visage
sombre et grave.

« Je vous y ai vue bien des fois.

— Vraiment? Mais vous avez dû m'y voir, en effet.
Je passais la moitié de mon temps à faire des esquis-
ses dans les musées. Les plus heureux jours de ma vie
sont bien certainement ceux que j'ai passés à Rome.

Il considérait cette belle figure brune avec des
yeux remplis d'admiration.

Mais votre vie compte encore si peu de jours, lui
dit ce regard; vous n'avez pas encore commencé à
vivre.

« Il y a une chose, à Rome, qui doit frapper l'obser-
vateur le moins attentif, dit Dennison, saisi tout à
coup d'une seconde idée : c'est la déplorable pénurie de
nez ! Quand j'étais là-bas, la moitié des habitants
étaient camards. Mon nez, dit Terry en se regardant
complaisamment dans une glace, mon nez était le
plus noble Romain de tous. »

Mlle Forrester appliqua sur l'appendice admiré du
visage de Terry un coup de son éventail, et les pré-
céda dans une antichambre tendue de velours grenat
blasonné aux armes de Dynely, avec la devise : LOYAL
JUSQU'A LA MORT.

Il jeta un long regard, en passant, sur ces splendides tentures armoriées, et suivit sa belle conductrice dans une longue galerie couverte de tableaux, du sol au plafond.

« Lady Dynely est un amateur et sa collection est fort belle. Voilà une tête par le Titien, la perle de la galerie.

— Elle vous ressemble, France, sur mon honneur, n'est-ce pas? Les yeux, la chevelure, et le teint jaunâtre... Allons... ce n'est pas jaunâtre, mais vous savez ce que je veux dire. C'est une de ses femmes, n'est-ce pas? Ces vieux maîtres en avaient toujours trois ou quatre, à ce qu'on dit. L'une enterrée, c'était au tour d'une autre. Vous devriez vous marier à un homme de génie, France. Vous seriez une précieuse femme pour un de ces hommes, ne le croyez-vous pas? Vous seriez comme une espèce d'éperon moral à son flanc, le poussant toujours à d'incessants efforts. S'il était membre du Parlement, vous en feriez un premier ministre. Si c'était un artiste, il deviendrait un Michel-Ange, ou dans la musique un Beethoven. Eh! n'êtes-vous pas de cet avis?

— J'ai connu des génies, répond Mlle Forrester; comme je l'ai dit, Rome est leur serre chaude, dans laquelle ils poussent comme les champignons hâtifs sur des couches de fumier. J'y ai vu aussi leurs femmes, et, mon cher Terry, la femme d'un homme de génie est une martyre sociale qui porte la croix pendant que son époux porte la couronne.

— Et *vice versa*, dit Terry, ou bien... attendez... est-ce bien *vice versa?* Le mari d'une femme de génie est...

— Il n'y a pas de femmes de génie, répond France avec un léger haussement d'épaules moqueur. Vous

monopolisez tout cela. Les femmes n'écrivent jamais de livres, elles ne peignent pas de tableaux ni ne sculptent de statues. George Elliot, Rosa Bonheur, Mlle Hosmer, etc., sont des mythes. Le génie est la prérogative de notre seigneur et maître... l'homme.

— Vous empiétez sur la prérogative de votre maître, en ce cas, dit Locksley en souriant. Comme vous vous plaisez à être mordante, mademoiselle Forrester!

— J'ai toujours pensé qu'il était dommage que France ne fût pas née à New York, remarque Dennison. Elle pourrait monter à la tribune, comme il paraît qu'elles le font toutes là-bas, et lancer jusqu'au ciel d'éloquentes tirades sur l'abaissement de la femme et sur son ennemi naturel et son tyran... l'homme. Elle est terriblement et merveilleusement énergique, Mlle France Forrester. Et maintenant, France, si vous pouvez vous passer de moi pendant une demi-heure, permettez-moi de vous quitter. Je suis engagé pour la prochaine valse, et j'entends le prélude. »

A ces mots, Dennison s'éloigne lentement, et Mlle Forrester et Locksley demeurent seuls dans la galerie de tableaux. Ils s'y attardent à critiquer, à admirer, à parler de Rome, de l'art, et des artistes, et de l'existence pittoresque et poétique dont on y jouit.

« Je pense que j'étais née pour être une bohémienne, dit-elle avec son rire franc, et que j'ai quelque peu manqué ma vocation. C'est un genre de vie si libre, si brillant, si accidenté, toujours nouveau et pleine de variété. Ici il semble qu'on tourne sans cesse dans l'enceinte circulaire du même manége... Je n'en ai pas encore éprouvé de fatigue malgré mon

scepticisme, le duvet de ma pêche n'est pas encore enlevé, mais je sais que le jour viendra. Monsieur Locksley, dit-elle en changeant brusquement de ton et de sujet, votre tableau est-il vendu ?

— Vendu, il n'y a pas deux heures, » répond-il.

Et il raconte la transaction précipitée à travers la grille du jardin.

« Le prince di Venturini, répète-t-elle, et pour une dame ? Qui ce peut-il être ? Le prince est ici ce soir, je le lui demanderai. Je suis fâchée qu'il soit vendu. Lady Dynely désirait vivement le joindre à sa collection. La figure de cette femme m'est toujours restée présente devant les yeux. »

Le visage bronzé de Locksley pâlit légèrement et son regard se trouble. Elle s'en aperçoit, et son enfantine curiosité en est plus énergiquement surexcitée. Elle ne peut comprendre l'intérêt qu'elle ressent pour cet homme, l'intérêt que le tableau lui inspire, mais tous les deux existent réellement.

« Votre modèle vit-il encore ? demande-t-elle négligemment.

— Mademoiselle Forrester, j'ai peint ce tableau de mémoire, comme je crois vous l'avoir dit.

— Alors, votre modèle était dans votre esprit. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. La personne à qui appartient cette admirable figure vit-elle encore ?

— Je vous demande pardon ; je crois que non... j'espère que non.

— Oh ! monsieur Locksley !

— J'espère que non, répète-t-il d'un air bourru. C'est un souhait méchant, n'est-ce pas, mademoiselle Forrester ? Mais de pareilles femmes sont mieux placées hors du monde que sur la terre.

— Qu'elle doit avoir été belle! dit France rêveuse; même avec le regard torturé que vous lui avez donné, elle est encore fort belle.

— C'était la plus belle femme que j'aie jamais vue. »

Ce n'était pas une réponse flatteuse, mais France n'en fut pas offensée. Elle avait peut-être un peu au-delà des limites fixées par les convenances à une jeune femme du monde son franc parler et ses libres allures, mais elle était honnête comme un enfant et pas vaine le moins du monde.

« Je suis intriguée de savoir si vous êtes son juge et son accusateur dans ce tableau, pense-t-elle en le regardant. Je serais curieuse de connaître comment cette femme a pu vous nuire. »

Il surprend son regard et en devine la signification. Un sourire se dessine sur sa grave et sombre figure en la voyant l'interroger de cette façon muette.

« Vous faites trop d'honneur à ma pauvre peinture, mademoiselle Forrester, en lui accordant tant d'attention, dit-il; car l'histoire qu'elle retrace est ancienne et passée depuis de longues années. La femme que j'ai reproduite sur la toile ne mérite pas une seconde pensée de vous. C'est une femme qui a ruiné mon existence entière, que j'ai raison de croire morte, et qui, si elle vivait, me ferait fuir à l'autre extrémité de la terre, pour n'être pas exposé à la rencontrer. C'est à peine si je sais pourquoi j'ai peint cette scène; ce fut le caprice d'un moment. Je n'avais pas songé le moins du monde que cette toile dût avoir le succès qu'elle a obtenu. »

Elle rougit un peu. Il semble avoir voulu réprimander son irrésistible curiosité. Il y a donc un drame dans la vie de cet homme, et comme une enfant elle

sent l'intérêt qu'elle éprouve pour lui s'accroître à cette pensée. Elle sent instinctivement qu'il est né gentilhomme, cet artiste qui peint pour gagner son pain quotidien et qui a été soldat de fortune pendant douze ans. Mlle Forrester est naturellement portée à admirer les héros, comme l'a dit Terry. Et Locksley, quelle que soit sa personnalité, prend immédiatement place sur quelque piédestal vacant dans son esprit, pour compter à l'avenir parmi les héros de ses rêves.

Il ne fut plus question du *Crépuscule*. Ils restèrent encore un moment parmi les immortels dans la longue galerie. Locksley ne paraissait pas pressé et France trouvait un singulier et tout nouveau plaisir à se promener en écoutant ses graves et calmes observations, aussi bien qu'elle éprouvait une répugnance étrange à rentrer dans l'atmosphère chaude et parfumée des salons remplis de monde.

Cependant ils y retournèrent malgré tout et sur sa propre demande. On pourrait remarquer sa longue absence, et elle avait un vague souvenir d'avoir promis une valse au prince Venturini.

« Je découvrirai qui a acheté le tableau de M. Locksley, pensait à part elle la petite diplomate. Il est certain qu'il est aussi curieux de le savoir que moi. »

Le prince Venturini était occupé à disserter sur la politique italienne dans un groupe d'hommes décorés et chamarrés, mais il les quitta promptement et se dirigea vers France dès les premières notes de leur valse.

Pendant qu'ils tournent doucement, elle entame avec résolution l'entretien sur le sujet qui lui tient si fort au cœur.

« C'est impardonnable à vous, prince, d'avoir acheté la perle de l'exposition de l'Académie. Je veux parler

naturellement du *Crépuscule*. J'avais l'intention de l'acheter moi-même !

— Bon Dieu ! s'écria le prince dans son langage criard franco-napolitain, je ne l'ai pas acheté. Toutes les femmes en tombent amoureuses en le voyant, je crois. Que ces artistes sont heureux !

— Vous ne l'avez pas acheté ? répète France surprise. M. Locksley m'a dit...

— Ah oui, M. Locksley vous a dit, sans doute. Mais je n'ai pas acheté ce tableau pour moi. Je ne suis pas le favori du public ; je n'ai pas des milliers de livres à jeter au vent pour un caprice. C'est Felicia qui l'a acheté.

— Félicia ! l'actrice ! la...

— L'étoile du Royal Bijou-Théâtre, oui mademoiselle. Et elle l'a payé un prix fabuleux. Désirer et posséder sont synonymes pour Felicia. »

Ils continuent de valser en silence. La tête brune couronnée de roses de Mlle Forrester dépasse celle de la petite Excellence de deux bons pouces. Elle trouve qu'il est triste et même humiliant que cette danseuse pût avoir ce qu'elle n'avait pu obtenir.

Il se fait tard, la soirée s'achève. Un à un les équipages armoriés s'en vont et Locksley, venant derrière un personnage hautain couvert de rubans, de croix et de plaques, prend congé de Lady Dynely.

« Nous espérons vous voir tous les jeudis, monsieur Locksley, » lui dit très-gracieusement Sa Seigneurie.

Locksley murmure un remercîment, sans s'engager à rien toutefois.

« Comment trouvez-vous votre génie, France ? s'informe Terry. Supporte-t-il l'épreuve d'un examen approfondi, ou bien la distance est-elle nécessaire pour

donner du charme à sa personne, comme cela a lieu pour le fils du tailleur de Cheapside ?

— M. Locksley n'est pas un génie, réplique Mlle Forrester en remontant l'escalier sur les marches duquel se déploie la riche traîne de sa robe saumon. C'est seulement un artiste habile qui a fait un bon tableau et ne pourra peut-être jamais en faire un autre. Il y en a beaucoup comme lui partout dans la vie, mon cher enfant. Bonne nuit, Terry, ne faites pas de mauvais rêves.

— Bonne nuit, France, bonjour plutôt. Ce n'est pas de vous que je rêverai.

— Ingrat! De qui donc?

— D'une jeune fille du comté de Lincoln. Vous ne la connaissez pas, mademoiselle Forrester, et elle serait toute confuse si elle se trouvait en votre royale présence. Oh! pourtant il n'y a rien qui lui soit comparable sous le soleil de Londres. »

Et les yeux bleus de Terry s'illuminent quand il disparaît.

« Encore un cœur qui s'en va! remarque Mlle Forrester en fermant sa porte; et cela va ainsi toujours et toujours. Des hommes viennent, des hommes s'en vont, mais cela toujours. Pauvre bon Terry! J'espère que vos amours si sincères atteindront le but sans encombre au moins. Vous êtes un de ces hommes exceptionnels qui rendent heureuses les femmes qu'ils épousent. »

Mlle Forrester sonne sa femme de chambre, et ses pensées suivent un autre cours.

« Ainsi Felicia a acheté le tableau de M. Locksley. Cette actrice a du goût. Tiens! nous devons aller demain au Bijou. Elle est fort belle; mais ces femmes doivent leur beauté, je suppose, au fard, à la poudre,

aux perruques. Elle danse exceptionnellement bien aussi. Mais elle n'avait pas besoin de tant se presser pour acquérir cette toile. »

Elle arrête le flot de ses vagabondes pensées. Ses yeux ont aperçu une lettre posée sur sa table auprès d'un candélabre. Elle porte le timbre de Rome, et Mlle Forrester la prend avec une exclamation de joie.

« De grand'maman ! » dit elle.

Mme Caryll n'est en réalité qu'une cousine éloignée de son père, mais il a plu à France de l'appeler ainsi. Elle rompt le cachet et lit avidement. Après quelques paragraphes préliminaires, voici ce que disait la lettre :

Vous ne me dites rien, ma chère France, du retour d'Éric. Est-ce qu'il n'est pas encore arrivé? Il est vraiment impardonnable de s'attarder aussi longtemps, sachant que vous êtes à Londres. Oh ! ma fille, j'espère, je prie Dieu que rien ne survienne qui rompe cette alliance. J'affectionne Éric, je vous aime. Vous voir son heureuse femme est le désir de mon cœur; c'est le vœu le plus cher de sa mère. Cette union est assortie à tous égards : vous avez tous les deux la jeunesse, la santé, la beauté. Il vous aime, j'en suis sûre, France, et il vous l'aurait dit avant ce jour si vous le lui aviez permis. Mais vous avez ri toutes les fois qu'il l'a tenté, et vous avez paru ne pas faire grand cas de ses vœux jusqu'à présent. Vous êtes d'un naturel si singulier, ma très-chère enfant, vous ressemblez si peu aux autres jeunes filles de votre âge, vous êtes si volontaire et si entière dans vos idées, que je crains pour vous. Non pas que je vous croie capable de prendre un mari indigne de vous. Je ne redoute pas cela : vous êtes trop fière pour vous abaisser ainsi; mais vous pouvez rencontrer quelque homme, dont votre imagination se fera un idéal, que vous ne pourrez épouser, et qui brisera tout le bonheur de votre vie. Quelque chose que je ne puis définir me dit que cela arrivera. Prenez-y garde ; laissez annoncer votre engagement avec Éric dès qu'il sera contracté, et écrivez aussitôt, ma chère, chère enfant, à votre très-affectionnée

MARIAN CARYLL.

Elle jeta de côté la lettre avec un rapide geste d'im-

patience et de colère. En général elle n'était pas indisciplinée et les moindres désirs de Mme Caryll étaient obéis à l'instant; mais dans ce moment elle trouvait insupportable qu'on lui imposât ce mari, qu'elle le voulût ou non.

« Éric Dynely, dit-elle, une poupée de cire, un fat parfumé, un dandy de la plus belle eau! J'ai les dandies en horreur! Je déteste les jolis garçons! Je préférerais me marier avec Terry Dennison, ma foi!»

Une des fenêtres était restée ouverte; la douce et froide brise du matin agitait les rideaux de soie et de dentelle; elle les écarta et se pencha dehors à la fraîcheur, la faible lueur de l'aube caressa sa toilette rose, ses fleurs et ses diamants.

« Le temps pour ces sortes de mariages devrait être passé il y a un siècle, pensa-t-elle, péniblement impatientée à cette idée. Ces alliances devraient être réservées aux familles royales. Mais noblesse oblige, je suppose. Telle paraît devoir être ma destinée. Il est fort bien, c'est le meilleur valseur que je connaisse, le meilleur partenaire dans un duo; il a l'aisance et la grâce d'un Brummel, le bel aspect d'un Apollon. Que peut-on désirer de plus? Et cependant on désire autre chose. Il m'aime; m'aime-t-il, grand'maman? Ah! non. Éric vicomte Dynely est devenu amoureux depuis longues années, mais de lui-même, et il sera victime de cette passion toute sa vie; et après tous les rêves et tout le culte voué aux héros dont on a ri, il faut j'épouse Éric Dynely. »

Alors, au sein de la brume du matin flotta devant elle une figure brune, barbue, grave, légèrement ridée par les lignes profondes de la pensée et de l'étude, avec quelques fils d'argent nuançant sa belle chevelure; un homme qui avait commandé à des hommes,

un homme qui avait vécu et souffert, un homme dont le nom devait être haut placé un jour parmi les grands hommes, un homme enfin qu'une femme, quelle qu'elle fût, pouvait regarder et aimer de toute son âme.

« Vous pouvez rencontrer quelque homme dont votre imagination se fera un idéal, que vous ne pourrez épouser, et qui brisera tout le bonheur de votre vie. »

Mme Caryll était-elle prophète ?

CHAPITRE V

L'AMOUR ARRÊTE LE SABLIER DU TEMPS

Le mois de mai qui rend au feuillage sa belle teinte verte, juin avec sa chaleur douce et tempérée encore, étaient passés, les ardentes chaleurs de juillet étaient survenues, et le fils unique de Lady Dydely n'était pas encore revenu de ses inutiles pérégrinations pour faire sa cour et rendre ses devoirs à sa fiancée.

Pour France Forrester, cette première saison de son apparition dans le monde avait été brillante et belle comme un conte de fées. Elle avait été présentée par Lady Dynely et avait produit, suivant les prédictions des critiques de l'Académie, une profonde sensation. Certain personnage royal dont l'attention était un brevet de popularité avait consenti à la lui accorder gracieusement, et Mlle Forrester se réveilla un jour femme à la mode.

La mode! ces deux mots magiques contiennent toute l'histoire.

Les femmes médirent d'elle avec acharnement, elles la détestèrent cordialement, et elles copièrent servilement tout ce qu'elle portait, depuis ses coquettes coiffures jusqu'à ses microscopiques chaussures. Les hommes faisaient de la diplomatie pour obtenir une valse autant que pour se bien placer dans la faveur du prince. A la promenade, au bal, à l'Opéra, Mlle Forrester fut encore la plus entourée du beau monde, la belle des belles.

« Et pourquoi cela? demandaient ses envieuses rivales. Ce n'est pas pour sa beauté; il y en a des centaines plus parfaitement et plus classiquement belles qu'elle, avec sa peau brune et ses traits irréguliers. Est-ce pour la hardiesse de ses allures et l'audace avec laquelle elle les regarde les yeux dans les yeux, se rit de leurs flatteries et s'en débarrasse comme on souffle les brins de duvet sur ses habits? »

Elle était si libre de cœur, si parfaitement indifférente à leurs hommages, qu'elle piqua leur vanité, ce sentiment toujours le plus développé chez les hommes, et en fit, par la grâce hautaine qu'elle possédait, ses très-humbles esclaves.

Qu'elle parlât de politique italienne avec le prince Venturini, ou du dernier opéra avec le signor Carlo Dolce, le nouveau ténor vénitien; qu'elle discourût d'art avec les étudiants chevelus aux yeux rêveurs ou les académiciens obèses, ou qu'elle commentât le récent commérage de Belgrave avec un duc militaire entreprenant, c'était toujours la même chose. Elle prenait de l'intérêt au sujet, non à l homme. Son cœur, si elle en avait, était doublé d'un triple airain

et personne, paraissait-il, n'avait le don de l'émouvoir.

Et cependant le bruit courait alors qu'elle avait été promise depuis des années à Lord Dynely, et que cet engagement allait être publiquement notifié à tous ceux qu'il pouvait intéresser, immédiatement après le retour du jeune lord en Angleterre.

« Il faut qu'il ait une grande confiance en sa future, disaient les détracteurs, car il ne paraît certainement pas pressé de la rejoindre. »

Cela se disait après que Mlle Forrester eut repoussé les avances de deux personnages des plus acceptables de la saison, des hommes dont les noms étaient inscrits aux premières pages du nobiliaire de la pairie et qui l'avaient poursuivie de leurs hommages tout l'été et ne l'avaient pas quittée plus que son King-Charles ou son ombre.

Cette saison qui pour Mlle Forrester avait été une brillante série de triomphes avait été fort laborieuse pour le peintre Locksley. Les commandes affluaient; sa réputation et sa fortune paraissaient faites.

Felicia avait envoyé par le prince la commande d'un pendant au *Crépuscule*. Le marquis de Saint-Albans avait demandé une scène d'hiver au Canada. Lady Dynely désirait avoir son portrait peint par lui pour son fils.

Les séances pour ce portrait nécessitèrent beaucoup de visites à l'atelier de Brompton, et Mlle Forrester accompagna, presque invariablement Mylady. Elle parcourait librement l'atelier encombré d'esquisses et de tableaux, pendant que son aînée posait en écoutant, les yeux à demi clos, les récits que Locksley lui faisait tout en travaillant.

Il parlait bien, et comme il avait beaucoup voyagé, un peu partout, cela se voyait, il trouvait assez facilement des sujets. C'étaient des anecdotes de son séjour dans l'Inde, des récits de bataille, des campagnes et des souffrances de la guerre civile d'Amérique, les scènes émouvantes et animées du Canada, présentées avec l'accent que donne la vérité. Il lui dépeignait cette dernière contrée avec ses étés courts et brûlants, ses longs et froids hivers, et dans ces causeries les heures des séances passaient comme des rêves.

« M. Locksley, disait souvent Lady Dynely, est vraiment un charmant homme. Il cause mieux qu'aucun homme que je connaisse. Quel voyageur il a dû être! Il a été partout et il tout vu. »

Locksley et le charme de sa conversation étaient un des sujets sur lesquels Mlle Forrester était d'une retenue ombrageuse. Et cependant, quoiqu'elle n'eût pas voulu le posséder pour elle-même, ces heures passées dans la petite maison de Brompton, assise à la fenêtre ouverte, suivant des yeux le soleil qui lentement descendait derrière la cime des arbres, laissant derrière lui une traînée lumineuse, avec le parfum des roses embaumant l'atmosphère, pendant que Locksley peignait et parlait et que Lady Dynely posait en écoutant, ces heures étaient les plus agréables de toute sa vie. Toutes étaient agréables. Cet été prit à ses yeux un éclat et un air de félicité qu'aucun autre n'avait eus; mais c'était la mousse du champagne de sa vie.

Elle et Locksley se rencontrèrent souvent ailleurs. Il assistait encore de temps à autre aux jeudis de Lady Dynely et c'étaient autant de récoltes littéraires et artistiques que Mlle Forrester faisait avec lui. C'était dans ces occasions, pour l'observateur, un curieux

sujet d'études que l'inquiétude peinte dans ces grands yeux bruns, les rapides et impatients regards lancés vers la porte, le calme soudain qui s'emparait d'elle quand un nom nouveau était annoncé, l'ombre rapide de l'impatience et de l'ennui ou le prompt éclair qui illuminait ses traits selon que c'était ou que ce n'était pas le nom qu'elle désirait entendre.

Et on ne sait comment, certainement ce n'était pas par le fait de Locksley : il était le plus modeste et le moins présomptueux des hommes, il se trouvait presque aussitôt à côté d'elle, tenant la petite main gantée qu'elle lui présentait dans une franche et amicale étreinte, et se réconfortant à l'éclat de ses radieux sourires. Au Parc aussi, appuyé sur la barrière, fumant son cigare, Locksley était souvent favorisé d'un gracieux salut du haut de certain équipage armorié, et une figure charmante encadrée dans une merveille de dentelle parisienne et de boutons de rose brillait sur lui pour un instant, comme une étoile du crépuscule. Cette grande taille à tournure militaire, ce visage bronzé, ce grave sourire de reconnaissance, Mlle Forrester les aurait reconnus entre mille.

Lord Dynely n'arrivait toujours pas.

« C'est fort étrange, c'est incompréhensible, c'est souverainement ennuyeux, répétait à tout instant Lady Dynely, soit à elle-même, soit à Terry, en fronçant ses blonds sourcils. Je ne puis comprendre cela. Il paraissait avoir tant d'affection pour France ! Et la voir maintenant coqueter avec la moitié des hommes de Londres.

— Je n'appelle pas cela coqueter, répondait Terry. France ne peut pas s'empêcher de sourire et de tourner la tête aux hommes, pas plus que l'héliotrope ou le tournesol de se tourner vers le soleil, et si le soleil

es brûle ou les fane un peu, je ne crois pas qu'on oive en blâmer le soleil. C'est poétique cela, n'est-ce as ? ajoute Terry, quelque peu surpris de son propre xploit.

— Éric est impardonnable, réplique Lady Dynely, âchée et presque irritée contre son favori, et je le lui irai dans ma prochaine lettre. La fin de juillet arrive t nous partons pour le Devon la semaine prochaine. L'anniversaire de sa naissance est au mois d'août, et ui pourrait nous dire s'il viendra même à cette poque ? Comme de juste, France doit s'en trouver piquée, quoiqu'elle le dissimule bien.

— Extraordinairement bien, dit Terry. Si bien que oi, par exemple, je suis tout disposé à penser qu'elle 'en est pas le moins du monde contrariée. Où Éric rre-t-il encore à présent ?

— Éric est encore en Espagne, et évidemment il s'y muse, répond la mère d'Éric, mécontente.

— Les belles filles de Cadix... murmure Terry entre es dents. Bien, ne vous tourmentez pas. J'irai l'y hercher, si vous voulez.

— Terry, ne dites pas d'absurdités. Que ferions-nous, France et moi, sans vous pour nous accompagner et nous protéger ? Vous avez été le meilleur des êtres, et je sais que plus d'une fois il vous a tardé le pouvoir partir pour vous rendre dans le Lincoln.

— Votre plaisir doit passer avant tout, pour moi, » répond Terry.

Mais il pousse un faible soupir en faisant cette réponse.

A dire vrai, il a bien des fois aspiré à quitter les expositions de fleurs et l'Opéra, les parties et le Parc, es dîners et les soirées, et tout le reste, pour s'en aller dans le vieux vicariat de son enfance, où brille

son étoile polaire. Mais Lady Dynely en a disposé autrement, et la moindre parole de Lady Dynely est une loi pour Terry.

« Si je pouvais seulement avoir congé pour une semaine, dit-il un jour à France avec un accent pathétique, je n'en demanderais pas davantage! Voyez-vous, c'est la plus aimée, la plus douce petite bonne amie du monde.

— Naturellement, interrompt France gravement.

— Oh! je l'ai profondément aimée toujours, depuis que je portais mes blouses d'enfant et elle des robes courtes de mousseline avec des bretelles sur l'épaule; et je meurs d'envie d'aller lui porter ces bonnes nouvelles: ma commission d'officier, cinq cents livres par an, et autre chose encore. »

Terry rougit tout à coup.

« Un homme peut se marier et entretenir convenablement sa femme avec sa solde et cinq cents livres par an, n'est-ce pas, France? Vous savez, rien qu'une petite villa dans un faubourg, une gentille petite bonne, un petit groom, et une petite voiture à un cheval; hein, cela se peut-il? Mes goûts ne sont pas dispendieux, comme le disait l'autre jour Lady Dynely, et elle... Ah! France, je vois des masses de filles, vous savez, de jolies filles et de superbes filles, mais pas une, non, je vous en donne ma parole, pas une à moitié aussi bonne, aussi douce, aussi gentille que ma petite Crystal. »

Mlle Forrester est la confidente de Terry; il s'ouvre volontiers à elle. Quant à Lady Dynely, pour tant qu'il l'aime et la vénère ou plutôt à cause de cette grande affection et de cette vénération, il reste interdit devant elle. Mais France sympathise avec lui plus que jamais dans ces derniers temps, et elle écoute ré-

veuse, tandis que Dennison raconte l'histoire de ses amours.

« Quel bon garçon vous faites, Terry, dit-elle d'un air de regret. C'est dommage de vous jeter en pâture à une insipide petite fille de campagne. J'ai presque envie de devenir amoureuse de vous, moi-même.

— Ah ! mais non, s'il vous plaît, dit Terry d'un air piteux. Que ce ne soit qu'une presque envie, n'en faites pas tout à fait une. Si vous persistiez, il faudrait que je succombasse, à la fin. Les femmes peuvent toujours faire ce qu'elles veulent avec moi. Et de cette façon, deux personnes intelligentes ne pourraient jamais se marier... cela ne peut pas être. D'ailleurs, vous appartenez à Éric.

— Vous croyez? réplique France sérieusement. Je n'en suis pas aussi sûre que cela. Éric ne semble pas pressé d'arriver et de réclamer ses droits.

— C'est une honte, dit Terry, et c'est ce que disait justement Lady Dynely. Elle est terriblement en colère. Éric mérite d'être battu.

— Les absents ont toujours tort, dit Mlle Forrester. Je ne vois pas pourquoi Mylady serait en colère contre Éric; moi je ne lui en veux pas. Laissez ce pauvre garçon s'amuser à son aise. Pour ce qui vous concerne, Terry, vous irez dans le Lincoln demain si vous le désirez. C'est trop méchant, trop égoïste à nous de vous retenir ainsi attaché à nos jupons, quand la plus gentille et la plus douce fille d'Angleterre languit après vous au sein des plaines et des marais. Je parlerai à Lady Dynely, je vous le promets. Votre cas est le cas le plus grave de cruauté envers les animaux dont il ait été jamais fait mention. »

Terry, alarmé, voulut l'en dissuader.

« Non, non, cela pourrait contrarier Lady Dynely.

Je ne le voudrais pas pour tout au monde. Mes affaires peuvent attendre.

— Les nôtres aussi. J'affectionne fort Mylady, mais je ne vais pas jusqu'à baiser la trace de ses pas, comme font certaines gens, Je le lui demanderai. »

Mlle Forrester tint parole. Elle alla trouver Lady Dynely dans son boudoir, et entama la conversation aussitôt.

« Lady Dynely, ne pourriez-vous donner congé à Terry pour deux semaines? Le pauvre garçon va devenir la proie d'une sombre mélancolie, et le ver dans le fruit se montre sur ses joues d'un si bel incarnat. En bon anglais, il est amoureux, et maintenant que votre générosité lui a accordé de quoi vivre, il éprouve naturellement le besoin d'aller le lui apprendre et de déposer son cœur et sa fortune à ses pieds, en lui disant : Venez partager ma chaumière, gentille fille, comme vous savez que cela se pratique. »

France parlait légèrement.

Lady Dynely posa sa plume; elle écrivait des reproches indignés à Éric, et regarda France avec un visage pâle et décomposé comme celui d'une morte.

« Il veut se marier!... Terry!... fut tout ce qu'elle put dire.

— Naturellement. Nous en avons fait notre épagneul qui va chercher et rapporte, je le sais, mais il n'en est pas moins homme pour cela. Nous l'avons traité comme s'il était un page ou un valet de pied; mais il est lieutenant de dragons et il a vingt-quatre ans. Ce n'est certainement pas un Mathusalem, mais il est assez vieux pour se choisir une femme, s'il désire perpétrer cette espèce de sottise.

— Terry!... Une femme!... »

Lady Dynely se rassied encore, et sur la pâleur

terreuse de son visage brille un regard de colère.

« C'est absurde! c'est déplacé! Terry avec une femme! Quoi!... il est à peine sorti de l'enfance lui-même! Je ne veux pas entendre parler de cela!

— Il a trois ans de plus qu'Éric, répond Mlle Forrester, dont les yeux s'allument en voyant cette injustice. Quand c'est la volonté de grand seigneur d'Éric de prendre femme, vous ne mettez pas en avant cette objection de jeunesse, n'est-ce pas?

—Les cas sont tout à fait différents; il n'y a pas de comparaison, dit Lady Dynely froidement. Quelle est la jeune fille?

— C'est une des demoiselles Higgins. Il y a neuf demoiselles Higgins, dit France, avec un léger haussement d'épaules. C'est l'avant-dernière, pauvre fille! Terry et elle s'aiment depuis qu'ils mangeaient ensemble leur bouillie dans la même assiette et qu'ils portaient des jupes. Et je pense que c'est un peu trop méchant, Lady Dynely, conclut France avec indignation, de vouloir empêcher ce pauvre Terry de prendre une femme, s'il veut en prendre une.

— Envoyez-moi Terry, répond Lady Dynely. Je lui parlerai.

— Ne soyez pas trop dure pour ce pauvre garçon, réplique France d'un ton suppliant. Oh! Lady Dynely, il vous aime comme il est dans la destinée de bien peu de mères d'être aimées. Il vous aime tant, que je suis convaincue que si vous lui ordonniez d'oublier cette fille, de partir et de se faire trappiste, il vous obéirait. Comme vous avez sur lui cette puissance, soyez miséricordieuse, ne soyez pas dure pour Terry. »

Elle s'éloigne alors et Terry ne tarde pas à venir. Il a l'air terriblement confus et coupable comme lorsqu'il était surpris cueillant des pommes, là-

bas, à la campagne, il y a bien longtemps, et qu'on l'appelait devant le vicaire pour répondre de son crime.

Sa Seigneurie est encore pâle, fort pâle, ses lèvres sont crispées, ses yeux ont des regards pleins d'anxiété, et ses mains, croisées sur ses genoux, tremblent nerveusement à son approche.

« Qu'est-ce que c'est, Terry?... demande-t-elle, et sa voix claire est loin d'être affermie. Est-ce une plaisanterie de France, ou réellement avez-vous le désir de...»

— D'épouser Crystal Higgins? Oui, Lady Dynely, avec votre permission, répond Terry, en la regardant humblement, mais avec assez de fermeté.

— Vous le désirez réellement?

— Je le désire réellement de tout mon cœur.

— Pauvre insensé! dit Lady Dynely, quelle est cette folie?... Vous êtes trop jeune. Oh! oui, Terry, vous êtes trop jeune. Vous êtes de dix ans plus jeune que votre âge. Malgré tout ce que vous avez vu dans le monde, vous êtes aussi ignorant de la vie qu'une fille dans l'adolescence. Je ne vous en fait pas reproche, je ne vous en aime même que mieux. Mais vous n'êtes pas à la hauteur du rôle d'homme marié. D'ailleurs votre fortune, qui est suffisante pour vous avec vos habitudes simples, ne suffirait pas pour une femme et de la famille. Je ne puis m'imaginer que vous puissiez être amoureux, Terry, vous qui traitez toutes les jeunes femmes de notre connaissance avec une indifférence aussi peu flatteuse qu'elle est sincère, j'en suis persuadée.

— J'aime Crystal, est l'unique réponse de Terry, dont les yeux bleus brillent. Je l'ai toujours aimée beaucoup, je crois, depuis que je l'ai vue pour la première fois.

— Et elle?

— Je ne sais pas. Elle a de l'affection pour moi, je suis bien sûr de cela, mais elle est innocente comme un enfant. Elle n'a que dix-sept ans, Lady Dynely, et ne sait rien du monde au delà du vicariat, du village et des marais de son pays natal. Cependant je pense que, lorsque je la demanderai en mariage, elle ne refusera pas.

— Vous avez donc l'intention de la demander ?

— Avec votre permission, Lady Dynely.

— Et si je refuse cette permission ?

— Dans ce cas, dit Terry, dont le visage s'assombrit et dont la voix est rauque, il faudra que je l'oublie. Mon premier devoir c'est toujours vous ; mais cela sera bien dur. »

Elle pose sa main sur la tête du jeune homme ; ses lèvres tremblent.

« Vous êtes un bon garçon, Terry. Il serait difficile d'être dure avec vous si on le voulait ; mais je ne le veux pas. Je ne vous demande qu'une chose. Retardez votre visite pour quelque temps encore. Ne faites pas votre demande en mariage avant... avant qu'Éric n'arrive. »

Il lui prend la main et la baise.

« Il en sera comme il vous plaira, répond-il.

— Jusqu'à ce qu'Éric arrive, répète-t-elle, toujours pâle et troublée. J'ai quelque chose à lui dire, quelque chose à vous dire. Quand je l'aurai dit, vous ferez ce que vous voudrez, vous serez maître absolu de vous-même à partir de ce moment.

— Vous n'êtes pas fâchée, Lady Dynely ? demande Terry avec trouble.

— Fâchée contre vous !... Oh non ! Terry ; vous ne m'avez jamais donné sujet d'être fâchée contre vous, dans toute votre vie. »

Elle soupire tristement. Elle pense à un autre aussi aimé d'elle que le cœur qui bat dans sa poitrine, et qui lui a donné assez de sujets de plainte pour sa part.

« C'est bien entendu entre nous. Vous attendrez que je vous aie dit ce que j'ai à vous dire avant de parler?

— J'attendrai, fût-ce des années, » répond-il.

Et avec un regard où se trahit l'émotion, il s'incline et sort.

« Quelque chose à me dire? qu'est-ce que cela peut être? »

Terry est intrigué. Il n'est pas habile à deviner les choses. Les mystères ne sont jamais entrés dans sa vie simple, et quand ils se présentent, ils doivent le rendre cruellement perplexe et embarrassé. A sa sortie, Lady Dynely cache sa tête dans ses mains en poussant un faible cri de désespoir.

« J'ai remis si longtemps, soupire-t-elle, j'ai tant différé, et maintenant le jour est venu... venu.

— Eh bien, dit Mlle Forrester de son grand air, votre commandant en chef vous a-t-il accordé votre congé, monsieur Terence Dennison? »

Terry raconte ce qui s'est passé en bredouillant beaucoup. Pas tout à fait encore, il faut qu'il attende le retour d'Éric.

« Le retour d'Éric! Donnez-moi de la patience, mon Dieu! demande sur le ton de la prière Mlle Forrester. Mais que diable Éric a-t-il à voir dans tout cela? Si Lady Dynely le pouvait, il faudrait que l'univers se mût au gré d'Éric, que le soleil brillât quand sa volonté souveraine le lui permettrait. Je n'ai pas besoin de vous demander, monsieur Dennison, si votre intention est d'obéir? »

Elle le regarde avec curiosité, presque avec compassion, et néanmoins avec admiration.

« J'ai meilleure opinion de l'humanité, Terry, depuis que je vous connais. Vous me donnez une idée élevée de la nature humaine. Je croyais que la reconnaissance était une vertu perdue, éteinte avec les siècles de barbarie. Vous m'apprenez que j'étais dans l'erreur. Vous aimez et vénérez Lady Dynely comme un saint adore sa madone.

— Elle a tant fait pour moi, dit Terry simplement; il n'est pas de gratitude qui puisse payer cela.

— La vôtre le payera, n'ayez pas peur. Vous aurez assez d'occasions d'en faire preuve. »

Mlle Forrester avait trois fois plus de sagesse mondaine que le pauvre Terry.

« Comment tout cela a-t-il eu lieu ? Votre parenté avec la famille Dynely semble assez obscure. Comment viviez-vous quand elle est allée vous chercher ? »

Sur ce chapitre, les souvenirs de Terry étaient fort vagues. Cette question l'embarrassa, et cette impression se traduisit sur son visage. Tout ce qu'il pouvait rappeler à sa mémoire, c'était la misère et la sordide pauvreté. Il se souvenait aussi que ceux auprès desquels il vivait dans ces premières années étaient bons pour lui avec une certaine rudesse. A coté de ce tableau à demi effacé se présentait, clair et bien net, le jour pluvieux où elle était entrée comme un véritable ange de lumière, avec sa belle physionomie et ses riches atours, dans cette chaumière sombre. Elle vint, et sa vie à lui fut complétement métamorphosée. Pas une mère n'eût pu faire pour son fils plus qu'elle n'avait fait pour lui.

« Croyez-vous ? » dit Mlle Forrester avec une nuance de doute, en pensant à la différence qui existait

dans l'arrangement de l'existence entre Terry et Éric.

Mais elle ne voulait pas jeter de la glace sur les ardeurs de son enthousiasme. C'était une belle chose, dans sa confiance et sa simplicité, que ce culte envers Lady Dynely, dans un monde où la reconnaissance est l'exception et non la règle.

« Mais pourquoi a-t-elle fait cela, et quels droits avez-vous réellement à sa sollicitude? » demande-t-elle.

A cette question, Terry est encore un peu embarrassé. Son père était quelque peu parent du dernier Lord Dynely. C'était tout ce que Sa Seigneurie en avait dit au vicaire de Starling, et ce maigre renseignement est tout ce que Dennison connaît de lui-même et de son histoire.

« C'est curieux, dit France, rêveuse, en le regardant. Lady Dynely est la dernière femme qui adopterait, par caprice, un enfant déguenillé et qui ferait pour lui ce qu'elle a fait pour Terry. Il y a quelque chose là-dessous que nous ne pouvons savoir, et quelque chose, à mon avis, pas tout à fait beau. »

C'est ainsi que toute pensée d'aller dans le comté de Lincoln et de rendre la huitième Mlle Higgins heureuse pour la vie fut abandonnée pour le moment par Dennison, qui reprit ses fonctions, aller chercher et rapporter, comme avait dit France, et escorta fidèlement les deux amies partout, même à l'atelier de Brompton, ce qui l'ennuyait le plus de tout, parce qu'il n'avait aucun goût pour les tableaux, et que Locksley, au fond assez bon compagnon, était accaparé par les dames et n'avait pas le temps de s'occuper de lui. La belle et courte saison, car le Parlement clôtura sa session de bonne heure, touchait à sa fin.

Tout le monde du Londres occidental tournait déjà les yeux vers la campagne; la dernière séance pour le portrait de Lady Dynely allait avoir lieu. Pendant qu'elle posait, Mlle Forrester furetait comme d'habitude parmi les toiles, lorsque tout à coup elle mit la main sur une esquisse qui fut une révélation.

Elle avait tout parcouru à plusieurs reprises. La scène d'hiver au Canada, pour le marquis; une vue des hauteurs de Québec, avec la rivière semblable à un long ruban argenté et le cône neigeux de Montmorency Falls perçant l'azur intense du ciel; des perspectives des forêts de la Virginie, les pittoresques demeures des nègres, de riches esquisses des forêts du Nord en automne, et puis des scènes de la vie indienne, et des échappées de vue du désert, avec ses Arabes vêtus et encapuchonnés de blanc.

Le tableau destiné à faire pendant à celui de Felicia n'était pas encore commencé. C'est ainsi que France fit la soudaine découverte de l'esquisse de son trésor.

Il était caché aux regards, dans un coin sombre, et couvert par une demi-douzaine de toiles; c'était une petite chose, une simple esquisse, mais traitée de main de maître, largement et avec une admirable gradation de lumière et d'ombre. Voici ce qu'elle y vit.

Un jardin dessiné à l'ancienne mode. D'épais massifs de roses, d'héliotropes et de chèvrefeuille. Le ciel enveloppé des ombres de la nuit, qu'éclaire la faible lumière d'une nouvelle lune. Dans le fond, les lignes imposantes d'une grande construction domaniale se montrent à travers le sombre feuillage des arbres. Une jeune fille vêtue de blanc, le visage tourné, triste et grave vers le ciel. Dans un lointain à peine visible, une ombre plus sombre parmi les ombres. C'est la

haute taille d'un homme qui se tient debout, inaperçu, le visage complétement voilé par l'obscurité, et semblant admirer la gracieuse apparition.

La figure de la jeune fille, c'est celle de France elle-même. Le sang lui monte aux joues à cette vue, et elle pousse un cri dont on n'eût pu définir au juste la nature, joie ou colère. Elle a compris en un moment le sens de la scène qu'elle a sous les yeux, et dans ce même instant elle voit clair aussi en elle-même. Le personnage à la figure invisible, c'est lui, et il lui adresse un dernier adieu... un regard d'amour passionné, de désespoir ardent qu'il a mis sur son visage à demi tourné! Comment a-t-il osé? Le remords empourpre déjà ses joues, ses yeux ont des flammes sombres. A-t-il soupçonné, grand Dieu! ce que jusqu'à ce moment elle n'avait jamais soupçonné elle-même? Un sentiment pénible de honte et de terreur s'empare de son âme. A-t-il soupçonné, a-t-il osé soupçonner qu'elle s'est abaissée à se préoccuper de lui quand elle ne le voyait pas?

Oui, abaissée. N'est-il pas un artiste sans nom, besoigneux, condamné à la fatigue, aux labeurs sur la terre? Mais France s'arrête, car elle sent au fond de sa conscience que, fût-il un mendiant, cet homme est, de tous les hommes, le seul né pour être son dieu et son maître.

Elle s'assied effrayée, contemplant la toile, inconsciente du temps, lorsqu'un fragment de papier attaché au dos du châssis frappe sa vue. Elle le prend machinalement et lit :

Nous sommes si rapprochés et pourtant si séparés:
Si près que je sens votre haleine sur ma joue;
Si loin que tout mon amour est impuissant
A toucher d'aucune façon votre cœur si éloigné.

Si près que lorsque j'entends votre voix, je tressaille,
Voyant toute ma vie rester dépouillée et sombre;
Si loin que, quand je chercherais pendant des années et des années,
Je ne vous trouverais autre que vous n'êtes.

Elle replaça le papier. Elle entendait un pas derrière elle, et, levant les yeux, ils rencontrèrent les siens. Qu'y vit-il? Qui peut le dire? Son visage devint blanc comme un linceul, et il fit un geste comme pour lui prendre l'esquisse des mains.

« Mademoiselle Forrester, je n'aurais pas voulu que vous vissiez cela.

— Je le pense bien. Vous devez néanmoins me pardonner de l'avoir vu. Permettez-moi de vous demander auquel de ses clients M. Locksley le destinait?

—Mademoiselle Forrester ne me rend pas même justice, répond-il. J'ai été présomptueux, mais non pas à ce point. Ce tableau ne doit pas quitter mon atelier. Avez-vous vu le poëme? Oui. Eh bien, la fantaisie m'a pris de jeter sur la toile l'idée qu'il exprime. C'est presque malgré moi que la figure de la jeune fille a pris sous mon pinceau la forme de la vôtre. C'est l'affaire d'un instant de travail que de l'effacer, si cela vous déplaît.

— Ce tableau est la propriété de M. Locksley; il peut en faire ce qu'il voudra, dit-elle froidement. Ma mère, la séance est-elle finie? Pouvons-nous partir?

— C'est votre portrait, France? dit Lady Dynely en examinant la pomme de discorde, et portant son binocle à ses yeux. Oui, oui... et très-bien rendu. *La Dernière séparation*. Mais quelle expression de désespoir vous lui avez donnée, monsieur Locksley! Qui a jamais vu à France un pareil regard?

—Oh! personne, ma mère, dit France gaiement, — il y avait des moments où elle donnait ce titre à Lady Dynely, à la grande joie de celle-ci, — ni jamais on

ne le verra. Mais ces artistes ont des idées si bizarres!

— Je voudrais que vous fissiez réellement le portrait de France, dit Sa Seigneurie. Je n'en ai aucun. Qu'en dites-vous? Ajournez vos engagements et venez à Dynely, pour me procurer ce plaisir.

— C'est tout à fait impossible, madame, » répondit l'artiste d'un air bourru, le corps appuyé sur son appuie-main, et regardant l'esquisse d'un œil sombre.

En ce moment un changement complet s'opéra dans l'expression du visage de Mlle Forrester.

Le regard hautain qu'elle avait conservé dans ses yeux tomba rapidement et disparut pour faire place à un sourire qui illumina son visage comme un rayon de soleil après l'orage.

« Personne n'a jamais dit impossible à Lady Dynely, dit-elle avec son ancien accent impérieux, gai et charmant, et encore moins avec ce regard. Je voudrais bien, moi aussi, me voir comme les autres me voient, sur la toile. Ce visage n'est pas le mien, car il me serait impossible d'avoir jamais un regard pareil à celui-là. Vous peindrez mon portrait, non pas une fois, mais deux ; une fois pour Lady Dynely, et une autre pour une chère vieille femme, qui est à Rome et qui l'estimera à un plus haut prix que des rubis... pour grand'maman Caryll. »

Il leva les yeux à ce nom, et une faible rougeur colora la teinte dorée de sa peau.

« Vous le voulez? demanda-t-il.

— Très-certainement. Que Felicia attende et suivez-nous à Dynely.

— Je considérerai cela comme une faveur, » ajouta Lady Dynely.

Il y eut une pause de violente irrésolution ; France

pût s'en apercevoir. Enfin il lève les yeux, qui rencontrent de nouveau les siens.

« Vous êtes toutes deux bien bonnes, dit-il tranquillement, j'irai. »

CHAPITRE VI

LE SEIGNEUR DU DOMAINE

Sur la jetée de Saint-Jean sur Mer, sur la côte de Bretagne, sous les rayons brûlants d'un soleil d'été, un jeune et élégant gentilhomme anglais se promène impatiemment en attendant le paquebot mouillé en rade. Le soleil, un soleil de juillet, étincelle; ses rayons, réfléchis par la mer comme un miroir, aveuglent les yeux des promeneurs de la côte; la chaleur flotte au-dessus des eaux comme une vapeur légère; pas un souffle d'air n'agite les châtaigniers, et les rues de Saint Jean sont calcinées et blanchies par l'insupportable rayonnement de cet ardent soleil.

Mais au sein de cette chaleur tropicale le jeune Anglais va et vient, et il semble froid et calme. Son costume d'été, d'un gris pâle, est d'un goût parfait. Ses bottes, ses gants sont irréprochables, et le mouchoir qu'il promène à une ou deux reprises sur son front est de la plus fine batiste; il porte brodés, au coin, une couronne et un monogramme et il est parfumé à la violette. Il est de haute taille, très blond, aussi bien fait qu'une femme, épaules larges, taille mince,

bien membré et fort beau. Ses traits sont délicats comme ceux d'une jeune fille, et ces yeux bleus et ces cheveux blonds, bien des beautés les pourraient regarder avec envie; il était fort beau et fort efféminé; il avait une fine moustache dorée soigneusement cirée; un chapeau de paille est négligemment posé sur sa tête. C'est le plus beau, le plus noble, le plus parfait des hommes, aux yeux d'une femme au moins. C'est Lord Éric Vicomte Dynely. Il se promène de long en large et attend le bateau qui doit le conduire, à travers la Manche, dans la maison et près de la jeune femme qu'il doit épouser. Mais il ne se presse pas pour cela; il a retardé ce jour fâcheux le plus longtemps possible.

France Forrester est une belle fille, une élégante fille, une fort intelligente fille. Plus d'une fois dans l'esprit de Lord Dynely le soupçon qu'elle pouvait être plus intelligente que lui-même a pu se faire jour. Cela l'amoindrit à ses yeux. D'accord avec tous les hommes de goût et de sens, il n'aime pas les femmes d'esprit, et la moindre teinte bleue aux bas suffit pour enlever tout son charme au pied le plus mignon, à la cheville la plus parfaite. Néanmoins il a été décidé, par les personnes ayant autorité sur lui, que cette union devait s'accomplir, et la pauvre France y compte sans doute; il y aura moins d'inconvénient après tout à se rendre de bonne grâce et à se sacrifier soi-même, dans toute sa jeunesse et sa beauté, sur l'autel de l'obéissance filiale qu'à provoquer du scandale à ce sujet. D'ailleurs, comme épouse, il ne connaît réellement personne qu'il pourrait préférer à l'héritière de Mme Caryll.

Il s'était rendu sur la jetée à dix heures et demie; il est maintenant onze heures moins le quart, ainsi

u'il le voit à la petite montre à répétition garnie de ierres précieuses qu'il tire de son gousset, et Lord Dynely fronce légèrement le sourcil.

« Que le Ciel la confonde! murmure-t-il; elle m'a romis d'être ici à la demie sonnante, et il est onze eures moins le quart. Le bateau part à onze heures. Est-ce qu'elle ne viendra pas? Aurai-je couru le isque de me hâler le teint et la vue à cette ardente éverbération, pendant ces trente minutes, pour rien?»

Il se tait, s'arrête, et sourit. Elle arrive : une etite Française coquette, aux yeux noirs, dans une harmante toilette d'été, et en qui tout respire la eunesse, la santé, le bon goût, et la gaieté. C'est la ernière conquête de Lord Dynely; il l'a rencontrée au al à Saint-Jean, où dans l'espace de dix minutes elle a u se faire une place dans les inconstantes affections du eune homme. Celui-ci est venu à Saint-Jean en revenant de ses pérégrinations en Espagne, avec l'intention le s'embarquer tout de suite pour l'Angleterre; mais, hélas! une quinzaine s'est écoulée, et deux beaux yeux noirs et la langue française l'ont tenu enchaîné depuis au rivage. Ces deux semaines de passion ont enfin amené la lassitude, il va partir, et la jeune fille avait promis de venir lui dire adieu sur la jetée. Tel était le gentleman destiné à devenir le seigneur et maître de France.

Les quinze minutes marchaient; ils causaient très-amoureusement, lui, sa belle tête affectueusement penchée vers elle, et ses yeux bleus exprimant une foule de sentiments d'imperissable affection. Il était de ces hommes qui se plaisent naturellement à jouer le rôle d'amoureux et qui s'incarnent dans leur personnage et y mettent toute l'ardeur qu'ils peuvent avoir dans l'âme. Un de ces hommes nés pour être adorés par les

femmes et pour les faire souffrir sans pitié, et cela non pas de propos délibéré, non pas par suite de penchants mauvais qui les poussent au mal, mais seulement par suite de ce travers que définit le poëte :

> Le mal qui provient du manque de réflexion
> Aussi bien que du manque de cœur.

Il n'était foncièrement méchant à aucun degré, mais simplement sans une once de lest en lui, corps ou âme.

Onze heures sonnaient à toutes les horloges de Saint-Jean sur Mer, l'heure fatale était arrivée. Il y eut des larmes dans les yeux noirs de la jeune personne quand elle murmura le dernier adieu. Éric paraissait admirable de pâleur, de regret et de tendresse.

Il agita son mouchoir parfumé sur le pont du navire aussi longtemps qu'elle fut en vue, toujours triste et pâle, en dépit des nombreux degrés de chaleur du thermomètre.

Puis il rit, remit son mouchoir dans sa poche, alluma une cigarette, choisit une place à l'ombre sur le pont, ordonna à son domestique d'aller lui chercher le dernier roman d'un auteur en renom, et dans l'espace de cinq minutes il avait oublié la femme qu'il venait de quitter aussi bien que la jeune fille qu'il allait rejoindre.

Il arriva à Londres. C'était un désert, comme de juste. Tout le monde était parti. Trois millions et plus d'habitants sont bien restés, mais ils ne comptent pas. Après un regard de dédain jeté sur les rues vides et brûlées du soleil du West End, les parcs poudreux et l'Allée des Dames déserte, il se mit en route pour le Devon.

Il arrive à la station du village un peu soulagé par la fraîcheur d'une belle soirée d'été, et comme il n'est pas attendu, il se fait conduire, comme un simple mortel, dans une voiture publique à la grille de l'Abbaye. En se dirigeant d'un pas nonchalant vers la maison, il s'aperçoit qu'il y a dans le jardin une réunion quelconque et qu'on s'y amuse.

Ce gentleman, qui n'avait pas atteint sa majorité, avait un air fatigué et harassé, comme si la vie pour lui était une très-vieille histoire ou plutôt un fatigant mensonge. Le proverbe : Rien de nouveau, rien de vrai, rien d'intéressant, lui était entièrement applicable.

C'était une délicieuse soirée : un ciel comparable à celui de l'Italie, gris doré dans les parties sombres, rose et éclatant dans les parties claires ; la lune s'élevant majestueuse au-dessus des arbres, et quelques brillantes étoiles pointant à l'horizon et comme souriant malicieusement à notre vieille planète; une faible et suave brise à peine assez forte pour agiter doucement les fleurs et en répandre les subtils parfums ; les rossignols jetant au vent les notes musicales de leur chant du soir : tout cela forme un ensemble d'une indicible beauté ; mais à toutes ces beautés Lord Dynely est sourd et aveugle. Cette journée a été chaude et suffocante, il le sait; maintenant il fait plus frais, voilà tout.

Ce qu'il voit bien, c'est un groupe de jeunes filles en robes blanches, roses, vert pâle, jouant au croquet sous les hêtres, et ses yeux s'animent un peu à ce spectacle.

Quel que soit le moment ou le lieu où Lord Dynely pourra apercevoir une jolie fille ou un groupe de jeunes filles, on peut être certain qu'aussitôt toutes ses

préoccupations disparaîtront. Comme Marck Twain, il aime le sexe, tout le sexe, mais non pas, comme l'impartial humoriste américain, sans distinction d'âge ni de couleur. C'était une faiblesse dont beaucoup de ses amis disaient qu'il avait assez honnêtement hérité de feu son noble père.

Le groupe qui jouait au croquet ne le voyait pas; mais quand il fut plus proche, une dame dont le regard errait vaguement dans l'espace que gagnaient les ombres du crépuscule l'aperçut et poussa un cri de plaisir, de joie, de bonheur.

« Éric!... mon enfant!... mon fils!... »

Il se laissa embrasser plutôt qu'il ne rendit cette caresse. Il faisait trop chaud pour se livrer aux puissantes émotions domestiques d'aucune espèce, pensait Éric; mais les femmes sont toujours portées à embrasser et à se livrer à de grands transports à la moindre provocation. Il se laissa embrasser et, s'étant doucement dégagé des étreintes maternelles, il regarda du côté des joueurs de croquet.

« Une partie de croquet, à ce que je vois, ma mère, dit-il. Est-ce que je connais ces dames? Ah! oui, j'aperçois les demoiselles de Veres et Dorman. France y est-elle?... Comment va France?... Elle n'est pas là.

— France est dans les jardins. Oh! mon fils! que je suis heureuse de vous revoir à la maison! Que j'ai attendu anxieusement votre retour! Nous vous attendions à Londres au commencement de la saison.

— Nous?... dit Sa Seigneurie sur le ton de l'interrogation.

— France et moi. Savez-vous, Éric, que France a été la reine de la saison, la jeune fille la plus admirée

de tout Londres? Lord Evergoil et Berty Ormond se sont proposés et ont été refusés; mais, Éric, vous avez couru un grand danger?

— Vraiment?... En perdant Mlle Forrester?... J'aurais pu y survivre, répondit-il froidement.

— Ne dites pas cela, Éric, vous ne le pensez pas, je le sais, dit Lady Dynely avec un regard singulièrement nerveux et effrayé. Vous ne pourriez mieux faire, c'est impossible. Elle appartient à l'une des plus anciennes familles du royaume; elle est très-belle, accomplie, adorable, et elle jouira un jour de deux fortunes, la sienne et celle de Mme Caryll. Éric, vous me feriez mourir de chagrin si vous ne l'épousiez pas.

— On ne meurt pas de chagrin, ma chère mère... les médecins ont découvert cela; c'est une erreur passée de mode. Quant aux perfections et aux charmes de Mlle Forrester, vous savez que je trouve ces sortes de jeunes personnes lourdes à porter comme un fardeau. Je préfère des femmes ayant des mérites moins surhumains. Pour ce qui concerne sa fortune, eh bien! l'état des revenus de notre maison est assez considérable pour que son propriétaire n'ait jamais besoin de se vendre. »

Lady Dynely pâlit affreusement en écoutant cette déclaration. Allait-il refuser France et sa fortune, en définitive? Devait-elle lui révéler la vérité pour le décider à parler à celle qu'on lui destinait. Avant qu'elle eût trouvé ce qu'elle allait répondre, il reprit, plus gaiement cette fois :

« Nous avons du temps pour tout cela. N'ayez pas cet air effrayé, mère chérie. On croirait que je suis pauvre et que j'en suis réduit à faire la chasse aux héritières ou à mourir de faim. Où est France? Je

vais aller à sa recherche et lui présenter mes hommages.

— Elle était, il y a une heure, dans l'allée des tilleuls, avec M. Locksley.

— M. Locksley?... Un nouveau nom. Qui est-ce que ce M. Locksley? Quelque parent du camarade Tennyson, de Locksley Hall?

— M. Locksley est un artiste. Il est en train de peindre le portrait de France. Il a obtenu un magnifique succès à l'Académie cette année, et j'ai insisté pour le décider à venir avec nous ici.

— Ah! Il est reçu en famille, et France va faire des promenades en tête-à-tête avec lui, répond Éric en fronçant les sourcils. Il me semble, ma bonne mère, que vous ne surveillez guère les intérêts de votre fils. L'allée des tilleuls, avez-vous dit?... J'y vais et je ferai rentrer ces vagabonds tout de suite. »

Il part sur ces mots. Sa mère reste à la place où il l'a laissée, suivant des yeux ce grand garçon svelte, à la démarche gracieuse et lente.

« Il embellit chaque année, pense-t-elle dans l'admiration de son amour. Où que j'aille, je ne verrai rien de comparable à lui. Mon fils, si vous saviez seulement... si vous saviez que vous pouvez être très-pauvre, que toute votre fortune peut se trouver à la merci de Terry Dennison! Si je pouvais trouver le courage d'en finir avec ce mensonge, ce secret et cette incertitude! Terry est si bon, si généreux, il m'aime tant! Il a plus d'affection pour Éric que n'en aurait un frère; il préférerait mourir que de me faire de la peine. C'est là mon seul espoir. Si les fautes du père doivent être punies dans les enfants, que mon cher enfant n'ait pas à en souffrir. »

Prière égoïste, pusillanime, perverse peut-être,

mais passionnée et fervente du moins. Son favori avait disparu, et ses yeux mouillés de larmes se portèrent sur un autre personnage plus grand encore, plus développé, avec l'élégance et la grâce en moins, mais avec la force virile et la vigueur en plus. Son rire sonore, clair et franc comme celui d'un écolier, avait en ce moment attiré son attention.

« Terry aura pitié, pense-t-elle ; son âme est pleine de générosité, et ses besoins sont si modestes, son ambition si petite. Avec son grade, ses cinq cents livres de rente, et cette petite fille du vicaire pour femme, il ne demandera rien de plus au destin. Je lui dirai tout quand il reviendra, et je sais, je sens que tout ira bien. Et pourtant, — ses yeux parcoururent du regard la belle étendue du parc, les bois, les clairières, les terrasses, les jardins. et les fontaines, tout cela argenté par la lumière d'une radieuse lune d'été, — c'est un grand sacrifice, un sacrifice que pas un homme sur mille ne consentirait à faire. »

Cependant Lord Dynely avait parcouru l'allée des tilleuls et était parvenu à une petite enceinte toute garnie de fleurs, retraite agreste d'où la vue pouvait s'étendre sur la forêt et sur la mer, où se reflétaient les rayons argentés de la lune, qui s'élevait sereine dans le ciel. Le bruit des vagues arrivait jusqu'à lui, et dans cet asile embaumé voici le spectacle qui s'offrit aux regards de Sa Seigneurie.

Dans une vaporeuse toilette de gaze blanche, Mlle Forrester, assise sur une chaise rustique, ses rubans bleus flottant au vent, une couronne de roses dans sa splendide chevelure brune, un grand bouquet de lis sur ses genoux et un autre à son corsage, un coquet chapeau jeté sur le gazon à ses côtés, contemplait d'un œil rêveur le ciel et la mer, et parfois aussi

l'homme couché sur l'herbe, à ses pieds, qui lisait à haute voix dans un livre, livre de poésies naturellement, Tennyson, comme de raison, et *Maud* par un hasard bizarre.

> Je dis à la rose : la nuit rapidement passe
> En fêtes, en causeries, en orgies.
> Oh! jeune seigneur amoureux! Pourquoi soupirer ainsi
> Pour une beauté qui ne sera jamais à toi,
> Mais à moi, mais à moi? Je l'ai juré à la rose.
> Pour toujours et toujours à moi!

Agréables paroles à entendre les premières pour Lord Dynely! Agréable tableau vivant à voir pour lui!

« Que le diable l'emporte! Un artiste vagabond! Quelle présomption!... »

Bonne tournure, il n'y a pas de doute. Ces peintres, avec leurs longues chevelures, leurs visages tourmentés et leurs vestes de velours, en imposent toujours aux femmes. Il lit des vers à ses pieds à elle, France Forrester, qu'il était habitué à regarder comme la plus fière entre toutes, parmi les jeunes filles de sa connaissance. Il se l'était figurée l'attendant avec anxiété et piquée de son absence. Certainement la coquetterie était un jeu qui pouvait être joué à deux. Elle pouvait se distraire à la maison, semblait-il, pendant qu'il s'amusait au loin.

« Je crois que surprendre les gens est souvent une faute, dit-il en avançant. Si je ne vous dérange pas, mademoiselle Forrester, peut-être vous retournerez-vous et me direz-vous bonsoir! »

Il était devant elle tendant une de ses mains, son chapeau dans l'autre, et le sourire aux lèvres. Elle se leva à demi en pâlissant.

« Éric!

— Éric, mademoiselle Forrester, lui-même, à la fin.

Je suis resté là pendant cinq minutes, écoutant cette belle poésie et jouissant du beau spectacle que vous offrez tous deux au crépuscule. Présentez-moi, je vous prie!

— C'est inutile, mademoiselle Forrester. A moins que la mémoire de Lord Dynely ne soit des plus courtes, je pense qu'il me reconnaîtra! »

Locksley se leva en disant ces mots, et Lord Dynely le vit pour la première fois. Son visage s'éclaira d'un regard de joie réelle, et il serra la main de l'artiste dans une étreinte chaleureuse qui n'était pas dans ses habitudes.

« Locksley, mon cher ami, quelle agréable surprise! Ma mère m'avait cité votre nom, mais il ne m'était pas venu à l'esprit que l'homme à qui il s'appliquait, c'était vous. Qui eût pu penser vous voir en Angleterre! »

Locksley sourit.

« Mon quartier général c'est l'Italie, certainement; mais je suis venu en Angleterre cependant. Je suis ici depuis deux ans.

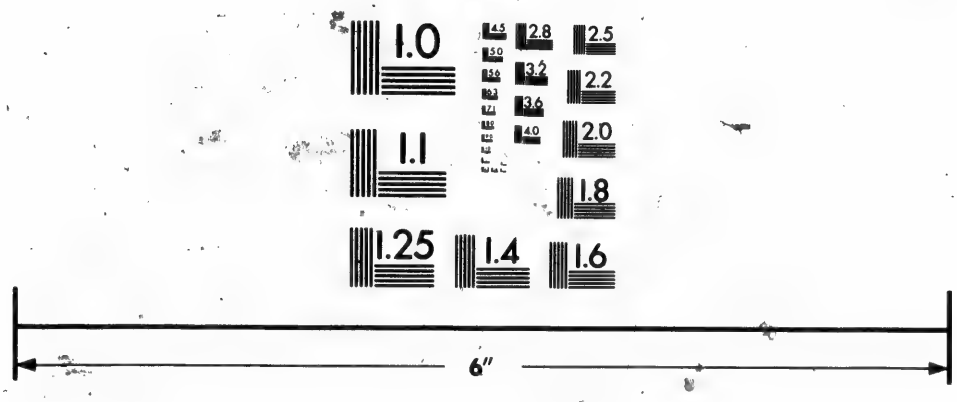
— Vous vous étiez déjà rencontrés, dit Mlle Forrester, et vous ne m'en avez jamais parlé, monsieur Locksley? »

Locksley sourit de nouveau.

« Était-ce nécessaire? J'ai eu le plaisir de rendre un léger service, il y a deux ans, à Lord Dynely, et je l'ai vu souvent, quelques semaines après. Mais comment aurais-je pu dire qu'il s'en souviendrait? Deux années sont un laps de temps considérable.

— Cynique comme toujours! Un vrai Diogène, sans le tonneau et les feuilles de chou. Un léger service! Oui, j'aurais dû le juger tel! Il m'a sauvé la vie, France. Mon bateau chavira, pris par un grain dans la baie de

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Naples, et sans lui, qui s'empressa d'accourir vaillamment à mon secours, la race des Dynely se fût éteinte pour toujours. Il est étrange que je ne me sois pas rappelé votre nom quand je l'ai entendu prononcer; mais je suis très-heureux de vous retrouver ici, tout de même. »

Ils s'étaient tous levés, et d'un même mouvement ils marchaient dans la direction de la maison. Il faisait tout à fait nuit; les arbres projetaient des ombres noires, tranchant sur la teinte claire du ciel. Les joueurs de croquet s'étaient repliés vers la maison, et les boules et les maillets avaient fait place au piano et à la danse. Sur les degrés du perron, Terry sifflotait et contemplait la lune. Il s'avança rapidement, la main tendue, ses yeux si francs animés par la joie.

« Mon cher Éric, dit-il en serrant ses doigts délicats si fort qu'il en tressaillit, je suis bien aise de vous voir de retour. Je pensais que vous ne viendriez jamais, que quelque vieil hidalgo, devenu terriblement jaloux, vous avait frappé sous la cinquième côte, dans un coin sombre. La mère est folle de joie.

— Doucement, doucement, Terry, dit Lord Dynely en retirant sa main avec une légère grimace. Une dose modérée d'affection me va, et je n'y trouve pas à redire. Mais il ne faut pas que l'étreinte d'une main musclée comme la vôtre se charge d'exprimer les émotions d'un cœur qui déborde. Ils ont l'air de se trémousser, avec un entrain fantastique, là dedans. Les rejoignons-nous? »

On rentre au salon. Là, nouvelles démonstrations et quelques présentations. Le propriétaire du domaine est revenu, le seigneur de Dynely est à la maison, et sa présence se fait directement sentir. Il se trouve

en excellentes dispositions d'esprit; il en a banni toute langueur et tout ennui; il a oublié qu'il est blasé, et il danse comme un étudiant à Mabille.

France s'excuse. Il fait trop chaud, dit-elle; il faut qu'elle aide Lady Dynely et qu'elle la remplace au jeu. Locksley lui fait vite ses adieux et part.

« Comment avez-vous réussi à dénicher ce Locksley, France? demande plus tard Éric.

— Le dénicher?... Je ne comprends pas parfaitement. Il a peint le tableau marquant de cette année, qu'il a vendu un prix fabuleux; il était surchargé de commandes, et comme faveur spéciale pour Lady Dynely, il a consenti à mettre de côté tout cela pour nous suivre ici et faire mon portrait. »

Elle parle avec une certaine contrainte qui n'échappe pas aux regards de Lord Dynely.

« Ah! c'est très-aimable de sa part, vraiment. C'est un garçon très-distingué que ce Locksley; un artiste habile, mais il a une espèce de réserve, quelque chose de concentré dans l'esprit, avec tout cela. C'est un de ces hommes mystérieux qui ont une épouse coupable cachée dans quelque partie du globe, comme Warrington et Rochester, dans les romans. Il faut que je voie le portrait. Est-il bon?

— Très-bon, je crois... je n'ai encore posé que deux ou trois fois.

— Combien y a-t-il de temps qu'il est ici?

— Une quinzaine. »

Une pause. Il l'examine, appuyé sur le dos de son siége. Elle est légèrement pâle encore, plutôt grave; mais très-belle, très-belle.

« Elle a gagné beaucoup, pense Éric avec une certaine satisfaction, car les brunes sont ses préférées naturellement. Ce serait une épouse très-propre à faire

honneur à son mari, se dit-il. Une femme belle, de grande éducation, représentant admirablement pour présider une table, et s'il y a dans cette tête un tant soit peu plus de cervelle qu'on n'en voudrait y voir, on peut passer par là-dessus avec une épouse... Il faut que j'obtienne de Locksley qu'il m'en fasse une copie, dit-il en s'inclinant vers elle et la regardant tendrement. France, vous ne m'avez pas encore dit que vous étiez aise de me revoir.

— Est-il nécessaire de répéter cette formule banale! répond-elle négligemment. C'est convenu et sous-entendu cela, n'est-ce pas?

— J'ai été retenu à Saint-Jean, poursuit-il. Il me tardait de vous revoir, et vous pouvez vous imaginer combien j'en étais impatient!

— Oui, je puis l'imaginer, répond France, et soudain toute sa réserve s'enfuit et elle le regarde en riant au visage. Je puis imaginer la brûlante impétuosité, la fièvre d'impatience avec laquelle vous avez dévoré l'espace pour traverser les Pyrénées et la France pour arriver ici. Éric, ces sortes de choses peuvent avoir cours en Espagne, mais il ne faut pas essayer d'en faire usage avec moi.

— Toujours impitoyable. Eh bien, j'avais besoin de rentrer chez moi. Oui, oui, j'en avais besoin. Il faisait diablement chaud là-bas, et l'on ne peut pas jouir confortablement des choses quand le thermomètre marque cent cinquante degrés à l'ombre. Votre saison à Londres vous a profité, France; je ne vous ai jamais vu si bonne figure. La renommée de vos succès a volé même jusque de l'autre côté des Pyrénées; nous avons appris là-bas que là où les autres gagnent des centaines de cœurs, Mlle Forrester en gagne des milliers, et que les hommes tombaient sous les œillades de son

yeux noirs comme les épis de blé sous la faucille du moissonneur.

— Mon cher Éric, répliqua Mlle Forrester en étouffant poliment un bâillement, comment ne trouvez-vous pas fatigant de tant parler? Les longs discours n'ont jamais été votre défaut dominant, cependant. Mais je suppose qu'une longue pratique de deux années du langage des compliments doit m'expliquer ce changement.

— Venez sur la terrasse. »

C'est tout ce qu'il répond, et en dépit de son semblant de résistance, il la conduit de ce côté.

Il se sent de plus en plus charmé. Il n'est pas profondément amoureux, il est tout juste touché par cette nouvelle et belle figure. Il est aussi fasciné qu'il l'a été par une autre, la semaine dernière, qu'il le sera par n'importe quelle autre la semaine prochaine, mais il est tout à fait sincère et convaincu en ce moment. Pourquoi différerait-il? pourquoi ne pas se déclarer tout de suite? Réellement, France ferait honneur à tout homme, quel qu'il soit, en Angleterre.

Le clair de lune inonde la terrasse de lumière. Les arbres sont argentés par ses rayons, les vases de pierre revêtent une nuance perlée, et les fleurs trahissent leur présence, par leur pénétrant parfum, tout autour d'eux.

« Oh! soupire France, quelle splendide nuit!

— Oui, répond Éric, en levant vers le ciel ses poétiques yeux bleus, une chose très-claire comme clair de lune; et les heures du clair de lune sont faites pour l'amour et tout ce qui s'ensuit; le poëte le dit, n'est-ce pas, France?

— Le poëte!... quel poëte? Ne soyez pas si vague, lord Dynely.

— Ah! France, pouvez-vous rire de moi?

— Je ne ris pas; jamais je n'ai été moins disposée à rire dans ma vie. Ma principale sensation, en ce moment, c'est qu'il est onze heures et demie, que je suis fatiguée, après avoir joué deux heures au croquet, et que je dois et veux vous dire bonsoir et aller me coucher.

— Non, pas encore, France. »

Il prend sa main et la retient.

« Quelle jolie main vous avez, dit-il tendrement, un modèle pour un sculpteur! Voulez-vous me permettre d'y placer l'anneau des fiançailles, parmi ces rubis et ces diamants, France? Je vous l'ai déjà demandé une fois jadis, à Rome, vous en souvenez-vous? et vous n'avez pas voulu me laisser faire. »

France rit, le regarde, et retire sa main,

« Vous ne perdez pas de temps, lord Dynely. La rapidité et l'ardeur que vous mettez à faire votre cour sont vraiment capables d'empêcher les gens de respirer. J'ai plus de bagues maintenant qu'il n'en faut, pour ne savoir qu'en faire; une de plus me mettrait dans l'embarras des richesses. Éric, finissons cette farce. Vous ne vous souciez pas plus de moi que d'une paille. Vous n'avez pas plus envie de vous marier avec moi que je n'ai envie de me marier avec vous. Pourquoi nous fatiguer tous les deux à nous faire des protestations d'amour qui ne signifient rien? Cela causera un peu de désappointement à deux excellentes femmes, mais c'est inévitable. Allez trouver votre mère, comme un honnête garçon, et dites-lui qu'elle doit en prendre son parti et compter sur une autre pour en faire sa bru. »

Les yeux d'Éric brillent. La contradiction le décide toujours, à tort ou à raison.

« Je ne lui dirai jamais cela. Je vous aime, France, e vous ai toujours aimée, et vous seule serez ma chère pouse.

— Éric, espérez-vous me faire croire cela ?

— J'espère vous faire croire la vérité. Et si, après ant d'années, si, après tout ce qui s'est passé entre ous, vous avez l'intention de me repousser...

— Après ce qui s'est passé entre nous ?... répète-t-elle, n le regardant fixement, les yeux dans les yeux. Je e comprends pas, Éric. Qu'est-ce qui s'est jamais assé entre nous ?

— Vous saviez que je vous aimais, et vous ne me epoussiez pas tout à fait. Vous savez que cela a touours été une chose entendue, que nous devions nous narier ensemble.

— Et vous prétendez me contraindre à exécuter un acte comme celui-là !

— Je prétends que je vous aime et que je serais le lus malheureux des hommes si vous ne deveniez pas na femme.

— C'est peu généreux, murmure-t-elle. Vous voulez n'obliger, que je le veuille ou non, à exécuter cette onvention tacite, à laquelle je n'ai pris aucune part, ous le savez. »

Il se contente de répéter :

« Je vous aime, France ; je vous veux pour femme. »

Elle est debout, elle regarde la douce lumière qui rille au firmament, les arbres sombres et les ombres lanches, le visage pâle, les lèvres serrées, les yeux ristes et troublés.

« Il est indélicat... il est peu généreux, s'écrie-t-elle, e me pousser à me soumettre à un pacte auquel je 'ai jamais consenti. Je ne ferai jamais rien de déshorant, mais, Éric, c'est peu bienveillant de votre

part. Vous ne m'aimez pas... Chut !... quand vous protesteriez toute votre vie, je ne vous croirais pas. Je vous connais, je crois, mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Vous croyez cela, et vous êtes sincère maintenant ; mais la semaine prochaine vous pouvez avoir oublié jusqu'à mon existence. Je ne suis en aucune façon la femme qu'il vous faut. Ce dont vous avez besoin, c'est une créature qui vous adore comme un dieu, qui soit toujours à vos pieds, voilà. — Elle se retourna impatientée. — Laissez-moi, je ne puis vous donner de réponse ce soir. La rosée tombe; rentrons. Je ne voudrais pas contrarier Mme Caryll, je ne voudrais pas désappointer votre mère. Quant à votre chagrin, si tant est que vous en éprouviez, je n'en ai pas plus de souci que d'un brin d'herbe.

— France, vous êtes sans pitié pour moi, dit-il en colère.

— Non, je ne dis que la vérité. Laissez-moi... laissez-moi m'en aller. Cela vaudra mieux pour tous les deux.

— Je ne vous laisserai jamais vous en aller, répond-il avec vivacité. Si vous voulez me repousser bel et bien, je devrai me soumettre. Mais il ne serait pas convenable que France Forrester s'en allât courir et se perdre avec un autre. »

Les yeux de la jeune fille lui lancèrent un regard ardent de colère.

« Vous faites bien de dire cela, réplique-t-elle, vous surtout. Donnez-moi une semaine. Je ne puis vous répondre ce soir. Si, au bout de ce temps, vous êtes dans les mêmes intentions, vous viendrez chercher votre réponse. »

Elle passe fièrement devant lui et retourne au salon, en le laissant seul sur la terrasse, au clair de lune.

CHAPITRE VII

UNE SEMAINE DE RÉPIT

Mlle Forrester rentre dans sa chambre et, s'asseyant à sa fenêtre, à la façon des jeunes filles, elle contemple la nuit silencieuse et claire. Elle n'avait jamais pris au sérieux jusque-là ce projet d'alliance. Elle avait dit, avec raison, qu'elle connaissait Éric mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Elle sentait que dans ses tournées vagabondes il pourrait rencontrer quelque part quelque bohémienne au visage enfantin, qui captiverait son cœur romanesque, non, pas son cœur, son caprice; et qu'il y aurait un mariage impromptu qui mettrait fin à tous les ennuis qu'elle endurait. Il était précisément homme à se moquer du mariage, parce qu'à ses yeux c'était une chose cynique, mondaine et correcte à faire, et à s'y lancer tête baissée, sur la plus légère provocation. Oublier un ancien amour pour s'embarquer dans un nouveau, dans l'espace d'un moment, était le fort de Lord Éric.

> Bienheureux saint François! Quel changement il y a ici!
> Rosalinde que tu disais aimer si tendrement,
> Est-elle si vite oubliée? L'amour des jeunes gens réside donc
> Non dans leur cœur, mais dans leurs yeux.

Dans leurs yeux... justement. Rien ne pourrait mieux convenir à la majorité des jeunes gens. Cela s'appliquait certainement à Éric. Oui, les chaînes de roses de quelque jolie voleuse de cœurs pourraient attacher

les pieds d'Éric, et elle, France, ne serait plus tourmentée sur ce point désagréable.

C'était là ce qu'elle avait pensé. Elle ne détestait pas Éric. Elle l'aimait plutôt; elle riait à ses déclarations d'amour, elle parodiait ses jolies phrases, elle contrefaisait son débit traînant, langoureux, fatigué, elle imitait ses manières, et elle le traitait beaucoup comme elle traitait Terry, avec une sorte d'amicale affection de sœur aînée; seulement elle éprouvait pour Terry une estime réelle, qu'elle n'avait jamais eue pour Dynely.

« Je ne pourrai jamais épouser un homme comme vous, Éric, avait-elle coutume de dire. Vous avez des traits beaucoup plus jolis que les miens, et je n'aime pas les jolis garçons. Vous frisez vos cheveux, vous cirez votre petite moustache, à peine perceptible, vous vous parfumez comme un valet, vous pensez plus à votre toilette et vous y perdez plus de temps qu'une jeune duchesse, et vous n'avez pas une once de raison, dans toute votre personne, de la tête aux pieds. Maintenant, moi, si j'ai une faiblesse, la voici: je veux que l'homme avec lequel je me marierai soit un homme et un homme intelligent. Vous, mon pauvre Éric, vous n'êtes ni l'un ni l'autre et ne le serez jamais. Et d'ailleurs vous êtes trop beau.

— C'est la première fois qu'une femme trouve cela à objecter à l'homme qui l'adore, avait répondu Éric.

— Vous êtes trop beau, répétait Mlle Forrester, avec un soupir de regret. Et par-dessus toutes choses, ce qu'un homme peut le moins supporter, c'est la beauté. Son visage lui tourne la tête. Vous êtes un fat de la plus belle eau, mon cher ami, un dandy par excellence. Quoi! vous le savez bien, s'écriait France avec indignation : votre sobriquet à Eton n'était-il pas Beauvisage!

— Je sais cela, oui... répondait Éric avec un sourire contraint.

— Ainsi vous le voyez, c'est tout à fait impossible, matériellement impossible et absurde, Éric, concluait Mlle Forrester; par conséquent, ne parlons plus de cela. Je ne vous empêche pas de me faire la cour d'une façon générale, c'est votre unique mission sur la terre, mon pauvre ami, et s'y opposer serait une cruauté. Mais restons dans les généralités, et n'ayons plus de conversations insensées sur des engagements présents, des unions futures en perspective et autres non-sens, parce que vous savez que cela ne sera jamais.

— Jamais, France... réellement?

— Jamais, Éric... réellement; jamais, jamais, jamais! Je ne voudrais pas me marier avec vous, quand vous seriez le dernier homme qui restât au monde, et que mon refus dût entraîner l'effroyable perte du vieux genre féminin. Je suis trop votre amie pour vous aimer jamais, et je prétends aimer l'homme que j'épouserai.

— En vérité! répète Éric, en fronçant les sourcils et en tirant les bouts cirés de sa moustache, quoiqu'il s'amusât vivement d'ailleurs.

— Oui, oui, en vérité, je l'aimerai de tout mon cœur. Oh! vous pouvez rire dans votre sagesse supérieure, presque divine, d'homme, mais je l'entends ainsi. Il sera pour moi un roi parmi les hommes.

— Sans peur et sans reproche! ajoutait le jeune lord.

— Sans peur et sans reproche, oui, comme vous le dites. Ce ne sera pas un homme de la ville, un citadin, un élégant mannequin de son tailleur, trop amoureux de lui-même pour aimer jamais sa femme, mais un homme fort, un homme brave, un héros.

— Je suis le capitaine Jinks, des Plongeurs à cheval, fredonne Lord Dynely, cette chansonnette populaire, étant alors dans toute sa vogue.

— Un homme que je puisse regarder et de qui je puisse être fière, qui fasse quelque chose sur terre, qui soit tout autre chose en ce monde qu'un superbe dandy qui divise ses cheveux sur le milieu de la tête, qui porte de la pourpre et du lin, dont la plus importante occupation et le but principal de la vie est d'être aux pieds des femmes, leur débitant l'éternelle passion qui le consume, un gentilhomme dont les amours sont aussi nombreuses que les étoiles, et pas de moitié aussi durables. »

C'est de cette façon animée que Mlle Forrester avait l'habitude de rebuffer son amoureux futur, et qu'elle avait quelquefois réussi à piquer Éric, qui la quittait mécontent.

Une jeune femme aussi décidée que cela, à seize ans, que serait-elle donc à vingt?

Il la plaignait de son manque de goût. Les autres demoiselles se déclaraient vaincues par ces beaux yeux bleus, pour lesquels Mlle Forrester exprimait un si profond mépris. Il n'avait jamais prêté une sérieuse attention à toutes ces déclarations de France, jusqu'à ce soir-là sur la terrasse. Mais, ce soir-là, sur la terrasse, Lord Dynely était sérieux, enfin.

Quant à elle, ses propres paroles, prononcées deux années auparavant, lui revenaient maintenant à la mémoire.

« Il sera un roi parmi les hommes, un homme dont le nom sera inscrit au livre de la renommée. »

Avait-elle, en ce moment, trouvé cet homme? Oui, depuis qu'elle avait mis la main, dans l'atelier, sur le tableau, *la Dernière Séparation*, elle avait connu

a vérité, elle avait compris comment il s'était fait que cet été lui avait paru plus doux, plus beau, plus brillant que les dix-huit étés de sa vie passée. Elle avait senti que son cœur silencieux s'était éveillé et que, entre tous les hommes, grands ou petits, elle n'avait vu que cet homme.

Et maintenant un autre la réclame; le jeu de tant d'années est devenu une chose mortellement sérieuse.

Éric était revenu de ses promenades à l'étranger, dégagé de toute entrave et libre, et ce projet que leurs mères avaient formé quand ils étaient encore enfants, elle était appelée à le réaliser. Dans une certaine mesure, son honneur était plus ou moins engagé. Tout en s'en moquant, elle l'avait accepté.

Mlle Forrester avait un sentiment très-élevé de l'honneur et était extrêmement fière. S'en aller courir et se perdre, avec un autre, comme avait dit Éric, était chose matériellement impossible pour elle. Elle n'était pas le moins du monde coquette. Des hommes l'avaient admirée, aimée, recherchée en mariage; mais l'erreur était leur fait : jamais elle n'y avait donné lieu d'aucune manière.

Si véritablement, à ce moment, son honneur et sa probité se trouvaient compromis dans cette affaire, elle épouserait Éric. Il ne l'aimait pas : cela elle le savait, elle l'avait toujours su. Si elle se mariait avec lui, elle serait la plus malheureuse, la moins aimée et la plus négligée des femmes : elle le savait aussi. Et cependant s'il l'y forçait... si Lady Dynely l'y forçait... si Mme Caryll l'y forçait... que ferait-elle?...

Chagriner ceux qui l'aimaient était une épreuve terrible pour sa nature généreuse, et elle était d'un caractère et d'un âge auxquels le sacrifice de soi-même

et l'abnégation paraissent une grande et glorieuse chose. Oui, cela devait la décider dans cette circonstance. Si Lord Dynely exigeait l'accomplissement de la promesse faite, elle épouserait Lord Dynely.

Alors, au sein des vapeurs de la nuit claire, la figure de Locksley se montra. Ces yeux sombres, graves, pleins de reproches, ce front puissant où la pensée s'abrite, ces lèvres à l'expression ferme et résolue cachées sous cette barbe d'or bronzé, France les trouvait les plus beaux du monde. Elle se couvrit le visage de ses mains, comme pour chasser cette apparition.

« Je ne puis pas!... je ne puis pas!... dit-elle. Je ne puis pas épouser Éric. C'est trop égoïste, trop peu généreux, trop cruel d'exiger l'accomplissement d'une promesse que je n'ai jamais faite. »

En ce moment, une autre vision se présenta à elle, une vision de ce que pourrait être son existence si elle était la femme de Locksley. Seule dans ce silence de minuit, à la clarté de la lune, sa figure rayonna, ses yeux brillèrent d'un doux éclat. Avec sa fortune à elle et son génie à lui, aimant, aimés, quelle magnifique et parfaite existence s'offrait à eux! Car il l'aimait: dans chaque battement de son cœur, dans chaque fibre de son âme, elle le sentait.

Et soudain, les mots qu'Éric avait prononcés sans intention lui revinrent à la pensée.

« Un de ces hommes mystérieux qui ont une épouse coupable cachée dans quelque partie du globe. »

A ce souvenir elle frémit. Y avait-il quelque chose dans ces paroles, autre chose qu'une malicieuse insinuation de jaloux? Il y avait cet étrange tableau *Le Crépuscule*... ses propres réflexions si étranges sur ce sujet.

Qui pouvait révéler le secret qu'il y avait dans le

passé de cet homme ? De toutes façons il ressemblait à quelqu'un qui a un secret, à quelqu'un qui a occupé toutes les heures de sa vie, et d'une vie peu commune.

Elle soupira. Le fil de ses pensées était rompu. Elle se leva tout à coup, ferma sa fenêtre, et se coucha.

Elle était fort pâle le lendemain matin lorsqu'elle descendit au déjeuner, malgré le cachemire rose vif qu'elle portait. Un peu trop pâle, pensa Éric, mais très-belle, avec l'aisance et la grâce d'une belle éducation dans toutes ses paroles et dans tous ses mouvements. Une femme, répétait-il encore, capable de faire honneur à n'importe quel homme en Angleterre. Quel bel effet elle produirait avec le voile de mariée et les fleurs d'oranger, le satin et les dentelles, dans l'église de Saint George! pensait complaisamment Lord Dynely. Tous les hommes de sa connaissance seraient jaloux de son bonheur.

Dans sa cour amoureuse, comme dans toutes les choses de la vie, le moi était toujours ce qui dominait chez Lord Dynely.

« Est-ce jour de séance de Locksley ? demanda-t-il après déjeuner ; j'ai envie de voir le portrait. Vient-il ici, ou bien est-ce vous qui allez le trouver? Mahomet vient-il à la montagne, ou la montagne... etc. ? Il me faut cette copie dont j'ai parlé, France. La possession de l'original ne me suffit pas. Il me faut aussi l'image qui le représente. »

Ceci était dit tendrement, à voix basse, avec un regard qui eût pu être dangereux avec toute autre personne ou dans un autre temps. Il manqua néanmoins son effet en ce qui concernait France.

« Je doute que M. Locksley trouve le temps de faire des copies, Éric. Les hommes qui se sont fait

un nom, comme lui, ne s'adonnent pas, en général, à la peinture du portrait. Le voici. »

Elle avait rougi en disant cela. Ses joues pâles prirent une teinte qui rivalisait avec celle de son vêtement.

Lord Dynely s'en aperçut et fronça le sourcil, mentalement s'entend ; car une chose aussi laide qu'un froncement de sourcils gâte souvent le charmant poli de ce front bas.

« Garçon distingué, ce Locksley, dit-il avec une indifférence apparente. Je l'ai beaucoup connu à Naples. Il peut raconter une bonne histoire et débiter un discours d'après-dînée mieux que personne au monde. Les gens parmi lesquels il vivait, tous peintres, avaient coutume cependant de faire des allusions à cette femme renvoyée. Il y en a une quelque part, soyez-en convaincue, et de plus Locksley n'a pas agi très-bien dans cette circonstance, à ce qu'on dit. »

France se tourna vers lui et lui lança un regard de mépris glacial.

« Éric, ne soyez pas méchant. Je hais les hommes efféminés, et il n'y a rien de plus féminin au monde que de médire de ses amis absents. Nous, que nous fassions cela, passe encore; mais vous! Laissez-nous donc, je vous prie, nos droits de propriété sur cet usage. »

Et se dirigeant vers Locksley, fière et gracieuse comme une jeune princesse, elle lui tendit la main avec un cordial salut de bienvenue.

« On peut jeter un coup d'œil sur le portrait, n'est-ce pas, Locksley ? » demanda Éric.

Locksley consentit, et l'on se dirigea vers la pièce où France posait ; Terry, qui survint, marchait à leur suite.

Le portrait est tout à fait inachevé encore, tous les

détails manquent; mais c'est une superbe peinture et la ressemblance est frappante.

La figure ressort vivement sur un fond de draperie vaporeux. Un sourire sérieux se dessine sur ces lèvres irréprochables, les yeux ont une expression sereine, et l'artiste a réussi à les rendre lumineux dans leur profondeur, ce qui idéalise cette radieuse beauté. Il l'a idéalisée, sans en avoir conscience... une magnifique personne a posé devant lui... il a peint une divinité.

France regarde, elle aussi, et rougit profondément. Oh! jamais elle n'a eu ce regard séraphique. Elle sait qu'elle appartient à la terre, elle est terrestre... il y a très-peu de l'ange en elle, après tout. Et il a peint plutôt un ange qu'une femme.

« Hum! dit Éric en mettant sa main sur ses yeux à la façon des critiques, très-bien... très-beau, en vérité. Peignez une auréole autour de sa tête, et appelez-la sainte Thérèse, sainte Cécile une bonne fois... cela ressemble à ces sortes de choses. C'est un joli tableau, mais ce n'est pas vous, France; ce n'est pas là votre expression naturelle.

— Non, dit France à demi-voix. Je suis fâchée de le dire, mais ce n'est pas, en effet, ma physionomie.

— Et je préfère votre expression naturelle, poursuit Éric. C'est très-bien, comme je l'ai dit tout à l'heure, mais cela ne vous rend pas exactement.

— Et je trouve que c'est énormément flatté, » intervient Terry lourdement.

France lui adresse un regard de sincère gratitude.

« Flatté!... Je crois bien, Terry, dit-elle tranquillement. Cette figure, M. Locksley l'a peinte d'après sa manière de voir les choses dans l'intérieur de son âme, et elle rend bien ce que pourrait être France Forres-

ter, mais non pas, je suis fâchée de le dire, ce qu'elle est en réalité. »

Locksley ne prend aucune part à la discussion; il poursuit résolûment son travail. Terry bâille bruyamment, siffle impitoyablement, met ses mains dans ses poches, et suit les mouvements de l'artiste, jusqu'à ce que France, dont il agace les nerfs outre mesure, lui ordonne péremptoirement de s'en aller. Éric flâne, il regarde à l'une des fenêtres de la chambre, il a l'air vraiment patricien et superbe avec son veston du matin en velours noir, qui fait ressortir à merveille la blancheur de perle de son teint et sa belle chevelure. Il reste tout le temps de la séance, et lorsqu'elle est terminée, il suit France dans le jardin italien. Il l'accompagne comme son ombre toute la journée et lui adresse, quand il le peut, de tendres discours.

Au dîner, même manége... et le soir c'est encore pire. Son amour est réellement et véritablement sérieux pour le moment. Tant qu'il a été sûr d'elle, il était indifférent; aujourd'hui qu'il voit une chance possible de la perdre, il travaille avec ardeur à la convaincre de sa passion. Elle aime Locksley, et Locksley l'aime... il le voit. Le coup de l'épouse cachée a porté. Le monstre aux yeux verts, la jalousie, souffle sur ce feu, d'abord léger, de son amour, et le transforme en un foyer ardent. Il obtiendra Mlle Forrester, ou il connaîtra le motif de ses refus.

France supporte tout cela tant qu'elle peut. Mais cela ne peut durer longtemps. La patience et la douceur n'ont jamais été, dans aucun temps, ses vertus dominantes. Comme Éric, appuyé sur le piano, s'acharne pendant une heure à la tourmenter, le léger fil de sa patience se rompt à la fin.

« Éric, laissez-moi tranquille un moment, s'écria-t-elle. Allez jouer aux échecs avec votre mère, allez causer avec Terry ou avec M. Steeves, allez faire la cour à Mlle Hanford, allez fumer un cigare au frais, tout ce que vous voudrez enfin; seulement laissez-moi tranquille. »

Il s'en va, son orgueil est vivement froissé.

« Comme il vous plaira. Puisque je vous suis si désagréable, je suppose que je ferais bien de m'en aller tout à fait de l'Abbaye.

—Je le voudrais, répond-elle cordialement, pour cette semaine au moins. Vous m'irritez outre mesure en me tourmentant ainsi. Laissez-moi, Éric, si réellement vous avez souci de la détermination que je prendrai.

— Si réellement j'en ai souci!... répète-t-il d'un ton de reproche.

— Plus vous serez généreux, plus vous améliorerez vos chances. Quand la semaine sera finie, revenez, si vous voulez, pour... pour avoir votre réponse.

— France! et si cette réponse est favorable! Si!... par le ciel, il faut qu'elle le soit! s'écrie-t-il.

— Alors, dit-elle d'une voix tremblante et en détournant la tête hors de la lumière des candélabres, alors vous ne m'entendrez plus jamais me plaindre de vos assiduités. »

Il lui prend la main et la baise.

« Je m'en irai, dit-il doucement; pardonnez-moi, France; mais la pensée de vous perdre est si...

— Non, reprend-elle d'une voix presque affligée. Où irez-vous?

— Dans le comté de Lincoln, chez Sir Philippe Carruthers. J'ai une invitation pour le château de Carruthers depuis deux ans.

— Qui parle du comté de Lincoln? demande Terry,

apparaissant. J'y vais. Est-ce que vous allez repartir, Éric?

— Oui, pour une semaine, pour le château de Caruthers. Vous êtes de ce pays, Terry : connaissez-vous cette propriété?

—Comment ne la connaîtrais-je pas? Elle est à trois milles du vicariat de Starling. Je serai bien aise de vous y rencontrer, mon cher. C'est un endroit des plus poissonneux; les torrents y fournissent les meilleures truites de toute la contrée, et on y trouve la meilleure chasse de tous les environs. Nous...

Nous chasserons l'ours et le bison, nous tirerons le racoon sauvage.
Nous adorerons Mumbo Jumbo, dans les montagnes de la lune.

— Et, murmure France, il y a neuf gentilles demoiselles Higgins, n'est-ce pas, Terry? Ne laissez pas Éric braconner sur vos domaines; c'est sa manie, vous savez? »

France est redevenue maîtresse d'elle-même. La perspective d'une semaine de répit la tranquillise. Qui sait tout ce qu'une semaine peut apporter de changements dans la situation?

Il fut convenu que les deux jeunes gens partiraient ensemble. On avait enfin obtenu le consentement de Lady Dynely.

« Mais rappelez-vous, dit-elle au départ, en regardant anxieusement Terry dans les yeux, rappelez-vous que vous devez être de retour dans une semaine, et que pendant ce temps-là vous ne devez rien dire à Mlle Higgins. J'insiste là-dessus. Quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire... »

Il la regardait avec un étonnement inquiet. Que pouvait-il y avoir, pensait-il, qui pût imprimer sur le visage de Lady Dynely cette pâleur et cette expression

de crainte? Quel secret se cachait là-dessous? Il lui obéirait en toutes choses.

Elle avait à peine besoin qu'il lui donnât cette assurance, et malgré cela elle était troublée et inquiète quand, debout sur les marches du perron, elle regarda partir les deux jeunes gens, restant là jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

« Je remercie le sort, soupira France avec conviction, nous aurons une semaine de tranquillité. Les hommes sont une cause de tourments dans une maison, je commence à m'en apercevoir. Comme le levain dans la bière, ils transforment le cours paisible de la vie d'une femme en ferment bouillonnant.

— France, dit Lady Dynely en prenant les deux mains de la jeune fille et la regardant fixement, vous devez donner votre réponse à Éric à son retour, je le sais. Quand doit-il revenir?

— Dans une semaine.

— Et votre réponse sera?...

— Lady Dynely, vous n'avez pas le droit de me demander cela. Quand la semaine expirée, Éric reviendra la réclamer, je la lui donnerai à lui-même. »

Lady Dynely lâcha ses mains et se détourna avec un profond soupir.

« Je ferai mon devoir, je l'espère... je le demande à Dieu, poursuit France avec calme. Si le bonheur d'Éric en dépendait, si réellement il m'aimait, après le tacite consentement que j'ai donné ces dernières années, je n'hésiterais pas une minute, à quelque sacrifice qu'il fallût me résigner. Mais il ne m'aime pas... il est incapable d'aimer autre chose que lui-même. Oh! oui, Lady Dynely, il faut bien que même vous, vous entendiez quelquefois la vérité sur le compte d'Éric. Je pourrais l'aimer sincèrement comme un frère... être

fière de sa beauté, de sa bonne tournure, comme vous l'êtes; mais comme mari, si jamais il devenait le mien... je le haïrais.

— France!

— Je vous froisse, je vous irrite, n'est-ce pas? Cela est vrai pourtant, et il serait fatigué de moi avant que la lune de miel fût passée. Si nous nous marions ensemble, ce sera une erreur fatale que nous commettrons; et pourtant, si tous vous me sommez de réaliser ce pacte, que me restera-t-il à faire, sinon me rendre?

— Vous êtes une fille romanesque, France. Il vous faut un héros, un chevalier Bayard, un Lancelot. Ma chère enfant, on ne nous en a pas laissé un seul. Comme les fées, ils ont quitté l'Angleterre, il y a bien des années, et ils sont passés de mode avec les joutes et les tournois. Vous épouserez Éric, je le prévois, et vous en ferez un homme. Il ira au Parlement, y prononcera des discours, et il sera l'époux le plus aimant de la plus belle et de la plus heureuse des épouses d'Angleterre. Oh! France, épousez mon fils. Je vous aime tant tous deux, que je mourrais de chagrin si ce mariage n'avait pas lieu.

— Et s'il s'accomplit, c'est moi qui mourrai de chagrin, répond France avec un petit rire singulier. Ne parlons plus de cela, ma mère. Nous avons promis d'aller chez les de Vere, n'est-ce pas? Nous avons une semaine de grâce, et il peut survenir bien des choses dans une semaine. J'ai la conviction intérieure la plus profonde que je ne serai jamais Lady Dynely. »

CHAPITRE VIII

QUI EST-CE?

Le lieu de la scène est l'antique jardin d'une antique maison de campagne; le moment, une heure, heure douce et parfumée avant le coucher du soleil; les personnages, un jeune homme et une jeune fille; leurs noms : Terence Dennison, du 21e régiment de dragons de Sa Majesté, et Christabel Higgins, huitième fille du Révérend William Higgins, vicaire de Starling, et la beauté de la famille.

Une beauté? Bien, comme dit Tony Lumpkin, cela peut être. Si vous aimez un teint de lait et de roses, la huitième fille de M. Higgins le possède. Si vous affectionnez les grands yeux bleu turquoise au regard enfantin et surpris, vous les trouveriez en elle. Si vous aimez une jolie petite bouche rose ornée de fossettes, elle s'y trouvait aussi. Si vous avez du goût pour un front bas sans caractère, un menton arrondi sans expression, et une auréole nébuleuse de cheveux du blond le plus pâle, Mlle Higgins jouissait de tous ces agréables dons. Si vous recherchez une taille que vous puissiez enserrer dans votre main, des formes mignonnes, fragiles comme une tige de lis, la petite Crystal eût réalisé certainement votre idéal. Jolie? Oui, d'une espèce de gentillesse tendre, de colombe, vide, qui produit son effet sur une certaine catégorie d'hommes. D'esprit, elle n'en avait pas l'ombre; de connaissance du monde, aucune. En somme, elle était la réalisation de l'idéal

que les hommes se forment de la nature féminine parfaite, n'empiétant en rien sur les qualités du sexe fort. Terry Dennison était son adorateur et son esclave.

Elle était âgée de dix-sept ans dans cette après-midi ensoleillée d'août. Il semblait à Terry qu'il l'avait toujours idolâtrée... idolâtrée était le mot qui traduisait le mieux la pensée de Dennison... depuis l'époque où elle n'en avait que sept. Elle savait qu'elle était gentille..., malgré son innocence de colombe... et elle était heureuse de sa beauté tout à fait comme une coquette en herbe.

N'avait-elle pas été toujours caressée, choyée, vantée pour ces yeux bleus humides, pour ces tresses dorées, depuis le temps où elle portait bavettes et brassières? N'avait-elle pas vu ses sept aînées grondées et négligées, et les gâteaux et les sucreries réservés pour elle?

Il devait en être toujours ainsi, pensait Crystal. Dans l'éternel arrangement des choses cela avait été ainsi réglé. Les sept Cendrillons, ses sœurs aînées, travaillaient à la cuisine et dans la maison, courant, pétrissant, raccommodant; elle, comme les lis des champs, elle ne se fatiguait ni ne filait, les douceurs et les sucreries de la vie devaient toujours être pour elle; elles appartenaient de droit divin aux jolies personnes aux cheveux jaune clair et aux yeux turquoise. Que les nez camus, les teints sonillés de taches de rousseur et les chevelures couleur de poussière fissent le travail.

Elle devait se marier avec Terry quelque jour et devenir, comme Terry, une alliée de l'aristocratie. Peut-être cette grande dame qui était la protectrice et l'amie de Terry... voudrait-elle bien la guider, la pré-

senter à la cour, qui sait? l'inviter à ses réunions ; et dans ce cas, le monde de ses rêves deviendrait pour elle le monde des réalités.

Elle verrait ce beau, ce magnifique, ce princier Lord Éric dont Terry ne se lassait jamais de parler, cette élégante et belle Mlle France Forrester qui devait épouser le jeune lord, et qui sait?... ces êtres d'un monde supérieur pourraient même condescendre à l'admirer à leur tour.

Crystal Higgins, en se promenant avec son Tennyson ou son Owen Meredith à la main dans le jardin du vicariat, avait fait ses rêves, vous le voyez. Telle était la petite, bonne et simple existence qu'elle avait rêvée.

Elle épouserait Terry, c'était arrangé. Terry ne l'avait jamais demandée; mais bah! La plus innocente petite fillette peut lire dans le cœur des hommes comme dans un livre, quand elle s'en donne la peine. Terry était épris d'elle, il l'avait toujours été; elle le savait aussi bien que Terry pouvait le savoir lui-même. Et elle aimait beaucoup Terry; elle n'était pas amoureuse de lui du tout, mais elle lui était cependant plus attachée qu'à aucun autre jeune homme de sa connaissance. D'ailleurs il était dragon, et cela lui mettait une espèce d'auréole sur le front.

C'était dommage, soupirait-elle souvent avec regret, qu'il fût si bourgeois; même sa qualité de dragon ne pouvait empêcher entièrement qu'il ne fût bourgeois; et puis il avait les cheveux roux. Aucun des héros des romans favoris de Mlle Higgins n'avait une chevelure de cette nuance désagréable. Mais enfin on ne doit pas espérer tout avoir dans ce bas monde. Papa et maman avaient inculqué cette vérité à sa petite tête sentimentale. Il n'y a que les êtres d'un monde supérieur...

comme Mlle France Forrester, par exemple... qui puissent prétendre à des époux beaux comme les dieux de la Grèce, titrés et opulents. Les mortels moins favorisés doivent se contenter des biens que les dieux leur accordent et en être reconnaissants. La femme d'un officier de dragons avec cinq cents livres par an paraissait une brillante perspective à la charmante fille du vicaire de Starling.

La question allait se résoudre d'elle-même. Pourquoi Terry n'avait-il pas parlé? Il avait écrit pour faire connaître sa bonne fortune et l'inépuisable bonté de Lady Dynely, et le Révérend et Mme Higgins s'étaient félicités de ce que le sort de Crissy fût désormais assuré.

Crissy elle-même avait souri, et à travers ses cils blonds elle avait vu avec une secrète satisfaction les regards aigres et jaloux des sept demoiselles Higgins plus âgées qu'elle, et qui tournaient à la feuille sèche et jaune. Enfin Terry avait annoncé sa rapide visite.

« Je crois réellement, Christabel, mon amour, dit Mme Higgins, que nous pourrons commencer à nous occuper du trousseau. Cela prendra du temps, et, comme de juste, il ne vient qu'avec une intention unique, celle de te demander immédiatement. »

En conséquence, on se mit à l'œuvre et l'on confectionna quelques petits objets. La première semaine d'août arriva et le grand dragon avec elle : sa figure franche, ses yeux si gais respiraient le plaisir de se retrouver au milieu d'eux. Ces yeux vifs, amoureux, dévoraient Crissy. L'eût-on mis à la torture, on ne l'aurait pas empêché de regarder cette jolie figure de poupée, comme il ne manqua pas de le faire pendant les cinq premières minutes. Il la suivait partout comme un gros et lourd terre-neuve eût pu suivre

un petit king-Charles frisé. Son regard, sa pensée, ses mouvements, ses actes, tout respirait en lui l'amour; mais jamais il n'en parlait. Il rougissait si elle le regardait soudainement, il tressaillait si elle s'adressait à lui à l'improviste. Il touchait la petite main blanche qu'elle lui tendait avec cette timidité caractéristique des hommes robustes au cœur chaud, poussée à sa dernière limite. Mais il n'allait jamais au delà. « Mademoiselle Crystal Higgins, voulez-vous être ma femme? » Cette phrase formait un ensemble de mots qu'il n'arrivait pas à prononcer.

Mme Higgins commençait à le regarder de travers par-dessus ses lunettes, les sept sœurs aînées commençaient de leur côté à jeter des regards fraternellement moqueurs à Crystal, et Crystal elle-même commençait à ouvrir tout grands ses innocents yeux de turquoise et à se demander ce qui pouvait rendre Terry si respectueux et si timide. L'avant-dernière journée de sa visite était arrivée et Terry n'avait pas parlé.

C'était l'anniversaire de naissance de Crystal, et il devait y avoir une petite fête : une partie de croquet dans le jardin de derrière, où d'habitude l'on étendait le linge de la famille, un thé sous les pommiers ensuite, et un bal au clair de lune pour finir.

Les invités commençaient à se réunir ; mais Mme Higgins et ses sept filles étaient là pour recevoir et faire les honneurs; aussi Terry, prenant la main de son idole et la posant sur son bras, l'entraîna-t-il dehors pour faire une dernière promenade dans les bruyères.

« Je repars demain, et je ne puis dire au juste combien de temps Lady Dynely me retiendra; laissez-moi donc respirer le parfum de mes roses tandis qu'elles

fleurissent, disait Terry devenant poétique comme la plupart des jeunes gens lorsqu'ils font leur cour, me dit-on.

— Il me semble, Terry, dit la huitième demoiselle Higgins d'un air maussade, que vous êtes pour Lady Dynely un compagnon bien assidu, comme qui dirait sa levrette : vous allez, vous venez, vous cherchez et vous rapportez dès qu'on vous l'ordonne. Vous êtes trop grand, je pense, pour vous laisser traiter comme un petit garçon toute votre vie. »

Il n'arrivait pas souvent à Crystal de faire des interruptions aussi décidées ou de prononcer des discours aussi énergiques. Mais sa mère lui avait dit ce jour-là même qu'il était urgent de faire quelque chose et que si elle ne pouvait pas amener elle-même Terry à se prononcer, son père devait l'interroger sur ses intentions. Charger son arme à poudre est très-bien pour effrayer, mais si l'on veut mettre le gibier à terre, il faut faire usage d'une bonne cartouche à plomb, et le tuer.

Le visage de Terry devint pourpre. Il comprenait le reproche et sentait qu'il était mérité. L'amour peut être aveugle, mais pas au point de ne rien voir. Il vit bien ce que la famille du vicaire attendait de lui, ce que la petite beauté elle-même brûlait d'entendre, et il comprit qu'il excitait leur blâme et leur colère en ne faisant pas ce qu'il mourait d'envie de faire. Il méritait ce reproche et se reconnaissait coupable. Que serait-ce si Crystal savait que c'était par ordre de Lady Dynely qu'il n'osait pas parler ? Comme elle le mépriserait ! Et pour la première fois, la pensée lui vint que c'était peu généreux de la part de la meilleure des femmes de l'avoir ainsi lié par sa promesse.

« J'aurais dû ne pas venir ici avant d'être libre de dire tout ce que j'ai dans le cœur, pensa-t-il. Oh ! ma

chérie, avant que le soleil ne soit entièrement caché là-bas, vous sauriez que la vie ne peut m'offrir de perspective aussi douce à mon cœur que celle de vous voir devenir ma femme. »

Elle était vraiment gentille à la clarté rosée de cette soirée.

« Mais, pensait Terry, quand est-ce qu'elle ne paraît pas adorable ? »

Elle portait une robe de mousseline blanche. Elle appartenait à cette catégorie de créatures aériennes qui semblent être nées pour porter de la mousseline blanche. Elle avait un bouquet de roses à son corsage, des roses à la main, et un irrésistible petit chapeau sur la tête. Elle avait un long collier, une cascade de perles imitées autour de son long et mince cou d'enfant, et des nœuds de ruban bleu pendaient à ses boucles blondes.

La lumière dorée du soleil tombait en plein sur ce visage parfait, sans y révéler un défaut; sa petite main reposait comme un flocon de neige sur le bras du jeune homme; ses doux yeux affectueux, pleins de reproches, étaient fixés sur lui avec une expression d'attente, de pathétique appel.

« Vous savez que je vous aime... je sais que vous m'adorez : pourquoi donc ne le dites-vous pas, Terry, pour rendre heureuses maman et moi ? Vous n'avez qu'à demander pour que votre demande soit accueillie. Je trouve que c'est bien mal de votre part de vous conduire de la sorte. »

Tel était le langage de ce petit regard de reproche, et Terry qui le voyait et en comprenait le sens, gémissait et maudissait les liens qui le retenaient.

« Écoutez, Crystal, dit-il, il y a quelque chose que je veux vous dire... »

Le cœur de Crystal battit sous son bouquet de roses et ses lèvres s'entr'ouvrirent en un léger sourire impossible à réprimer.

« ... Mais je ne puis vous le dire maintenant. »

Il se tut, parce que le sourire était parti et que les yeux clairs se montraient pleins d'irritation et d'alarme.

« Je ne puis vous dire cela maintenant, poursuivit Dennison avec précipitation, parce que... parce que j'ai promis. Je ne sais pourquoi, certainement; mais il y a quelque chose qu'on doit me dire, et il faut que je retourne pour l'entendre, avant de revenir ici et de vous parler. »

C'était clair cela, certainement. Crystal, les yeux dilatés, la bouche ouverte, le regardait fixement, pendant que Terry se débattait sans espoir dans le sable mouvant de ses explications.

« Je pars demain, continua le dragon, je le lui ai promis. Mais je reviens... je reviens immédiatement, comptez-y. Alors j'aurai quelque chose à vous dire, Crissy, que je meurs d'envie de vous apprendre depuis l'année passée. Aujourd'hui je ne puis m'expliquer plus clairement. Seulement, ne soyez pas en colère contre moi, Crystal, ayez patience, fiez-vous à moi, et attendez jusqu'à mon retour. »

En disant cela, son regard l'implorait. Une femme aveugle, sourde et muette aurait pu comprendre tout ce qu'il voulait dire. Mais Crystal était une petite chatte coquette dont les yeux étaient baissés, dont les couleurs avaient pris une teinte plus vive, et qui mettait en pièces les fleurs de son bouquet dont elle éparpillait les débris d'une main impitoyable.

« Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites, monsieur Dennison, fut sa réponse. Je suis curieuse

de savoir ce que nous sommes venus faire ici? Je meurs d'envie de jouer au croquet et tout le monde doit être arrivé.

— Ainsi, Crystal, vous ne voulez pas me promettre...

— Vous promettre quoi, Terry?

— D'attendre jusqu'à ce que je revienne... de... de ne pas m'oublier...»

Mlle Higgins se mit à rire. Quand l'amoureux d'une jeune fille est devant elle dans l'attitude d'un homme que l'anxiété rend maladroit et timide, la jeune fille se trouve immédiatement à son aise.

« Attendre jusqu'à votre retour?... Je n'ai pas l'intention de m'enfuir nulle part, stupide Terry. Vous oublier?.. Voyons, comment le pourrais-je quand je l'essayerais, alors que votre nom est à tout instant prononcé dans la maison par mes sœurs depuis le matin jusqu'au soir? Rentrons et allons jouer au croquet.

— Attendez un instant, Crystal. J'ai acheté pour vous ceci ce matin. Portez-le pour l'amour de moi jusqu'à mon retour, et alors je le remplacerai par un diamant. »

Il tire de sa poche un petit écrin, et de l'écrin une mignonne bague d'or, ornée de perles et de turquoises, faite uniquement pour de jolis petits doigts. Elle glisse très-facilement dans l'un des doigts de Christabel.

« Portez-la, Crystal, dit-il tendrement, pour l'amour de moi. »

Terry baise la petite main, et Crystal le regarde, et ils se comprennent et il n'y a plus rien à dire. C'est une bonne petite créature en somme, et elle n'est pas disposée à jouer avec le cœur de son robuste et maladroit amoureux. Tout va bien. Terry est un

aimable et bon garçon, et elle dira à papa de ne pas l'interroger sur ses intentions.

Ils restent encore un moment. Au-dessus des marécages lointains, le soleil d'août descend et donne aux étangs, qui verdissent entre les roseaux, l'aspect de grandes mares de sang. Au loin, la mer calme réfléchit ces derniers rayons.

C'est fort beau... digne de Tennyson... pense Mlle Higgins, rêveuse. Mais son âme est avec les joueurs de croquet.

« Rentrons, Terry, » va-t-elle lui dire pour la troisième fois; mais elle s'arrête, frappée de la contenance de Terry.

Il regarde attentivement, droit devant lui, et sur son visage règne une expression où se peignent à la fois le doute, la reconnaissance et la joie. Crystal suit des yeux son regard, et elle aperçoit un homme s'avançant lentement vers eux.

« C'est lui! s'écrie Terry joyeux. Par Jupiter, c'est lui!

— Qui donc, Terry?

— Éric. Je m'étonnais qu'il ne fût pas venu me voir plus tôt. Il est venu passer ces cinq derniers jours au château de Sir Philippe Carruthers. Oui, oui, c'est Éric.

— Éric?

— Oui, Éric... Lord Dynely, vous savez bien. Non, au fait, vous ne le connaissez pas; mais vous m'en avez assez souvent entendu parler. »

Certainement Mlle Higgins en avait entendu parler; aussi est-ce avec un nouveau battement de cœur qu'elle regarde s'approcher ce noble jeune homme, le premier qu'elle ait jamais vu, si ce n'est dans ses rêves, et qui a été décrit par l'enthousiaste Terence

Dennison comme le plus joli garçon de toute l'Angleterre.

Donc Mlle Higgins regardait. Dans le sentier s'avançait nonchalamment un jeune homme de vingt et un ans, blond, aux magnifiques yeux bleus, à la fine moustache dorée, et se donnant les airs d'un centenaire qui a usé de tous les plaisirs de ce pauvre monde, il y a soixante ou soixante-dix ans. A partir de ce moment, la destinée de trois personnes se trouva changée.

« Éric, mon cher, enchanté que vous ayez pensé à moi à la fin, dit Terry, dont toute la physionomie rayonnait comme si la vue seule du nouveau venu lui causait un vif plaisir. Permettez-moi de vous présenter à Mlle Crystal Higgins. Crystal, l'ami de ma jeunesse, le compagnon de jeux de mon heureuse enfance, Lord Dynely. »

Lord Dynely souleva son chapeau et s'inclina avec cette grâce pour laquelle il était renommé. Ses yeux languissants brillèrent comme ceux du guerrier qui voit venir la bataille. Terry avait dit qu'elle était jolie. Jolie ! Terry était un Vandale, un Goth. Cette jeune fille était une divinité.

« Êtes-vous fort au croquet, Éric? demanda Dennison. Si oui, venez avec nous. C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de Crystal. Il y a une partie de croquet organisée, et l'on a besoin de bons joueurs. Crystal est passée maîtresse dans cet art. Comme dit la vieille chanson :

Elle est difficile à suivre
Et presqu'invisible ;

et, règle générale, elle me met hors du jeu en deux minutes et demie.

— Si Mlle Higgins me le permet, je me considére-

rai comme trop heureux, murmure Dynely avec un regard qui, tant de fois déjà, a fait son œuvre et qui fait battre follement le petit cœur campagnard de Crystal et se succéder sur son visage impressionnable de fugitives rougeurs.

— Oh ! oui, je vous remercie. »

C'est tout ce qu'elle peut articuler dans la terrible confusion d'idées où la jette la présence du jeune Lord; inconsciente, elle s'appuie plus lourdement sur le bras de Terry, et elle sent que le temps des demi-dieux n'est pas encore passé, puisque ce séraphique jeune *nobleman* existe.

« N'ayez pas peur, Crissy, dit la voix bruyante et joviale de Terry, Éric n'est pas aussi féroce qu'il en a l'air. Avez-vous reçu des nouvelles de France ou de la mère depuis que vous êtes dans ces parages? »

Éric lui lance un regard irrité. Ce Terry n'a pas de tact. Est-ce le moment de parler de... hum!... France Forrester?

« J'ai reçu un mot de ma mère par le courrier de ce matin, répond-il. Elle me recommande de vous dire de ne pas manquer de revenir. C'est pour cela que je voulais vous voir. Si j'avais su que vous habitiez le paradis, ajoute-t-il galamment, je serais venu il y a longtemps. »

Ils revinrent à la maison du vicaire. Lord Dynely fut présenté à M. et Mme Higgins, aux demoiselles Higgins, à leurs invités, à tout le monde, et il impressionna, à les rendre muettes, toutes les femmes par sa bonne tournure, la grâce élégante de ses manières et sa noble condescendance.

Oui, il jouait au croquet, et il y jouait bien. L'héroïne de la fête et lui sortent vainqueurs de toutes les parties. On joue au croquet, et puis à cet autre jeu clas-

sique nommé la Tante Sally, et il reste tout le temps auprès de Crystal, et pour la millième fois son inflammable fantaisie s'allume, sa tête tourne, et une nouvelle jolie figure l'enchante.

Sa figure est la plus belle
Que jamais le soleil éclaira de ses feux.

« Annie Laurie devait lui ressembler, pense-t-il, tendre, douce, innocente colombe. »

Or son innocence est précisément, chose curieuse, ce qui le charme le plus.

On se rend au thé sous le vieux pommier. Une nappe d'une blancheur de neige, des tasses de porcelaine grise et bleue, de forme antique, le thé bouillant, de la pâtisserie faite à la maison et des confitures. Éric, dont le goûter a consisté en un biscuit et un verre de sherry, et qui n'a pas dîné, se résigne au martyre : il boit du thé et mange des gâteaux et de la confiture; il sert les jeunes filles, leur adresse des compliments et raconte de jolies petites histoires.

La lune s'est levée avant la fin du repas, et l'on se met à danser au son du bruyant piano du vicaire, sur lequel depuis vingt ans les neuf demoiselles Higgins ont fait leurs études. Plus tard on rentre au salon, où les danses continuent; enfin à onze heures, la fête est terminée.

« Alors vous repartez demain, Dennison? demande négligemment Lord Dynely, en lui serrant la main au départ.

— Oui; et vous?

— Moi, je reste deux ou trois jours encore. Carruthers le désire, sa maison est agréable, et c'est un excellent garçon. Vous avez ici une garnison délicieuse, mon vieux... un vrai sérail de beautés.

— Comment la trouvez-vous? s'informe Terry.

— Qui?... Elle?... Il y en a tant. Ah! la petite reine de la fête, comme de juste. C'est une petite nymphe des bois, aussi charmante que la plus charmante de toutes les femmes que j'ai vues jusqu'à présent. Mon goût n'est pas, en général, porté vers les beautés champêtres, mais celle-ci est aussi douce que ses roses. Quand devrai-je vous féliciter, Terry, mon cher?

— Bientôt, j'espère, » répond Terry avec un rire joyeux et un gai rayonnement dans le regard.

Lord Dynely le considère avec un singulier sourire, en roulant une cigarette pour la fumer en route.

Elle le voit se diriger vers la grille. Comment s'arrange-t-il pour cela? On ne pourrait le dire, mais il est exceptionnellement habile pour ces sortes de choses. Toujours est-il qu'elle l'accompagne jusqu'à la porte et lui tend à travers la grille une petite main timide, la main qui porte la bague de Terry. Il la serre avec chaleur, la garde un instant dans la sienne, et incline sa belle tête devant elle.

« Puis-je revenir vous voir, Crystal? »

Ce nom est venu naturellement à ses lèvres, et il l'a prononcé. Il lui sied bien d'ailleurs, et Mlle Higgins est une appellation horrible pour cette perle de beauté. Ce qu'elle répond, les étoiles et Lord Dynely seuls le savent. La réponse est satisfaisante sans doute, car ce demi-sourire est encore sur ses lèvres quand il rentre en fumant chez lui.

« C'est la plus charmante petite fée que j'aie vue depuis bien longtemps, pense-t-il, et elle va se marier avec ce rustre de Terry. Allons donc... ce serait un sacrilége! Comme elle rougit, comme elle tremble, comme elle s'effraye facilement! On voit si peu de ces sortes de choses que leur nouveauté charme. C'est un de ces

tendres petits cœurs qu'un homme pourrait briser avec la même facilité que je secoue les cendres de cette cigarette. »

Il est minuit quand il arrive au château. Il se rend à sa chambre, mais il ne se couche pas. Il lève les yeux d'une façon distraite et il fume une série indéfinie de cigarettes. Il réfléchit... chose étrange... il réfléchit. C'est une chose qu'en principe Lord Dynely ne fait jamais, mais ce soir il la fait. Le résultat de tout cela, c'est la détermination qu'il prend d'écrire une lettre. Il jette sa dernière cigarette, s'assied à son bureau, et il écrit ce qui suit :

Château de Carruthers, 5 août 1870.

MA CHÈRE FRANCE,

Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, et j'en suis venu à reconnaître que vous aviez raison; il est injuste et peu généreux de vous contraindre à exécuter un pacte conclu sans votre consentement. Je vous aime cordialement et je vous aimerai toujours; mais je ne vous forcerai jamais à m'épouser si vous ne m'aimez pas en retour. Non, ma chère France, quoi qu'il doive m'en coûter... et ai-je besoin de dire combien j'en souffrirai? je renoncerai à tous mes droits à votre main. A moins que vous ne sentiez que vous pouvez me rendre cette affection dévouée que je vous offre, loin de moi la pensée de vous obliger à contracter une union sans amour. Je pourrai être malheureux, mais vous serez libre.

Que notre volonté est impuissante
Pour aimer ou pour n'aimer pas!

Je vois clairement à présent combien j'ai été égoïste en faisant valoir mes droits sur vous dans le passé. A moins que votre cœur ne réponde à mon amour par un amour semblable, croyez-moi, jamais je n'invoquerai ces droits sur vous à l'avenir. Écrivez-moi ici... ce sera moins pénible pour tous deux qu'une entrevue personnelle. Si vous m'aimez, rappelez-moi et je volerai vers vous, avec quelle joie, vous pouvez vous l'imaginer. Si

vous sentez que vous ne le pouvez pas, eh bien ! je m'inclinerai, et je me soumettrai à votre décision.

Votre toujours dévoué,

ÉRIC.

C'était un généreux modèle de style. Lord Dynely se sentait animé d'une ardente admiration pour la noblesse de ses sentiments, pour sa générosité et son abnégation, en scellant la lettre et en y mettant l'adresse. Ce n'est pas le premier venu parmi les hommes qui aurait pu se séparer de la jeune fille qu'il aime d'une façon aussi héroïque et se résigner à un malheur qui doit durer toute la vie. Non, non, il n'y en a pas beaucoup qui en auraient le courage, et France doit le juger ainsi. Seulement, et voilà le point alarmant, c'est une étrange fille. Il espère qu'elle ne se croira pas obligée de se montrer aussi généreuse que lui et d'insister pour accepter ce mariage bon gré, mal gré.

La lettre partit par le courier du matin. Le train qui emmenait Terry partit à midi cinquante. Peu d'heures après, irréprochable de tenue dans son élégant négligé, Lord Dynely se présentait à la porte du vicariat.

Elles étaient toutes de gaies jeunes filles, excepté les trois aînées, qui étaient fort maigres et vieilles. Mais Crystal était là comme une pierre précieuse parmi des cailloux. Elle gagnait à être connue, pensait-il. Elle chanta pour lui, avec une douce voix de mezzo-soprano. Elle erra avec lui par le jardin et attacha de ses doigts tremblants un des boutons de rose de son corsage à sa boutonnière. Elle fut tout à fait délicieuse, et le lendemain Sa Seigneurie revint.

Le courrier du soir lui apporta une lettre. Il frissonna en la regardant. C'était l'écriture hardie, ferme,

de France et le sceau et le cimier des Forrester. Elle avait l'air fier, carré, belliqueux et tout à fait formidable. Cependant il fallait la lire; six pages croisées au moins, pensa-t-il en gémissant. Les jeunes filles ne manquent jamais une occasion d'infliger ces sortes de corvées à leurs victimes. Il l'ouvrit. La lettre ne contenait que trois mots, trois des mots les plus courts de la langue.

Abbaye de Dynely, jeudi 7 août.

CHER ÉRIC,

Qui est-ce?

Affectueusement à vous,

FRANCE.

CHAPITRE IX

RÉVÉLATION

Dans la soirée du jour qui devait ramener Terence Dennison à l'Abbaye, Lady Dynely attendait seule, assise à la fenêtre de sa chambre. La journée avait été une de ces journées d'août, étouffantes, insupportables, sans le moindre souffle. L'air, même à cette heure avancée, était lourd, pénible à respirer. Le ciel et l'atmosphère étaient chargés de cette électricité intense qui précède l'orage. Dans l'espace que le crépuscule envahit, pas un rameau ne bouge, pas une feuille ne tremble, pas le plus petit souffle de vent ne soulage les poumons oppressés, ne rafraîchit le front brûlant de Lady Dynely, appuyé à la glace de la croi-

sée. Toujours pâle, elle était presque livide dans la pénombre, et toute tremblante de la tête aux pieds, comme sous l'influence d'une puissante terreur nerveuse.

Elle attendait Terry, et dans le passé comme probablement dans l'avenir, elle était la seule femme qui jamais eût eu ou pût avoir à trembler à l'approche de Terry. Ce n'était pas lui qu'elle craignait, mais ce qu'elle avait à lui dire, ce secret qui était resté enseveli dans le fond de sa conscience, qui liait étroitement son âme, qui détruisait le repos de son esprit, et qui empoisonnait toutes les heures de son existence depuis seize ans... secret qui, lorsqu'il lui avait été confié d'abord, était le secret de la mauvaise action et de la cruauté d'un autre, mais qui depuis était devenu celui de sa propre faute.

Lady Dynely était bonne, consciencieuse, elle faisait son devoir envers tout le monde, suivant la connaissance qu'elle en avait ; c'était une maîtresse bienveillante, une charitable bienfaitrice, une mère aimante, une amie loyale. Dans toute sa vie elle n'avait fait tort qu'à un homme et c'était précisément celui qui la vénérait et l'aimait plus que toutes les autres femmes sur la terre, Terry.

Mais elle était faible, faible dans son orgueil et dans l'intensité de son amour pour son fils. Cet orgueil et cet amour s'étaient placés entre elle et le devoir, avaient scellé ses lèvres et l'avaient rendue coupable. Elle avait mal agi envers Terry ; elle lui avait causé un tort grave et prémédité, et elle avait trouvé la punition de ce crime dans le remords qui jamais ne la quittait, qui agissait sur son corps aussi bien que sur son esprit, et qui rendait son existence misérable. Le fardeau de sa faute était trop lourd pour

qu'elle pût le porter plus longtemps ; ce soir la vérité serait révélée ; alors advienne que pourra, sa conscience sera dégagée.

Mais c'était dur, et son cœur fier sentait toute l'amertume et l'humiliation de ce pénible aveu. Elle n'osait pas penser à son mari, dans la crainte d'être tentée de haïr sa mémoire. Elle n'osait penser à son fils ni à la terrible colère, ni aux reproches dont il l'accablerait si cela arrivait jamais à ses oreilles. Elle osait à peine penser à Terry, le loyal, le noble garçon au cœur droit, qui avait tant de confiance en elle, qui croyait si fermement en elle, et dont l'affection et la reconnaissance étaient si profondes. De tous côtés le sentier du devoir était obstrué par les épines, mais il fallait s'y engager.

« Assistez-moi, mon Dieu ! disait-elle dans l'amère prière que du fond du cœur elle adressait au ciel, ma croix est trop lourde pour mes forces ! »

Un pas qu'elle connaissait bien se fit entendre dans le corridor, malgré le tapis qui le couvrait. C'était le pas qu'elle attendait, le pas qu'elle guettait. On frappa à la porte. Elle attendit un moment comme pour reprendre haleine...

« Entrez... », dit-elle d'une voix à peine distincte.

Dennison entra. Elle se rejeta dans l'ombre des rideaux. Dans l'obscurité de la chambre, il ne pouvait pas voir la mortelle pâleur stéréotypée sur son visage, et cependant quelque chose dans son attitude l'effraya. Il s'avança et lui prit la main.

« Il n'est rien arrivé?... demanda-t-il anxieux. Vous n'êtes pas malade?...

— Je ne suis pas malade, répondit-elle d'une voix défaillante. Asseyez-vous, Terry. Je vais vous raconter une histoire ce soir. J'aurais dû vous la dire il y a

longtemps, mais j'ai été lâche..., tristement et méchamment lâche... et je n'ai pas osé... je n'ai pas osé. »

Il s'assit à ses pieds sur un tabouret, et la regarda avec un étonnement silencieux et plein d'alarme.

« Vous avez eu confiance en moi, Terry; vous avez été reconnaissant pour moi; vous m'avez aimée! Ah! mon pauvre enfant! cette confiance et cet amour ont été bien amers à porter. Je n'ai mérité ni l'une ni l'autre... je n'ai mérité que votre dédain et votre mépris.

— Lady Dynely!

— J'ai prié pour obtenir la force, poursuivit-elle avec une exaltation sauvage. Mais la force n'est pas venue. Je connaissais mon devoir envers vous, envers le ciel et envers ma conscience, mais je n'ai pas voulu le remplir. J'ai caché la vérité, je me suis plongée dans le mystère et le crime, et je vous ai fait tort depuis le commencement jusqu'à la fin.

— Me faire tort à moi, Lady Dynely! s'écria-t-il, consterné. Savez-vous ce que vous dites?

— Plût à Dieu que je ne le sache pas! répondit-elle amèrement. Cela paraît étrange, Terry; mais attendez jusqu'à ce que vous ayez tout entendu. Alors vous me mépriserez mille fois plus que vous ne m'avez jamais aimée.

— Jamais!... répondit-il vivement. Dites-moi ce que vous voudrez, rien ne pourra jamais altérer l'affection et la gratitude que je ressens pour vous. Elles ont grandi avec moi; elles font partie de mon existence. Je pourrai presque aussi facilement perdre ma foi en Dieu. Quand je cesserai de croire à votre bonté, je cesserai de croire à toute bonté sur terre.

— Non, non, dit-elle d'une voix qui dénotait une vive peine. Attendez jusqu'à ce que vous sachiez tout.

Terry, vous est-il jamais arrivé de vous demander pourquoi je vous ai retiré de la chaumière irlandaise et me suis chargée moi-même de votre entretien et de votre éducation.

— Ma foi, répond le jeune homme, légèrement troublé, à certains moments, oui. Mais j'ai tenu pour certain le peu que j'ai connu de ma courte histoire. Je suis le fils d'un parent éloigné de votre mari, et dans la bonté de votre cœur, vous m'avez recherché et vous avez pourvu aux besoins de ma vie. Voilà l'histoire; n'est-ce pas cela?...

— Oh non, non, non!... ce n'est pas l'histoire du tout. La bonté de mon cœur! Quelle ironie amère cette parole devient sur vos lèvres? Un parent éloigné de mon mari! Terry... vous êtes son fils!

— Lady Dynely!

— Son fils, Terry... son fils aîné! »

Il resta muet et la regarda. Lady Dynely était-elle folle? Qu'est-ce qu'elle lui racontait donc? Le fils de Lord Dynely! En ce moment une subite et ardente rougeur se répandit sur le visage franc et naturel de Terry. Le fils de Lord Dynely!... Et sa mère était la fille d'un paysan! Qu'y avait-il à dire de plus? Toute l'histoire était comprise dans ce rapprochement.

Il cacha sa tête entre ses mains comme un homme étourdi par un coup violent. Il y a peu de gens, même parmi les plus mauvais, qui ne vénèrent plus ou moins la mémoire de leur mère. Pour l'âme simple de Terry, c'était une mémoire bénie, idéalisée... à garder dans le plus profond de son cœur pour n'en parler jamais. Et maintenant on lui disait que son père était Lord Dynely!

« Lady Dynely, dit-il durement, pourquoi m'avez-vous dit cela? »

Elle plaça sa main sur la tête inclinée du jeune homme.

« Cela n'est pas tel que vous le pensez, Terry, dit-elle tristement. Je sais ce que vous voulez dire... mais ce n'est pas cela. Votre mère était la femme de Lord Dynely aussi légitimement que je l'ai jamais été. Vous êtes le fils de Lord Dynely aussi légitimement qu'Éric. Plus même... vous êtes l'héritier de Lord Dynely. »

Il entendit à peine ces derniers mots, car son âme était inondée de joie et de reconnaissance.

« Dieu merci! l'entendit-elle murmurer, c'eût été trop pénible à penser. Mais... le fils de Lord Dynely! Oh! Lady Dynely, pardonnez-moi, mais cela me paraît très-difficile à croire.

— C'est étonnant, sans aucun doute. Mais comprenez-vous entièrement? Vous êtes non-seulement le fils de Lord Dynely, mais encore son héritier.

— Son héritier!... répéta-t-il embarrassé.

— Vous êtes de trois ans plus âgé qu'Éric. Ne comprenez-vous pas? Votre mère était l'épouse de Lord Dynely; vous n'êtes pas Terence Dennison, mais vicomte Dynely. »

Il releva la tête et la regarda avec une expression d'horreur.

« Et Éric est... quoi?

— Oui : quoi? cria la mère d'Éric affolée. Il est Éric Hamilton, le fils cadet, avec un patrimoine d'à peu près la moitié de ce qu'il dépense tous les ans en cigarettes et en bouquets. Vous êtes l'héritier et le seigneur du domaine; il est le second fils et le frère cadet. Tel est le secret que j'ai appris à mes dépens, il y a seize ans, au lit de mort de votre père... le secret de ce que vous appelez ma générosité envers vous, le secret qui a

empoisonné et gâté ma vie entière. Si j'avais été aussi forte dans ma perversité que je suis faible, j'aurais pu le garder jusqu'à la fin, mais cela je ne le pouvais. Il est révélé. Mon âme est enfin délivrée de ce fardeau. Vous connaissez la vérité, et mon fils et moi nous sommes à votre merci. »

Un long et profond silence se fit alors. Elle était droite sur son siége, sa figure unie comme un marbre au sein de l'obscurité, ses mains frêles croisées sur ses genoux, ses yeux secs et égarés vaguement fixés sur l'espace.

Quant à Dennison, il était étourdi, absolument étourdi. Il essayait de se remettre et concentrait toutes ses forces dans cet effort. Sa tête était perdue dans un tourbillon de pensées, le chaos. Lui, le fils aîné, l'héritier de Lord Dynely!... non plus simplement Terry Dennison le parent pauvre, mais un pair du royaume! Éric, Éric, son frère cadet, sans aucun droit au titre qu'il portait, aux millions qu'il gaspillait! Dans aucune circonstance, un esprit vigoureux, jamais une cervelle de profond penseur ne furent ainsi jetés dans un dédale d'idées aussi inextricable.

« Racontez-moi tout... » fut sa première parole.

Elle respira longuement et se prépara à remplir cette tâche. Le plus terrible était dit... c'était amer presque autant que l'amertume de la mort, et cependant il était plus aisé de le révéler à Terry qu'à tout autre. Son secret avait pesé si longtemps sur elle et l'avait si impitoyablement torturée, qu'elle éprouvait déjà comme une sensation de soulagement ineffable.

« Vous raconter tout? répéta-t-elle; il semble qu'il reste bien peu de chose à dire quand tout est dit. Je suppose que la plupart des drames de la vie peuvent être racontés en quelques mots. Celui-ci peut l'être

certainement ainsi. Dans la nuit de la mort de Lord Dynely... il y a justement seize ans ce même soir... n'était-il pas convenable de choisir cet anniversaire?... j'ai tout appris moi-même pour la première fois. Je me rappelle toutes les circonstances de cet événement mieux que de quoi que ce soit de toute mon existence. Mon cousin était venu me voir... vous avez entendu parler de lui... Gordon Caryll, pauvre garçon!... pour me raconter son histoire. C'était par un beau clair de lune; bras dessus, bras dessous, nous nous promenions autour de l'étang tandis qu'en quelques mots brefs et amers il me racontait le drame de sa vie. Je vois tout cela comme un tableau. La blanche clarté de la lune, les longues ombres noires, l'étang comme une glace ronde, l'arome des fleurs et la fraîcheur du vent du soir. Je vois la place où il me dit adieu et me quitta, pauvre Gordon! et je ne l'ai jamais revu depuis. M. Locksley me le rappelle d'une certaine manière; mon cœur se ranime quand nous nous rencontrons, à cause de cette ressemblance fortuite. »

Elle s'arrêta. Elle avait un peu perdu le fil de sa narration en pensant à ce cousin, à cet élégant soldat qu'elle avait aimé et dont elle avait été séparée dans cette soirée d'il y a seize ans.

« Il me quitta, poursuivit-elle, et je m'attardai en songeant aux mécomptes que la vie offre à la plupart d'entre nous, et m'étonnant de ce que presque toujours nous abandonnons la voie droite où se trouve le bonheur, et d'où l'amour et l'ambition nous éloignent. Il s'était marié par amour... moi par ambition; le résultat fut le même pour tous deux: la plus noire et la plus amère déception. Je n'avais jamais aimé Lord Dynely; il était beaucoup plus âgé que moi et, quoique je n'aie jamais été une fille sentimentale, toute l'affection que

j'étais capable de donner avait été vouée à Gordon Caryll. Je fis mon devoir d'épouse en toute chose, mais je n'ai jamais été une heureuse épouse. Et lorsqu'on vint m'avertir que mon mari avait été victime d'un accident et se mourait, c'est l'horreur qu'on éprouve pour la fin tragique du premier étranger venu qui remplit mon âme, et non pas la douleur et le désespoir d'une femme aimante. Je me hâtai d'aller le rejoindre. Il était mourant en effet... à peine lui restait-il quelques heures à vivre lorsque j'arrivai. Mais il avait une grande force de volonté et il ne voulait pas mourir avant de m'avoir vue. Il m'avait beaucoup aimée... oh oui ! je n'ai jamais douté que, malgré son égoïsme et ses passions, il ne m'ait aimée et n'ait été fier de sa femme. Il s'était épargné lui-même pendant toute sa vie, mais lorsqu'il se trouva étendu sur son lit de mort, il ne voulut pas m'épargner. Un égoïsme absolu et sans limite a toujours été le trait caractéristique de sa race. Je m'étonne souvent, Terry, que vous ayez pu échapper à la contagion de cet héritage. »

Elle s'arrêta de nouveau en soupirant. Elle pensait à son fils. Tout en l'aimant aveuglément, profondément, et tout en l'admirant, elle ne pouvait se dissimuler complétement ses défauts. Tous les Dynelys avaient été foncièrement égoïstes, et foncièrement égoïste était le dernier Lord Dynely.

« Comme j'étais agenouillée au pied de son lit, Terry, il me raconta en quelques mots cette triste et navrante histoire. Dans ses pérégrinations à travers le Galway, il avait rencontré Maureen Gannon, une beauté brune, à l'air espagnol, comme sont beaucoup de jeunes filles du Galway, et avec sa tête chaude et ses passions ardentes, il en tomba amoureux. Il eut pendant toute sa vie la réputation méritée de courir

sans réflexion après toutes les femmes qui avaient éveillé ses désirs : un autre trait de sa nature dont vous avez été préservé et dont mon pauvre Éric a hérité, lui. Vous savez ce que sont les jeunes filles irlandaises... les femmes les plus chastes de la terre... un amour qui n'a pas pour but et pour résultat le mariage est auprès d'elles une folie sans aucune chance de succès. Mais il était fou quand la satisfaction de ses désirs était en jeu. Il épousa Maureen Gannon. »

Nouvelle pause pour reprendre haleine, avec un effort pénible.

Il faisait tout à fait nuit et le vent, précurseur de l'orage qui arrivait, s'était levé et soufflait dans le parc. Un ormeau, placé juste en face et tout proche de la fenêtre, frappait de l'extrémité de ses branches, comme avec des doigts de spectre, aux carreaux. Elle frémit en entendant ce bruit, et se rapprocha de son compagnon attentif et silencieux.

« Il s'était donné le nom de Dennison, et c'est sous ce nom qu'il l'épousa. La cérémonie eut lieu dans la petite chapelle rustique et fut célébrée par le prêtre de la paroisse. Des amis de son rang à lui, il n'y en avait naturellement aucun qui fût présent, mais ses humbles amis à elle et sa famille tout entière y assistaient. Il l'emmena tout de suite au loin, et on ne la revit plus chez elle jusqu'au jour où elle y revint pour mourir. Elle arriva vous portant dans ses bras, et l'histoire de sa vie fut finie. C'était toujours la même vieille histoire : un caprice ardent d'abord, caprice refroidi ensuite, froideur, indifférence, abandon complet, et enfin la fuite. Elle mourut et vous restâtes. Mais Lord Dynely fut libre de faire la cour à une autre et de l'épouser. Cette autre, ce fut moi. De la fille dont il avait brisé le cœur, de l'enfant unique

vivant en Irlande dans la pauvreté et l'abandon, je crois que jamais le souvenir ne s'offrit une seule fois à son esprit, jusqu'au moment de la naissance d'Eric. Alors le remords et la crainte s'emparèrent de son âme pour la première fois. Elle avait été sa femme légitime... vous étiez son fils et son héritier légitime. Il m'aimait, ai-je dit, à sa façon égoïste; il aimait aussi le petit Éric, et l'inquiétude touchant l'avenir de son plus jeune enfant commença à le gagner. Il n'en parla toutefois à personne, il ne fit aucune démarche à votre intention; il se contenta de recueillir tous les documents pour la fin de sa vie, remettant à après sa mort et pour les autres les souvenirs désagréables, comme cela avait été l'habitude de toute sa vie. Ce fut seulement lorsqu'il se vit sur son lit d'agonie et qu'il pensa que dans un autre monde il pourrait avoir à répondre de ses crimes dans celui-ci et à les réparer qu'il eut peur lâchement... et lui, toujours lui, fut sa préoccupation principale à ce moment suprême. Que lui importait ce que deviendrait Éric ou ce que je pourrais devenir moi-même, pourvu qu'il réparât sa mauvaise action et qu'il échappât à ses conséquences? Il m'envoya chercher et me fit connaître la vérité. « Vous trouverez tout cela consigné par écrit dans mon bureau. Je l'ai écrit pour en avoir le cœur net. Le certificat de mariage et l'extrait de baptême du petit s'y trouvent également. La loi pourrait trouver un vice dans un mariage irlandais comme celui-là, et cela a eu lieu dans bien des cas analogues; mais, Lucie, quand un homme va mourir, il voit toutes ces choses à un autre point de vue que celui de la loi du monde. Je ne pourrais pas retrouver cette pauvre fille dans le monde dans lequel je vais entrer et la regarder en face, en ayant conscience que le tort que j'ai fait à son

fils n'est pas réparé. C'est lui l'héritier, Lucie, souvenez-vous-en... et non pas Éric, le pauvre petit diable. Et je veux que vous fassiez, quand je ne serai plus, ce que je n'ai jamais eu le courage de faire moi-même... remettre ce petit garçon qui est en Irlande en possession de ses droits légitimes. Mon premier mariage doit être prouvé, et le jeune homme doit reprendre ses droits. Vous êtes pourvue, dans tous les cas, comme ma veuve, d'un riche douaire, et votre enfant aura une part de cadet. Mais celui qui est en Irlande, le fils de la pauvre Maureen, doit être l'héritier, ne l'oubliez pas. » J'étais agenouillée à côté de son lit, Terry, écoutant ces terribles révélations, saisie d'une horreur trop grande pour pouvoir parler ou pleurer. J'ai aimé Éric depuis le jour de sa naissance, je crois, avec un quadruple amour de mère. Il était tout mon bonheur. Son père ne partagea pas mon cœur avec lui, comme cela arrive à la plupart des mères. Mon fils était tout ce que j'avais au monde... tout. Et maintenant j'étais sommée d'avoir à me retirer en l'emmenant avec moi et de donner son titre et ses domaines à l'enfant d'une autre. Terry, s'écria-t-elle avec colère, il demandait plus que la nature humaine ne peut donner. »

Sa voix se brisa dans ce cri fiévreux, convulsif comme un sanglot. Terry prit les deux mains de la pauvre femme dans les siennes et les étreignit avec une douce énergie.

« Je le crois comme vous, répondit-il tristement.

— Il mourut pendant que j'étais agenouillée ainsi, poursuivit Lady Dynely; ses yeux entr'ouverts restaient fixés d'un air menaçant sur moi, ses lèvres remuaient comme pour parler encore. « Souvenez-vous, me dit-il, que vous avez à veiller à ce que justice soit faite. Je ne l'ai pu faire... vous, vous le

devez. Je ne reposerai pas tranquille dans ma tombe que vous ne me l'ayez promis. Promettez-moi que vous chercherez cet enfant et que vous lui restituerez ses droits, à la face du monde. Promettez!...» Ce furent ses dernières paroles; mais la promesse n'avait pas été faite. Je ne pouvais pas parler; cela m'eût été impossible, quand même une parole eût dû sauver sa vie et la mienne. J'étais étourdie, stupéfaite, anéantie de corps et d'âme. Tandis qu'il me regardait encore d'un œil terrible, l'effrayant hoquet de la mort se fit entendre. Ses yeux étaient fixés, avec une expression de menace, sur mon visage, lorsque le voile du trépas s'étendit sur eux. Je ne me rappelle plus rien. Quelqu'un vint à moi longtemps après, et je m'évanouis, puis ensuite tout est ténèbres. On l'enterra, et Éric et moi, nous suivîmes son convoi et conduisîmes le deuil. On avait mis des signes de deuil sur mon enfant; je les arrachai et les jetai au loin avec horreur. Porter le deuil d'un père qui le dépouillait si cruellement... non! Je le portais, moi; mais ce n'était pas le deuil que j'avais dans le cœur... c'était la révolte irritée, la colère, et une haine passionnée pour cet homme. On plaça sur sa tombe une plaque de marbre rappelant ses vertus sociales et domestiques, et au bas de cette pompeuse inscription, cette citation : SES ŒUVRES LE SUIVRONT. Ah! oui, elles l'ont suivi... dans l'amertume, le remords, et la honte. J'aurais pu rire bien haut de la sanglante ironie que contenait cette phrase, s'appliquant à lui. Je crois que mon esprit s'égara jusqu'à un certain point et que ma santé commença à décliner. J'avais une peur horrible de cet homme mort et enseveli : cette nuit et ses révélations me hantaient comme un cauchemar plein de spectres. Je ne pouvais... je ne voulais pas obéir. Je tremblais d'horreur

en refusant : c'était une chose si terrible que de désobéir volontairement aux ordres d'un mourant! Il ne reposerait pas tranquille dans le tombeau, avait-il dit, si je désobéissais. Une crainte superstitieuse et maladive qu'il ne se levât de ce sépulcre, d'où le repos avait fui, et qu'il ne me poursuivit, me glaçait presque à certains moments. Je crois que cette lutte incessante aurait fini par me rendre folle, si elle avait continué. Mais les médecins m'ordonnèrent d'aller en Italie pour changer d'air. Au lieu de cela, j'allai dans le Galway, et je vous trouvai. Vous savez le reste. Je voulus faire un compromis avec ma conscience... je trichai avec la vérité. Vous deviez être élevé et instruit comme mon propre fils et partager avec lui tous les avantages... tous, excepté mon affection. Cette dernière chose, mon pauvre Terry, pour tant que vous l'eussiez méritée, je ne pouvais vous la donner. L'horreur et la haine que j'étais assez méchante pour ressentir à l'égard de votre père, j'étais assez méchante pour l'éprouver envers vous. Un jour, pensais-je, peut-être, quand moi aussi je serais mourante, je vous révélerais tout. En attendant, votre existence devait être aussi aisée et aussi agréable que cela est possible avec de l'argent. Quand nous sommes frustrés à notre insu, notre perte n'est rien. Éric ne vous céderait jamais son titre et ses propriétés, à vous, le fils d'une pauvre paysanne irlandaise. Sa vie ne devait jamais être flétrie par l'ordre donné en mourant par un père sensuel, égoïste et cruel. Je ne dirais rien, je vous cacherais la vérité. Je me suis dit cela des milliers de fois, Terry, et les années ont passé, et vous êtes des hommes tous les deux. Sa majorité arrive dans quelques jours. France doit être sa femme, et la jeune fille du vicaire la vôtre.

Je m'étais promis de ne rien révéler, et je vous révèle tout. J'ai adressé au ciel des prières passionnées, révoltées; j'en ai fatigué Dieu pour connaître le droit et pour obtenir la force de m'y conformer. Cette force m'a été accordée à la fin. Mon devoir est rempli. Vous connaissez la vérité... vous savez combien honteusement vous avez été toute votre vie, frustré et dépouillé. Voici les papiers que Lord Dynely a laissés. Je suis prête à répéter cette histoire devant tous les tribunaux d'Angleterre. Tout cela me semble facile; mais quand je pense à Éric, j'ai l'âme navrée! »

Sa voix s'éteignit dans un sanglot. Elle prévoyait si bien les terribles colères d'Éric, sa rage furieuse, ses protestations... il préférerait lutter jusqu'à la mort contre son compétiteur, et dans ses emportements égoïstes il maudirait son père et détesterait la mère qui l'avait porté dans ses flancs. La haïr! Oui, toute sa vie. Les hommes faibles et égoïstes sont toujours ardents pour la haine. Pourquoi ne s'était-elle pas tue? Comment avait-elle osé parler? Qu'étaient ces craintes lâches de mille pères mourants à côté de ses droits de naissance? Était-ce là son prétendu amour pour lui? Quelle que fût la fin de tout cela, il ne lui pardonnerait jamais, il ne voudrait plus la voir. Elle savait ce qui allait arriver, aussi bien qu'elle savait qu'elle était assise là, sur ce siége.

Elle tend un rouleau de papiers à Terry. Il ouvrit la main en laissant échapper celle de son interlocutrice et le prit en silence. Même lui, pensa-t-elle avec un amer désespoir, se mettait aussi contre elle. Voilà ce que c'est que de faire son devoir.

« Je n'ai plus rien à vous dire, dit-elle d'une voix ferme. Allez, Terry, et laissez-moi. »

Il se leva aussitôt, mais sans se hâter, et il resta à

la considérer. Dans la profonde obscurité qui maintenant remplissait la chambre, il ne pouvait voir que le contour de sa personne et la pâleur rigide de sa figure.

« Je ne sais que dire encore, dit-il d'une voix contrainte qui n'avait plus son timbre ordinaire. Je me sens étourdi et ahuri. Ma tête est toute troublée. Tout cela est si étrange! Vous m'accorderez cette nuit pour y réfléchir... le voulez-vous?

— Qu'ai-je à voir à cela? répondit-elle brusquement. Tout est maintenant dans vos mains. C'est vous qui êtes le maître, et non moi. Vous êtes Lord Dynely.

— Vous n'êtes pas irritée contre moi? » demanda-t-il sérieusement, quoique en hésitant.

C'était une question qu'il lui avait adressée bien des fois dans sa vie, lorsqu'un regard de déplaisir à demi dissimulé l'avait frappé et fait frissonner, et il avait timidement cherché à savoir ce qui avait pu lui déplaire dans sa conduite. Son attention et sa simplicité enfantine touchèrent son cœur en ce moment.

« Irritée contre vous! dit-elle en gémissant. Oh! mon pauvre Terry, dans tout le cours de votre vie, vous ne m'avez jamais donné de sujet de mécontentement.

— J'en suis bien heureux, dit-il simplement, j'espère ne vous en donner jamais aucun. Maintenant, Lady Dynely, ajouta-t-il en hésitant encore, mon opinion ne peut avoir aucune importance pour vous, naturellement; mais j'espère que vous sentez... j'ai besoin que vous sentiez... que je ne vous blâme pas de tout cela. Je comprends tout ce que vous avez dû éprouver. C'était trop demander à une mère. Vous auriez été plus qu'une mortelle si vous aviez fait ce qu'il vous avait ordonné. »

Elle se contenta de le regarder dans l'obscurité avec des yeux attristés, sans espoir.

« Vous l'auriez fait, vous, Terry? dit-elle.

— Non... je ne sais pas. Je ne suis pas très-héroïque, et il faut de l'héroïsme pour faire ces choses-là. Je suis un être maladroit et embarrassé, bien différent d'Éric; mais je crois que je pourrais plus facilement me résigner à la mort qu'à faire volontairement du tort à quelqu'un que j'aime, pour en profiter moi-même. Vous savez ce que je veux dire, Lady Dynely. Ne vous affligez pas trop à ce sujet. Je ne puis supporter de vous voir dans la peine. Tout ira bien encore. Éric... Éric ne sait rien, n'est-ce pas?

— Non, pas encore... pas encore. Oh! Dieu! Ce sera la plus pénible épreuve à endurer! »

Il fléchit un genou devant elle, et pour la première fois il effleura de ses lèvres la joue de Lady Dynely.

« Mère, dit-il, et l'amour donnait à sa voix une intonation angélique, mère... vous, l'amie la meilleure et la plus vraie qu'homme ait jamais eue... ne vous désolez pas. Tout ira bien. Cette nuit je penserai à cela, et ensuite nous en finirons une bonne fois et pour toujours. »

Il se releva alors doucement et la laissa dans un état affreux, pleine d'anxiété, de doute, et de crainte.

CHAPITRE X

RÉFLEXION

Cette nuit-là, pour la première fois, dans la vingt-quatrième année de sa vie, Terry Dennison veilla et réfléchit. Réfléchir!... De toutes les expériences nouvelles, celle-ci était assurément la plus nouvelle dans l'existence de ce jeune homme si éminemment irréfléchi.

Le bon et le mauvais de la vie de Terry, et il y avait eu beaucoup des deux, avait toujours été fait sans préméditation : en toutes choses il avait agi naturellement et involontairement, sans y avoir pensé à l'avance. Maintenant, il était appelé à régler les destinées de quatre personnes : la sienne, celle d'Éric, celle de Lady Dynely, et celle de la petite Christabel.

Quelque chose comme un sourire effleura ses lèvres à cette pensée : être l'arbitre du sort du brillant Éric et de son avenir tout entier... lui, Terry!

Mais ce sourire disparut promptement en entrant dans sa chambre, quand il posa sur la table le petit paquet que Sa Seigneurie lui avait remis, et qu'il vit sur le papier jauni l'écriture à demi effacée. Le père qui l'avait si maltraité, qui avait plus maltraité encore sa mère, avait écrit cela... avait fait des efforts pour lui faire rendre justice, alors que cette justice rendue ne devait plus lui occasionner le moindre ennui. Il avait servi Satan pendant toute sa vie, et il avait voulu faire enfin sa paix avec le ciel, au prix de

n'importe quel sacrifice, pour ceux qu'il laissait derrière lui. Il avait vécu une vie de sensualisme et de fautes, et il avait voulu offrir la lie de cette existence coupable à son Créateur.

Il y eut plus de dégoût que d'autre chose dans le cœur de Terry lorsqu'il considéra cette écriture passée et qu'il pensa à celui qui l'avait tracée, poussière et cendres depuis de longues années.

« Ses œuvres le suivront. »

Il s'assit et regarda devant lui. Il était le fils aîné de Lord Dynely; non plus le pauvre Terry Dennison, dont l'existence dépendait des bontés de Lady Dynely, mais Vicomte Dynely, possédant, domaines et châteaux dans la moitié des comtés d'Angleterre, un château dans les Highlands, une villa à Ryde, et un état de revenus aussi long que sa généalogie. Il pouvait faire Crystal Lady Dynely. Son visage se colora de plaisir un moment à cette pensée.

Toutes ces brillantes perspectives se déroulaient à ses yeux, comme un resplendissant avenir.

Il était des moins intéressés; mais il avait vécu trop longtemps dans la haute société pour ne pas se rendre compte du changement complet et radical que cela pouvait opérer dans son existence. Un des plus anciens titres du Royaume-Uni, une des fortunes les plus considérables... voilà ce qu'il était appelé à réclamer ou à abandonner.

Pendant quelques instants, en pensant à cela, son cœur battit bien fort. Il était essentiellement homme en définitive, et ce n'était pas un jouet d'enfant qu'on peut prendre ou laisser, que la chose sur laquelle il avait à se décider.

On appelait Terry Dennison un bon garçon... c'était plutôt une âme simple peut-être, mais bon garçon

tout de même. Il avait peu d'ennemis et de nombreux amis, mais dans l'affection de ces derniers pour lui il y avait une ombre légère, mais plus ou moins visible de pitié. Il était un d'entre eux, mais non pas tout à fait comme eux. Ses manières et ses habitudes étaient primitives à un très-haut degré. Il n'était pas un viveur comme un homme de leur classe doit l'être. Il ne buvait point, ou si peu que ce n'était pas la peine d'en parler; il ne jouait jamais; il ne pourchassait pas les femmes, mariées ou non, pour leur malheur. Il était au-dessous de son âge pour tout cela à un point incroyable. Malgré cela, les hommes aimaient Terry; ils riaient avec lui et de lui, et leur moquerie n'allait jamais trop loin. C'était une bonne nature; mais dans sa taille de six pieds deux pouces, dans ses muscles vigoureux et dans sa science approfondie de l'art anglais « d'atteindre le défaut de l'épaule » dans certaines occasions, il y avait quelque chose qui inspirait le respect. Dans les luttes annuelles entre l'Université et la Ville, à Oxford, Dennison avait toujours été un des heureux champions. Dans tous les exercices du corps, il avait sa place parmi les plus forts et les plus habiles. C'était un fort chasseur devant le Seigneur là-bas dans les provinces; mais au bal ou dans le boudoir, à la cour et en fait de courtisanerie, Terry était décidément un garçon manqué.

Il n'égara jamais son cœur chez les baronnes ou les danseuses, les duchesses ou les actrices; il n'enleva jamais la femme de personne; il n'avait pas les allures d'un roué fascinateur d'aucun genre, et par conséquent il différait, autant qu'il est possible de l'imaginer, des héros de tout roman populaire moderne. Il avait ses défauts, ils étaient nombreux; il avait ses qualités, nombreuses aussi, et la générosité était la pre-

mière d'entre elles. Causer de la peine à une femme, n'importe laquelle... à une femme qu'il aimait et vénérait comme Lady Dynely... était pour lui chose impossible. Or, en réclamant à la face du monde sa mise en possession de ses droits, il savait qu'il briserait tout simplement le cœur de Lady Dynely.

Un méfait avait été commis... certainement; mais, suivant Terry, c'est à peine si elle y avait pris part. Elle aimait son fils comme peut de fils méritent d'être aimés, comme Éric Hamilton ne le méritait pas assurément. Comment donc, l'aimant ainsi, aurait-elle pu délibérément, sur l'ordre d'un mari lâchement égoïste, remettre ses droits héréditaires à un étranger et flétrir son existence entière? Lord Dynely avait trop demandé! Il n'était pas au pouvoir de notre faible nature humaine de faire cela.

Il avait été frustré, mais non par elle. Quoi! Elle aurait pu le laisser toute sa vie dans cette chaumière irlandaise sur la côte du Galway, mener la triste et misérable existence d'un paysan. Qui aurait pu lui en faire un crime, dans l'ignorance où l'on était de tout cela? Au contraire, elle vient le chercher et le traite en toutes choses comme son propre fils. Et maintenant, enfin, elle lui révèle tout et se déclare prête à prouver, coûte que coûte, la vérité de son dire.

Puis sa pensée se reporta sur Éric. Il vit la rage et la fureur d'Éric aussi nettement qu'il voyait le papier sur la table : les yeux bleus du jeune lord étaient livides de colère, son beau visage efféminé était pourpre d'irritation et d'esprit de révolte. Éric lutterait jusqu'à la mort et disputerait pied à pied le terrain. La sympathie du public serait pour lui; neuf points de la loi sur dix seraient en sa faveur; l'honneur et la puissance se trouvaient du côté d'Éric : quelle chance

lui resterait-il? Il y aurait un procès sans fin à la Cour de la Chancellerie, le royaume tout entier retentirait du scandale; le mariage irlandais, dans la célébration duquel toutes les formes n'avaient pas été scrupuleusement observées, serait contesté, et peut-être même parviendrait-on à prouver qu'aux yeux de la loi ce mariage n'existait pas. En même temps, le cœur de Lady Dynely, cruellement atteint par la publicité et la honte de ces débats, aurait été la victime la plus éprouvée de ce drame. Non, non, eût-il été disposé à réclamer ses droits, eût-il été aussi égoïstement intéressé qu'Éric lui-même, la chose était impossible en présence de toutes ces probabilités. Mais il n'était pas dans ces dispositions. Pour lui, ce sacrifice était très-peu coûteux. Il n'avait pas la moindre ambition. Sa nature, je l'ai dit, était celle d'un jeune homme ordinaire. La vie telle qu'on la lui avait faite le satisfaisait. Sa commission d'officier, ses cinq cents livres par an, et Crystal pour femme, voilà ce qu'il lui fallait. Avec cela le monde pouvait s'agiter autour de lui, lui ne demandait rien de plus au destin.

Un long soupir mit fin à sa rêverie; d'un geste il eut l'air de repousser l'affaire une fois pour toutes.

Il alluma un cigare, ouvrit le petit paquet de papiers, et les examina. Le certificat de mariage, l'extrait de baptême, et la rapide et nette confession de son père, relatant son mariage avec la fille du Galway, sous le nom de Dennison, il lut tout et le replia de nouveau.

« Pauvre âme! pensa-t-il. Elle a eu de dures épreuves à supporter. Non, Lord Dynely, vous avez fait assez de mal durant votre vie; nous ne vous en laisserons pas faire davantage du fond de votre tombeau. »

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre ouverte pour

y fumer en rêvant. Que faisait Crystal? Ah! elle dormait sans doute, la charmante petite reine de son cœur, sa bague au doigt et le cœur plein de son souvenir à lui. Il irait demain la rejoindre et lui dire ce qui depuis si longtemps était dans son âme. Il verrait sa figure si chère doucement émue, souriante et colorée d'une rougeur pleine d'éloquence, il entendrait sa voix aimée balbutier ses tendres aveux; Terry sentait tout son être transporté d'amour, de plaisir, et de reconnaissance à cette heureuse perspective. Comme il lui rendrait la vie heureuse, comme il saurait choyer affectueusement son petit lis immaculé, qu'il lui serait doux d'en prendre soin et de lui vouer toute son existence! Oui, il partirait demain, avant Noël ils seraient mariés, et ensuite... eh bien, Terry n'avait pas une imagination bien vive... ensuite ils vivraient heureux toujours.

Dennison ne se levait pas de bonne heure. L'oiseau matinal qui attaque et surprend le vermisseau dans les champs à l'aube n'était pas son modèle. Aussi toutes les horloges et pendules de Dynely avaient-elles sonné une heure, lorsque dans la plus fraîche toilette du matin, frais rasé et pimpant, il se présenta chez Lady Dynely.

« Ma chère Lady Dynely... » débuta-t-il.

Il s'arrêta.

Bon Dieu! quelle figure livide et terrifiée elle avait! Pâle, d'une pâleur mortelle, les lèvres bleuies et sèches, les yeux hagards, désespérés. Elle n'avait pas dormi du tout... sa nuit tout entière s'était passée à se promener fiévreusement de long en large dans sa chambre, à moitié folle en pensant à ce qu'elle avait fait et à ce qui pourrait en résulter. Tout le monde allait savoir, Éric allait out connaître... cette idée avait pour elle

une amertume insupportable. Terry était généreux; mais pour elle il semblait qu'une générosité allant jusqu'à cacher au monde toutes ces choses était une vertu au-dessus des forces humaines.

Elle se leva, une main appuyée au bras de son fauteuil, et ses yeux brûlants, égarés se fixèrent anxieux sur le visage du jeune homme. Une femme effrayée, s'attendant à entendre prononcer sa sentence de mort, ne doit pas avoir un autre regard. Elle essaya de parler... ses lèvres sèches tremblèrent, et il n'en sortit qu'un son rauque.

Il était à ses côtés, tenant ses deux mains dans la sienne, plein de pitié et de compassion. Pourquoi l'avait-il laissée dans l'incertitude, même pendant une nuit? Qu'elle le connaissait peu, lorsqu'elle se montrait si effrayée! Cette vue lui causa une pénible impression d'angoisse.

« Lady Dynely... ma très-chère mère... vous n'avez pas pensé que je pourrais jamais faire usage du secret que vous m'avez révélé hier soir. Si vous l'avez cru, vous m'avez certainement méconnu. Je vous aime trop profondément et j'aime trop Éric pour consentir jamais à me souiller d'une aussi égoïste et aussi honteuse ingratitude. Tenez!... »

Il tira de sa poche la liasse de papiers. Il y avait du feu dans la grille, malgré que l'on fût au mois d'août et que la chaleur à cette heure de la journée fût étouffante. Il tint un instant les papiers dans sa main, puis il les posa sur les charbons.

Elle poussa un cri perçant... un de ces cris qu'on n'oublie jamais quand on les a entendus... et resta comme paralysée par la joie.

Tous deux regardèrent le papier, qui se recroquevilla et flamba presque aussitôt; puis quelques cendres

noires voltigèrent un moment dans la cheminée, et le certificat du mariage irlandais avait existé.

« Ceci termine tout et anéantit votre secret. Vivant ou mourant, pas un mot de ce que vous m'avez dit ne dépassera jamais mes lèvres. »

Elle tomba lourdement en avant, jeta ses bras autour du cou du jeune homme, appuya son visage sur son épaule, tout son corps était secoué par un tremblement nerveux et sa poitrine soulevée par des sanglots muets mais passionnés. Elle l'étreignait convulsivement. Pas un mot ne fut prononcé par eux, mais de grosses larmes brillèrent dans les yeux bleus de Terry. Il la replaça très-doucement sur son siége et s'agenouilla à ses pieds.

« Non... non... dit-il d'un ton suppliant, cela m'afflige de vous entendre. Comment avez-vous pu penser que je ferais ce que vous redoutiez?... Quel misérable avez-vous donc cru que j'étais?

— Un misérable!... O mon Terry!... mon Terry!... vous êtes plutôt un ange qu'un homme! »

Terry éclata de rire. Le moment était solennel; mais l'idée de Terry Dennison jouant le rôle d'un ange chatouilla la fibre du fou rire dans l'âme du dragon, et le joyeux écolier ne put en contenir les bruyants éclats.

« Je vous demande pardon, Lady Dynely, dit Terry en faisant des efforts énergiques pour réprimer cette explosion, mais c'est un peu trop fort. Vous êtes la première, sur ma foi, qui m'ait jamais accordé des qualités angéliques. Et certes, je ne mérite pas cela... oh! je vous assure que je ne le mérite pas. Ce que j'ai fait n'est pas un sacrifice pour moi. Je ne suis ni ambitieux, ni intelligent, ni brillant comme Éric. Dragon, avec cinq cents livres par an et la plus aimée

des petites filles d'Angleterre pour femme, je suis amplement pourvu et n'ai rien à désirer. Au contraire, noble, avec un titre et des domaines, avec les devoirs que crée la maxime : Noblesse oblige, je serais un objet de pitié pour les dieux et les hommes. Éric est né pour être un favori de la fortune. Moi, je suis né pour être tout simplement Terry Dennison. »

Elle le regarda tristement, avec une émotion pleine d'admiration. Ses bras étaient restés autour de son cou quand il s'était agenouillé à ses pieds.

« Simplement Terry Dennison, répéta-t-elle. Terry, vous êtes de l'étoffe dont on fait les héros. Éric ne vous ressemble pas. Ah ! si seulement il pouvait vous imiter ! Où avez-vous pris ce cœur généreux, cette grande âme reconnaissante ? Vous ressemblez de figure à votre père ; vous avez les cheveux de la même nuance que lui. Vous avez sa figure, mais je crains bien... oui, je crains qu'Éric n'ait son cœur.

— Oh ! Éric n'est pas un mauvais garçon, » répondit Terry mal à l'aise.

Il était extraordinairement attaché à Lady Dynely, mais il n'était qu'un homme, et l'héroïsme était un peu au-dessus de ses forces.

« Ne parlons plus de tout cela. Faisons comme si vous ne m'aviez rien dit, comme si j'étais en réalité ce que j'ai longtemps cru être moi-même un parent éloigné d'une très-grande famille. Si... »

Terry baissa la tête et rougit.

« Si cela vous fait m'aimer un peu plus, je pourrai dire comme on dit souvent dans les romans : Je n'aurai pas travaillé pour rien. »

Elle se pencha vers lui et elle l'embrassa pour la première fois de sa vie avec autant de tendresse qu'elle eût embrassé son Éric.

« Qui pourrait ne pas vous aimer, Terry ? Cette jeune fille est vraiment une heureuse, bien heureuse fille. Je sais que vous mourez d'envie de retourner vers elle, mais je sens à présent que je ne pourrais pas vous permettre de me quitter. Mon bonheur si extraordinaire, votre admirable générosité me semblent trop grands pour être réels. Si je vous laisse aller, je douterai, mes craintes reviendront, et je serai malheureuse encore. Mes nerfs sont tout à fait affaiblis. Restez encore avec moi quelques jours, Terry, jusqu'à ce que je me sois faite à l'idée de la réalité du bonheur que je vous dois. »

C'était là un bien plus grand sacrifice, si elle avait pu s'en rendre compte, que de renoncer à ses droits au titre et à la fortune. Mais il le fit sans balancer et avec sa reconnaissance habituelle. Que pourrait-il refuser à sa bienfaitrice ?

« Je resterai une semaine, dit-il. Après avoir attendu si longtemps, quelques jours de plus n'ont pas d'importance. »

Il écrivit à ses amis. Il fallait attendre encore une semaine avant qu'il pût se retrouver au milieu d'eux ; mais, ce délai expiré, l arriverait sûrement, et en attendant il était leur tout dévoué Terry.

Enfin la liberté lui fut rendue. Muni de sa bague, un anneau à demi entouré de diamants, de la dimension voulue pour pouvoir être placé au doigt annulaire de la plus aimée des petites amies sur la terre, Dennison partit par une belle matinée d'août pour le comté de Lincoln. Les oiseaux chantaient, le soleil brillait, le gazon était aussi vert que si la palette d'un peintre lui eût prêté ses plus riches couleurs. Le ciel n'avait pas un nuage. C'est ainsi que devait être son ciel à lui, pensait Terry, tandis que

dans un irréprochable costume d'été, paraissant heureux et presque beau, ses longues jambes étendues sur les coussins du wagon, il roulait vers Starling, sans même déplier le *Times* déposé auprès de lui.

« Je voudrais savoir, murmurait-il en lui-même, ce que fait juste en ce moment ma chère petite chérie. Et par la même occasion j'aimerais à savoir pourquoi Éric ne rentre pas à la maison. J'aurais cru que France n'aurait pas supporté cela. Passer une soirée chez lui et repartir de nouveau pour deux semaines, au moins... Il est encore chez Carruthers, mais à quoi s'amuse maintenant le cher garçon? Je voudrais le savoir. Oui, à quoi? »

CHAPITRE XI

UN PIQUE-NIQUE

C'est par un beau soleil d'après-midi d'août, dont la lumière étincelante pénétrait les objets comme une rosée ambrée, que Dennison ouvrit la petite grille et fit son entrée dans l'habitation du vicaire. La maison était tout entourée de buissons de roses, de chèvrefeuilles, de verveines, de géraniums et de fuchsias, et l'atmosphère était imprégnée, saturée de parfums. Toutes les fenêtres et toutes les portes étaient ouvertes, mais un silence de dimanche y régnait. Quand l'ombre de sa grande taille se dessina à travers la porte du vestibule, la seule personne qui se trouvât dans

cette pièce leva les yeux de dessus sa couture, avec une légère exclamation de surprise.

C'était la plus âgée et la plus maigre des trois aînées des demoiselles Higgins.

« Dieu ! s'écria Mlle Higgins, quelle peur vous m'avez faite ? C'est vous, Terry ?... Qui l'eût pensé ?... Entrez. Vous voyez, je n'attendais personne aujourd'hui, tout le monde est dehors, sauf Belinda et moi, et...

— Dehors, interrogea doucement Terry, dehors, où donc, Arabelle ?

— Eh bien, mais au pique-nique. Ah ! j'oubliais, vous ne savez pas. Sir Philippe Carruthers, Lord Dynely, et quelques-uns des gentilshommes qui se trouvent actuellement au château, ont organisé un pique-nique et tout notre monde y est parti. Belinda et moi étions invitées ; mais il faut que quelqu'un garde la maison et fasse l'ouvrage pendant que les autres courent. Belinda est dans la cuisine, elle fait de la marmelade, et moi je fais de la couture pour Crystal. C'est toujours la même chose, ajouta amèrement l'aînée des demoiselles Higgins. Un petit cochon ira au marché et un autre petit cochon restera à la maison. C'est toujours à moi qu'est échu le lot de rester à la maison, toute ma vie.

— Où a lieu le pique-nique, Arabelle ? » demanda Terry vivement.

Un moment, un seul, bien court, il s'est trouvé désappointé par ce contre-temps ; mais il a déjà repris sa placidité habituelle.

« Au château de Carruthers, naturellement, répondit Arabelle. Ils n'ont pas cessé d'y faire des parties sur l'eau, des parties de croquet, et des parties de plaisir de toute sorte depuis que vous êtes parti. Crystal de-

vient une coureuse... je l'ai déjà dit à maman. Une gamine comme elle devrait être gardée à la maison à travailler pendant deux ans au moins, au lieu de s'en aller coqueter et faire des promenades avec des jeunes gens comme elle le fait. Je n'ai jamais fait pareille chose quand j'étais... Oh ! il est parti. Encore une victime de la petite demoiselle, je suppose. Que les hommes sont bêtes ! »

L'aînée des demoiselles Higgins, âgée de trente-cinq ans, n'était pas foncièrement vicieuse, mais l'aveugle indifférence des hommes à son endroit depuis les quinze dernières années avait quelque peu aigri le lait de la bonté humaine dans son sein de vestale. Elle reprit son aiguille et Terry se rendit au pique-nique.

La course était longue et l'après-midi très-chaude. Les champs étaient inondés de l'ardente lumière du soleil, les fleurs écarlates des pavots à peine agitées par une faible brise. Le visage de Terry était comme les fleurs des pavots lorsqu'il atteignit le lieu de la fête. Des tentes et des marquises émaillaient de tous côtés les pelouses ; une musique militaire exécutait de douces symphonies sous la feuillée ombreuse ; un tir à l'arc, le croquet, la danse, et autres exercices dans lesquels les jeunes et frivoles esprits se complaisent animaient le tableau. Des jeunes filles en blanc, en bleu, en rose, en lilas, en vert, se montraient de toutes parts sur les gazons verdoyants, comme de splendides bouquets, mais la bien-aimée de son cœur, Dennison ne pouvait l'apercevoir.

« Ah ! Terry, mon cher, dit le Révérend Samuel Higgins, en lui tendant sa main gantée de fil noir, comment allez-vous ? Quand êtes-vous arrivé ?

— Tout à l'heure ? Où est... je veux dire où sont les filles ?

— Amélie, Joséphine, et Emeline sont là-bas qui s'exercent au tir. Cornélie et Victoria jouent au croquet, Évangeline est avec sa mère, et Élisabeth Jane était avec moi il y a un moment. Arabelle et Belinda sont à la maison, dit tranquillement le Révérend Samuel.

— J'ai vu Arabelle; où est Crystal? demanda Dennison en désespoir de cause.

— Crystal est... hum!... dit le Révérend Higgins, regardant avec douceur de tous côtés, à travers ses lunettes. Je ne vois pas Crystal. Elisabeth Jane, mon enfant, où est Christabel?

— Crissy est allée faire un tour à la voile, sur l'étang, avec Lord Dynely, papa, répondit d'un ton légèrement impertinent la septième Mlle Higgins avec un regard piquant adressé à Dennison. Si vous désirez les retrouver, je vous conduirai, Terry. »

Elisabeth Jane prit le bras de Dennison et le guida vivement à travers des prairies et des bosquets en pente jusqu'à l'endroit où, encaissée entre deux collines, se montrait une vaste mare, un lac en miniature. Là, au milieu de la pièce d'eau, se balançait, comme un grand nénufar, une petite embarcation toute blanche, dans laquelle étaient installés un jeune homme et une jeune fille.

« Voilà Crissy, dit malicieusement Elisabeth Jane, et voilà Lord Dynely. Je ne sais quelles sont les intentions de Lord Dynely, mais si j'étais à la place de papa, je le lui demanderais. »

Terry rougit. Il se retourna vers elle et la regarda avec un douloureux serrement de cœur.

« Que voulez-vous dire, Lizy Jane?

— Je veux dire, réplique la septième et la plus fine des demoiselles Higgins, que Lord Dynely vient beau-

coup trop souvent à la maison et a beaucoup trop d'attentions pour notre Crissy pour un homme déjà fiancé. Il est fiancé, n'est-ce pas, Terry ?

— Oui... non... je ne sais pas, il est .. Élisabeth Jane, vous ne voulez pas dire que Crystal est... est... — Ici son visage coloré pâlit tout à coup, — est devenue amoureuse de Lord Dynely?

— Je ne sais rien à cet égard, répond plus malicieusement encore Elisabeth Jane, je ne passe pas ma vie à errer au clair de lune, à lire des romans et des poésies. J'ai mon district à visiter, et j'ai à assister aux séances de la Société Biblique et aux réunions de Dorcas. Je ne connais rien à ce qui concerne l'amour et à toutes ces méprisables sentimentalités, ajoute-t-elle avec un regard moqueur ; mais je sais que si j'étais papa, je ne voudrais pas voir un jeune noble flâner dans ma maison depuis le matin jusqu'au soir, courtiser ma plus jolie fille, faire avec elle des excursions au clair de lune, des excursions au soleil, des excursions très-matinales, et, couché à ses pieds pendant des heures entières sur le gazon, lire Meredith et Tennyson, lui tenir ses écheveaux de soie, et chanter des duos avec elle, et... Bah ! dit Élisabeth Jane avec malice, quand il aurait trois paires de lunettes, papa ne verrait pas ce qui se passe à son nez et à sa barbe.

— Ah ! ils se sont conduits de la sorte? interroge Terry qui se sent frappé au cœur.

— Oui, vraiment ! vous le verrez. On ne peut même pas prononcer le nom de ce jeune homme devant Crystal sans qu'elle rougisse jusqu'à la racine des cheveux. Je l'ai dit à papa ; Arabelle l'a dit à papa... mais à quoi bon? « Tut, tut, tut, mes enfants, laissez la petite s'amuser. Lui n'est qu'un enfant de bonne appa-

rence, elle n'est qu'une fillette sans malice. » Voilà ce que papa dit. Bizarre façon de s'amuser pour une jeune fille, je trouve; et maman est encore pire. Nous savons tous ce qu'elle pense, cette pauvre maman; elle ne voit qu'une chose, c'est qu'elle aura une grande dame pour fille. Je ne peux pas me faire à une folie semblable, » s'écrie, en terminant, la positive et pratique Élisabeth Jane Higgins.

Terry demeure silencieux. La chaude teinte de sa physionomie a disparu pour faire place à une pâleur mortelle. Il contemple d'un œil triste l'eau dorée et brillante. La petite embarcation blanche a gagné une légère courbe de terrain et a disparu. Crystal chante.

Sa voix suave arrive jusqu'à l'endroit où ils se trouvent. Bientôt la voix de Lord Dynely s'unit à celle de la jeune fille, et les deux auditeurs demeurent silencieux, jusqu'à ce que les dernières notes se soient entièrement éteintes.

« Venez! » dit Élisabeth Jane en voyant le visage décomposé de Terry, et non sans une pointe de compassion.

Elle aime Terry; elle est promise au Révérend Edwin Meeke, le curé de son père, dont le nom émeut faiblement son âme et ne l'empêche pas d'éprouver des affections fraternelles sérieuses : celle qu'elle porte au grand dragon est à l'abri de tout reproche.

« Seulement, si vous aimez France Forrester et notre Crystal, conseillez amicalement à Lord Dynely de rendre ses visites au vicariat plus semblables à celles des anges, c'est-à-dire plus rares et séparées par de longs intervalles. »

Elle le ramène. Mais toute splendeur a disparu du ciel et toute beauté de la terre. Le soleil ne brille

plus ou, s'il brille, sa lumière n'arrive plus à l'âme de Terry. Pour la première fois de sa vie, il est jaloux.

Elisabeth Jane fait de lui ce qu'elle veut. Elle prend son bras et le conduit dans les environs. Elle lui parle, de sa voix mordante et légèrement saccadée, de la maison que M. Meeke est en train de meubler, des pauvres de la paroisse, de ses écoles et de ses sociétés, et tout cela frappe l'oreille de Terry comme un bruit insignifiant.

Il écoute comme il écouterait le clapotement amorti de la chute d'eau d'un moulin, sans y prêter la moindre attention. Crystal et Éric, Éric et Crystal! Ces deux noms réunis résonnent seuls et invariablement dans son cerveau endolori.

« Les voilà! s'écrie Élisabeth Jane, avec un autre regard malin de ses petits yeux noirs. Un joli couple, n'est-ce pas? »

Mlle Higgins ne donnait pas ce sens à ses paroles, mais ils formaient réellement un très-joli couple. Ils s'avançaient ensemble sur le gazon. Éric, grand, langoureux, élégant, superbe, dans un tenue d'été absolument irréprochable, une toque écossaise en velours posée presque sur les yeux; Crystal, vêtue d'une robe de gaze rose pâle, un joli petit chapeau de paille abritant son nez grec, et un bouquet de nénufars odorants à la main. Il était fort rare qu'on vît la plus belle des demoiselles Higgins sans être parée de quelque ornement emprunté au domaine de Flore.

Ils aperçurent Élisabeth Jane et son compagnon, et Crystal eut un léger tressaillement nerveux, accompagné d'un soupir.

« Oh! dit-elle dans un murmure effrayé, c'est Terry!

— Eh oui, c'est bien Terry, reprit Lord Dynely en portant son lorgnon à l'œil. D'où vient-il donc?... Comment allez-vous, mon vieux camarade? »

Il s'avança vers Terry en prononçant ces paroles et lui tendit négligemment la main.

Terry la prit et la lâcha aussitôt, pour la première fois, comme si elle l'eût brûlé. Pour la première fois, la vue du fils de Lady Dynely ne réjouissait ni ses yeux ni son cœur.

« Nous ne vous attendions pas, vous savez? Je suis aise de vous voir néanmoins. Quelle terrible chose cela a dû être que de voyager par ce temps! Vous venez d'arriver?

— J'arrive à l'instant, » répond froidement Terry, en fixant Crystal.

Celle-ci était rouge et embarrassée. Son timide regard qui évitait celui de Terry, sa main qui semblait fuir la sienne, le frappaient douloureusement au cœur.

« Vous allez bien, Crystal? dit-il. Avez-vous reçu ma lettre?

— Oh! oui, je vous remercie. »

C'est toujours la formule que Crystal emploie quand elle est embarrassée. Elle resta rougissante et mal à son aise, traçant des lignes sur le sable avec le bout de son ombrelle blanche.

« Vous ne me demandez pas des nouvelles de la maison, Dynely... dit Terry, en le regardant fixement; de votre mère ou de Mlle Forrester?

— Est-ce que je ne l'ai pas fait? Il fait trop chaud pour s'occuper de quoi que ce soit ou de n'importe qui dans un pique-nique du mois d'août. Merci de me l'avoir rappelé. Comment se portent ma mère et Mlle Forrester? »

Il y eut une certaine expression de défi dans le re-

gard dont les yeux bleus d'Éric accompagnèrent ces paroles, et un certain air de défi dans l'accent avec lequel il avait relevé l'observation de Terry.

« Elles se portent bien. Elles s'étonnent un peu cependant et se demandent qu'est-ce qui peut vous retenir si longtemps au loin. Vous deviez être de retour au bout d'une semaine.

— C'est possible. Mais je trouve que mon tempérament ne peut supporter la fatigue d'un train express perpétuel. D'ailleurs, en réalité, je préfère ce pays au nôtre. »

Sur ces mots, il fait un demi-tour et adresse à Crystal quelques paroles à voix basse, qui la font rire nerveusement. Puis il lui prend la main, qu'il passe sous son bras, et il se retourne pour s'en aller.

« Allons, allons, Terry, dit-il, amusez-vous bien, et surtout ne faites pas une cour trop marquée à Elisabeth Jane, de peur que le Révérend Edwin, tout doux qu'il soit, n'en éprouve de la jalousie. Car la jalousie est un monstre effrayant qui exerce de terribles ravages, quand on le laisse s'introduire dans le cœur d'un homme. »

Ils s'en allèrent en flânant ensemble, comme ils étaient venus, et les yeux noirs d'Élisabeth Jane avaient encore leur expression farouche en les regardant s'éloigner.

« Eh bien, dit-elle, que pensez-vous de cela?

— Je pense que j'ai besoin d'aller boire un verre de bordeaux, s'il y en a par là, répondit Dennison. Je vois venir M. Meeke, Lisa Jane. Excusez-moi, n'est-ce pas? »

Il attend à peine le sec « oh! certainement! » de Lisa Jane. Il se précipite et boit un grand coup du pot d'argent à la glace; mais tous les verres de vin de Bor-

deaux qui ait jamais été frappé n'auraient pu éteindre le feu que l'amour et la jalousie ont allumé dans l'âme de Terry et qui la dévore. Il erre à l'aventure, sans savoir où il va, mais indifférent à tout et disposé à aller n'importe où, n'importe où loin du monde. Bientôt il se trouve assez loin de la musique, assez loin de la vue et du bruit du pique-nique, et il s'étend la face tournée vers la terre, sur l'herbe tout embaumée des parfums de l'été.

Il a perdu Crystal!

Oui, il l'a perdue; quoique Éric ne fasse que jouer son vieux jeu de séducteur volage auprès des jeunes filles, les recherchant à présent avec sa grâce charmante et sa séduisante beauté, pour les abandonner l'instant d'après, Crystal n'en est pas moins perdue pour lui. Si son cœur appartient à Dynely ou à un autre, c'est qu'il n'est plus à lui. Le cœur qui se donnera à lui pour la vie ne doit pas avoir battu pour un autre. Et elle aime Éric. Qu'est-ce qu'Éric a l'intention de faire?

« Par Dieu! pense Terry avec des éclairs d'indignation dans les yeux, il ne se jouera pas d'elle comme il l'a fait de tant d'autres. Il n'aura pas conquis son amour pour la planter ensuite là avec dédain. Il ne sera pas dit qu'il lui aura fait la cour, qu'il l'aura poursuivie, pour empoisonner sa vie et briser son cœur comme il l'a fait à d'autres. Je le tuerais plutôt de mes propres mains. »

La radieuse journée décline, le soleil se couche, les étoiles commencent à briller, le vent du soir se lève. Terry se redresse froid et pâle, et si différent d'aspect de ce qu'il est habituellement, qu'on aurait peine à le reconnaître, et il retourne du côté des joueurs. On danse avec entrain dans la grande tente de toile, à la

blanche clarté des étoiles, l'orchestre exécute une valse allemande, et la petite Crystal, dans ses rapides mouvements, semble tourbillonner comme un duvet léger dans les bras exercés de Lord Dynely. Elle aperçoit Terry et sourit d'une façon bizarre.

Si le projet qui a conduit Terry dans ce lieu eût été écrit sur son front, il n'eût pas été plus aisé à déchiffrer pour Lord Dynely. Dès le premier moment il a vu ce qui se passe dans son âme et il sait aussi bien que le grand dragon lui-même qu'il est venu à l'habitation du vicaire de Starling pour faire la cour et s'engager avec la fleur de la famille. Et le bras d'Éric se roidit autour de la taille svelte et gracieuse de Crystal, ses yeux bleus couvent avec une intolérable expression de désir et de triomphe cette charmante figure d'enfant.

« Elle n'appartiendra jamais ni à lui ni à d'autres qu'à moi, pense-t-il. Je parlerai ce soir, ou, sans cela, ce grand et gros dragon parlera demain. »

Son caprice pour Crystal ne s'est jamais refroidi, jamais même pendant un instant. Il l'aime, ou croit l'aimer, de tout son cœur. Elle ne sera pas aussi capable de lui faire honneur comme épouse que France, il le sent bien. Il sera las de cette figure douce, timide, aux fossettes enfantines, un mois après le mariage, mais, malgré tout cela, il faut qu'il l'ait, et il l'aura en dépit des dieux et des hommes. L'opposition et l'existence d'un rival ont surchauffé son ardeur. Qu'il vienne que voudra, cette petite beauté de village sera sa femme. Ce soir même il la demandera.

La valse est terminée. Il l'entraîne à sa suite dans le parc, que la nuit étoilée plonge dans une demi-obscurité crépusculaire.

Elle est toute disposée à aller, fût-ce aux confins de

la terre, pourvu qu'il l'y conduise. Elle a constamment vécu dans une sorte d'extase et de béatitude depuis qu'elle a vu pour la première fois Lord Dynely.

« Quelle belle journée! soupire-t-elle en prenant son chapeau et en regardant le ciel. Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie.

— Surtout depuis que Terry Dennison est arrivé, répond Sa Seigneurie.

— Oh! Lord Dynely!... Terry... comme si je me souciais de Terry! réplique Crystal avec un gentil petit mouvement plein de vivacité.

— Non?... En êtes-vous bien sûre, Crystal? Vous ne vous souciez pas de Terry?

— Lord Dynely, vous savez bien que non.

— Alors, c'est que vous en aimez un autre. Qui est-ce, ma petite Crystal? Vous avez de si nombreux adorateurs... Ah! vous ne savez pas comme je suis follement jaloux. »

Elle le regarde vivement, presque avec colère, pour voir s'il parle sérieusement. Ses yeux et ses lèvres sourient et il a des regards qu'elle ne peut soutenir. Elle rougit et se recule instinctivement.

Mais lui la saisit dans ses bras, l'y presse fortement, et fait pleuvoir les baisers sur ses joues.

« Je vous aime, Crystal, dit-il, et je veux que vous deveniez ma femme. »

Une heure après, les invités du pique-nique commençaient à se retirer. Lord Dynely allait reconduire Crystal dans sa voiture. Chacun se pressait vers son véhicule, quand ils arrivèrent sur le lieu du départ.

Que la physionomie de Crystal est radieuse, comme transfigurée par le bonheur! Quant à Lord Dynely,

il est, comme toujours, froid, languissant, maître de lui, et, en apparence du moins, légèrement ennuyé comme d'habitude. Mais lorsqu'il se trouve seul avec Crystal dans le phaéton, il ne s'ennuie plus le moins du monde.

« Je parlerai à votre bon vieux père demain, lui dit-il. Naturellement nous savons quelle sera sa réponse. Je vous achèterai un anneau de fiançailles. Voyons, donnez-moi cette petite bague bleue et blanche pour me guider sur la dimension.

— Oh! s'écrie Crystal avec une soudaine douleur dans la voix, c'est celle que m'a donnée Terry!

— Ah! dit froidement Dynely en la lui retirant du doigt et en la mettant dans la poche de son gilet; eh bien, nous la rendrons à Terry, et il pourra la donner à Victoria, ou à Évangeline, ou à Joséphine, ou à celle qu'il lui plaira. Vous ne devez plus accepter de bague d'aucun homme, et vous ne devez plus porter que les miennes dorénavant et pour toujours. »

CHAPITRE XII

UN CHOIX

On passa une très-agréable soirée chez le vicaire et l'on termina délicieusement une délicieuse journée. Délicieuse au moins pour Crystal et son noble adorateur. Ils donnèrent en apparence peu de signes de leur ravissement intérieur; ils chantèrent et

jouèrent des duos selon l'ancienne coutume, mais les yeux de Crystal conservèrent cet éclat de la joie intime de l'amour heureux, et le demi-sourire de satisfaction et de triomphe de la passion partagée ne cessa de régner pendant toute la soirée sur le visage radieux d'Éric. Ils prirent le thé dans des tasses de porcelaine grandes comme des coquilles d'œuf, se partagèrent les pâtisseries et les minces tartines beurrées. Crystal accompagna enfin son amoureux jusqu'à la grille.

« Je serai ici demain d'aussi bonne heure que les bienséances le permettent, ma jolie petite chérie, dit-il en prenant son gracieux visage dans ses mains, pour l'entrevue particulière avec votre papa. Bonsoir, reine des roses du jardin des houris, et rêvez de moi. »

Comment n'en rêverait-elle pas? Elle le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu. Qu'il est beau! Un vrai roi parmi les hommes. Qu'il est noble, qu'il est grand, qu'il est bon! Si élevé au-dessus d'elle, il s'abaisse néanmoins, dans son adorable condescendance, jusqu'à l'aimer et à en faire sa femme. Oh! elle est trois fois bénie. Certainement quelque fée bienfaisante a présidé à sa naissance, pour qu'elle ait été ainsi choisie par le favori des dieux.

« Mon bien-aimé... mon bien-aimé!... murmure-t-elle en joignant inconsciemment les mains, lorsqu'elle est tirée de sa rêverie par le Révérend Edwin et Élisabeth Jane, qui font crier le sable derrière elle.

— Vas-tu rester là à contempler la lune toute la nuit, Crystal! demande sèchement la sœur aînée. Tu sais qu'il tombe de la rosée et que ta toilette est de grenadine? Où est-il?

— Lord Dynely est parti, répond gracieusement Crystal. Bonsoir, monsieur Meeke. »

Et elle jette un aimable regard de compassion sur M. Meeke.

« Pauvre petit homme, pense-t-elle, quelle existence lui réserve Élisabeth Jane, et comme ma vie va être différente de celle de la pauvre et simple Élisabeth Jane ! »

Elle éprouve une grande pitié pour ces deux êtres, car leur union sera insipide et vulgaire ; mais elle ressent aussi cette même pitié pour ses huit sœurs, dont la destinée est loin d'être aussi favorisée que la sienne.

« Qu'ai-je jamais fait pour mériter d'être aussi heureuse ? se dit-elle, tandis qu'un doux sourire se dessine sur sa petite figure d'enfant. Que pourrai-je faire jamais pour prouver combien j'en suis reconnaissante et touchée ? »

Elle s'arrête et recule, le sourire s'évanouit, une subite rougeur de honte et de chagrin voile sa face, car la grande taille de Terry apparaît debout auprès d'elle.

« Je n'ai pas pu trouver le moyen de vous adresser une parole de toute la journée, Crystal, dit-il en essayant d'avoir l'air enjoué. Vous avez été si entièrement accaparée par Lord Dynely... Voilà une belle soirée... Faisons un tour dans le jardin.

— Quoi ! à minuit ? Oh ! Terry ! répond-elle en riant, je suis horriblement fatiguée, d'ailleurs, après ce pique-nique. Plus tard. Bonsoir. »

Elle s'élance légère comme un oiseau ou comme un sylphe en haut de l'escalier et, lui envoyant un baiser avec sa main, elle disparaît.

Les neuf filles du Révérend Higgins étaient accouplées par deux et réparties en cinq chambres. C'était

le malheur de Crystal d'avoir pour camarade Élisabeth Jane. Quand celle-ci rentre une demi-heure après elle et la trouve regardant encore la lune, appuyée au rebord de la fenêtre sans se soucier de la rosée ou de la grenadine, la fenêtre est refermée avec emportement et Crystal reçoit l'ordre péremptoire d'en finir avec ses folies et de se mettre au lit.

Elle obéit et s'endort même; mais elle se réveille de bonne heure, assez tôt pour voir le soleil d'une nouvelle journée de bonheur se lever et faire glisser ses premiers rayons dans sa chambre, et pour entendre des centaines de petits oiseaux accompagner de leurs notes joyeuses au dehors les ronflements brefs et sonores d'Élisabeth Jane au dedans.

Crystal repense encore à Edwin ; elle rit et hausse les épaules en voyant Élisabeth Jane endormie la bouche ouverte, et elle se prend d'une indicible pitié pour lui, qu'elle plaint sincèrement. La félicité de la veille se représente encore à sa pensée, pendant qu'elle descend de son lit et qu'elle procède à sa toilette. Aujourd'hui il va venir faire sa demande à papa ; dans deux ou trois heures au plus il sera là. Elle chante doucement en s'habillant, car son cœur déborde de joie, et elle descend rapidement l'escalier, dont le tapis amortit les pas, pour aller respirer l'air doux et frais de cette matinée d'été. Tout le monde dans la maison est encore endormi, mais au dehors tout est réveillé et tout respire la vie et le bonheur. Les roses lèvent vers le ciel, dont pas un nuage ne trouble la pureté, leurs calices aux nuances diverses, depuis le rouge vif jusqu'au blanc de neige, des centaines d'oiseaux jettent au vent leur chanson matinale et, pour ranimer toutes choses, le soleil se lève au ciel dans sa radieuse splendeur.

Involontairement l'hymne de Mendelssohn monte à ses lèvres : *Que tout ce qui vit et respire chante un hymne au Seigneur.*

Elle se dirige vers la grille, sur laquelle elle s'appuie toujours chantant. Son chant arrive aux oreilles d'une autre personne aussi matinale, qui se tient adossée mélancoliquement à un orme voisin en fumant un cigare. Il tressaille, jette son cigare et traverse les prairies humides de rosée pour la rejoindre. C'est Terry. Quel autre que Terry dans cette maisonnée de femmes fumerait des regalias le matin ?

Terry n'a pas bien dormi, il n'a pas même dormi du tout ; aussi paraît-il triste et anxieux au milieu de ces magnificences de la nature. Il enfonce son chapeau sur son front pour se préserver des rayons du soleil, et il voit la douce figure de Crystal s'assombrir, tandis que son chant s'éteint dès qu'il arrive auprès d'elle. Ses jolis yeux, les plus beaux qui existent, suivant lui, se troublent sous l'impression du malaise nerveux dont elle est saisie.

« Vous êtes matinale, Crystal, dit-il avec un faible sourire. Je vois que vous conservez vos bonnes habitudes. J'espère que vous êtes entièrement reposée de vos fatigues d'hier.

— Oh ! oui, je vous remercie, répond Crystal, adoptant sa vieille formule ; j'espère que vos rêves ont été agréables, Terry ?

— Je n'ai ni dormi ni rêvé, » réplique gravement Terry.

Elle le regarde et arrache les feuilles d'un églantier qui croît près de la grille. Il prend alors cette petite main malfaisante, il la serre, et regarde le doigt où il avait mis la bague de perles et de turquoises.

« Elle n'y est plus?... » dit-il avec trouble.

Elle retire vivement sa main, moitié effrayée, moitié étourdie, et se tait.

« Vous aviez promis de la porter, Crystal.

— Je vous demande pardon, Terry, je n'ai rien promis. Vous l'y aviez mise et je l'ai portée jusqu'à...

— Jusqu'à... continuez, Crystal... »

Mais elle ne s'en souciait pas, à ce qu'il parut. Elle s'éloigne de lui et se met de nouveau à casser capricieusement les branches de l'églantier.

« Jusqu'à quand, Crystal? Répondez-moi.

— Eh bien, jusqu'à hier soir.

— Et qu'est-il arrivé hier soir à cette bague? »

Il essaye de voir son visage, mais elle le tient baissé sur les fleurs embaumées qu'elle tourmente, et garde de nouveau le silence.

« Crystal... Crystal!... s'écrie-t-il, qu'est-ce que tout cela signifie? Qui a pris ma bague? »

Ainsi pressée, elle reprend courage pour se défendre et le regarde avec une certaine crânerie.

« Lord Dynely l'a prise hier soir. Il avait le droit de la prendre. Je ne puis recevoir de bague d'aucun autre homme que lui pendant tous les jours de ma vie. Je vous rendrai la vôtre demain. Je ne voudrais pas vous blesser, Terry, mais je l'aime. »

Son courage s'en va presque aussi vite qu'il est venu. Son visage devient pourpre, et elle retourne au malheureux églantier.

Quant à Terry, il est resté comme un homme qui reçoit un coup mortel, pâle et muet. Et pourtant il s'y attendait, il le savait. Mais cela ne diminue en rien la douleur qu'il éprouve et n'a pas amorti le coup.

Le silence l'effraye. Elle jette à la dérobée un

regard sur la pâleur mortelle du visage de Terry, et cette vue l'effraye davantage encore.

« Oh! Terry, ne vous mettez pas en colère, bégaye-t-elle tandis que des larmes commencent à humecter ses paupières. Comment aurais-je pu m'en défendre? Il est si beau, si noble, si grand! Comment aurais-je pu, comment n'importe qui pourrait-il s'empêcher de l'aimer?

— Non, répond Terry, dont une étrange contrainte serre les lèvres et dont l'accent a une dureté inaccoutumée, vous ne pouviez l'éviter. Vous n'êtes qu'une enfant, je vous croyais une femme. Vous ne pouviez pas l'éviter. Mais par le ciel, lui... c'est un lâche. »

Elle frémit, piquée à l'extrême par cette accusation.

« C'est faux! reprit-elle avec animation. Comment osez-vous, Terry?... Vous me dites à moi, hors de sa présence, ce que vous n'auriez pas le courage de lui dire en face. Il est le meilleur et le plus noble des hommes et je l'aime de toute mon âme. »

Il se tourna vers elle et la regarda fixement. Il lui prit les mains et sembla se consulter; ses yeux brillaient d'une indomptable fierté.

« Vous l'aimez, Crystal?

— De tout mon cœur, de toute mon âme; je l'aime tant, que, si je le perdais, j'en mourrais.

— Et lui, il vous dit qu'il vous aime, je suppose?

— Il me le dit et je le sais. J'en suis aussi sûre et aussi certaine que je suis sûre d'être ici. »

Il lui lâcha les mains et se détourna en appuyant ses bras sur le pilier de la grille.

« Il vous le dit, et vous le savez! Je voudrais bien savoir à combien de dizaines d'autres Lord Dyneley en a dit autant pendant les vingt et un ans de sa vie! Nous vivons dans un siècle où l'on va vite, mais je

doute qu'il y ait beaucoup de gens qui aillent aussi vite que cela. Je serais curieux de savoir ce que France Forrester dira de tout ceci. »

La rougeur que la colère avait amenée sur sa joue disparut, l'éclair irrité s'éteignit dans ses yeux. Elle demeura atterrée et pâle devant lui. Elle avait oublié France.

« Mlle Forrester! reprit-elle tout bas. Je l'avais oubliée... je l'avais oubliée! Et hier au soir il me disait... il me disait...

— Il ne vous a pas parlé d'elle, j'en jurerais, dit Dennison avec un sourire triste. Il ne vous a pas dit qu'il a été convenu depuis leur enfance qu'il l'épouserait; qu'il est revenu à la maison il y a trois semaines pour la demander en mariage; qu'il le lui a demandé, qu'il l'a priée, suppliée, et qu'elle l'a envoyé ici loin d'elle pour attendre sa réponse définitive; que si cette réponse est favorable, ils doivent se marier à Londres au printemps prochain. C'est sa mère qui m'a appris tout cela. Quoi qu'il vous ait dit hier soir, je suis tout à fait sûr qu'il ne vous a pas parlé de toutes ces choses.

— Non, dit-elle d'une voix qui ressemblait à un chuchotement, — et ses lèvres pâlirent, — il ne m'a pas dit cela.

— Il y a une circonstance favorable dans tout cela, continua le jeune homme ; c'est un lâche, mais il ne voudra pas l'affliger. Tout incroyable que cela vous paraisse, il faut que vous sachiez que toute la beauté et la grâce séduisante de votre demi-dieu n'ont aucun pouvoir sur elle. Elle ne l'aime pas; elle le connaît et le juge comme plus faible et plus perfide que l'onde, et comme le plus fragile et le plus aisé à rompre des soutiens sur lesquels puisse s'appuyer une femme.

Elle se réjouira donc de se voir débarrassée de ses poursuites. Mais en ce qui vous concerne, Crystal, vous n'êtes pas la première ni la centième à qui il ait juré un amour éternel, et vous ne serez pas la dernière, je puis vous en faire le serment, si vous lui en fournissez l'occasion. Si vous tenez à Lord Dynely et si vous avez à cœur de le garder, eh bien, ma chère, mariez-vous tout de suite, battez le fer pendant qu'il est chaud. »

Elle ne prononce pas une parole. Pâle et calme, elle reste inanimée, sans couleur dans ses yeux ou sur son visage, anéantie par ce qu'il vient de lui dire.

En la voyant ainsi, il sent toute amertume disparaître de son cœur et se changer en un sentiment plus doux, plein de compassion et de pitié.

« Crystal, pardonnez-moi, dit-il. Je suis un brutal, je n'aurais pas dû vous dire de pareilles choses. Mais je vous aimais tant !... Je vous ai aimée toute ma vie. J'avais confiance en vous, j'avais confiance en lui. »

Il appuya sa tête sur ses bras.

Son chagrin, à elle, ajouté à son propre chagrin, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Elle s'éloigna vivement par une des allées du jardin et disparut.

Six heures après, les pendules sonnaient onze heures, Lord Dynely descendait de cheval à la grille de l'habitation du vicaire et attachait la bride au pilier sur lequel le matin s'était appuyé Terry. Avant qu'il eût gagné la maison, une ombre mince et blanche apparut au coin de l'une des allées du jardin et lui fit signe de ne pas avancer.

« C'est vous, ma chérie, dit-il gaiement, et vous guettiez la venue de votre chevalier tout dévoué. Je

ne suis pas en retard, n'est-ce pas? Voyez-vous, se lever de bonne heure, comme vous l'entendez dans ce désert primitif, n'est pas ma qualité dominante. »

Il se pencha pour l'embrasser, mais elle s'arracha résolûment d'entre ses bras.

« Attendez!... lui dit-elle doucement. J'ai quelque chose à vous dire. Hier soir, quand vous m'avez parlé, quand vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous... vous ne m'avez rien dit de Mlle Forrester. »

Il rougit et ses yeux bleus brillèrent de la colère toujours si prompte à s'allumer en lui.

« Qui vous a raconté cela? demanda-t-il. Mais qu'ai-je besoin de le demander? C'est M. Terence Dennison, comme de juste.

— Je sais cela depuis longtemps, reprit-elle effrayée de son regard irrité, tremblante comme une enfant nerveuse, mais décidée néanmoins à continuer; mais je l'avais oublié hier. Oh! Lord Dynely!... Vous avez été bien cruel de me dire ces choses quand de tout temps vous avez été engagé vis-à-vis d'elle. »

Elle éclata alors pour la première fois et, cachant sa figure dans ses mains, elle sanglota fiévreusement.

« Pourquoi êtes-vous venu ici?... pourquoi vous ê-ase vous fait aimer de moi?... comment avez-vous pu me tromper ainsi? Je sais que je n'étais pas digne de vous; mais j'étais heureuse avant votre venue... io...

— Vous auriez épousé M. Dennison et vous auriez toujours vécu heureuse. Est-ce là ce que vous alliez dire, mademoiselle Higgins? »

Il était debout devant elle, les bras croisés, avec un ricanement sur les lèvres qui gâtait étrangement sa beauté.

« Terry a plaidé sa cause ce matin, à ce que je vois, poursuivit-il, en médisant de moi. La reconnaissance la plus commune de la part d'un homme qui tient tout des bontés de ma mère aurait dû, à défaut d'autre chose, lui imposer silence; mais la reconnaissance est une vertu surannée. Puisque vous êtes si prompte à vous laisser influencer par lui, ce serait dommage de vous enlever à son amour. Voici sa bague; laissez-moi la remettre à votre doigt, et oubliez toutes les sottises que je vous ai débitées hier soir. »

Elle jeta un cri aigu comme un enfant qu'on frappe. Ce cri eut un résultat inattendu. En l'entendant, toute son irritation tomba; il la prit et la serra sur son cœur dans une chaleureuse étreinte.

« Je ne vous laisserai jamais m'échapper, dit-il, je le jure. Vous serez ma femme et non une autre. Vous êtes à moi, à moi seul, et je vous réclame comme mon bien. Je nie toutes les médisances de Dennison, toutes sans exception. Je ne suis pas engagé envers Mlle Forrester ni envers aucune autre femme au monde que vous. Mlle Forrester n'a pas plus envie de m'épouser que moi de me marier avec elle. Tous ces projets ont été formés par ma mère et sa tutrice; elles ont fait cette convention entre elles, mais je ne veux pas la ratifier. C'est vous que j'aime, c'est vous dont je veux faire ma femme. Où est votre père?... Dans son cabinet?... Eh bien, j'irai lui parler une bonne fois et mettre un terme à tous les doutes. »

Il s'avança alors vers la maison, marchant à grands pas, et fier, hautain, élégant, il fut admis dans le sanctuaire particulier de M. Higgins. En quelques courtes paroles dites sur un ton quelque peu arrogant et autoritaire il exposa l'objet de sa visite. Il aimait sa fille Crystal et désirait en faire sa femme. Après

cela il s'assit et regarda le prêtre. S'il s'attendait à voir le vicaire de Starling ébloui de l'honneur qu'il lui faisait, il fut désappointé.

M. Higgins fut bien stupéfait, littéralement stupéfait, et repoussant ses lunettes sur son front, il regarda avec effarement le jeune prétendant.

« Ma fille!... Ma fille Crystal!... Vous voulez l'épouser, Lord Dynely?... Oh! impossible!... C'est impossible!...

— Et pourquoi impossible, monsieur, puis-je vous le demander? interrogea-t-il avec hauteur, avec colère.

— Parce que, Dieu me pardonne! elle est bien trop jeune pour se marier. Parce que, lorsqu'elle aura deux ou trois ans de plus, elle doit épouser Terry Dennison. Cela a été une chose entendue toujours... toujours... que Christabel devait épouser Terry.

— Et puis-je vous demander encore, monsieur Higgins, reprit Lord Dynely, plus irrité et plus hautain, si vous me préférez Dennison?

— Là... là... ne vous fâchez pas, mon jeune monsieur, ne vous fâchez pas. Dieu me pardonne! Vous... épouser Crystal! Sur mon honneur, je n'ai jamais pensé à une chose semblable, jamais. Vous préférer Dennison!... Mon Dieu! au point de vue mondain, vous êtes un meilleur parti certainement. Mais d'un autre côté nous connaissons Terry, il est presque de la famille; c'est un bon garçon, oh! un très-bon garçon, je ne redouterais pas de confier à sa garde ma fillette et de la mettre sous sa protection.

— Et vous craignez de la mettre sous la mienne? dit orgueilleusement Éric, pâle de colère.

— Non, non, ce n'est pas cela non plus. Pour Dieu, ne soyez pas si prompt à tirer des conclusions. Regardez voici Je le connais mieux que je ne vous con-

mais, et j'ai pleine confiance en lui, et d'ailleurs cela a toujours été entendu. Crissy n'a pas le droit de tromper Terry. Et puis il y a votre cousine, non, elle n'est pas votre cousine... mais c'est tout comme. Je veux parler, comme de juste, de Mlle France Forrester.

— Eh bien, monsieur, demande le jeune Lord exaspéré, qu'est ce que Mlle France Forrester a à faire en tout ceci?

— Il y a que vous êtes engagé envers elle; ou du moins on me l'a dit.

— En ce cas, monsieur Higgins, on vous a dit un mensonge, réplique Lord Dynely, trop fortement dominé par la colère et l'exaspération pour bien savoir ce qu'il dit; je n'ai jamais été engagé vis-à-vis de France Forrester, ni d'aucune autre personne. Dois-je conclure de tout cela que vous refusez de m'accepter pour mari de votre fille?

— Oh! ma foi, dit M. Higgins troublé, je ne sais que dire, c'est certain. Vous m'avez pris tellement à l'improviste... Je l'avais toujours considérée comme appartenant à Terry. »

Les choses en venaient à un point qui dépassait tout ce que Lord Dynely pouvait supporter. Il se leva exaspéré au delà de toute expression.

« Non, non, dit le vicaire suppliant, attendez un moment, mylord. Que dit Christabel?... Elle vous aime, je suppose?

— Elle me fait cet honneur, monsieur Higgins.

— C'est une union brillante pour elle, et pourtant, ajoute-t-il la voix troublée, je crois qu'elle eût été plus heureuse mariée à...

— Monsieur Higgins, vous m'insultez! je ne veux pas vous écouter plus longtemps. Adieu.

— Je vous demande pardon, Lord Dynely. Je n'ai pas

eu l'intention de vous insulter, croyez-le bien. Si Crystal le désire et si vous le désirez, eh bien... eh bien... je n'ai plus rien à dire. Seulement il faut que vous obteniez le consentement de votre mère. Mes filles n'entreront jamais dans une famille qui les considérerait comme au-dessous d'elle ou qui ne voudrait pas les recevoir. Obtenez le consentement de votre mère et vous aurez le mien. Seulement, — ceci dit à voix basse, avec un hochement de tête exprimant le regret, — j'aurais préféré que ce fût Terry. »

Lord Dynely, pâle de fierté révoltée et d'irritation, s'inclina et sortit. La contradiction avait achevé de le décider. Il serrait les dents et jurait qu'il l'aurait en dépit de mille vicaires imbéciles et de mille mères faiseuses de mariages.

M. Higgins restait sur son siége ; ses yeux, éblouis par les rayons du soleil, clignotaient malgré lui, mais son âme était pleine de vagues et timides regrets.

« C'est un beau jeune homme, un superbe jeune homme, bien né, bien élevé, titré et riche, et cependant j'ai peur de lui. Ce sont ces brillants jeunes gens qui brisent le cœur de leurs femmes aussi facilement que je brise le tuyau de ma pipe. Ce sera un grand mariage pour une de mes filles, mais j'aurais mieux aimé Terry. »

Lord Dynely, en sortant, se trouva face à face avec Terry, accoudé contre le porche sur lequel rampe la treille. Il s'arrêta et le regarda avec des yeux où brillaient la colère et le défi.

« Eh bien, mon cher, dit-il avec un rire insolent, vous connaissez la nouvelle sans doute?... Je vais me marier avec Crystal. Félicitez-moi, ne le voulez-vous pas? J'ai un peu braconné sur vos terres, vous le voyez; mais si la chère petite a le mauvais goût de me

préférer à vous, qu'y faire? Tous les moyens sont bons en amour comme en guerre. »

Il va pour s'en aller avant que Terry n'ait pu parler, mais il conserve son expression de défi dans ses yeux, dans sa voix et dans son rire.

« Pouvez-vous me dire où je la trouverai, Terry? Ah! je l'aperçois là-bas dans le bosquet de verdure. N'ayez donc pas l'air si farouche, mon cher camarade; vous connaissez le proverbe qui a toujours eu cours depuis le commencement du monde et qui dit :

On prendrait le plus puissant,
Et on garderait qui l'on pourrait. »

Son rire moqueur recommença, tandis qu'ayant allumé une cigarette, il se mit à arpenter l'allée pour rejoindre Crystal.

CHAPITRE XIII

LÉGÈREMENT GAGNÉ, LÉGÈREMENT PERDU

« Norton!

— Plaît-il, mylord?

— Bouclez mon portemanteau et tenez-vous prêt à m'accompagner par le train de neuf heures cinquante. Je retourne à Dynely.

— Bien, mylord.

— Dites qu'on apprête le cabriolet dans un quart

d'heure. Le train part dans une demi-heure. La distance peut-elle être franchie en un quart d'heure?

— Oui, mylord.

— Donnez-moi cette blague, Norton, ce cahier de papier à cigarettes, et approchez. »

Ces ordres multipliés, Lord Dynely les donnait d'une voix endormie, paresseuse, étendu sur un divan.

Ses recommandations furent brusquement interrompues par un coup frappé à la porte, et sur l'invitation d'entrer qu'il adressa à la personne qui attendait, Terry fit son apparition.

Il était neuf heures du matin, et l'on était au lendemain de l'entrevue dans le cabinet du vicaire de Starling. Neuf heures seulement, et Lord Dynely, dont l'heure habituelle du lever et du chocolat était midi, se trouvait déjà levé et habillé! Non-seulement habillé, mais en tenue de voyage et prêt à partir malgré l'heure matinale.

C'était, comme cela a été dit, un dandy de la plus belle eau, aussi difficile à satisfaire pour la coupe et la façon d'un vêtement que la jeune duchesse la plus exigeante pour sa robe de noces. Il trouvait des défauts aux plus irréprochables œuvres d'art de Poole, le moindre pli au nœud de cravate le plus favorable à sa physionomie avait le don d'agiter désagréablement son esprit pendant des heures entières: cela était bien connu.

En ce moment, les habits qu'il portait étaient absolument sans défaut, soit sous le rapport de la coupe, soit sous celui de la nuance, aussi bien que de l'étoffe. Pour lui rendre justice, ses efforts dans ce sens n'avaient pas été vains. Son costume paraissait toujours former partie intégrante de sa personne.

Il regarda gaiement Dennison approcher. Il était de bonne humeur ce matin et disposé à la paix avec tout le monde. L'irritation de la veille était entièrement tombée. Le père de Crystal pouvait être aussi ennuyeux que possible, mais Crystal elle-même était tout à fait charmante ; et quand Crystal serait sa femme, il aurait soin que le vicaire de Starling et sa famille la vissent extraordinairement peu.

Quant à Terry, eh bien ! en examinant toutes choses sans passion, après un excellent dîner et un cigare de premier choix, il se voyait forcé de convenir que Terry, le pauvre diable ! devait avoir un peu sujet de se plaindre. Quelque chose comme un vilain tour lui avait été joué par lui, quelque chose que le code de l'honneur et de la loyauté de son monde n'admettrait pas sans protestation ; mais ce qui était fait était fait. Il ne céderait Crystal à personne au monde, et Dennison devait en prendre son parti. Cette opposition inattendue qu'il avait rencontrée n'avait fait que donner plus de force à sa passion. Jamais, dans aucune affaire d'amour, il n'avait été aussi ardent dans tout le cours de son existence.

Il allait voir sa mère et il l'amènerait à entendre raison. Elle se montrerait quelque peu rétive d'abord à cause de France, mais il en viendrait bien vite au bout.

Quant à France, ma foi, il regimbait un peu à la pensée de se retrouver en face d'elle. La railler était un supplice horrible pour son amour-propre et il s'attendait à voir les yeux moqueurs de France accompagner de leurs éclairs sarcastiques le rire et les propos mordants dont elle allait accueillir l'annonce de ses projets. « Qui est-ce? » Vraiment cette fille devait être sorcière. Une fille m

ligne, une fille clairvoyante comme celle-là, était une erreur de la nature. Les femmes ont été créées à l'usage de l'homme, pour son profit et ses plaisirs. Pourquoi donc la moitié d'entre elles étaient-elles douées comme l'homme ne voudrait pas qu'elles le fussent? Voilà Crystal : sans deux idées dans sa jolie tête ou dans son cœur aimant, elle est, pour lui, l'idéal de la femme.

Oui, il viendra à bout de sa mère, il l'amènera à voir Crystal et à préparer le mariage, qui se fera avant Noël, sans bruit et sans éclat; et puis on passera l'hiver à parcourir l'Italie. A la prochaine saison, Lady Dynely fera son apparition à Londres, qui l'accueillera comme la plus aimable, l'orgueil de son mari, au goût duquel elle fera certainement honneur.

Tout cela, Lord Dynely l'avait pensé cette nuit, l'esprit agité, incohérent, mais satisfait. Maintenant, mollement étendu, il roule une cigarette dans ses doigts faits à cet exercice, le sourire sur les lèvres et dans ces beaux yeux bleus qui contemplent Dennison.

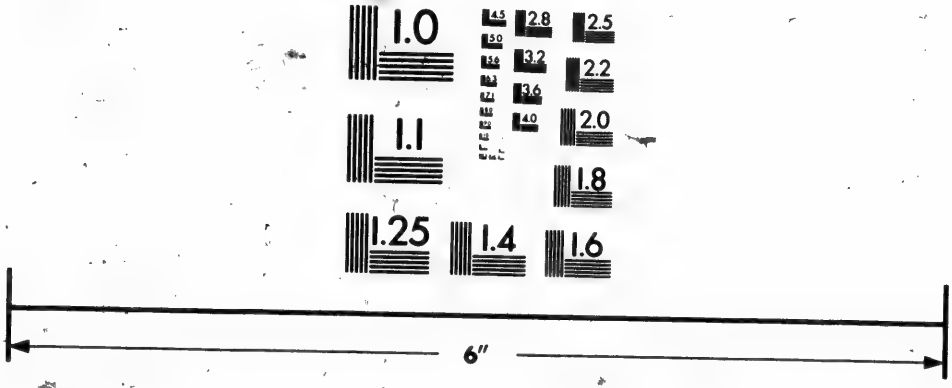
« Comment allez-vous, Terry? dit-il joyeusement. Entrez; ôtez tout cela de dessus la chaise, et asseyez-vous. Je suis sur le point de partir, comme vous le voyez. Avez-vous quelque commission pour France ou pour la madre?

— J'enverrai par votre intermédiaire un billet à Lady Dynely, » répond Terry.

Il paraissait sérieux et était pâle. Éric, d'un second coup d'œil, put voir sa bouche contractée et ses lèvres blêmes sous sa moustache et sa barbe.

« Il s'écoulera probablement un peu de temps avant que je puisse personnellement la revoir. Je

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

vais rejoindre cette semaine mon régiment à Windsor.

— Ah! votre congé est expiré. Allez, Norton, et qu'on attelle, nous n'avons plus que dix minutes jusqu'au départ. C'est très-peu hospitalier de ma part, Terry, d'autant plus que vous ne faites pas souvent des visites matinales chez Carruthers; mais, vous le voyez, je suis réellement pressé. Il n'y a que vingt-cinq minutes d'ici à l'heure du train, et vous savez la distance qu'il y a jusqu'à la station.

— Je ne vous retiendrai pas, répond Terry en serrant davantage encore les dents sous sa moustache. Je suis venu vous dire deux mots au sujet de Crystal. »

La cigarette de Lord Dynely était toute prête. Il regarda son camarade avec son sourire indolent, dans lequel il y avait tant d'insolence cachée, et faisant prendre une allumette, il alluma sa cigarette.

« Au sujet de Crystal?... J'écoute, Terry; vous ne pouviez choisir un sujet de conversation plus intéressant. Comment va la chère mignonne ce matin?

— Je ne dirai rien de votre conduite dans cette circonstance, Lord Dynely, commença Terry; vous savez mieux que personne si elle a été celle d'un homme d'honneur ou non. Crystal, peut-être, n'est pas à blâmer.

— Quelle magnanimité! Crystal n'est pas à blâmer! Vous ne l'avez jamais demandée en mariage, et parce qu'elle m'honore de sa préférence et de son bon accueil, elle n'est pas à blâmer. Est-ce que vous ne pensez pas, vous, qui êtes son ami, Terry, qu'elle fait une meilleure affaire en épousant Lord Dynely qu'en devenant la femme de Terry Dennison? »

La colère brillait de nouveau dans les yeux durs

d'Éric, mais l'intonation basse et lente de sa voix ne s'éleva pas tant qu'il parla. Il regardait Terry à travers des nuages de fumée odorante, et il s'aperçut de la rougeur qui montait et envahissait sa figure entière.

« Oui, répondit Terry après une pause et d'une voix basse, étrange, vous avez raison. Elle fait une meilleure affaire en se mariant avec Lord Dynely qu'en épousant Terry Dennison. Comme je n'ai jamais demandé formellement sa main, quoi qu'il y ait pu avoir d'entendu à cet égard jadis, je répète que je la tiens pour exempte de blâme dans cette circonstance. Elle vous aime; elle ne m'a jamais aimé. J'aurais dû le prévoir, mais j'avais confiance en vous deux.

— Cela ne me paraît pas très-clair, dit d'une voix lente Lord Dynely en regardant sa montre. Sept minutes seulement, Dennison. Très-fâché d'abréger cet entretien, mais...

— Mais vous entendrez ce que j'ai à vous dire, reprit énergiquement Terry en se plantant droit devant lui. Ce que j'ai à vous dire, le voici. Je sais comment vous vous conduisez envers les femmes; je connais votre manière de les traiter; je sais que vous êtes fort aimable pour captiver leur cœur, et que vous les délaissez cruellement ensuite. Ce que je suis venu vous dire est donc de ne pas agir de la sorte dans cette conjoncture. Elle n'a pas de frère ou de père capable de la protéger; je serai ce frère, puisque je ne puis être autre chose. Pour l'amour de votre mère, vous êtes certainement le dernier homme sur terre sur qui je voudrais lever la main; mais je dis et j'affirme que si vous trompez Crystal, comme vous en avez trompé tant d'autres, par le ciel qui s'étend au-dessus de nos têtes, vous m'en rendrez raison, Éric. »

Il frappa de son poing fermé sur la table, les veines de son front se gonflèrent et s'assombrirent sous l'intensité de ses sentiments.

Lord Dynely eut un léger rire et jeta sa cigarette par la fenêtre.

« Bon! Mais est-ce qu'il ne serait pas aussi bien de dire tout cela tranquillement? Vous déclamez très-bien, mon cher, pour un amateur. Mais on entend tout cela au théâtre, et mieux rendu encore. Vous vous exprimez bien, je puis le dire. Ces sentiments vous font honneur et tout ce qui s'ensuit; mais cette effroyable ardeur est bien déplacée, au mois d'août surtout, le moins propice à ces sortes de choses de tous les mois de l'année.

— J'ai dit ce que j'avais à dire, répondit Dennison. Il entre dans vos habitudes, je le sais, de vous faire un jeu de toutes choses. Riez, si vous voulez, mais écoutez et souvenez-vous. Aussi sûrement que nous sommes ici tous deux, si quelque vilenie est commise dans cette affaire, votre vie m'en répondra. Vous ne vous jouerez pas d'elle, vous ne la rendrez pas folle, et vous ne la planterez pas là ensuite, comme vous l'avez fait à un si grand nombre d'autres. Vous ne briserez pas son existence pour rester impuni des hommes et de Dieu. Si tout ne marche pas correctement et convenablement à son égard, vous en porterez la peine, je le jure.

— Voilà l'heure, » dit Éric en regardant de nouveau sa montre.

Il se leva et posa sa main sur l'épaule de Terry, en souriant de ce sourire séducteur qui rendait sa physionomie si agréable.

« Écoutez, Terry, dit-il. Je ne suis pas le scélérat, le Lovelace, le Don Juan pour lequel vous voulez me

faire passer. Je suis tout prêt à aller avec la petite Crystal à l'abattoir de Saint-George ou à la petite église abritée là-bas sous les arbres, ce matin même si je le pouvais. Vous êtes un bon camarade, et, comme je le disais tout à l'heure, vos sentiments vous font honneur, etc. Vous êtes un peu vexé de tout cela naturellement; à votre place je le serais également. Mais croyez bien que tout est sincère et correct dans cette affaire. Si je n'ai jamais été sérieux jusqu'à présent, je le suis maintenant. Je vais partir pour aller chercher ma mère. Il faut qu'elle vienne ici et qu'elle accepte Crystal pour fille. Et lorsque le mariage aura eu lieu, vous serez satisfait, et cela je le jure, Terry, puisque les serments paraissent être à l'ordre du jour. Et maintenant, mon cher, ne déclamez plus, il fait trop chaud; je vous donne ma parole qu'il fait trop chaud, et j'ai besoin de réserver mes forces pour le voyage. Voilà de l'eau de Seltz et du sherry. Rafraîchissez-vous pour calmer vos esprits, et bâclez-moi le billet pour la mère pendant que je mets mon pardessus. »

Il n'y avait pas moyen de résister à Éric quand il prenait cette attitude; c'était au-dessus des forces humaines. Son charmant sourire, sa voix charmante, ses manières affectueuses et franchement cordiales auraient touché et adouci Méduse elle-même.

« Non, Crystal n'est pas répréhensible, pensa Terry en regardant dans la glace, en face de lui, son visage et celui de son rival. La force des choses fera toujours que les femmes s'amouracheront d'Éric à première vue. »

Il traça son billet d'une grande écriture rapide, chaque mot un peu long remplissant une ligne en-

tière; il le plia, le cacheta, et le remit à Éric au moment où celui-ci sautait dans son véhicule.

« A bientôt, mon vieux, dit-il gaiement. Quand faut-il dire à la madre de vous attendre? Pas avant Noël! Oh! c'est une plaisanterie! Elle ne pourrait pas vivre sans vous la moitié de ce temps. Enfin, puisque vous ne serez pas ici à mon retour, adieu et au revoir. Mes amitiés à tout le monde. »

Le cocher toucha les chevaux. Ils partirent comme le vent, et Terry resta seul.

« Il est vraiment étrange que nous ne sachions pas d'Éric quand il doit revenir. Je n'y puis rien comprendre. Voilà trois semaines qu'il est parti; il devait être de retour au bout d'une semaine. Il y a quelque chose de bien singulier dans tout cela, pour ne pas dire plus. »

Ainsi parlait impatiemment Lady Dynely s'adressant à France. Elles se tenaient ensemble dans le salon, Sa Seigneurie étendue sur un canapé, un livre à la la main, Mlle Forrester toujours charmante, vêtue d'une robe couleur d'ambre garnie de roses blanches, assise dans un grand fauteuil et faisant les dernières retouches à une petite esquisse.

« La maison est comme un tombeau depuis que lui et Terry sont partis. Il est vraiment incompréhensible qu'Éric soit resté tout ce temps dehors. Si vous le comprenez, France, et si vous en êtes satisfaite, c'est plus que je n'en peux faire. Ma chère enfant, posez donc votre dessin et écoutez-moi. Je crois que depuis l'arrivée de M. Locksley vous vous êtes toujours adonnée tout entière à cet art. »

Le rouge monte au visage de Mlle Forrester. Elle jette un dernier coup d'œil à son dessin.

« Je vous demande pardon, Lady Dynely. De quoi parliez-vous?

— D'Éric. Voilà trois semaines qu'il est parti, tandis qu'il devait revenir au bout de la première. Et il ne m'a même jamais écrit. Peut-être vous traite-t-il mieux que moi. France, qu'avez-vous à rire? Éric vous a-t-il écrit? »

Le rire de Mlle Forrester, suave, musical, joyeux, retentit harmonieusement.

« Oui, ma mère, Éric m'a écrit.

— Et vous ne m'en avez jamais parlé? Que vous dit ce malheureux enfant?

— Je ne le crois pas malheureux. C'était une très-plaisante lettre. Il m'a écrit pour rompre avec moi.

— France... dit-elle avec terreur.

— Oui, maman, il a été rappelé à la raison. Il ne veut pas forcer mon inclination. Si l'alliance projetée entre les deux nobles maisons des Dynelys et des Forresters m'est désagréable, eh bien, au prix de son âme brisée, de son cœur déchiré, il renoncera à moi. Cela était écrit comme un des chefs-d'œuvre de Chesterfield, c'était un modèle de style poli et chevaleresque.

— Oh Dieu! Et vous, France, qu'avez-vous répondu? »

Mlle Forrester éclata de rire de nouveau.

« J'ai répondu trois mots, maman, polis, moelleux, en situation. J'ai écrit : « Mon cher Éric, qui est-ce?... France. » A cette épître il ne m'a pas fait l'honneur de répondre. Il me semble voir sa figure quand il l'a lue. »

Et en disant cela, France se renverse sur son siége et reprend son joyeux rire.

Lady Dynely se redresse les joues rouges d'indignation.

« Vous avez écrit cela à Éric, France ?

— J'ai écrit cela à Éric, maman. Je comprends Éric mieux que vous. Je n'ai pas la moindre peur de lui, et vous en avez grand'peur. Je n'aurais rien pu écrire de mieux approprié à la circonstance, quand je m'y serais étudiée pendant un mois. Il aurait pu répondre cependant. J'aimerais à savoir ce que c'est que ma rivale cette fois.

— Quoi, France, vous croyez vraiment ?...

— Qu'Éric est devenu amoureux pour la millionième fois. Oui, Lady Dynely, je le crois aussi fermement que je crois que je suis assise ici. Mais qui supposez-vous que ce puisse être ? Il n'y a pas de femme dans la maison de Sir Philippe, et je ne présume pas qu'il ait reporté ses sentiments tendres sur la cuisinière.

— Mademoiselle Forrester, si vous considérez ces choses comme matière à plaisanter...

— Ne vous fâchez pas, maman, je vous en prie, et, s'il vous plaît, ne m'appelez pas Mlle Forrester. N'ai-je pas dit que je ne croyais pas qu'il l'ait fait ? Ce doit être une personne de la famille adoptive de Terry ; vous savez ce que j'entends par là. Un membre du Conseil des Neuf, une des neuf demoiselles Higgins. Ce serait original que Terry et lui devinssent beaux-frères après tout, tous les deux mariés le même jour, dans la même église, au sein de la même famille, par le même pasteur et papa. Tout à fait une idylle pastorale complète. »

Mlle Forrester rit de nouveau. Dans ces derniers temps, depuis la réception de la lettre de Lord Dynely, tout était devenu couleur de rose pour l'héritière de Caryllynne. L'affaire du portrait marchait toujours, mais Mlle Forrester n'aurait voulu convenir avec

personne, pas même avec sa propre conscience, que cette circonstance y fût pour quelque chose.

Des larmes brillaient en ce moment dans les yeux de Lady Dynely.

« Vous êtes cruelle, France. Vous n'en avez pas l'intention peut-être, mais vous l'êtes néanmoins. J'avais nourri dans mon cœur, dans le plus profond de mon cœur, l'espérance de vous voir un jour devenir la femme d'Éric, et vous traitez la chose de cette façon. Vous le méprisez ; il faut qu'il en soit ainsi pour que vous parliez de lui et de son amour si légèrement et avec tant de dédain. »

France posa son dessin et vint s'agenouiller au pied de son aînée en lui donnant un baiser.

« Voyons, maman de mon cœur, voyons, dit-elle avec câlinerie, qu'y a-t-il ? Vous aimez Eric, et l'amour est aveugle; vous ne le voyez pas tel qu'il est. Moi, je ne l'aime pas et je ne l'aimerais pas quand je vivrais avec lui sous le même toit pendant cent cinquante ans en le voyant comme il est. Il est fort beau, très-brillant, très-séduisant ; mais il est inconstant comme l'onde. Il n'a pas de solidité dans ses affections et si je l'avais épousé, et qu'il ne m'eût pas fait mourir de chagrin la première année, je l'aurais dominé absolument jusqu'à la mort ou jusqu'au divorce. Pour le reste, vous savez bien que j'ai raison ; quelque nouveau visage a enflammé son caprice si mobile, et de là cette lettre magnanime. Je ne le blâme pas; il est né ainsi et il n'y peut rien. Eh, écoutez ! »

Elle se leva et courut à la fenêtre. Une voiture du chemin de fer s'arrêtait en ce moment et un jeune gentleman vêtu de gris clair en descendait. France se mit à rire.

« Parlez des anges et vous entendrez leurs ailes. Voilà Éric qui arrive. »

C'était Éric. Il entra pendant qu'elle parlait et vit son regard riant et espiègle qui semblait lire au plus profond de sa pensée.

« Enfin ! Vous arrivez juste au moment où votre mère et moi sentions nos idées tourner au noir. Nous avions fini par vous croire perdu, Éric, et voilà que vous nous revenez comme un beau rêve une fois encore. Voyons, pendant que vous allez raconter à votre mère toutes les nouvelles de votre séjour là-bas, je vais m'habiller pour le dîner. »

Elle quitte la chambre en lançant à Éric un dernier coup d'œil plein de malice qui réussit presque à le déconcerter. Presque, non pas entièrement, car rien sur la terre n'a jamais eu la puissance de faire perdre contenance à Sa Seigneurie.

« Véritablement, Éric, lui dit d'un ton bourru sa mère, je ne puis comprendre comment France a le courage de prendre si légèrement votre abandon. Dans ma jeunesse, une conduite comme la vôtre eût été jugée impardonnable.

— Oui, mais nous ne vivons pas aujourd'hui dans les siècles barbares, répond Éric après avoir sonné et en s'asseyant sur le fauteuil que venait de quitter France. Quant à mon abandon de France, ayez la bonté, mère chérie, de m'expliquer ce que vous voulez dire, je ne comprends pas.

— C'est pourtant facile à comprendre. Vous avez demandé avant votre départ à France de consentir à votre union, n'est-ce pas ?

— Je... je crois que oui. Il y a trois semaines de cela, et on doit naturellement pardonner à un homme si sa mémoire est un peu en défaut au bout de tant de temps.

— Vous lui avez demandé de vous épouser, pour-

suivit sa mère sans se préoccuper de son persiflage, et elle vous avait répondu de revenir dans une semaine pour chercher sa réponse, n'est-il pas vrai?

— Ma chère mère, quel admirable juge d'instruction vous feriez ! Oui, elle m'a dit cela. — De l'eau de Seltz et du sherry, dit-il au valet de pied qui entre.

— Et vous n'êtes pas venu, dit Lady Dynely, rouge de colère. Éric, est-ce là la conduite d'un gentilhomme, d'un amoureux, d'un homme d'honneur?

— C'est la conduite d'un homme de sens.

Si elle ne me semble pas belle,
Que m'importe toute la beauté ?

Forcer l'inclination d'une femme eût été un acte bien moins digne d'un gentilhomme. France me l'a donné à entendre ainsi, et c'est pourquoi, après une seconde réflexion, je me suis décidé. Je ne suis pas venu chercher la réponse, je lui ai écrit pour cela.

— Vous lui avez écrit?

— Oui, ma mère, dit Éric en se remplissant un verre de sherry. Je lui ai écrit pour renoncer à mes prétentions sur elle, à moins qu'elle ne m'accordât de sa libre volonté. Ma lettre était la plus honorable, la plus virile et la plus digne, à mon jugement.

— Et qu'a-t-elle répondu? demanda vivement sa mère.

— Elle m'a répondu, dit Éric, riant à ce souvenir, « Qui est-ce? » Je crois que Mlle Forrester doit être sorcière. Je n'ai pas pris la peine de lui écrire qui est la personne; mais j'ai pris la peine de revenir ici aujourd'hui pour vous le dire.

— Éric, s'écrie sa mère en se levant, que voulez-vous dire?...

— Maman, dit Éric plaintivement, asseyez-vous et ne vous émotionnez pas. Mon Dieu, à quoi bon se gendarmer ainsi et prendre feu à ce point pour rien? Je veux vous dire que j'ai rencontré une jeune fille que j'aime mille fois mieux que France; que je lui ai demandé de devenir ma femme, que j'ai demandé sa main à son père, et que son père m'a accordé un consentement subordonné au vôtre. Voilà toute la chose, claire pour vous comme le jour. »

Sa mère retomba sur son siége anéantie.

« En trois semaines, murmura-t-elle d'une voix éteinte, tout cela en trois semaines.

— Nous vivons dans un siècle où l'on va vite, mère, répondit froidement le jeune homme. Le temps est précieux, pourquoi le gaspiller? Cela peut paraître étrange, mais ce n'est pas plus étrange que la vérité. La vérité est souvent plus invraisemblable que la fiction. C'est un fait accompli.

— Qui est-ce? demanda Lady Dynely désespérée.

— Voilà la question de France qui revient. C'est Mlle Higgins.

— Mlle Higgins?

— Oui, la pauvre fille. Ce n'est pas un nom distingué, mais une rose avec un nom plus pompeux n'aurait pas un plus suave parfum. Christabel, vingt et unième Vicomtesse Dynely, ne fera pas florès dans le nobiliaire de Debrett. Mais que voulez-vous? il n'y a pas de rose sans épines, m'a-t-on dit. C'est la huitième fille du vicaire de Starling.

— France l'avait dit, murmura Sa Seigneurie, toujours de sa voix presque inintelligible.

— Elle l'a dit?... En ce cas, il nous faudra faire brûler France comme sorcière. Terry ne lui a pas écrit, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien. Cette jeune fille est la sœur de celle que Terry doit épouser?

— Non, ma mère, dit son fils en se versant froidement un autre verre de sherry. Ce n'est pas sa sœur, c'est elle-même.

— Comment?...

— Que de paroles il faut pour expliquer une chose si simple, dit Éric d'un air maussade, et que le monde semble aujourd'hui fâcheusement privé d'entendement! Je répète donc, ma chère Lady Dynely, que la jeune fille que j'ai l'intention de prendre pour femme, est la jeune fille que Dennison honorait de sa préférence, et dont il voulait faire Madame Dennison. Malheureusement pour lui, je suis venu, j'ai vu, et j'ai conquis. Elle m'a préféré à cet épais dragon, et me voici. Terry s'est sans doute écrié comme François Ier à Pavie: Tout est perdu, fors l'honneur. »

Il s'arrêta.

Sa mère s'était relevée; tout son sang avait disparu de ses joues, et ses yeux étaient fixés sur son fils avec une espèce d'horreur.

« Éric, dit-elle durement, vous me dites... vous avez voulu dire que vous aviez enlevé à Terry la jeune fille qu'il aimait? »

Éric leva les yeux au ciel d'un air de triste résignation.

« Si vous le prenez de cette façon sentimentale, oui, ma mère. »

Elle le regardait et restait immobile. Elle essaya de parler, les mots ne vinrent pas. L'horreur de cette situation, après tout ce que Terry avait généreusement abandonné, après le noble sacrifice qu'il avait fait, était trop grande. Il avait sacrifié à Éric tous les

droits que sa naissance lui donnait, et voilà comment Éric le récompensait.

« Mère, s'écria Éric en se levant presque alarmé par la pâleur et l'expression d'horreur qui se lisait sur son visage, qu'y a-t-il donc? Pourquoi prenez-vous tant à cœur les affaires de Terry? N'est-il pas assez grand et assez âgé pour les surveiller lui-même? Suis-je coupable, est-elle répréhensible de me préférer à lui? Je m'attendais à être pris à partie au sujet de France, mais non, grand Dieu, au sujet de Terry.

— Vous ne savez pas... malheureux, vous ne savez pas... dit-elle d'une voix brisée.

— Non, je ne sais pas, reprit Éric avec un froncement de sourcils d'impatience, je ne sais pas, mais j'aimerais énormément savoir. Qu'est-ce que Dennison, pour que je laisse ses projets faire échec aux miens? Il n'a rien dit, par conséquent il n'a pas de motif de se plaindre. Voici un billet de lui pour vous. »

Il lui tendit la lettre et s'assit en attendant qu'elle l'eût lue, appuyé sur les coussins de son siége. Elle était courte.

TRÈS-CHÈRE LADY DYNELY,

Eric vous a tout dit maintenant. S'il l'aime et qu'il soit bon pour elle, je n'ai rien à demander de plus. Mais dans le cas contraire, comme je le lui ai dit à lui-même, il aura à me rendre compte de sa conduite. Elle l'aime dans toute l'innocence de son cœur, et elle m'est si chère, que je mourrais pour lui épargner un instant de chagrin. Qu'il prenne donc bien garde de ne pas se lasser d'elle et de ne pas l'abandonner. Quant à vous, si j'ai quelque droit à votre bienveillance, voici ce que je vous demande en retour. Venez, pressez-la sur votre cœur en l'acceptant pour fille, et je me considérerai comme plus que largement récompensé.

Toujours votre

TERRY.

Elle demeura un moment comme étourdie, puis elle retomba sur le sofa, froissant le papier dans ses mains; elle cacha sa tête dans les coussins et se prit à pleurer amèrement. Éric se redressa en colère.

« Je ne comprends rien à tout cela, dit-il. Qu'est-il donc ce Dennison, dont les intérêts paraissent vous toucher plus que les miens? Que dit-il donc dans cette lettre?

— Rien que vous ayez besoin de savoir, dit Lady Dynely, en relevant la tête avec dignité. Avez-vous quelque chose à me dire, Éric, avant que je monte m'habiller?

— Ceci tout simplement. Je désire que vous m'accompagniez demain pour reconnaître formellement Crystal pour ma future épouse. »

Il se tenait fièrement devant elle... pareil à un jeune sultan donnant ses ordres souverains à son sérail.

« J'irai, répondit-elle sèchement. Y a-t-il autre chose encore?

— Je voudrais que vous dissiez à France que je désire n'être taquiné en aucune façon à ce sujet. C'est une des faiblesses de France de taquiner les gens, et cela m'est très-désagréable. Dites-le-lui, et ce sera fini. »

Le jeune autocrate doit être obéi. Lady Dynely cherche en soupirant Mlle Forrester, et la trouve tout habillée et admirablement belle dans la pose qu'elle a prise en contemplant d'un regard rêveur le soleil se couchant derrière les forêts verdoyantes du Devon.

« Eh bien, ma mère? demanda-t-elle.

— C'est tout comme vous l'aviez dit, France, répond mylady. Il est devenu amoureux. »

Mlle Forrester rit, quoique avec une légère pointe de dépit.

« Je le savais. Je l'avais senti dans les profondeurs de mon âme prophétique.

Oh! mon cousin au cœur léger,
Oh! mon Éric n'est plus à moi!

Qui est-ce? Une des neuf demoiselles Higgins?

— Une des neuf demoiselles Higgins.

— Ainsi Terry et Éric seront beaux-frères, comme je l'ai dit. Quelle plaisanterie bizarre, Lady Dynely!

— Non pas, France, ils ne seront pas beaux-frères. C'est... »

Mais France s'était relevée avec impétuosité.

« Lady Dynely, ne dites pas cela. Ne dites pas que c'est précisément la demoiselle Higgins que Terry aimait. Ne me faites pas croire à tant d'infamie de la part d'Éric. »

Lady Dynely s'était assise, désolée et muette, et France lut toute la vérité sur son visage.

« Ainsi, c'est cela. Oh! c'est trop fort!... c'est trop fort!...trop fort de sa part à elle... trop fort de la part d'Éric! Cela rappelle une des histoires de la Sainte Écriture, celle de l'homme méchant qui enleva à son voisin son unique brebis. Pauvre bon Terry! »

Elle s'assit. Ses yeux lançaient des éclairs à travers ses larmes.

« J'ai eu une lettre de Terry, dit tristement Lady Dynely. Il désire que j'accompagne Éric et que je ratifie formellement ce projet d'union.

— Vous irez, comme de juste.

— Je ne puis faire autrement. Et vous, France, vous êtes peinée de cela par rapport à Terry, j'en suis sûre, ce n'est pas du tout pour vous-même.

— Oh! pas le moins du monde pour moi-même, dit France, portant haut sa belle tête et le regard indigné. Il pourrait épouser les onze mille vierges de Cologne, sans que je m'en soucie. Mais Terry aimait cette fille, et Terry... je dois vous le dire, quoique cela puisse vous froisser, Lady Dynely... Terry vaut deux cents Éric. C'est une honte... une honte! »

On se réunit pour le dîner. Le salut de Mlle Forrester fut des plus froids et des plus contraints. Éric était, comme d'habitude, languissant et charmé de lui au plus haut point. Il ne voulut pas voir la figure pâle et triste de sa mère. Il ne fit pas attention à la rougeur et aux regards irrités de France.

« Vous aurez beau vous unir toutes deux pour me chercher querelle, pensa Éric, vous n'y arriverez pas. »

Une fois France parla de Terry, son regard était vif, brillant, courroucé, et donnait à sa physionomie une résolution étrange.

« Où est Terry? Comment l'avez-vous laissé? Où allait-il? Quand reviendra-t-il? »

Éric supporta héroïquement cette attaque.

« Comme vous exécutez les variations sur ce nom classique! dit-il. Je ne sais rien des tenants et aboutissants de Terry. Suis-je le gardien de mon frère? Votre sollicitude fait trop d'honneur à M. Dennison. »

Elle se détourna avec une expression de dédain.

« Il n'a pas de cœur, pensa-t-elle; il n'a pas le sentiment du remords ni le moindre sens moral; il n'éprouve rien pour aucune créature humaine autre que lui. Je plains Mlle Crystal Higgins. »

La soirée amena Locksley.

« Ainsi il vient encore, pensait Éric en contemplant d'un œil endormi, à demi clos, sa mère et l'artiste qui jouaient aux échecs, pendant que France, au piano,

chantait à voix basse. Je voudrais savoir... je voudrais bien savoir si c'est là le secret de votre royale indifférence pour moi, mademoiselle Forrester. »

Le lendemain, Lady Dynely et son fils partirent.

France suivit des yeux Éric jusqu'à ce qu'il eut disparu, le sourire à la bouche et la fin d'une ancienne ballade sur les lèvres :

> Légèrement gagné, légèrement perdu,
> Un gentil bonsoir à toi.

CHAPITRE XIV

UNE FOIS ENCORE LA PORTE SE REFERME SUR MOI!

Dans l'agréable pièce de l'étage supérieur qu'on avait réservée pour servir d'atelier à Locksley et consacrée tout entière à l'artiste et à son attirail de peintre, nous retrouvons Locksley dans la matinée du jour du départ de Lady Dynely et de son fils pour le comté de Lincoln. Il était debout, les bras croisés, examinant son œuvre d'un œil sombre et pensif. Dans cette posture, cette tournure militaire qui rappelait son passé se trahissait plus manifestement que jamais.

Ce portrait était une merveille, quelque chose de plus qu'un portrait ordinaire, et comme œuvre artistique, il était digne de Reynolds ou de Romney. C'était une œuvre d'amour, le cœur et l'âme s'étaient mis de la partie, et le résultat, chose rare dans les œuvres des maîtres, le satisfaisait lui-même.

Sur un fond vaporeux et sombre, la figure de France Forrester ressortait vigoureusement et se détachait

merveilleusement vivante d'expression et de coloris. Il avait saisi son regard avec un succès étonnant et il avait admirablement rendu cette malicieuse étincelle de l'œil et du sourire, ce port de tête si élégamment mutin, si bien qu'on eût dit qu'elle se penchait pour sortir de la toile. Ses grands yeux noirs regardaient l'artiste sous sa riche et opulente chevelure, que le peintre avait faite flottante. Ses gracieuses lèvres lui souriaient presque insolemment, comme si elle eût compris ses sombres pensées et qu'elle eût voulu les tourner en ridicule.

« Comme elle le ferait probablement, pensait-il, si elle savait tout. Mais non, ce n'est pas France Forrester, fière comme elle l'est, fière du nom qu'elle porte, du lignage dont elle sort et de la place qu'elle occupe dans le monde, ce n'est pas elle qui se rirait des chagrins d'une créature humaine, quelle qu'elle soit. Je puis voir son premier mouvement d'orgueilleuse colère et de surprise en s'apercevant de la présomption du peintre sans nom, et ensuite sa douce et tendre compassion pour ses souffrances, qui rendrait gracieuses et affectueuses ses paroles d'adieu. Et pourtant j'ai pensé que si elle savait tout, si elle savait la vérité tout entière... »

Il s'arrêta soudain et se retourna vers la fenêtre avec un mouvement d'impatience.

« Que je suis fou, murmura-t-il. Elle aime ce jeune homme, naturellement ; c'est un de ces petits-maîtres dont les femmes font leurs idoles. N'ai-je pas vu cela sur son visage hier soir? »

Il resta plus d'une demi-heure à contempler le jardin de Mylady, tout émaillé des magnifiques fleurs d'août. Il faisait une chaleur étouffante; le ciel était gris, sans soleil, sans un souffle de brise. Dès les pre-

mières heures de la matinée le soleil s'était montré dans tout son éclat, mais il n'avait pas tardé à disparaître dans une atmosphère lourde, une atmosphère de plomb, chargée d'épais nuages.

La grande demeure était silencieuse. Mylord et Mylady étaient partis. Nulle part on n'entendait ni la voix de Mlle Forrester, ni le léger froufrou de sa robe de soie. Elle ne devait plus poser devant Locksley. La dernière séance avait eu lieu la semaine précédente, et quoiqu'il vînt encore tous les jours, ce n'était plus que pour parachever et finir son travail. Il dînait quelquefois avec les deux dames et il passait de temps en temps les soirées à l'Abbaye, quand il n'y avait pas d'autres visites. Il évitait les réunions nombreuses, mais il ne refusait jamais les cordiales invitations de Mylady, quand elle était seule avec sa pupille. Il aurait mieux valu qu'il le fît, car ils devenaient bien dangereux pour lui ces tête-à-tête pendant des soirées entières avec l'héritière de Caryllynne. Elles étaient aussi périlleuses que précieuses ces longues séances auprès d'elle, où il tournait les feuilles de sa musique, où il écoutait les vieilles ballades qu'elle aimait à chanter, où il contemplait ces doigts blancs et déliés, cette belle et intelligente figure. Qu'il trouvait tout cela aimable, cher et doux, à ses dépens !

« Suis-je destiné à passer une fois encore par les mêmes épreuves de douleur et de misère? pensait-il. N'en ai-je pas eu assez dans le passé? Mon ancienne folie survit encore en moi, malgré que j'aie assez fait, Dieu le sait, pendant ces dix-sept années pour m'en débarrasser. J'aurais dû savoir que pas un homme au-dessous de quatre-vingts ans ne pourrait voir France Forrester presque tous les jours depuis le mois

de mai dernier, comme je l'ai fait, sans devenir amoureux d'elle. J'aurais dû savoir cela, mais je pensais que tous ces sentiments étaient éteints en moi, que l'amour des femmes avait pour toujours été réduit en cendres dans mon cœur. Je le pressentais vaguement en venant, et malgré cela je suis venu. Celui qui aime le danger y périra. »

Il quitta la fenêtre et se mit à parcourir à grands pas l'atelier de long en large. Quoique la croisée fût ouverte toute grande, l'atmosphère était suffocante. La journée était si chaude, si dépourvue d'air qu'on ne respirait qu'avec effort. La souffrance physique s'ajoutait à la souffrance morale. Il défit la légère cravate qui serrait son cou, comme si cette mince cravate elle-même l'étouffait. Il se trouvait pour la première fois face à face avec la vérité dépouillée de tout voile. Il s'était pris à aimer France Forrester avec son cœur, son âme, toutes les forces de son être... France Forrester, la future épouse du beau et jeune fils de Lady Dynely, qui l'aimait pour sa beauté et était habituée depuis sa plus tendre enfance à l'idée de le regarder comme son mari. Il avait volontairement fermé les yeux pour ne pas voir le danger. Le papillon avait vu la lumière et, séduit par son éclat, il s'y était précipité follement. Fallait-il plaindre le papillon, s'il s'y était cruellement brûlé les ailes?

« Je partirai, se dit-il brusquement, je partirai demain. La fuite est l'unique refuge dans ces circonstances. Si je reste, si je la vois encore, je commettrai la dernière et la plus grande folie de toutes, je lui dirait tout. Mon travail est terminé, il n'y a plus de motif de différer davantage. Oui, je partirai, je m'en irai en Espagne dès demain et je l'explorerai depuis l'Escurial jusqu'à l'Alhambra. J'oublierai ma folie de

cet été en peignant des filles au sang arabe et aux yeux noirs et des combats de taureaux. »

Il regarda sa montre, il était deux heures. A trois heures il dînait, et pour se rendre au village il en avait pour une heure. Il avait fixé sa résidence à l'auberge des *Armes de Dynely*, dans le village de Dynely, et il couchait dans cette chambre où seize ans auparavant, par une nuit d'été, Alexis Dynely était mort.

En quittant la maison cette après-midi, il examina le ciel. Les nuages l'assombrissaient de plus en plus. Une petite pluie fine commençait à tomber. Il était douteux, si bon marcheur qu'il fût, qu'il pût gagner le temps de vitesse et atteindre l'auberge avant la pluie d'orage qui s'annonçait. Il promenait ses regards tout autour de lui pour tâcher d'apercevoir une robe de gaze, une tête gracieuse penchée sur un livre ou un dessin, ou d'entendre la douce voix d'une jeune fille. Mais on n'apercevait Mlle Forrester nulle part. C'était tout aussi bien ainsi peut-être.

« Je reviendrai ce soir et je ferai mes adieux à ces deux dames, » se dit-il.

Et enfonçant son chapeau sur ses yeux, il se mit rapidement en route.

Oui, il s'en irait le lendemain, pour tout de bon cette fois. Quelle utilité y avait-il à revenir lorsque la vue de ces lieux familiers et de ces visages amis ne lui causait que du chagrin ? Il s'établirait à Rome et se livrerait entièrement au culte de son art. Amour, patrie, femme, enfants, tout cela était pour toujours en dehors de ce qu'il pouvait espérer. Une folle sottise de jeune homme, une indigne fourberie de femme avaient brisé sa vie il y a seize ans. Il avait été chassé de la maison et du cœur de sa mère avec des paroles

de mépris et de colère, et ses droits de naissance avient été reportés sur un étranger. Jamais la pensée ne lui était venue d'essayer de faire adoucir cette peine. Il n'avait plus rien à démêler avec le passé. Il avait mérité son sort : il avait flétri son nom ; sa mère avait eu raison ; pour l'avenir, l'art qu'il aimait était tout ce qui lui restait. Il partira demain pour son second exil. Cette fois il n'y aura pas de regard jeté en arrière et cet exil durera toute la vie. Revenir en Angleterre, ce serait revenir pour la voir l'heureuse épouse de Lord Dynely. Revenir et rechercher la faveur de sa mère, ce serait la priver de sa fortune, réveiller l'ancien scandale oublié, rappeler la honte que sa mère, la femme la plus fière d'Angleterre, avait fui il y a seize ans, et la faire revivre dans toute sa force. Non, non, pour lui il n'y avait plus rien que le silence et l'exil jusqu'à la fin.

« Monsieur Locksley !... »

Une voix claire, douce, prononçant ce nom, le fit tressaillir et le tira de sa mélancolique rêverie. Et comme une vision céleste, la figure souriante de France, encadrée dans un ravissant chapeau, lui apparut radieuse. Mlle Forrester, ayant derrière elle un tout petit groom, conduisait un petit panier attelé de deux jolis poneys. Elle enleva les chevaux avec élégance et tourna devant l'artiste avec son séduisant sourire sur les lèvres.

« Monsieur Locksley, est-ce que vous rentrez chez vous, je veux dire à l'auberge? Je vous prie de ne pas y aller. Laissez-moi vous offrir cette place ; j'ai quelque chose à vous dire. »

Était-ce le destin qui le poursuivait au moment où il voulait fuir le danger ? Il prit place à côté d'elle, et Mlle Forrester, en touchant ses petits trotteurs de son fouet, les lança rapidement sur la route.

« Je suis toute seule aujourd'hui; le saviez-vous? Comme je n'attendais pas même votre compagnie, j'étais sortie. Ils sont partis par le premier train ce matin.

— Qui... eux?

— Lady Dynely et Éric. Ah! c'est que vous ne savez pas... Je pensais qu'elle vous l'avait peut-être dit hier soir en faisant votre partie d'échecs. Oui, ils sont allés dans le comté de Lincoln, où ils resteront au moins une semaine, et me voilà reine régente, souveraine de tout... jusqu'à leur retour. Le premier usage que je fais de ma liberté est de courir passer toute une journée dans ce cher et vieux Caryllynne. Ce domaine n'est pas tout à fait aussi ancien ni aussi vaste que l'Abbaye, mais je l'aime cent fois plus. Y êtes-vous jamais allé, monsieur Locksley? »

Elle le regardait à moitié étonnée de la sombre gravité de sa physionomie.

« Oui, j'y suis allé, mademoiselle Forrester.

— En vérité? C'est étonnant que Mme Mathews, la gouvernante, ne m'en ait jamais parlé.

— Je ne suis jamais entré dans la maison.

— En ce cas, vous avez manqué une belle occasion d'études artistiques. La galerie de tableaux de Caryll est l'orgueil du pays; il n'y a rien de pareil dans toute la contrée. Mme Caryll, comme je vous l'ai dit, a une passion pour l'art, et elle l'a toujours eue. Il y a des Cuyps, des Wouvermans, des portraits de Sir Joshua, des couchers de soleil de Turner, des levers de soleil de Claude Lorrain, une galerie de peinture moderne et une galerie de l'école vénitienne. Il faut positivement que vous voyiez cela, et tout de suite. Je vous y mène et je vous servirai de cicérone. Il n'y a rien que j'aime autant que de faire voir ce cher et romanesque vieux manoir

— Vous êtes bien aimable, mademoiselle Forrester, dit-il avec effort, mais c'est tout à fait impossible. Je veux dire, ajoute-t-il en voyant son regard surpris, que, comme je quitte demain le comté, je n'aurais pas le temps. Les artistes errants n'ont point de domestique, aussi dois-je me servir moi-même et préparer seul mon portemanteau, ce qui, avec quelques lettres à écrire, m'occupera jusqu'à minuit. »

Il ne la regardait pas, car sans cela il eût pu voir et peut-être comprendre la signification de la pâleur soudaine qui se répandait sur son visage.

« Vous allez partir ? dit-elle doucement.

— Le portrait est terminé et mon œuvre est finie. Je dois à Lady Dynely et à vous, mademoiselle Forrester, mille remercîments de vos bienveillants efforts pour me rendre ce séjour agréable.

— Si Lady Dynely eût été ici, elle vous dirait que les actions de grâces c'est à vous qu'il faut les adresser pour avoir aidé deux pauvres femmes à passer de longues et monotones soirées sans ennui, répondit Mlle Forrester remise et avec son accent ordinaire. Elle le regrettera beaucoup, je le sais.

— Si j'avais pu prévoir ce départ précipité, j'aurais fait mes adieux à Sa Seigneurie hier soir. Puis-je compter sur votre extrême obligeance, mademoiselle Forrester, et vous charger de lui présenter mes excuses avec mes adieux. »

Elle inclina la tête et pinça ses lèvres en cinglant les poneys d'un coup de fouet nerveux. Cette annonce subite était tombée sur elle comme un coup de foudre, mais sa fierté et son savoir-vivre l'empêchèrent de manifester son impression.

« Les artistes sont, comme les bohémiens... toujours en marche. Je sais cela depuis longtemps. Et où allez-

vous, monsieur Locksley? Retournez-vous aux sentiers verts, au calme rustique, aux pittoresques paysages de Old Brompton? »

— Plus loin encore, dit-il avec un sourire, en Espagne. J'ai visité à peu près toutes les parties du monde habitable dans les quarante années de ma vie, mais l'Espagne est pour moi encore la terre inconnue. J'ai toujours eu un vif désir, depuis que je me suis entièrement voué à l'art, de faire une longue tournée dans toute cette contrée. On y doit trouver des milliers de sujets pour le pinceau et le crayon.

— En Espagne? répéta-t-elle machinalement. Et ensuite?

— Ma foi, je ne saurais trop le dire. Je consacrerai au moins une année à l'Espagne et de là, très-probablement, je retournerai à Rome et m'y installerai pour le reste de mes jours. »

Il y eut un silence mortel. Les poneys trottaient vite, la route qui conduisait au village était dépassée depuis longtemps. Ils ne s'en étaient pas aperçus.

Une gravité rêveuse assombrissait le visage de France. Ses mains serraient convulsivement les rênes; ses lèvres ne formaient qu'une ligne mince; sa voix, lorsqu'elle reprit la parole, avait perdu quelque chose de son timbre clair et vibrant.

« Vous dépeignez un délicieux avenir, monsieur Locksley. Je vous envie presque. Oh! n'ayez pas ce regard incrédule. La vie de bohème est la plus libre, la plus belle, la plus heureuse sur la terre; mais elle n'est pas faite pour moi. Ce que j'avais à vous dire, pour en revenir à notre point de départ, le voici. J'ai reçu une lettre de ma chère vieille tutrice, Mme Caryll, et elle me demande de lui envoyer une copie de mon portrait. Elle en a un, mais il a été peint il y a cinq

ans, et je lui ai tant vanté votre œuvre, qu'elle a été prise d'une envie terrible d'en avoir une copie. Vous m'avez si grandement flattée sur la toile, que j'aurais véritablement été heureuse de lui faire cadeau, s'il avait été possible de me la procurer, de la copie qu'elle ambitionne. Mais je suppose que maintenant il ne faut plus parler de tout cela.

— Mme Caryll aura la copie. J'espère qu'elle va bien. Je l'ai vue si souvent à Rome, dit-il comme pour expliquer le sentiment qui dictait ses paroles, que je m'intéresse à elle, naturellement.

— Elle va aussi bien que sa santé le permet et le permettra probablement tant que durera l'existence que le sort lui a faite, répond France tristement. Elle est si seule sans moi, que je songe à tout quitter pour aller la rejoindre. Je le préférerais infiniment; mais elle ne veut pas en entendre parler, pas plus que Lady Dynely. Il faut que je reste, à ce qu'il paraît, et que je tourne sans cesse autour de la Foire aux Vanités, bon gré, mal gré. Je ne dois pas me plaindre, j'ai eu beaucoup de plaisirs à la dernière saison. Advienne que pourra, j'ai été favorisée.

— Alors Mme Caryll n'a pas l'intention de revenir en Angleterre ?

— Elle n'y reviendra jamais. Ce pays est rempli d'amers souvenirs pour elle. La vue de ce pauvre manoir de Caryllynne lui déchirerait le cœur.

— Elle prend encore si à cœur que cela la faute de son fils?... Est-elle toujours aussi mal disposée contre lui? Pardonnez-moi, mademoiselle Forrester; mais j'ai entendu raconter cette histoire, comme de juste.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser Vous serez étonné peut-être quand je vous dirai que vous

nous le rappelez à tous ici tant vous lui ressèmblez, et c'est là le secret de l'intérêt que vous avez inspiré dès le premier jour à Lady Dynely. »

Les yeux pénétrants de France étaient braqués sur le visage de l'artiste. Ce visage sérieux ne trahissait aucune émotion, pas un muscle n'avait bougé.

« Pour ce qui est de ses dispositions malveillantes à son égard, c'est juste le contraire. C'est le remords de sa cruauté à elle qui la plonge presque dans le désespoir à certaines heures. Car elle a été cruelle pour lui, le pauvre garçon, lorsqu'il revenait à elle tout troublé et tout honteux... très-cruelle; elle n'a rien eu d'une mère. Il revenait à elle dans sa douleur et son humiliation, et elle le chassa de sa présence avec un amer dédain et une implacable colère. Tel est le souvenir qui empoisonne sa vie, qui influe fatalement sur sa santé, et qui rend la pensée de la maison pénible pour elle. C'est là qu'elle l'a rejeté dans la misère et l'exil, et c'est pour cela que jamais elle n'y retournera. Mille fois elle m'a dit que, pour revoir une fois encore son visage, pour le presser dans ses bras, pour l'entendre lui dire qu'il lui pardonne, elle donnerait tout... tout au monde, excepté son espérance du ciel.

— Elle a dit cela?... »

Elle était trop préoccupée des souvenirs qu'elle rappelait pour remarquer l'enrouement subit de sa voix et le changement qui s'était opéré sur ses traits.

« Oh! bien souvent. L'espoir de le revoir une fois encore est le seul qui soutienne sa vie.

— Elle pense qu'il vit encore?

— Oui. Tous les ans depuis cette époque, à l'exception des deux dernières années, il lui a envoyé quelque souvenir, une ligne, une bagatelle, une fleur, un objet

quelconque, pour lui faire savoir qu'il vivait encore. Ces souvenirs lui sont venus de partout, de l'Inde, d'Afrique, d'Amérique, et de toutes les contrées d'Europe. Il n'y a jamais d'adresse, seulement le timbre de la poste, qui indique l'origine, et son nom, son écriture bien connue. Ah ! si nous savions où le chercher, où le trouver ; je crois que je parcourrais la terre entière si au bout de mon voyage je pouvais rencontrer Gordon Caryll.

— Mademoiselle Forrester, vous feriez cela ?

— Je ferais cent fois plus que cela. Pauvre garçon ! si longtemps dans l'exil et la solitude. Il a été mon héros, monsieur Locksley, d'aussi loin que je me souvienne. Il n'y a pas un être au monde que je sois impatiente de voir comme lui.

— Et pourtant le jour où vous le retrouverez vous enlèvera une fortune. »

Elle le regarda avec indignation, des larmes dans les yeux, la rougeur au front, plus belle ainsi qu'elle ne l'avait jamais été.

« Une fortune !... N'avez-vous pas meilleure opinion que cela de moi ? Que serait un million de fortunes comparé à la joie de le revoir encore, de le rendre à sa mère ! Caryllynne n'est pas à moi, je n'en suis que la gardienne. Un jour ou l'autre, je le sais, je le sens, Gordon Caryll reviendra, et alors le roi reprendra possession de son héritage. »

Que lut-elle sur la figure de cet homme qui la regardait ? Quelque chose de plus qu'une profonde admiration assurément, quoique ce sentiment s'y traduisît assez clairement. Cela la rappela de ses rêves héroïques à la vérité, du pays des nuages à la terre, du roman à la réalité. Elle poussa vivement les chevaux.

« Il faut que nous revenions sur nos pas, dit-elle

d'une voix contenue. J'ai dépassé le tournant pour aller au village. Puisque vous insistez pour vous rendre immédiatement à l'auberge, il me faut obéir à un homme si entier que vous dans ses volontés. »

Il posa légèrement la main sur les rênes et l'arrêta au moment où elle allait faire tourner.

« Excusez-moi, mademoiselle Forrester ; j'ai changé d'avis, je ne résiste pas plus longtemps. Puisque vous êtes assez bonne pour vouloir bien me servir de guide, j'irai volontiers avec vous à Caryllynne voir les tableaux. »

Elle le regarda de nouveau, presque hautaine.

« Êtes-vous tout à fait certain que vous le désirez, monsieur Locksley, et n'est-ce pas une simple politesse? Êtes-vous bien sûr que cela ne vous dérangera en aucune façon?

— Très-sûr, mademoiselle Forrester, je désire très-vivement y aller. »

Elle n'ajouta pas un mot et excita ses poneys. La distance était courte ; en quelques minutes on atteignit la grande grille du parc, et pas une minute trop tôt, car l'orage qui menaçait depuis le matin, allait enfin éclater sur eux. Comme ils passaient sous l'arcade massive, deux larges gouttes les vinrent frapper au visage.

« Ce sera une course dont l'enjeu est la vie! dit France en riant. Allons, allons, *Damon* et *Pythias*, hop! hop! devancez l'orage. »

Ils parcoururent l'avenue sous les arbres, sombres et agités, au triple galop. Un groom s'avança pour tenir les chevaux. On arrivait juste à temps. La pluie commençait à tomber lourde et serrée et un rapide éclair cingla l'air assombri.

« Vite, vite ! cria Mlle Forrester en riant et mon

tant rapidement les marches. Soyez le bienvenu à Caryllynne, monsieur Locksley. »

Il se découvrit avec un certain respect, comme s'il se fût trouvé dans une église, mais elle ne put voir aucune trace d'émotion sur son visage. Elle le conduisit dans la vaste salle dont les dalles de marbre noires et blanches étaient cachées sous des peaux de bêtes sauvages.

Mme Mathews, la gouvernante et parente très-éloignée de la famille, s'avança pour recevoir sa jeune maîtresse et son compagnon, vêtue de la traditionnelle robe de soie noire, sa coiffure de veuve, et de sa montre d'or.

« Nous venons voir les tableaux, madame Mathews, dit Mlle Forrester, et comme nous sommes menacés d'être retenus assez longtemps par l'orage, je vous serai reconnaissante de nous faire donner quelque chose à manger. M. Locksley n'a pas dîné, et je vous prie de nous procurer quoi que ce soit qui puisse lui en tenir lieu. »

Il y avait seize ans que Mme Mathews était gouvernante de la maison. Elle s'inclina avec déférenc mais ses yeux restèrent attachés sur Locksley avec un regard curieusement intense. En se retirant, elle rencontra sa fille, qui faisait aussi partie de la maison.

« Qui est ce monsieur, mère? demanda la jeune fille. Est-ce Lord Dynely... ou M. Dennison?

— Ni l'un ni l'autre, répondit la mère. C'est M. Locksley; mais si j'ai jamais vu les yeux d'un homme sur le visage d'un autre, il a les yeux de M. Gordon Caryll. »

CHAPITRE XV

RESTEZ !

Mlle Forrester monta rapidement à l'une des chambres du premier étage pour se débarrasser de son chapeau et de son écharpe de dentelle. C'était l'affaire d'un instant. Son hôte — il était son hôte aujourd'hui — l'attendait en bas, mais elle ne se hâta pas de le rejoindre.

Elle s'était mise à l'une des fenêtres et son regard troublé se fixait inattentif sur le jardin battu par la pluie, tandis qu'elle cherchait à se rappeler ce qu'il lui avait dit. Il allait partir... c'était la première chose qu'il devait faire le lendemain... partir sans un regret. Et il y avait eu des moments où elle avait pensé... Partir pour l'Espagne pendant une année, puis de là en Italie, et ne jamais revenir en Angleterre. Ne le lui avait-il pas dit ainsi froidement, sans émotion? ne l'avait-elle pas entendu de sa propre bouche?

« Il ne saura jamais du moins combien cela m'afflige, dit-elle en serrant ses dents mignonnes, quand j'en devrais mourir. »

Jusqu'à ce moment elle n'avait jamais eu conscience de l'étendue de ses sentiments pour lui. Elle l'avait d'abord admiré pour son talent, pensait-elle, ou pour l'auréole romanesque dont elle le voyait entouré... ou pour sa vague ressemblance avec le héros de ses rêves, Gordon Caryll. Pour l'homme lui-même, si inférieur à elle sous le rapport de la position sociale, elle n'en avait souci, naturellement

Elle, qui dans cette même saison avait refusé une couronne de comtesse, descendre jusqu'à aimer et épouser un artiste pauvre, obscur, totalement ignoré jusqu'au moment où un heureux hasard l'avait mis en évidence... cette idée seule était absurde. Personne n'avait plus de répugnance qu'elle pour les mésalliances.

Il n'en résulte jamais aucun bien. Gordon Caryll n'en était-il pas un exemple frappant ? L'orgueil de la naissance et du rang était fortement enraciné dans son âme... s'abaisser pour conquérir quoi que ce soit lui répugnait extrêmement. Et pourtant... et pourtant... elle le comprenait aujourd'hui mieux qu'elle ne l'avait jamais compris auparavant... elle avait laissé son cœur voler vers cet homme... vers cet homme qui lui disait un adieu éternel aussi froidement qu'il eût pu le faire pour la gouvernante.

Tout ce qu'elle ignorait, elle le comprenait maintenant ; c'était cet amour grandissant qui avait inspiré à son cœur pour le projet de mariage avec Eric cette antipathie qui eût fait de sa réponse un refus formel s'il était revenu réclamer cette réponse. Et c'était le dernier jour qu'ils eussent à rester ensemble. Demain il sortait de son existence à elle pour toujours.

Elle demeura appuyée sur la fenêtre tandis que la pluie fouettait les vitres, courbait les hautes fougères, les graminées, et les fleurs, inconsciente du temps qui s'écoulait. De sinistres éclairs fendaient la nue sous ses yeux, le tonnerre grondait menaçant dans le lointain.

« Demain ! demain ! répétait-elle sans cesse dans son trouble ; demain il s'en va ! »

Enfin elle se réveilla comme d'un songe et reprit entièrement son calme. Pourquoi tardait-elle ? De-

main, ce n'était que demain, après tout, et elle avait tout aujourd'hui à passer avec lui. Il était son hôte dans cette maison, sur son invitation, et les devoirs de l'hospitalité l'appelaient auprès de lui.

Le rôle d'amante délaissée n'était aucunement dans son caractère dans le drame de la vie. Elle renvoyait toute pensée sur ce que devait lui amener la journée du lendemain jusqu'au lendemain, jusqu'au jour fatal... le jour!

Elle retrouva Locksley arpentant le grand salon, examinant les rares tableaux qui s'y trouvaient, des portraits de famille pour la plupart, et étudiant avec curiosité les siéges et les meubles d'ébène sculpté, les cassettes de bois de santal, les grands vases de porcelaine, pleins de roses et de lavande, touchant enfin avec tendresse, comme si elles avaient été douées de sensibilité les vieilles porcelaines de Chine et les mille petits riens épars partout où la main de Mme Caryll les avait placés la dernière fois.

« N'est-ce pas une ravissante vieille pièce? dit France. Tout est de mode ancienne et délicat, original, sans la moindre nouveauté, sans la moindre splendeur moderne, et pourtant deux fois plus beau que quoi que ce soit dans les grandes salles récemment embellies de l'Abbaye. Tout est exactement tel qu'elle l'a laissé à son départ, dans cette pièce et dans sa chambre. Dans celle de Gordon aussi, pauvre garçon, rien n'a été changé. »

Locksley la regardait avec un sourire étrange sur les lèvres, avec une expression bizarre dans les yeux, moitié riante, moitié triste.

« Quel intérêt vous paraissez porter à Gordon Caryll, mademoiselle Forrester, à cette brebis galeuse d'un troupeau sans tache, à ce bouc émissaire d'une famille irréprochable! Le mérite-t-il?

— Oh ! il le mérite pleinement... j'en suis sûre. Il a été malheureux, monsieur Locksley. Il s'est perdu pour l'amour d'une femme. Ce n'est pas un acte ordinaire de folie. Les hommes ne font pas de ces choses aujourd'hui ; il n'en sont pas capables. Je crois que je les aimerais mieux s'ils l'étaient. Il y a une sorte d'héroïsme, après tout, dans un homme qui sacrifie tous les biens de la vie pour une femme.

— Héroïsme très-douteux, mademoiselle Forrester, du moins dans ce cas-là, à ce qu'il paraît. Il a fait en aveugle un coup de tête, et il s'est réveillé dans une fondrière, couvert de honte et sans pouvoir s'en tirer de toute sa vie. Quel joli jardin ! »

Il la rejoignit à une fenêtre et ils regardèrent au dehors. Les jardins de Caryllynne, qui couvraient une demi-douzaine d'acres de terrain, étaient entièrement négligés depuis ces dernières années ; ils commençaient à prendre un aspect sauvage... c'était un véritable chaos d'allées couvertes de mousse, d'herbes empiétant partout sur les roses, les chèvrefeuilles, les clématites, les syringas, les statues tombées, les bassins de marbre à sec, là où autrefois des fontaines jaillissaient. Avec tout cela, dans cette journée, la pluie tombait à torrents et l'orage prodiguait les éclairs dans le ciel.

« Ruine et décadence partout, dit France en soupirant. Il est aisé de voir que l'œil du maître ne se montre jamais en ces lieux. Il y a quelques années, les jardins de Caryllynne étaient la beauté du domaine. Celui-là était réservé à M. Caryll ; on ne l'a jamais soigné depuis son départ.

— Mais vous, mademoiselle Forrester, j'aurais pensé que...

— Rien ne sera changé, rien ne sera modifié par

moi. Tel Gordon Caryll l'a laissé, tel il le retrouvera à son retour.

— Êtes-vous donc si sûre qu'il reviendra ?

— Aussi sûre que d'être ici en ce moment. Je ne sais pourquoi, mais depuis que j'ai été assez âgée pour entendre parler de lui et pour penser à lui, j'ai senti qu'il reviendrait.

— Et son retour vous rendrait-il véritablement... rendrait-il véritablement sa mère heureuse ?

— Ce sera une nouvelle vie pour sa mère. Il me rendra plus heureuse que quoi que ce soit... — elle s'arrêta un moment et rougit, — presque plus heureuse que quoi que ce soit au monde. »

Il avait en la contemplant un éclat inaccoutumé dans le regard, et sur ses traits une animation qu'elle n'y avait jamais vue.

« Alors, en dépit de tout, Gordon Caryll doit être un homme heureux. Vous ne l'avez jamais vu, cet exilé auquel vous portez un si grand intérêt ?

— Je ne l'ai jamais vu. Mais j'ai vu son portrait; j'ai constamment entendu parler de lui depuis ma plus tendre enfance, et n'importe où, n'importe quand nous nous rencontrerions, je le reconnaîtrais. »

Il tressaillit, rougit légèrement, et se mit à rire. Elle le regarda surprise.

« Vous le reconnaîtriez, vous qui ne l'avez jamais vu ? Vous le croyez, mademoiselle Forrester ?

— Je le crois, monsieur Locksley.

— Mais il doit avoir changé. Seize ans et plus sont un laps de temps considérable. Non, vous pourrez vous trouver face à face avec lui, causer avec lui, lui serrer la main, et néanmoins ne pas le reconnaître mieux qu'un étranger. Le temps et le chagrin changent les hommes; seize années de pérégrination de Dan à Ber-

seba, en menant le genre d'existence qu'il a mené, comme soldat de fortune, changeraient qui que ce soit. Mademoiselle Forrester, croyez-moi, quand vous vous rencontrerez, si jamais vous vous rencontrez, vous ne reconnaîtrez pas Gordon Caryll. »

Il s'arrêta tout à coup. Le regard pénétrant de son interlocutrice scrutait son visage avec une attention soupçonneuse qu'il n'eût pas voulu faire naître.

« Monsieur Locksley, dit-elle vivement, vous avez été un soldat de fortune, vous avez combattu dans l'Inde à peu près à la même époque, Terry Dennison me l'a dit. Avez-vous jamais rencontré Gordon Caryll? »

Son visage rougit extrêmement. Il y eut un moment de silence après lequel il se mit à rire de nouveau.

« Vous êtes sorcière, mademoiselle Forrester. Qu'ai-je dit pour vous le faire penser?

— Vous n'avez rien dit; et cependant, monsieur Locksley, si vous savez quelque chose, dites-le-moi; je donnerais la moitié de ma vie pour le savoir.

— Eh bien, donc, oui, dit-il avec une certaine répugnance. Je pense avoir rencontré une fois Gordon Caryll. »

Elle joignit les mains et se mit à le regarder anxieuse.

« Dans l'Inde?... interrogea-t-elle.

— Oui, dans l'Inde... j'ai rencontré un homme que je juge pouvoir être l'homme dont vous parlez. Il ne se faisait pas appeler Caryll. Comment donc se nommait-il?... Cependant j'ai compris par certaines choses qu'il m'a racontées de son histoire que c'était l'homme en question. »

Ses yeux ne le quittaient pas, ses lèvres étaient

entr'ouvertes, ses mains jointes dans son absorbante attention, et ses joues changeaient de couleur à tout instant.

« Continuez ! murmura-t-elle.

— J'ai très-peu de chose à dire. Il me raconta son histoire, une nuit que nous étions assis auprès du feu du bivac, sous le ciel constellé de l'Inde ; il me dit l'histoire de son affreuse erreur, son terrible réveil, son divorce d'avec l'indigne femme qui l'avait si cruellement trompé, son retour en Angleterre et sa sentence de proscription et d'exil. Je sais qu'il n'avait pas l'intention de jamais essayer de faire révoquer cette sentence ; il sentait qu'il l'avait méritée, c'était simple justice. Il avait courbé la tête et accepté sa condamnation. Il avait déshonoré un nom qu'aucune tache n'avait atteint avant qu'il le portât ; il avait brisé le cœur de son père et l'avait conduit au tombeau, et il avait forcé pour toujours sa mère à fuir la maison et le pays qu'il ne devait plus revoir. Quel retour, quelle rédemption terrestre pouvait-il y avoir désormais pour lui ?

— Et cependant il y en a... il y en a ! s'écria-t-elle avec véhémence. Depuis le commencement jusqu'à la fin il avait été plus offensé qu'il n'avait offensé. Il aimait cette femme... cette perverse et méprisable femme dont je hais la mémoire... et il eût tout donné pour l'amour d'elle, si elle n'eût été aussi méprisable qu'elle l'était. Il vint vers sa mère troublé et repentant, et elle le bannit. Elle s'en est repentie et amèrement ! et l'unique bonheur que la vie puisse lui donner serait une réparation... pouvoir l'accueillir et lui pardonner. Oh ! monsieur Locksley, si vous savez quelque chose sur son compte, si vous pouvez m'aider à le retrouver, je vous en conjure, aidez-moi. Ramenez-

le à sa mère, à sa maison, et toute la reconnaissance dont je suis capable vous sera acquise pour la vie. »

Elle lui tendait les mains. Il les prit et les serra fortement dans les siennes. Il était très-pâle.

« Il vous enlèvera un noble héritage. Avez-vous le droit d'y renoncer ? Que dira de cela Lord Dynely ?

— Lord Dynely ! »

Elle le regarda surprise et irritée et s'efforça de retirer ses mains.

« Qu'est-ce que Lord Dynely a à voir là dedans ?

— Beaucoup, puisqu'il est lié avec vous. Le jour où Gordon Caryll sera rendu à sa mère, vous perdrez la moitié de votre fortune.

— Vous avez déjà parlé de cela, monsieur Locksley ; n'en parlez plus jamais. Que sont mille fortunes comparées au droit légitime ? La voir heureuse, elle, ma meilleure et ma plus chère amie, et lui rappelé de ses voyages et de son exil et remis en possession de ses biens, quelle fortune vaudrait cela ?

— Votre qualité de Lady Dynely vous permettra d'être magnanime. Une fois sa femme, peu vous importera une fortune de plus ou de moins. »

Elle le regarda encore avec hauteur, mais son cœur commençait à battre plus vite dans sa poitrine, sous l'influence d'un nouvel et délicieux espoir. S'il ne l'aimait pas, pourquoi ce ton amer, ce visage pâli et énergiquement passionné ?

« La femme de Lord Dynely ! Il y a ici quelque malentendu, monsieur Locksley. Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Je vous demande pardon, mademoiselle Forrester. C'est présomptueux de ma part de me permettre de faire allusion à ces choses, sans doute ; mais comme

votre engagement avec Lord Dynely n'est pas secret, je puis...

— Mon engagement avec Lord Dynely !... Qui a dit que j'étais engagée envers lui ? Je ne le suis en aucune façon, je ne l'ai jamais été, je ne le serai jamais. Lord Dynely est fiancé à la fille d'un ministre du comté de Lincoln, et il sera marié avant Noël. »

Il ne savait plus où il en était. Il la regardait ébahi; sa tête était en feu; l'étonnement, l'incrédulité étaient peints sur son visage.

« Il y a eu une espèce de projet insensé formé entre Mme Caryll et Lady Dynely, continua Mlle Forrester d'une voix peu assurée, de nous unir quand nous aurions l'âge, un projet auquel je n'ai eu aucune part et que nous n'aurions jamais pu réaliser. Éric et moi nous avons grandi comme frère et sœur, et nous ne pourrions ni ne voudrions jamais être l'un pour l'autre plus que nous ne sommes. Pour ce qui est des arrangements de ma vie ou de ma fortune, lui du moins n'a rien à y voir. »

Il y eut alors un moment de silence, une pause pénible et difficile pour Mlle Forrester. Locksley était encore si pétrifié par ces révélations inattendues, qu'il semblait qu'il ne respirait même plus. Mais elle, que son cœur battait fort et vite!

« Je croyais... je croyais, dit-il, que vous l'aimiez. »

Elle ne répondit pas.

« Je pensais que vous l'aimiez, reprit-il avec véhémence. Je pensais que vous étiez engagés ensemble, et hier soir, quand il est venu, il m'avait paru voir une nouvelle expression de bonheur sur votre figure. J'avais cru comprendre que c'était son retour qui vous rendait ainsi heureuse, et c'était plus que je

avais la force d'en supporter. Je crois que je vous i aimée depuis le premier moment où j'ai vous ai vue l'Académie, ce jour dont le souvenir ne s'effacera amais de ma mémoire. J'en avais fini avec l'amour, u du moins je le croyais, et avec les femmes pour tou-ours, et cependant, malgré que tout mon être fût empli de cette folie d'un ardent amour pour vous, acceptai l'invitation de Lady Dynely et je vins. Si je ous aimais alors, jugez de ce que ce doit être mainte-ant. Or je croyais que vous alliez devenir sa femme, ue tout votre cœur lui appartenait, et je...

— Résolus de m'enfuir en Espagne et de peindre es Espagnoles aux yeux noirs, pour oublier France orrester. »

Elle riait en prononçant ces mots. Sa figure avait ougi, mais sa gaieté et sa malice étaient revenues. lle ne pouvait regarder son amant, mais elle pouvait railler.

« Oui, dit-il d'un ton chagrin, il y a des dangers ontre lesquels la fuite est l'unique défense. Je sais ombien mon amour est impossible et sans espoir, je onnais toute la différence qu'il y a entre nos âges t nos rangs. Vous, riche héritière dans votre première eunesse, et moi, à quarante ans, pauvre encore, in-onnu, artiste dont le pinceau lui donne le pain qu'il ange. Vous ne pouvez sentir mieux que moi l'ina-ité de mon amour pour vous. »

La tête de la jeune femme s'inclina plus bas encore, a rougeur de son front augmenta, le rire expira sur es lèvres.

« Ai-je dit qu'il fût insensé ? demanda-t-elle d'une oix si affaiblie qu'on eût dit un soupir.

— France ! » s'écria-t-il.

Elle ne parla pas

«France! s'écria-t-il de nouveau, est-il bien possible que je... que vous... Oh! ma bien-aimée, que puis-je vous dire? je suis indigne de vous, mais je vous aime. Prononcez sur mon sort par un mot. Dois-je partir ou rester? »

Elle tourna vers lui son gracieux visage tout rougissant, ses yeux noirs radieux et brillants s'attachèrent sur lui, et croisant ses mains autour de son bras, elle murmura:

« Restez! »

CHAPITRE XVI

JE SUIS GORDON CARYLL!

« Restez! »

Ce seul mot prononcé, tout dans leurs deux existences était changé pour toujours. Rien qu'un mot, et deux bras vigoureux la pressent tendrement; pour la première fois, les lèvres d'un homme touchent ses lèvres. Pour son bonheur ou pour son malheur, elle appartient désormais pour la vie à Locksley.

Les moments passent; moments ou heures, c'est exactement la même chose pour ces deux êtres heureux. Au dehors la pluie tombe toujours à torrents; au dedans le soleil brille et une chambre du vieux manoir sombre est devenue un paradis. Ils sont là côte à côte, son bras serre sa taille, sa tête s'incline vers elle tandis qu'il lui raconte comment, depuis le premier moment où il l'a vue à l'Académie, il l'a aimée, comment il a lutté énergiquement contre cet

amour, et comment, malgré ses efforts, il s'est trouvé plus faible que jamais; comment, en dépit de sa raison, il s'est rendu là, pensant tout le temps qu'elle était promise à Lord Dynely, et comment le matin seulement il avait résolu de partir et de ne plus la revoir. Maintenant, comme tout cela ressemble à un conte de fées, il la tient, à lui, entièrement, pleinement à lui pour toujours.

Elle écoute; sa fière tête est baissée, toute sa morgue a disparu, sa charmante figure est rougissante, souriante, radieuse de bonheur. Que ne peut-elle toujours rester et écouter ainsi!

« Mais que dira Lady Dynely? demande Locksley. Comment oserai-je aller lui dire que le pauvre artiste qu'elle a amené ici pour faire le portrait de sa protégée a eu l'outrecuidance de devenir amoureux de son modèle et de lui déclarer sa passion? Et que dira votre tutrice de Rome, Mme Caryll?

— Je ne sais pas s'il nous importe beaucoup qu'elles disent ou ne disent pas quelque chose. Je tiens certainement à faire plaisir à Mme Caryll; mais dès que je n'épouse pas Lord Dynely, je ne pense pas que sa résistance soit bien difficile à vaincre. Quant à Lady Dynely, je suis pour le moment confiée à ses soins; mais elle n'a aucun droit de contrôle d'aucune espèce sur mes actions. Je serai majeure dans deux ans, et à cette époque... — elle regarde l'ardent visage qui est au-dessus du sien toujours en riant, — à cette époque, si cela vous plaît, peu nous importera ce que pourra dire le monde entier.

— Cela veut dire que vous serez ma femme. France, est-ce cela que vous voulez dire? dois-je le croire? dois-je espérer qu'un jour vous serez à moi?

— Si vous le désirez. En attendant, je suppose

que vous renoncerez à vos idées de courir partout n'importe où hors du monde, et que vous vous décderez à rester ici comme un mortel raisonnable, et faire cette copie de mon portrait pour la chère et bonne Mme Caryll?

— Je ferai tout ce que vous ordonnerez; je ferai mille copies; je resterai ici et j'affronterai un régime de tuteurs s'il le faut, dussé-je être flétri comme un coureur de dots et un aventurier. Coureur de dots ils m'appelleront, et ils croiront que je le suis.

— Non pas devant moi au moins, répond France levant fièrement sa magnifique tête. Personne, pas même parmi mes plus proches et parmi ceux qui me sont le plus chers, ne parlera mal de vous et restera mon ami. Pour ce qui est de la fortune, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je restitue à Gordon Caryll, s'il revient à un moment quelconque, tout l'héritage que sa mère me lègue. Je le garde uniquement en dépôt, et qu'il apparaisse demain ou dans trente ans, je le lui rendrai. »

Locksley rit.

« Moi le trouver mauvais et m'y opposer! Non assurément! Cependant j'espère qu'il ne viendra pas.

— Monsieur Locksley!

— Je ne veux plus vous répondre sous ce nom. J'en ai un autre, quoique l'idée ne paraisse pas vous en être venue.

— Quel est ce nom? J'ai vu au bas de votre tableau G. Locksley. Quel nom est-ce? George, Godefroy, Geoffrey?... Quoi?

— Aucun de ceux-là. Mon nom est... »

Les yeux bruns et lumineux de la jeune femme étaient levés vers lui.

« Eh bien?

— Mon nom est Gordon.

— Gordon ! »

Une expression inquiète assombrit un moment son visage, son regard ardent et plein d'intelligence était fixé sur lui ; mais il le supporta avec un sourire singulièrement imperturbable.

« C'est votre prénom de prédilection, je le sais. Il y a dans le monde d'autres Gordon que Gordon Caryll, qui, comme je l'ai déjà dit, ne reviendra jamais, je l'espère.

— Et pourquoi ?

— Parce que je suis mortellement jaloux de lui. Il a toujours été votre héros, de votre propre aveu, il l'est encore, et je sens dans mon cœur qu'il est destiné à être mon rival. Sans cela j'aurais pu être tenté de... »

Ici un sourire et une pause provocante.

« Eh bien, de quoi ?... interroge-t-elle avec cette impérieuse vivacité qui est un de ses charmes principaux.

— De vous le retrouver. Cela ne doit pas être une tâche impossible. Je pense que je pourrais l'accomplir si j'étais complétement assuré que votre héros du passé ne deviendra pas votre idole de l'avenir. Le ramener ici entouré de son prestige romanesque serait une expérience dangereuse. J'avais pris mon parti de la fuite en vous cédant à Lord Dynely. Mais vous céder maintenant à M. Gordon Caryll, ma foi non, je ne suis qu'un homme, je ne pourrais le faire. Lord Dynely pouvait être un rival redoutable avec sa jeunesse et sa beauté de dieu de la Grèce ; mais Gordon Caryll doit être vieux et fané, comme moi. Être évincé par lui... »

Il s'arrêta. France croisait les mains, ses lèvres étaient entr'ouvertes, ses grands yeux dilatés.

« Monsieur Locksley !...

— Gordon... Gordon ! je vous ai dit mon nom.

— Gordon, soit. Pensez-vous... pensez-vous que vous pouvez le retrouver ?

— Caryll ? Mon Dieu, oui. Je puis l'essayer du moins. J'oserais même dire qu'il est tout aussi désireux de revenir que vous l'êtes de le voir de retour. Seulement, France, dites-moi, ajoute-t-il en la serrant davantage contre son cœur, dites-moi que lorsqu'on l'aura retrouvé, il ne prendra jamais place dans votre cœur entre vous et moi.

— Ni Gordon Caryll ni personne au monde n'aura ce pouvoir. Je vous appartiens. Je désire son retour uniquement pour son bonheur, pour celui de sa mère, pour le mien. Il a assez souffert, il a été assez longtemps proscrit pour un fait qui ne fut jamais de sa part une faute, mais bien un malheur... pour avoir aimé non pas sagement, mais trop bien. Ramenez-le, monsieur Locksley, si vous le pouvez, c'est tout ce qui me manque pour compléter maintenant mon bonheur. »

Le nom de son amant, Gordon, ne venait pas encore facilement à ses lèvres.

« C'est une étrange coïncidence, pensait-elle, qu'il ressemble à l'héritier exilé de Caryllynne et qu'il porte le même nom. »

Un vague et obscur soupçon commence à la gagner, c'est plutôt l'ombre d'un doute, car la vérité est trop franchement invraisemblable, trop improbable pour qu'on puisse même y songer.

« Il en sait plus qu'il ne veut en dire sur le compte de Gordon Caryll, » se dit-elle.

Et ses beaux yeux cherchent à lire dans son âme. La brave et énergique France Forrester est cette fois

ingulièrement timide. Elle aime si tendrement cet omme, qu'elle craint de le presser de questions qui ourraient lui déplaire. Quelque chose dans l'expres-ion du visage de Locksley semble indiquer que ce sujet i est désagréable. Dans cette disposition nouvelle déférence et de timidité que l'amour a fait naître elle, elle est plus aimable, plus douce mille fois, à n avis, que jamais.

Il la contemple, comprenant fort bien ses pensées, un sourire à moitié dissimulé court sur ses lèvres. es rôles sont changés, à ce qu'il paraît. Ce n'est plus éritière hautaine, fière de sa naissance et de son ng, et l'obscur artiste et le pauvre soldat de fortune s nom. C'est à lui de commander et à elle d'obéir.

« Quelle piteuse mine, mademoiselle Forrester! dit-en riant. Est-ce que vous regrettez vos déclarations il y a cinq minutes? Êtes-vous déjà fâchée de m'a-ir ordonné de rester?... S'il en était ainsi... »

Les mains de France s'appuient plus fortement sur bras de son ami. « Fâchée de lui avoir ordonné de ster! » Son regard radieux répond éloquemment.

« Alors, c'est uniquement au sujet de Gordon Caryll. yez sans inquiétude, ma petite France. Ne me faites de questions. Nous parlerons de nous et non de . Seulement, soyez certaine d'une chose: c'est qu'il iendra retrouver sa patrie, sa mère, et vous. »

Elle laisse tomber sur son épaule son visage, où le heur est peint, et garde un silence éloquent. Ils res-t ainsi, trop profondément heureux pour pouvoir ler, contemplant cette sombre soirée et écoutant en arence le bruit monotone de cette pluie d'été.

« Comment retournerons-nous à l'Abbaye si ce temps e! dit à la fin France, sortant de sa rêverie.

— Cela ne durera pas. Les éclairs ne brillent plus

que dans le lointain. Dans deux heures d'ici, ma chère France, vous me reconduirez au village par un splendide coucher de soleil. En attendant, nous avons la maison à visiter, un lunch à manger, et ma foi! je désirerais bien que votre vieille femme de charge se dépêchât un peu. Cela peut paraître peu romanesque, mademoiselle Forrester, mais...

— Mais vous n'avez pas dîné et vous mourez de faim, interrompt en riant France. Voici Mme Mathews qui vient nous annoncer que notre repas est prêt. »

Mme Mathews, avec un air des plus respectable, sous son bonnet de veuve et son ample robe de soie noire, fait son entrée. Effectivement, le lunch est préparé, et, en l'annonçant, Mme Mathews regarde avec une ténacité extraordinaire le visage de l'étrangère qu'elle a devant elle.

Elle se souvient de son jeune maître comme si elle l'avait vu la veille, et personne ne peut mieux qu'elle être frappé de la ressemblance qui existe entre Locksley et lui. Ce sont ses yeux, son expression, et jusqu'à sa façon de rejeter en arrière son épaisse chevelure. Son maître serait-il de retour? Cela ne peut pas être; sans cela, bien certainement, France le saurait. Et pourtant, et pourtant la gouvernante ne peut détacher de lui ses yeux fascinés.

Elle les sert à table. C'est un petit repas fort gai. Malgré les joies délirantes de l'amour, tous deux font honneur aux mets substantiels qu'on leur présente. Locksley a réellement faim; l'amour a-t-il jamais enlevé l'appétit à un homme en bonne santé? France est heureuse de le voir manger. Puis, le lunch achevé, ils s'en vont bras dessous, bras dessous, visiter les appartements.

La prédiction de Locksley relative au temps co

mence à se réaliser. Le ciel s'est enfin éclairci. Le soleil, encore caché derrière un voile de nuages, va bientôt se montrer dans tout son éclat; la pluie tombe toujours, mais plus doucement; on voit que ce sont les dernières gouttes. L'orage touche à sa fin.

« Nous aurons pour rentrer un temps délicieux, dit France en parcourant la longue enfilade de chambres, les salons, la bibliothèque, le parloir et les galeries de tableaux. Quelle journée pleine d'événements! Comme j'étais loin de m'attendre, quand je partais ce matin, libre et indépendante, que je porterais avant la nuit les chaînes de l'esclavage. Je suis bien aise que Lady Dynely soit absente; elle lirait certainement, à mon retour, sur mon visage le récit de ses méfaits, et pour ce qui est de m'asseoir auprès d'elle et de le lui raconter de sang-froid, je ne le pourrais. Cela me ferait l'effet d'une profanation.

— Êtes-vous sûre que vous ne vous en repentirez jamais? interroge Locksley mal à l'aise. Vous avez fait un triste marché, France. Avec votre jeunesse et votre beauté, votre naissance et votre fortune, et les propositions que vous avez repoussées pendant la saison, aboutir à un soldat de fortune, à un artiste obscur, dont la jeunesse est passée, qui ne peut vous donner d'un nom inconnu et un cœur que d'un regard vous avez enchaîné, ma bien-aimée. Le monde vous dira, il vous le dira avec raison, que vous n'avez fait un triste marché.

— Le monde ne me dira jamais cela deux fois. Pourquoi me dire de ces choses? Je vous aime; avec vous je suis heureuse, sans vous je suis malheureuse, cela est tout. Si vous avez été enchaîné à première vue, il a été de même de moi. Vous rappelez-vous ce jour à l'Académie?

— Si je me rappelle le jour où je vous ai vue pour la première fois?... Comment pourrais-je l'oublier?

— Terry Dennison vous montra du doigt. Je vous vis debout, à distance, grand, sérieux, noble... Oh! ne riez pas, il n'y a rien de risible là dedans, et c'est moi, et non pas Lady Dynely, qui ai envoyé Terry vous chercher pour vous présenter. Après cela, je ne comprends pas très-bien moi-même comment, mais j'ai passé la moitié de mon temps à vous chercher. Au Parc, l'événement de notre promenade était pour moi votre rapide salut. Aux réceptions, aux soirées, partout où j'avais chance de vous retrouver, j'avais pris l'habitude de guetter la porte avec inquiétude jusqu'à votre arrivée. Et lorsque nous dûmes quitter Londres et que Lady Dynely vous pressa de venir avec nous et de faire mon portrait, et que vous finîtes par y consentir, je... »

Elle s'interrompit tout à coup et détourna son gracieux visage en rougissant.

« Continuez, dit Locksley.

— Non, monsieur, je n'en dirai pas davantage. J'en ai trop dit déjà. Je connais l'insatiable vanité des hommes. Mais ne parlons plus du triste marché que j'ai fait, de tout ce que je donne et du peu que je reçois; je vous possède au moins, et je n'en demande pas davantage à Dieu. »

Il se fit alors un silence qui dura quelque temps. Ils regardaient les portraits des Carylls morts depuis longtemps, mais ils ne les voyaient pas.

« Ainsi, vous me prenez à l'aveuglette, dit enfin Locksley d'une voix encore peu assurée. Vous ne me demandez rien sur les quarante années qui sont derrière moi! Vous me donnez votre amour, vous-même, sans une question sur ce qu'a été ma vie. Mon che

amour, comment pourrez-vous dire que je suis digne du présent que je reçois? »

Son heureux visage pâlit à cette question de son ami. Elle le regarde et en ce moment reviennent à sa mémoire les paroles d'Éric, ces insinuations, d'abord repoussées par elle, au sujet d'une épouse coupable reléguée dans une sombre retraite.

« J'ai une histoire à vous raconter, lui dit-il en réponse à ce regard inquiet. Vous l'entendrez avant que nous quittions cette maison. Il faut que vous connaissiez ma vie comme je la connais moi-même. Combien de pièces avons-nous encore à voir? A qui est celle-ci? »

— C'est... c'était la chambre de Gordon Caryll. »

Ils s'arrêtent sur le seuil. Le soleil a enfin percé les nuages et remplit la chambre de ses rayons ambrés. La pluie a entièrement cessé, un magnifique arc-en-ciel se dessine dans le ciel azuré que leur regard peut apercevoir à travers la haute fenêtre.

« Rien n'a été touché, dit France doucement; toutes choses sont restées comme il les a laissées. »

Livres, tableaux, pipes, cravaches, armes, même ses pantouffles et son bonnet étaient près du lit.

Ils entrèrent. La jeune fille est frappée de l'étrange expression du visage de Locksley en considérant toutes ces choses. Elle ne comprend pas, mais ces soupçons informes et vagues flottent encore dans son esprit. Ils ne touchent à rien, ils examinent tous ces objets que le soleil dore. Les livres dans leurs rayons, les belles gravures de chiens et de chevaux richement encadrées, les romans français, les pipes de tous les pays, les armes blanches de tous les peuples, dirks, cimeterres, épées, poignards. La chaude robe de chambre, fanée et ternie, jetée sur le dos d'une

chaise, tout est comme Gordon Caryll l'a laissé il y a dix-neuf ans.

On quitte cette chambre pour entrer dans celle qui l'avoisine. C'était le petit salon de Mme Caryll à cette époque déjà si éloignée dont le souvenir se retrouve partout. C'est là, dans cette pièce, que dans une soirée d'août comme celle-ci, à la chute du jour, elle se tenait droite et fière lorsqu'elle chassa pour toujours son fils unique de sa présence. Le soleil couchant inondait tous les objets de sa lumière comme aujourd'hui: le siége sur lequel elle avait coutume de s'asseoir, sa table à ouvrage et sa boîte de travail, son piano dans l'encoignure, à côté la portière de l'oratoire, et au-dessus de la cheminée l'unique tableau que renfermât la chambre, la face tournée au mur.

« C'est un portrait de Gordon Caryll, » murmure France d'une voix sourde, car quelque chose dans l'attitude de son compagnon l'impressionne vivement. Elle le retourna de la sorte dans cette cruelle soirée où elle le bannit de sa présence; il est toujours resté depuis.

— Retournez-le, » ordonne Locksley d'un ton bref.

Elle monte sur un siége et retourne le portrait. Il est couvert de poussière; les araignées ont tissé leurs toiles partout. Elle cherche du regard autour d'elle et, apercevant un linge, elle l'essuie, et la jeune et belle figure du dernier maître de Caryllynne lui sourit encore au soleil couchant.

« N'était-il pas beau? interroge-t-elle avec un accent de regret. Pauvre Gordon! pauvre garçon! Brave, généreux, noble, aimé de tous! Et penser qu'il devait payer une erreur d'une longue existence de solitude et d'exil! »

Elle regarde de nouveau son amant, et s'arrête tout

à coup... Une expression d'égarement se peint sur sa physionomie. Elle descend de la chaise sur laquelle elle était perchée et ses regards se portent du portrait du jeune homme souriant au visage animé de l'homme qui la contemple avec gravité.

Elle voit enfin : ni les années, ni le hâle, ni la barbe ne peuvent plus la tromper. Elle pousse un cri et demeure immobile, sans souffle, les mains jointes, son visage rougissant et pâlissant tour à tour.

Il voit qu'il est reconnu et il se tourne vers elle, lui souriant avec ce sourire que le peintre a reproduit sur le visage du jeune homme.

« Mon amie, dit-il, vous me reconnaissez enfin. Je suis Gordon Caryll !... »

FIN DU PREMIER VOLUME

TA

PREMIÈRE PA
DEUXIÈME PA

I. — L'A
II. — Ter
III. — Fel
IV. — Le
V. — L'A
VI — Le
VII. — Une
VIII. — Qui
IX. — Rév
X. — Réf
XI. — Un
XII. — Un
XIII. — Lég
XIV. — Une
XV. — Rest
XVI. — Je

FI

976 — Paris.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Pages

PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE. — Récit de Jeanne Kennedy 1

DEUXIÈME PARTIE. — I. A Caryllynne 48

II. Gordon Caryll 60

III. Mort de Lord Vicomte Dynely . . 89

PREMIÈRE PARTIE

I. — L'Académie Royale 99

II. — Terry 112

III. — Felicia 129

IV. — Le jeudi de Lady Dynely 138

V. — L'Amour arrête le sablier du Temps 152

VI — Le seigneur du domaine 171

VII. — Une semaine de répit 189

VIII. — Qui est-ce ? 203

IX. — Révélation 219

X. — Réflexion 236

XI. — Un pique-nique 246

XII. — Un choix 258

XIII. — Légèrement gagné, légèrement perdu 272

XIV. — Une fois encore la porte se referme sur moi . . 292

XV. — Restez ! 306

XVI. — Je suis Gordon Caryll ! 316

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

976 — Paris. Imp. LALOUX fils et GUILLOT, 7, rue des Canettes.